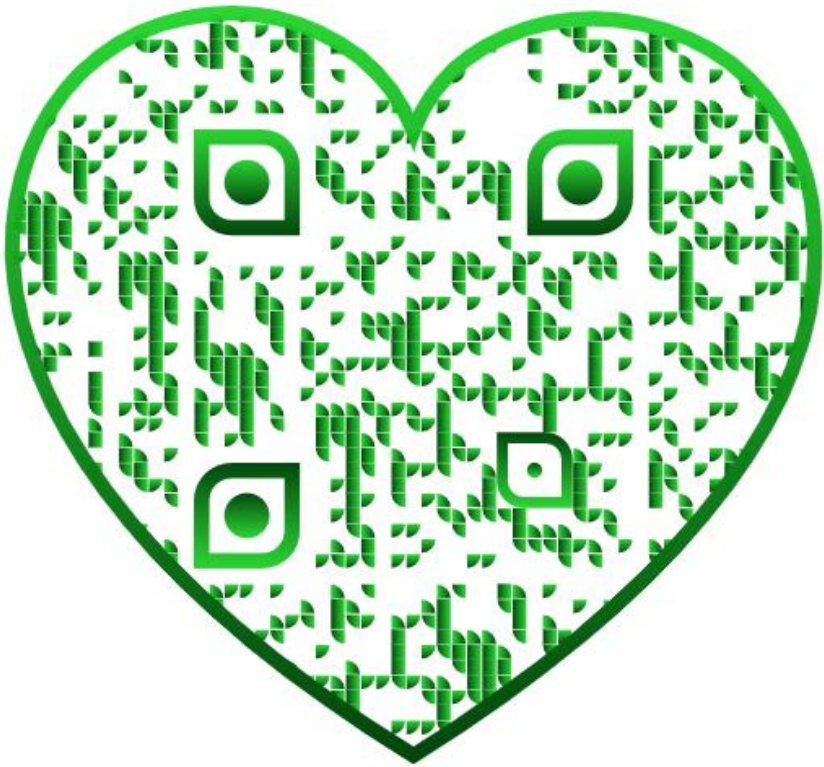
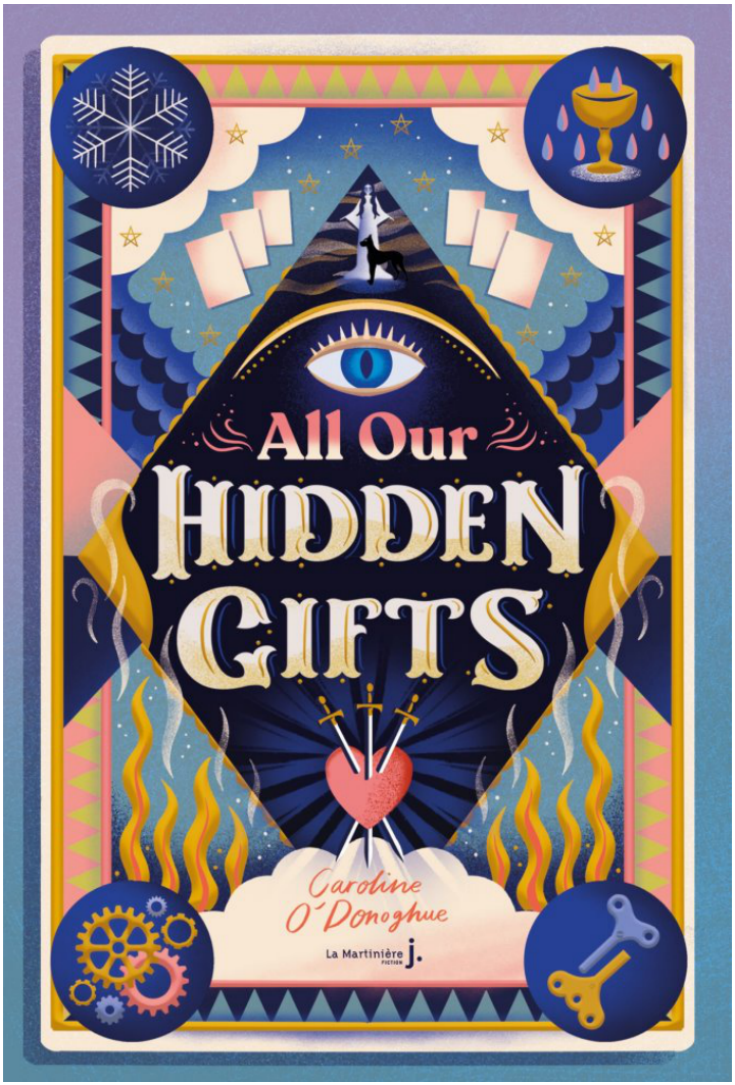
All Our
HIDDEN
GIFTS
Caroline
O'Donoghue
La Martinière
FICTION
j.




All Our
HIDDEN
GIFTS
Caroline
O'Donoghue
La Martinière
j.

Caroline O'Donoghue

All Our Hidden Gifts

La Gouvernante

Traduit de l'anglais
par Christophe Rosson

La Martinière FICTION

Les extraits d'*Othello* sont donnés dans la traduction d'Alfred de Vigny, *Othello, le More de Venise*, Paris, Chez Levavasseur, libraire, 1830. (Version électronique)

Couverture : © Helen Crawford White
Reproduite avec l'autorisation de Walker Books Ltd

© Caroline O'Donoghue, 2021
Published by arrangement with Walker Books Limited, London, Ltd, SE11 5HJ
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2021, La Martinière Jeunesse,
une marque des Éditions de La Martinière,
57, rue Gaston Tessier, 75019 Paris

ISBN : 978-2-7324-9267-4

Conforme à la loi nº 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.editionsdelamartiniere.fr
www.lamartinieregroupe.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À ma famille, si intéressante.

À Harry Harris,
qui a réveillé la Gouvernante en premier.

1

COMMENT J'AI CRÉÉ le cabinet de tarot de l'Étouffoir ? C'est simple : il a suffi de quatre retenues, trois mots à mes parents, deux bulletins pourris et un mardi après-midi à la fin duquel je me suis retrouvée enfermée dans un placard.

Je vais vous faire la version courte.

Mlle Harris m'a collée pour avoir jeté une chaussure sur M. Bernard. Je n'ai fait que lui rendre la monnaie de sa pièce : il m'avait traitée d'idiote parce que je ne connaissais pas mes verbes italiens. Je lui ai rétorqué que, de toute façon, c'était ridicule d'apprendre l'italien, et qu'on ferait mieux de nous enseigner l'espagnol vu qu'il est plus parlé dans le monde. M. Bernard m'a répondu que si je croyais que j'apprendrais plus rapidement l'espagnol que l'italien, je me fourrais le doigt dans l'œil. Il m'a tourné le dos.

J'ai balancé ma chaussure.

Elle ne l'a pas touché, je tiens à le souligner. J'ai à peine atteint le tableau blanc. Mais ça, tout le monde s'en fiche, à part moi. Peut-être que si j'avais une meilleure amie – ou ne serait-ce qu'une amie proche –, elle aurait pu me soutenir. Leur expliquer à tous que c'était une blague, que jamais je ne ferais de mal à un prof volontairement. Oui, voilà, il aurait fallu que quelqu'un explique comment ça se passe en moi : la frustration et la rage qui bouillent et qui débordent parfois sans que je puisse prédire quand, ni contrôler le phénomène.

Sauf que cette copine n'existe pas, et que je ne suis même pas sûre de mériter d'en avoir une.

Ma retenue commence donc le mardi matin, Mlle Harris me conduit au sous-sol.

Depuis quatre ans que je suis à Sainte-Bernadette, le gel a fait éclater deux fois les canalisations, sans parler des inondations annuelles. Conséquences : les deux micro-salles de classe installées au sous-sol sont tapissées de moisissure verte, et une sale odeur humide imprègne les lieux. Les profs évitent autant que possible de les utiliser, alors elles servent surtout aux heures de colle, aux exams et au stockage d'un bazar que personne ne se donne la peine de jeter.

Le saint des saints du sous-sol, c'est l'Étouffoir : un grand placard profond qui nous rappelle à toutes la salle de torture de Legourdin, dans *Matilda*.

Mlle Harris désigne le placard d'un geste théâtral.

— Ta-daa !

— Vous voulez que je nettoie l'Étouffoir ? je m'écrie, manquant m'étrangler. Mais c'est inhumain.

— Plus inhumain que de jeter une chaussure sur ton prochain, Maeve ? Veille bien à séparer les déchets de ce qui est recyclable.

— Mais je ne l'ai même pas touché, mademoiselle. Vous ne pouvez pas me laisser là ! Sans aide, en plus. Si ça se trouve il y a un rat mort là-dedans !

Elle me passe un rouleau de sacs-poubelle noirs.

— Tu le mettras avec les déchets, dans ce cas.

Et elle me plante là. Toute seule. Dans ce sous-sol flippant.

Par où commencer ? Aucune idée. Je ramasse des trucs à droite à gauche en grommelant. Je maudis Sainte-Bernadette. Ce n'est même pas une école comme les autres. Ç'a longtemps été une grande maison de ville victorienne, dont sœur Assumpta a hérité dans les années 1960. Enfin… On dit « sœur », mais en fait elle était novice – comme Julie Andrews dans *La Mélodie du bonheur* –, jusqu'au jour où elle a lâché le couvent pour ouvrir une école pour « jeunes filles de bonne famille ». Ce qui était probablement une bonne idée à l'époque, quand il n'y avait pas plus d'une douzaine de « jeunes filles de bonne famille » en ville. Aujourd'hui, on est quatre cents à s'entasser dans cette vieille baraque, et les cours ont lieu par roulement dans des préfabriqués ouverts aux quatre vents et des mansardes reconverties en salles de classe. Les frais de scolarité sont obscènes. Je n'ai pas intérêt à trop me plaindre à mes parents. Les quatre autres n'ont pas eu la « chance » de venir étudier ici, après tout. Ils étaient suffisamment brillants pour que l'école publique – et gratuite – ne leur pose aucun problème.

À Sainte-Bernadette, le trimestre coûte deux mille euros. J'ignore où va cette fortune mais ce n'est sûrement pas dans la santé et la sécurité des élèves. Dans un premier temps, je n'arrive même pas à pénétrer dans l'Étouffoir à cause des carcasses de pupitres et de chaises qui s'y entassent. Des relents de pourriture et de poussière m'agressent chaque fois que je dégage un meuble. Je m'efforce de les ranger méthodiquement dans un coin de la salle mais quand les pieds des chaises se déglinguent, s'abattent contre mes jambes et filent mes collants, je perds patience. Alors j'enlève le pull de mon uniforme pour mieux balancer le bazar à travers la pièce, telle une championne de javelot. Ce qui devient très vite jouissif.

Après avoir évacué les meubles, j'hallucine en découvrant toute la place qu'il y a dans l'Étouffoir. J'avais toujours cru que c'était seulement un grand placard, mais cet endroit était sûrement une espèce de garde-manger, autrefois. On pourrait faire entrer trois ou quatre filles, sans problème. C'est bon à savoir. On n'a jamais trop de cachettes. Par contre, une ampoule ne serait pas du luxe.

La porte est si lourde que je dois la bloquer avec une vieille chaise, et même comme ça je travaille dans une quasi-obscurité.

Les meubles, c'est juste le début. Il y a aussi là des tonnes de papiers, de magazines et de manuels scolaires. Je tombe sur des copies d'exam de 1991, des comics *Bunty* des années 1980 et quelques numéros d'un magazine qui s'appelle *Jackie*. Je les feuillette un peu, lis le courrier des lectrices, les histoires d'amour illustrées. C'est tellement vieillot ! Rien que les titres annoncent la couleur : *Millie trouve la perle rare !* ou encore *Rendez-vous avec ton destin !*

Je lis *Rendez-vous avec ton destin !* et il s'avère que Destin, c'est le nom d'un cheval.

Quand j'atteins le fond de l'Étouffoir, les choses deviennent intéressantes. Dans un des cartons empilés contre le mur et couverts d'une bonne couche de poussière, je déniche trois Walkman, un paquet de cigarettes Superkings, une bouteille de schnaps pêche à moitié vide et un jeu de cartes.

Contrebande. Sûrement des trucs confisqués.

Il y a aussi là une barrette ornée d'un angelot en argent – qui a l'air beaucoup trop pure et sacrée à côté des clopes et de l'alcool. Je l'essaie puis je flippe de choper des lentes, alors je la jette dans le sac-poubelle. Un seul Walkman est équipé d'une cassette. Je mets le casque et appuie sur Lecture. Il fonctionne encore. *Purée !*

Ça commence par une ligne de basse. *Dum-dum-di-dum-di-dum.* Puis une voix de femme toute douce, limite gamine, qui murmure. Elle parle d'un mec qu'elle connaît, et qui a les dents blanches comme la neige, et je me dis que ces paroles sont vraiment nulles. Elle voudrait qu'elles soient de quelle couleur, ses dents ?

J'écoute quand même, le Walkman clippé à ma jupe. Je ne connais pratiquement aucune chanson mais elles ont toutes un côté grunge/arty. Ça sent l'ombre à paupières noire, quoi. Je ne me rappelle pas à quand remonte la dernière fois où j'ai écouté de la musique sans savoir précisément qui chantait. Et en même temps, je ne suis pas sûre de vouloir le découvrir non plus. C'est plus cool de ne pas savoir. J'écoute la cassette jusqu'au bout. Il y a une dizaine de titres en tout, interprétés par des mecs qui chantent super aigu ou des femmes qui chantent super grave. J'ouvre le Walkman et découvre qu'il s'agit d'une compil maison. L'étiquette collée sur la cassette indique *PRINTEMPS 1990*.

Puis j'essaie de soulever un autre carton mais le fond se déchire et le contenu me tombe dessus. Quelque chose doit même atteindre la porte, puisque la chaise qui la bloquait se renverse et que le battant claque.

Et me voilà dans le noir. Je cherche la poignée à tâtons et finis par comprendre qu'il n'y en a pas. Peut-être que ce n'est pas un garde-manger, après tout. Seulement un placard.

J'écoute toujours la musique. Je ne la trouve plus aussi sautillante, d'un coup. Elle est même flippante. Morrissey évoque les portes d'un cimetière,

« *cemetry gates* ». Au moment où je frappe la porte, la bande de la cassette se coince et le mot « *gates* » se termine dans un hoquet.

— HÉ ! je crie. OHÉ, HÉ ! Je suis ENFERMÉE ! DANS L'ÉTOUFFOIR !

« … *cemetry gAtEs, cemetry gAtEs, cemetry gAtEs, cemetry gAtEs*… »

Le placard qui me paraissait immense il y a deux minutes me fait maintenant l'effet d'une boîte d'allumettes prête à s'enflammer. Je ne me suis jamais considérée comme claustrophobe, mais plus les murs se rapprochent, plus je me focalise sur l'air ambiant, si épais et putride que je vais étouffer.

Ne pleure pas, ne pleure pas, ne pleure pas.

Je ne pleure pas. Je ne pleure jamais. Mais ce qui m'arrive est pire. Le sang me monte à la tête et, malgré le noir complet dans lequel je baigne, je vois des taches violettes. Cette fois c'est sûr, je vais m'évanouir. Je tends le bras pour me raccrocher à quelque chose et ma main tape contre une espèce de pavé froid et lourd. On dirait du papier.

Les piles du Walkman rendent l'âme. « … *cemetry gAtEs, cemetry gAtEs, cemetry gAaaaaayyyy*… »

Et puis plus rien. Le silence. Uniquement troublé par mes appels à l'aide et mes coups de poing contre le battant.

Soudain, la porte s'ouvre brusquement sur Mlle Harris et je m'écroule presque sur elle.

— Maeve ! s'exclame-t-elle, la mine soucieuse.

Malgré ma panique, je jubile de la voir inquiète. *Dans ta face, connasse.*

— Qu'est-il arrivé ? Tu te sens bien ?

— La porte s'est refermée, je bredouille. Elle s'est refermée, je ne pouvais plus la rouvrir et je…

— Assieds-toi, m'ordonne Mlle Harris.

Elle sort une bouteille d'eau de son sac, la débouche et me l'offre.

— Bois doucement, ne te rends pas malade. Tu es tout essoufflée, Maeve.

— Ça va, c'est bon, je réponds enfin. J'ai seulement paniqué. Est-ce que c'est l'heure du déjeuner ?

Là, elle a l'air carrément angoissée.

— Maeve, il est seize heures.

— Pardon ?

— Tu veux dire que tu as sauté le déjeuner ? Tu as passé toute la journée ici ?

— Oui ! C'est vous qui m'avez dit de rester là !

Elle secoue la tête, comme si j'étais la marmite magique qui crache du porridge tant qu'on ne prononce pas la bonne formule.

— Tu sais, reprend Mlle Harris en pénétrant dans le placard – et l'envie me prend soudain de l'y enfermer –, c'est fou ce que tu arrives à faire quand tu y mets du tien. Je n'aurais jamais cru qu'il y ait tant de place, là-dedans. Tu es une magicienne. Félicitations !

— Merci, je lui réponds d'une voix faible. J'envisage de devenir femme

de ménage.

— Tu devrais passer aux toilettes avant de rentrer chez toi.

J'en déduis que je fais peur à voir. Je suis couverte de poussière de la tête aux pieds, mes collants sont déchirés et des filaments de toile d'araignée sont accrochés à mon chemisier.

— Tu te sens bien, tu es sûre ? insiste Mlle Harris.

— Sûre, je lui confirme avec un peu plus de pêche cette fois.

— À demain, alors. On tâchera de décider ce qu'on fait de tous ces meubles.

Elle se dirige vers la porte en rajustant la lanière de son sac. Elle jette un dernier coup d'œil dans ma direction et penche la tête.

— Ah, j'ignorais que tu t'intéressais au tarot.

Je reste bête. Et puis je baisse les yeux. J'ai en effet un jeu de cartes entre les mains.

2

J'EXAMINE LES CARTES dans le bus. Pour moi, elles n'ont ni queue ni tête. Certaines portent un nom, comme le Soleil, l'Ermite, le Fou, mais d'autres ont des numéros et des couleurs. On ne retrouve pas le cœur, le trèfle, le pique et le carreau. Ici, les couleurs sont le bâton (de longs bâtons marron), la coupe (qui ressemble plutôt à un verre à vin), l'épée et le denier (un disque avec une petite étoile dessus).

Sur toutes ou presque, des personnages sont dessinés en rouge, or et violet vif, et tous ont l'air absorbés dans leur tâche. Il y a un type qui sculpte une assiette comme si sa vie en dépendait. C'est le huit de denier, apparemment. Je me demande ce que cette carte signifie. *Aujourd'hui tu vas sculpter une assiette ?*

Des jeux de tarot, j'en ai déjà vu, évidemment. Dans les films, pour commencer. La diseuse de bonne aventure tire les cartes, prononce deux, trois formules vagues, le spectateur la prend pour un charlatan. Et puis elle balance un truc précis, et là on tend l'oreille, genre : « Qu'en pense *Steve*, votre mari ? »

Je passe les cartes en revue. Elles sont toutes marquées comme celles d'un jeu ordinaire. Pour chaque couleur, il y a as, deux, trois, quatre, cinq, etc. jusqu'à dix. Il y a aussi des familles royales : pages, chevaliers, reines et rois. Lily, mon ancienne meilleure amie, adorerait. Un des premiers jeux qu'on avait inventés s'appelait les Dames de la chevalerie : on faisait semblant de monter à cheval dans son jardin, de terrasser des dragons et de sauver des princes. Elle y joue peut-être encore dans sa tête, mais on ne se parle plus.

Au moment où je pense à Lily, une autre carte attire mon regard. Elle ne ressemble pas au reste du jeu et quand je la touche, mon ventre se noue. Ma vue se trouble un instant, comme si je venais de me réveiller. Un visage de femme ? Je la sors pour mieux l'étudier mais au même moment, un raffut au fond du bus me force à me retourner. Un groupe de garçons de Saint-Anthony. Pourquoi les mecs sont-ils aussi bruyants ? Ils se font passer un truc, puis hurlent et s'esclaffent. Mais leur rire n'a rien de joyeux ni de sympathique. J'aperçois quelque chose et comprends qu'eux aussi sont en train de regarder des cartes.

Ça, c'est bizarre. Le jour même où je dégotte un jeu de tarot, les mecs de Saint-Anthony en apportent un aussi ?

Tout à coup, Rory O'Callaghan s'engage dans l'allée – il descend pourtant au même arrêt que moi, et on est encore loin…

— Salut, Maeve, me lance-t-il. Je peux… ?

— Bien sûr.

Cette journée est de plus en plus étrange. J'étais en train de penser à Lily, et voilà que son grand frère rapplique. Rory et moi, on se connaît depuis qu'on est tout petits mais on n'a jamais été amis. Lui était toujours distant, impressionnant, souvent absent – comme une comète dans mon enfance.

Il s'assied, je remarque que son visage est rouge et que ses yeux brillent. Je ne lui pose pas de questions. Rory a toujours été le souffre-douleur. Avec son visage doux et son côté solitaire, il est un peu paria à Saint-Anthony où, si tu ne joues pas au foot ou au hurling, c'est comme si tu n'existais pas. Et le fait que sa famille soit protestante dans une ville presque entièrement catholique n'arrange rien. Les O'Callaghan ne sont pas religieux ; personne ne l'est vraiment. Par contre, qui dit protestant dit un peu britannique. Ce côté poli, réservé, qui agace tellement les mecs.

— Rory ! lance justement un garçon. Hé ! Rory ! Roriana ! Roriana Grande ! Reviens !

Rory bat des cils et il est vrai que ses grands yeux noisette rappellent un peu ceux d'Ariana Grande. Il se tourne vers moi.

— Alors, comment tu vas ?

— Bien, je réponds en battant les cartes.

J'aime bien leur texture froide. En plus, c'est très pratique quand on ne sait pas quoi faire de ses mains.

Rory blêmit dès qu'il les voit.

— Oh merde. Toi aussi tu en as.

Je reste bête. Je lui montre les rectos.

— Un jeu de tarot ?

C'est alors qu'un mec déboule.

— Hé, Roriana Grande, ta meuf les a vues, celles-là ?

Le type, dont j'ignore le nom, me fourre son jeu de cartes sous le nez, et je comprends la « blague ». Leurs cartes à eux, ce n'est pas du tarot, mais un jeu porno : des filles à poil – gros seins et strings serrés à vous filer une mycose. Sauf que sur leurs têtes, quelqu'un a collé une photocopie du portrait scolaire de Rory. Rory fait semblant de regarder par la vitre. Il sait très bien que s'il cherche à les attraper ou s'il esquisse la moindre réaction, les autres auront gagné.

C'est tout simplement l'épisode le plus gênant qui se soit jamais produit dans le bus de Kilbeg.

— Une minute, j'interviens d'une voix de prof qui fait passer un oral.

Je regarde le mec bien en face.

— Tu as photocopié, découpé et collé la photo de Rory sur cinquante-

deux cartes ?

Le gars se marre, fait coucou à ses potes avec une expression qui veut dire « Je suis tellement hilarant ».

— Eh ben dis donc, on peut dire que t'es complètement *obsédé* par lui…, je commente bien fort.

Le mec me fusille du regard et retourne au fond du bus. Rory et moi, on reste là sans rien dire. Du coin de l'œil, je remarque qu'il a les ongles vernis en rose. Pas un rose hyper voyant, fuchsia ou autre. Non, rose tendre, de la couleur des ballerines de danse. Et tellement proche de sa carnation qu'au premier coup d'œil, on le remarque à peine.

Lorsqu'on arrive à notre arrêt, il part dans la direction opposée à la mienne en murmurant tout juste « 'Lut ».

Ma maison est encore à vingt bonnes minutes de marche mais la route est sympa et, un jour comme aujourd'hui, j'ai même envie de faire ce trajet. Je longe la rivière, les eaux bleu-gris de la Beg à ma gauche, les murs de pierre de la vieille ville sur ma droite. Kilbeg était le centre de la ville il y a cent ans, comme c'est là que se trouvent les docks. C'était un des ports les plus importants d'Irlande, et il reste encore pas mal d'anciennes places de marché et d'enclos de l'époque. Y compris une fontaine, asséchée depuis belle lurette, où les gens faisaient boire leurs chevaux. En primaire, j'ai fait un exposé sur les émeutes qui ont eu lieu pendant la Grande Famine, quand les propriétaires expédiaient leur grain à l'étranger alors même que l'Irlande mourait de faim. J'ai eu droit à un prix. Mon tout premier et sans doute mon dernier.

De dehors, notre maison a l'air grande, mais quand on sait qu'on y a vécu à sept, elle ne l'est pas tant que ça.

Oui, *sept*. Mes parents, ma grande sœur Abbie, les deux garçons Cillian et Patrick, Joanne et moi. On me demande tout le temps ce que ça fait d'avoir autant de frères et sœurs, alors que j'ai quinze ans d'écart avec Abbie, treize avec Cillian, dix avec Patrick et sept avec Jo. Disons que j'ai plutôt l'impression d'avoir un tas de parents.

— Hé ! m'interpelle Jo depuis la cuisine.

Elle fait de la pâtisserie. C'est son obsession du moment. Elle s'est séparée de sa copine il y a deux mois et est revenue s'installer ici le temps de décrocher son master. Je n'ai pas vraiment envie qu'elle se remette avec Sarra, même si maman pense que ça reste envisageable. C'est tellement ennuyeux d'être seule avec les parents.

— Hé, tu es rentrée tôt, je lance à mon tour.

Je lâche mon sac dans l'entrée et rejoins ma sœur.

— Qu'est-ce que tu prépares ?

— Il y avait une manif de chrétiens sous les fenêtres de la bibliothèque, j'ai préféré rentrer. (Elle se lèche un doigt.) Des blondies amandes et pistaches.

— Bon sang… Ils manifestaient pour quoi ? Et pourquoi est-ce que toutes tes pâtisseries ont un goût salé ?

— Elles n'ont pas un goût salé.

Elle écrase les amandes et pistaches avec un cul de bouteille. Jo se plaint tout le temps que cette cuisine est mal équipée, mais entre ses cinq enfants et son boulot, maman avait d'autres chats à fouetter.

— Ils seront délicieux. Et la manif, c'était par rapport à l'expo de Kate O'Brien, parce que « l'argent des contribuables ne devrait pas servir à financer de l'art sur les personnes queer ». Comme si ça laissait des trucs intéressants sur le carreau…

Elle verse les fruits secs dans un mug.

— Et comment s'est passée ta retenue ?

— Euh… ça a été.

— Tu t'es excusée auprès de M. Bernard, comme je te l'ai conseillé ?

— Non.

— Maeve !

— Mais je l'ai même pas touché !

— Ce n'est pas la question ! Tu devrais au moins t'excuser de te donner en spectacle en permanence et d'interrompre exprès ses cours.

Je déteste cette expression. « Se donner en spectacle. » Pourquoi dès qu'on est un peu drôle, on est immédiatement étiqueté sociopathe ? Quand une fille est calme, on dit simplement : « Elle est calme. C'est sa personnalité. » Si elle bosse comme une dingue, on dit qu'elle est ambitieuse. Sans chercher plus loin. Jo stressait tellement pour ses études qu'elle s'est collé un psoriasis à cause du stress à son entrée à l'université. Et tout ce qu'on a dit à ce sujet, c'est qu'elle était « concentrée sur son objectif ».

— En plus, reprend-elle en saupoudrant les fruits secs dans sa pâte à blondies, je ne comprends pas pourquoi tu galères autant pour les langues. Tu es assez bavarde comme ça. Il te suffit de mémoriser les bons verbes aux temps les plus importants. Le reste, c'est du gâteau.

Comme si c'était si simple.

Ne voit-elle pas que c'est impossible ?

Et pourtant, les autres y arrivent. Toutes les filles avec qui je traîne ont eu minimum dix-huit ou dix-neuf sur vingt au dernier test de vocabulaire. Alors que moi, je rame pour dépasser les dix.

Avant mon entrée à Sainte-Bernadette, maman m'a emmenée voir un spécialiste, elle craignait que je sois dyslexique. Et je crois que tout le monde espérait sincèrement que je le sois.

— Je sais qu'elle possède des talents cachés, a expliqué maman au spécialiste, comme pour se convaincre elle-même autant que le convaincre lui. De tous mes petits, c'est elle qui a parlé le plus tôt. À onze mois à peine. Des phrases entières.

Ils cherchaient tous à expliquer mes mauvais résultats. En particulier mes frères, qui sont tous les deux scientifiques. Ils nous pondaient une nouvelle théorie tous les jours.

— Elle a peut-être des problèmes auditifs ? a suggéré Cillian un week-end où il était rentré. Si ça se trouve, elle n'entend pas ce que disent les

professeurs.

D'autant plus ironique que, si je sais ça, c'est parce que je l'ai entendu depuis la pièce voisine.

Non, je ne suis ni dyslexique, ni aveugle, ni sourde. Désolée tout le monde, je suis tout simplement stupide.

Je me lèche l'index et tapote la table pour ramasser les brisures de fruits secs puis je les avale.

— Maeve, grommelle Jo. Dégueu ! Arrête ça. Merci de ne pas coller ta bave dans mes gâteaux.

— Pourquoi ? je lui réplique. Ils sont pour qui ?

— Pour personne. Depuis quand il faut une raison pour te demander de ne pas saliver dans mes blondies ?

— C'est pour Sarra, pas vrai ? Tu as rendez-vous avec elle.

— Boucle-la !

Jo ramasse les dernières brisures, les ajoute à la pâte puis remue le tout.

— C'est pour Sarra ! je m'écrie, triomphale. Dans ce cas, ne t'attends pas à ce qu'elle les apprécie vraiment. À tous les coups, elle va dire qu'elle les aime et puis elle les trompera avec des brownies.

Joanne se fige. Son visage devient tout rouge. Oh non, je l'ai dit… Parfois j'oublie que, même si on connaît l'histoire depuis une éternité, Joanne, elle, la revit tous les jours. Moi, je m'en suis remise ; elle, certainement pas.

— Hé, les brownies, c'est nul. Complètement surcoté. Et vulgaire, en plus.

Si j'arrive à la faire rire, elle passera peut-être à autre chose.

Mais Joanne ne répond rien et se contente de verser la pâte dans le moule.

— Les brownies, c'est bon pour les cons, j'essaie encore.

— Bon sang, Maeve, tu vas me lâcher ?

La voilà maintenant qui crie, tellement furieuse qu'elle relâche son attention et se brûle l'avant-bras au bord du four. Elle glapit et, instinctivement, attrape son bras, laissant tomber le moule rempli de pâte par terre. J'attrape le papier absorbant pour nettoyer.

— Stop ! hurle Jo en me repoussant. Casse-toi. Juste casse-toi, casse-toi, casse-toi ! File dans ta chambre.

— J'essayais de t'aider, grosse tarée.

Mes yeux me picotent déjà. Purée, ne pleure pas. Ne pleure pas. Il n'y a rien de pire que de fondre en larmes quand on est la petite dernière de la famille.

— Et tu m'envoies pas dans ma chambre. T'es pas maman, alors fous-moi la paix !

Là, c'est elle qui pleure. Parfois, je me dis qu'elle est restée tellement longtemps la benjamine qu'elle est encore plus sensible que moi. On lui a arraché son statut de petit bébé, après tout, alors que moi, je fais tout pour m'en débarrasser.

La porte de la cuisine s'ouvre, sur maman. Elle tient le chien en laisse et

est visiblement déjà saoulée par notre numéro. Le chien se jette sur la pâte, en dévore autant qu'il peut avant que maman ne se mette à hurler à cause des problèmes de transit de l'animal.

— ATTRAPE TUTU ! s'époumone-t-elle. Maeve, éloigne Tutu ! Tutu, STOP ! MÉCHANT chien ! Joanne, il y a du beurre là-dedans ? Ce n'est pas moi qui nettoierai s'il chope une diarrhée. Est-ce que tu te rends compte de l'odeur, quand ce chien est malade ?

On enferme Tutu dehors le temps de nettoyer le bazar, et Joanne vide son sac en pleurant.

— Non mais j'hallucine, je lui réplique. Tu as plus de vingt ans et tu caftes encore ?

Ensuite je balance quelques horreurs sur son compte et sur Sarra – que je regrette instantanément mais dont je ne m'excuserai jamais. Et puis Tutu et moi filons dans ma chambre, comme deux hors-la-loi.

Cinquante notifications WhatsApp m'attendent sur mon téléphone, mais toutes proviennent de groupes dont je fais partie. Niamh Walsh et Michelle Breen m'ont demandé ce que Mlle Harris m'a infligé pour cette première journée de colle.

Nettoyage de l'Étouffoir, je réponds.

Avec une masse de smileys.

Quelle connasse ! commente quelqu'un.

J'ai trouvé tellement de conneries… je tape ensuite. J'ajoute une photo du Walkman et de la compil de morceaux grungy.

Tout le monde exprime sa surprise avant de passer à autre chose. On est au moins quatorze dans ce groupe, ce n'est pas toujours évident de se faire entendre. Pour la énième fois, je me dis que j'aimerais bien avoir une meilleure amie à qui me confier.

Comme avant. Mais avec Lily, c'est de l'histoire ancienne. Depuis bientôt dix-huit mois.

Et c'est là que je me rappelle : les cartes. Les couleurs vives, les visages sérieux, les symboles étranges. Je sors le jeu de mon sac et les passe en revue. Je les range par ordre numérique.

1. LE FOU. Il a un chien et une flûte. Plutôt sexy, façon Prince Vaillant aux cheveux longs.

2. LE MAGICIEN. En train de préparer une potion.

3. LA GRANDE PRÊTRESSE. Une lune sur la tête. Elle me fait penser à Mlle Harris – à la fois belle et grave.

Je les étudie toutes en espérant que ça me donne des visions et regarde chacun des personnages dans les yeux. Mais il ne se passe rien. Finalement, saoulée par ma propre ignorance, j'allume mon ordinateur portable et recherche : « Comment apprendre le tarot seul ».

Sur ce, la soirée se volatilise.

3

— SALUT TOUT LE MONDE , bienvenue sur ma chaîne. Je suis Raya Silver de Silverskin Magic, et aujourd'hui je vais vous apprendre le tirage à trois cartes.

La fille de cette vidéo YouTube est assise en tailleur sur un fauteuil en osier, sexy à mort dans la boutique vaudoue de La Nouvelle-Orléans qui est également sa maison familiale. Elle a deux enfants, un chien, un chat et un troisième œil.

Je bois ses paroles depuis deux heures.

Elle m'a énormément appris. Je sais maintenant que les cartes « figures » (comme la Mort, le Magicien et la Grande Prêtresse) sont un peu les personnages principaux du tarot et qu'on les appelle les arcanes majeurs. Les autres sont des couleurs, comme dans les jeux normaux, et on les appelle les arcanes mineurs. La coupe représente les émotions. L'épée, l'esprit. Le bâton, la passion. Et le denier, l'argent.

« Épée, coupe, bâton, denier, énumère Raya dans son e-book. Tête, cœur, ventre, pieds. »

— Pour s'échauffer, on va battre les cartes.

Raya fait voler les siennes entre ses mains comme si elle manipulait un voile de soie. J'essaie de l'imiter… mes cartes valsent sur mon lit. J'essaie encore de trouver ma technique…

— Si vous tirez les cartes pour un ami, demandez-lui de les battre. Les cartes sont vivantes. Elles doivent absorber l'énergie de la personne. Demandez au client de couper le jeu en trois, de la main gauche, puis de le reformer. Étalez ensuite les cartes, afin que la personne ait bien le choix.

Je suis ses instructions à la lettre.

— Prenez trois cartes. Elles représentent le passé, le présent et le futur.

Je choisis soigneusement trois cartes et les retourne. La Lune, le Chariot et la Tour. La Lune, c'est juste la Lune : un grand dessin blanc perle lumineux. Le Chariot représente un homme monté sur un chariot tiré par deux chevaux à l'air dément. La Tour est la seule qui m'effraie. Elle est horrible. Une tour médiévale à moitié écroulée, dont des flammes orange lèchent les pierres. Deux personnages tombent dans le vide. Elle me donne la chair de poule. Mais

je fais confiance à Raya. D'après elle, aucune carte n'est foncièrement mauvaise, elles ont toutes un bon côté, et je la crois.

Je mets la vidéo sur pause et consulte la description de ces cartes dans l'e-book, sur mon Kindle. Les interprétations de Raya sont toujours positives, pas plus longues qu'un SMS, sans mots compliqués ni jargon de magicienne. C'est ce qui me plaît le plus, chez elle. J'ai l'impression de parler à une copine.

> *LA LUNE : La Lune gouverne nos règles, alors il y a de quoi être en colère contre elle ! Cette carte représente l'énergie subconsciente profonde, voire des choses qu'on refoule. N'oubliez pas que le mal finit toujours par remonter à la surface !*
> *LE CHARIOT : Holà ! Doucement ! Gare à la sortie de route – ou alors c'est juste que vous roulez trop vite et que ça donne aux autres une impression de chaos ? Alors posez-vous la question : est-ce que je maîtrise la situation ou non ?*
> *LA TOUR : Bon, je sais que celle-là fait peur. Vraiment peur. Mais parfois, il faut abattre une vieille structure pour pouvoir bâtir du neuf.*

Je relance la vidéo, Raya m'explique comment lier les trois cartes.

— *Faites appel à votre intuition*, souffle-t-elle. *Laissez dialoguer les cartes.*

Je mate les cartes et interroge mes émotions. L'humeur changeante de la Lune me correspond pas mal ces derniers temps. Une énergie de solitude profonde a gouverné toute mon année scolaire. Et la précédente, pour être honnête. Comme si tout le monde était plus que jamais investi dans sa clique, et que moi je restais à l'écart, sans meilleure amie, sans vrai groupe, sans réussite scolaire. Ensuite, le Chariot – le type qui s'efforce de rester zen alors que ses chevaux deviennent dingues. Oui, ça me ressemble.

— *Exprimez votre vérité*, recommande Raya. (Elle parle toujours dans un souffle mais son regard est fixe, direct.) *Tout haut.*

— Je ne suis pas très heureuse en ce moment.

À ma grande stupeur, je sens une petite larme toute chaude au coin de mon œil. Vite, je cligne des yeux pour la chasser.

— Et j'essaie de faire comme si j'allais bien, mais c'est faux.

— *Allez dans votre zone de peur*, enchaîne Raya Silver comme si elle m'entendait. *Dites ce qui vous effraie.*

— Si je ne me ressaisis pas, les choses vont vraiment, *vraiment* dégénérer.

Et avant que j'aie le temps de m'en émouvoir, papa m'appelle pour dîner.

Au rez-de-chaussée, je le trouve seul à table. Jo est sortie – sûrement chez Sarra – et maman corrige des copies dans l'ancienne chambre d'Abbie, où elle dînera sûrement.

— J'ai su que tu avais cherché des poux à Joanne, me reproche papa en

me servant une part de lasagnes en mode vénère.

— Ça, c'est sa version…

— Essaie d'être gentille avec ta sœur. Ce n'est pas facile pour elle, en ce moment.

— Mais je suis gentille. Je peux l'être.

— Tu es plus que gentille, Maeve. Tu es quelqu'un de bien. Tu as énormément de bonté en toi. Il faudrait juste que tu la montres.

— Je ne vois pas la différence.

— Être gentil, précise papa en caressant Tutu qui vient réclamer à manger, c'est sourire, écouter, dire « Quelle horreur ! » quand quelqu'un te raconte ses malheurs. Être *bon*, c'est aussi essayer d'arranger les malheurs.

Papa est également le benjamin de sa fratrie, alors il a tendance à avoir un peu plus de sympathie pour moi que les autres. Par contre, il était un génie dans une famille de crétins, et moi je suis la crétine dans une famille de génies. Et ce n'est pas tout à fait la même chose.

On discute comme ça un moment, il me demande si ça va mieux à l'école, je mens en répondant que oui.

— Et Lily, comment va-t-elle ? s'enquiert-il ensuite en jouant avec ses lasagnes. Vous vous parlez toujours ?

— On n'est plus copines, papa, j'explique avec empressement.

Et je sors mon jeu de tarot de ma poche.

— Qu'est-ce que c'est que *ça* ?

— Des cartes de tarot. Tu veux que je te fasse une lecture ?

— J'hésite. Tu vas m'annoncer des catastrophes ?

— Le tarot ne dit pas l'avenir, je nuance en m'efforçant d'imiter Raya Silver et sa voix calme de gourou. Les cartes permettent uniquement d'analyser le présent.

— Bon sang ! Tu es tombée dans une secte maintenant ? À la radio, ils disent que tous les jeunes s'embrigadent, mais je n'aurais pas cru qu'ils auraient réussi à t'avoir, *toi*.

— Non. Je m'intéresse aux cartes, c'est tout. Elles ont une dimension historique, tu sais. On les utilisait déjà en Italie au XV^e^ siècle.

— Ah parce que tu es historienne *et* italophile, maintenant ? Je crois que je l'aime déjà, cette secte.

— Tiens, j'enchaîne en lui passant le jeu. Mélange-les. Qu'elles boivent ton fluide.

— Mon quoi ? fait papa en grimaçant.

— Ton énergie ! Transmets-leur ton énergie ! Les cartes, c'est du papier. Le papier provient des arbres. Elles sont conscientes.

— Hmm, hmm, lâche-t-il, visiblement amusé. Et depuis quand les as-tu, ces cartes ?

— Depuis aujourd'hui.

Je lui fais battre le jeu puis couper les cartes en trois. Après quoi je les étale comme Raya l'a montré.

— Choisis-en trois, je réclame.

Dix de bâton, deux de coupe, le Fou. J'étudie le tirage.

— On dirait que tu travailles vraiment dur, je déclare en montrant le personnage avec des bâtons sur le dos. Et que tu négliges maman dans cette affaire. Les cartes suggèrent que vous preniez des vacances ensemble, ou que vous partiez à l'aventure, pour… enfin tu vois… retomber amoureux.

Les traits de papa se crispent.

— Foutaises, lâche-t-il. Tu me fais marcher.

— Pas du tout !

— C'est ta mère qui t'a mis ça dans le crâne ?

— Non ! je m'écrie en jubilant. Pourquoi ? J'ai vu juste ?

— Bon sang !

Il passe ses mains dans ses fins cheveux blonds.

— Bon, ben, à nous deux Lisbonne, alors, conclut-il.

— Lisbonne ?

— Ta mère me tanne pour qu'on y aille. Les vols sont intéressants, en ce moment. Et je reconnais que, oui, je travaille comme un dingue.

— Allez-y, alors ! je m'exclame, surexcitée à l'idée d'avoir visé juste. Allez à Lisbonne !

— Et qui va s'assurer que tu iras en cours ?

— J'ai seize ans ! Je peux me débrouiller. Et puis il y aura Joanne.

Il part rincer nos assiettes dans l'évier.

— Pfff, souffle-t-il, encore sonné. Je vais voir ce que propose Ryanair, dans ce cas.

Je mélange les cartes à nouveau, ravie de mon succès.

— C'est fascinant, reprend papa au moment de quitter la cuisine. Tu apprends le tarot en l'espace d'une soirée, mais tu ne maîtrises toujours pas tes tables de multiplication.

— N'importe quoi ! Je les connais parfaitement ! Je n'ai plus huit ans, papa.

— Seize fois huit ?

— Un million trois.

— Faux. Cent vingt-huit.

— Oh, regarde, la carte de la Mort ! À ta place, je foncerais réserver l'avion.

Sur ce, il me laisse avec le jeu de l'Étouffoir. Et je me dis que, blague nulle mise à part, c'est vrai que je suis étonnée d'avoir réussi à apprendre à lire les cartes aussi rapidement. Cela dit, c'est très différent du lycée. Les règles ne me sortent pas de la tête à la minute où je passe à autre chose. Non, ça reste gravé comme les paroles d'une chanson. Comme de la poésie. Ou comme des sentiments que j'aurais depuis toujours et que j'arriverais enfin à décrypter.

4

LE LENDEMAIN, MLLE HARRIS m'oblige à passer presque toute la pause déjeuner à ranger l'Étouffoir. Et ça ne me dérange même pas… Papa m'a donné des piles de rechange pour le Walkman, et c'est un plaisir de faire du propre en fredonnant des tubes gothiques des années 1990. Les cartes, elles, restent dans la pochette avant de mon sac, et je résiste tant bien que mal à la tentation de les sortir.

Cinq minutes avant la sonnerie, Mlle Harris déclare que l'opération est un succès, et me permet d'aller manger un morceau dans la salle commune. Après l'incident d'hier (la porte, tout ça), elle a clairement peur que je me blesse par sa faute.

Toutes les filles ou presque sont sorties s'acheter à manger en ville, mais il en reste deux ou trois dans la salle de classe, sans doute rebutées par le froid de février. Lily O'Callaghan est assise à son pupitre, elle lit. Sa longue frange blond foncé lui effleure les yeux. Je note qu'elle a des taches rouges au niveau des tempes – le contact de ses mèches grasses contre sa peau lui a valu une éruption d'acné. Je me demande à quelle fréquence elle se lave les cheveux. Non pas qu'elle soit sale, mais elle n'aime pas son corps. Elle vit malgré lui. Si elle pouvait n'être qu'un cerveau conservé dans un bocal de formol, passer son temps à lire et dessiner, elle serait bien plus heureuse.

Elle lève les yeux, m'adresse un sourire crispé et tripote son aide auditive au moment où je passe. Je repère un groupe de filles que je connais et les rejoins rapidement.

Pourquoi est-ce que je me comporte comme ça ? Pourquoi suis-je aussi horrible avec elle, après tout ce qu'on a vécu ensemble ?

Je vais donc m'asseoir avec la petite bande. Michelle a une nouvelle palette de maquillage, une marque américaine recommandée par toutes les plus célèbres drag-queens, et elle ne s'en remet pas. Ce que j'ai du mal à comprendre. Les couleurs sont les mêmes qu'on trouve à vingt balles chez Urban Decay – et quand je commets l'erreur de le faire remarquer, tout le monde se marre et Michelle a l'air vexé.

— Excuse-moi, je glisse quand je vois que ses oreilles deviennent rouges.

Comme elle est rousse, la moindre variation dans son humeur se repère

tout de suite. Je reste ensuite un moment à les écouter discuter. Très vite, je meurs d'ennui. Je commence à m'agiter et fourre mes mains dans les poches de mon blazer. J'y trouve le jeu de tarot. *Quoi ?* J'étais sûre de l'avoir laissé dans mon sac.

Je dois faire une drôle de tête car les filles me dévisagent.

— Il y a un problème ? m'interroge Michelle. On dirait que tu viens de capter un pet de l'enfer…

— Non, rien, je me ressaisis. Hé, ça vous dit que je vous tire les cartes ?

— Quoi ?

Je leur montre le jeu.

— Tu nous fais marcher, là ? dit Michelle.

— Non, je me débrouille. Je me suis entraînée hier soir.

Michelle bat les cartes puis en tire trois. La reine de bâton, le trois de coupe et l'as de denier.

Et comme avec papa, tout s'emboîte à la perfection. Le message me semble d'une simplicité déconcertante. J'explique à Michelle que sa passion créatrice pour le maquillage et l'amour qu'elle porte à ses copines sont les forces jumelles de sa vie, et qu'elles la guideront vers le succès.

Ça lui en bouche un coin.

— La vache, Maeve. Justement hier soir j'ai lancé ma chaîne maquillage sur YouTube.

Les autres retiennent leur souffle, je sens que mes cartes de tarot vont faire du bruit.

— Pas possible !

— Je te jure ! Regarde !

Elle sort son téléphone et ouvre l'appli YouTube. Et, en effet, avec zéro abonné et un rond gris qui attend une photo, apparaît sa chaîne : SweetShellFaces. Michelle est visiblement mortifiée de nous la montrer, mais elle voulait clairement appuyer ce qu'ont dit les cartes.

— Ne sois pas gênée, je la rassure. Les cartes pensent que c'est une bonne idée.

— Vraiment ?

— Mais oui. Attends la suite.

Je lui précise que la reine de bâton représente la créativité féminine, le trois de coupe l'amitié, et l'as de denier la réussite financière.

À partir de ce moment, tous nos déjeuners sont consacrés au tarot. Les filles pensent toutes que c'est de la magie, que je suis un genre de voyante, et même si j'aimerais y croire, je sais que c'est faux. Je connais les cartes et, surtout, je connais ces filles. C'est tout. Quand Betty Lynch tire le trois d'épée, je sais que la souffrance liée à cette lame renvoie au divorce de ses parents. Quand Niamh tire la Mort, tout le monde panique, mais je sais que la carte fait référence au fait que Niamh a récemment dû se séparer de son cheval parce que sa famille a déménagé de la campagne en centre-ville.

— Gypsy ne va pas mourir, hein ? me presse-t-elle, en larmes.

Les filles se penchent toutes vers moi, dramatiques.

— Non, j'affirme après une pause suspense, dramatique, moi aussi. Par contre, tu dois accepter de tourner la page Gypsy, pour qu'une autre puisse s'ouvrir.

Très vite, toutes les filles de mon niveau apprennent que je tire les cartes. Un matin où j'attends mon tour aux toilettes, Fiona Buttersfield vient me demander une consultation.

— Hé ! me lance-t-elle, c'est toi, la fille.

— Fiona…, je lui réponds nerveusement.

Fiona m'intimide un peu. On n'a qu'un seul cours en commun mais c'est la star de notre niveau. Le genre à faire du théâtre le samedi mais, avec elle, ça n'a rien de honteux. La preuve, ceux de son club qui sont maintenant à l'université traînent toujours avec elle et la font même jouer dans leurs pièces à la fac.

— Toi aussi, tu t'appelles Fiona ? s'étonne-t-elle.

— Non, *tu* t'appelles Fiona. Moi, c'est Maeve.

— Je sais comment je m'appelle, merci.

— Et, euh, tu voulais quelque chose, ou… ?

— Il paraît que tu tires les cartes.

— Ah…

J'essaie de gagner du temps. Je ne suis pas sûre d'arriver à grand-chose avec quelqu'un dont je ne connais rien. Je finis par lâcher :

— Ça t'intéresse ?

Elle acquiesce.

— Pour mon avenir professionnel.

— Je vois. Eh bien, passe me voir au déjeuner.

— Pas question, réplique Fiona, les bras croisés, comme si je lui avais demandé de baisser sa culotte. Tu sais que ça ne se fait pas en public. C'est privé, ces trucs-là.

— Tu t'y connais déjà, on dirait.

— Ma *tita* était cartomancienne, à Manille, explique-t-elle, et face à ma mine perdue, elle précise : ma *tante*.

— Ah, OK. Et pourquoi tu ne lui demandes pas à elle ?

— Parce qu'elle va me dire de faire quelque chose d'ennuyeux, comme du droit ou médecine.

— Hmm. D'accord.

La sonnerie retentit et j'ai toujours un besoin urgent d'aller aux toilettes. Je m'installe dans un box et Fiona m'attend à la porte.

— Donc, c'est bon ?

— Oui ! je m'écrie, bien consciente qu'elle m'entend pisser. Midi. À l'Étouffoir !

— Je te donnerai la pièce !

Pendant un instant, je crois avoir mal entendu.

— Pardon ?

— Je te paierai !

À midi, Fiona me retrouve devant l'Étouffoir. J'ai gardé la clé que Mlle Harris m'a confiée. On s'assied en tailleur, l'appli lampe de nos téléphones allumée. Dans le noir, nos visages prennent des airs lugubres.

Tout en battant les cartes, j'examine Fiona, c'est plus fort que moi. Je suis franchement surprise de la voir ici. Elle n'est pas désagréable, disons plutôt distante. Je peux la comprendre. Sa mère est philippine, ce qui fait d'elle une des rares non-Blanches de l'école et ça lui vaut pas mal de commentaires. À la rentrée de septembre, par exemple, des filles sont allées lui demander de remonter ses manches, histoire de comparer leurs bronzages. Elle a aussi droit à des compliments sur ses cheveux noirs brillants, mais presque toujours suivis d'un commentaire limite, du genre « C'est sûrement parce que tu manges beaucoup de poisson ».

Je lui passe le jeu, elle le mélange et le coupe. Puis elle tire trois cartes. Je les découvre avec elle. Je reste muette un moment.

— Est-ce que, euh… ça va, en ce moment ? je bredouille finalement.

— Comment ça ?

— Ben, tes cartes ont l'air un peu… tristes.

— Je t'ai interrogée sur mon avenir pro.

— Oui, mais…

Je passe les mains sur les cartes. Cinq de coupe. Tristesse, angoisse, perte. Trois d'épée. Peine de cœur. Neuf d'épée. Soucis.

Sa lèvre tressaute. J'ai toujours connu Fiona Buttersfield un peu prétentieuse. Trop bien pour se mêler à la populace.

— Disons que, apparemment, tu as d'autres tracas en tête, en dehors de… euh, ton avenir professionnel.

Elle regarde les cartes un moment et je me dis qu'elle va lâcher l'affaire.

— J'ai un mec, déclare-t-elle ensuite. Plus âgé.

— Oh.

J'essaie d'avoir l'air cool, genre : *ouais, moi aussi, j'ai plein de mecs plus âgés.*

— Il a vingt ans.

— Ah, quand même.

— On s'est rencontrés au théâtre, chuchote-t-elle.

Quelque chose dans sa façon snobinarde de prononcer « théâtre » me hérisse. Comme s'il y avait mille A : « théâââtre ».

— Il veut qu'on…

— Que vous couchiez ensemble ?

— Oui.

— Et toi, tu…

— J'en sais rien ! explose-t-elle soudain, en se passant la main dans les cheveux. Enfin bon, on sort ensemble depuis trois mois. Ce ne serait pas scandaleux non plus.

— Hm, hm, je refais.

Traduction : *Tu m'en demandes trop, là*. Je suis une cartomancienne amateure. Pas une psy.

— En tout cas, les cartes essaient clairement de te dire un truc.

— Quoi ?

Je prends le neuf d'épée.

— Ici, on a littéralement l'image d'une femme qui pleure au lit à l'idée qu'un homme la rejoigne.

Elle rit. Pas un petit ricanement, un vrai éclat de rire.

— Tu te fous de moi.

— Explique-lui que tu n'es pas prête.

Fiona grimace, regarde encore la carte.

— Pour tout dire, je ne sais pas si je serai prête un jour. Je ne suis même pas sûre qu'il me plaise tant que ça. Mais bon, il est au club théâtre, et ils sont tous plus vieux…

Je réfléchis un moment.

— Tu peux toujours dire que votre relation te détourne de… de ton *jeu*.

Elle hoche la tête, soupèse l'argument.

— Pas bête, estime-t-elle.

— Ou tu pourrais le larguer…

Elle sourit, baisse les yeux.

— Pas bête non plus.

Au même moment, quelqu'un toque à la porte du placard : deux troisièmes.

— Il paraît que tu tires les cartes, dit la plus courageuse des deux.

Fiona sort.

— Exact, confirme-t-elle. Deux euros les dix minutes.

Elle m'adresse un sourire espiègle par-dessus son épaule, et ajoute :

— Je gère tes rendez-vous en échange de séances gratuites. Ça marche ?

— Ça marche, j'accepte avec une pointe d'hésitation.

— Toutes les stars ont leur voyante attitrée.

Elle essaie d'avoir l'air blasé, mais je devine en dessous une émotion que je ne connais que trop bien. La solitude. Les stars ont toutes leur voyante attitrée, et les ados ont besoin de quelqu'un à qui se confier.

Ainsi naît le cabinet de tarot de l'Étouffoir.

Le soir même, dans ma chambre, j'étale les cartes par terre. Je décide de tester mes connaissances et de m'assurer que je les connais bien toutes. Si je me lance dans cette affaire, je ne peux pas me permettre de sécher devant une des lames. Alors je les passe en revue, je prononce la signification de chacune à voix haute, comme s'il s'agissait d'un sortilège.

— As de coupe, compassion ! Deux de coupe, amour ! Trois de coupe, amitié !

Et tout me vient avec une facilité déconcertante.

Après la troisième série consécutive, il m'arrive un truc bizarre. Je trouve

une carte en plus, collée à celle du Monde – la dernière de la série des arcanes majeurs. Elle ne porte ni numéro ni couleur, contrairement aux autres. L'illustration représente une femme aux longs cheveux noirs, un couteau dans la bouche. Elle est vêtue d'une longue robe blanche. Je l'ai déjà vue. Je crois. Mes yeux sont passés sur elle le jour où j'ai pris le bus avec Rory, mais elle n'était plus ressortie depuis.

La femme montre les dents, à la fois malfaisante et espiègle. Un chien à longues pattes – lévrier ou whippet – se tient à côté d'elle, misérable. Il appuie sa tête contre la cuisse de la femme, comme pour garder l'équilibre. En dessous, deux mots :

LA GOUVERNANTE

Je cherche le terme dans l'e-book de Raya : aucun résultat. Pas mieux sur Google.

Plus j'observe cette carte, plus elle me trouble. Ce n'est pas la plus lugubre du jeu, loin de là – le dix d'épée, par exemple, représente un cadavre avec dix épées plantées dans le dos – mais la Gouvernante est… différente.

Je sens mon estomac se retourner avec une sale impression de culpabilité, comme quand on sait qu'on a fait de la peine à quelqu'un mais qu'on ignore comment. Mes doigts me picotent, comme chargés d'électricité, et tout à coup je perçois les moindres détails de ma peau. Les cuticules écorchées, les commissures sèches de mes lèvres. Je fixe la Gouvernante tout en sachant que c'est moi qui vais baisser les yeux la première.

Après tout, c'est un dessin. Je n'ai aucune chance au concours de regards.

— Maeve ! m'appelle Joanne du rez-de-chaussée.

— Quoi ?

— Tu viens manger ou bien ?

— J'arrive !

Je me lève, rassemble mes cartes et reforme la pile.

Mais je laisse la dernière de côté. À tous les coups, la Gouvernante est une sorte de joker bizarre qui ne sert pas pour l'interprétation.

Je la sors du jeu et la coince entre deux pages d'un vieux guide de conversation français qu'Abbie nous a envoyé.

Sur ce, je descends manger un pad thaï et passe la soirée entière sans me disputer avec Jo.

5

AU BOUT DE TROIS, QUATRE JOURS, je suis tellement claquée de tirer les cartes que je passe toutes les pauses et heures libres allongée dans l'Étouffoir pendant que Fiona fait les comptes.

— Seize euros ! jubile-t-elle. Rien qu'entre hier et aujourd'hui.

Normalement, ça devrait me mettre en joie, d'autant que papa et maman n'ont pas revu le barème de l'argent de poche depuis qu'Abbie était ado. Mais je suis trop fatiguée pour réagir. Je garde les yeux fermés.

— Cool.

— Tu devrais les réinvestir dans ton business, me suggère Fiona. Il y a une boutique en ville qui vend du matos de sorcière.

— Du matos de sorcière ?

— Grave. D'après ma *tita*, la gérante t'éjecte si tu dégages une mauvaise aura.

La boutique s'appelle Divination, et je m'y rends après les cours. C'est minuscule, mal éclairé et ça empeste l'encens. Des cristaux, des attrape-rêves et des flacons de parfum maison envahissent chaque centimètre carré. Le temps que la vendeuse termine avec un client qui lui achète une pierre déodorante, je farfouille un peu en essayant de rester aussi respectueuse que possible tout en étant persuadée que ce sont des conneries.

— Bonjour-bonjour, pépie la vendeuse.

La cinquantaine, elle porte un pantalon de coton rouge ample et un éclat d'ambre en pendentif. Sa queue-de-cheval blond vif est retenue par un chouchou de satin rouge qui lui donne un côté gamine.

— En quoi puis-je t'aider ? me demande-t-elle.

— J'aurais besoin de cristaux, je réponds. Je peux en avoir combien, pour quinze euros ?

C'est la somme que j'ai gagnée aujourd'hui.

— Ça dépend. Il te les faut pour quoi ?

— Pardon ?

— Les cristaux ont tous une fonction particulière, ma belle.

J'en attrape un gris et violet, de la taille d'une pomme de terre.

— Il coûte combien, celui-ci ?

— Trente-cinq euros.

— La vache.

Je le lâche aussitôt et il retombe sur le présentoir avec un bruit mat.

— L'améthyste est une protectrice puissante. Et le prix est aussi gage de commerce équitable.

Dieu merci, elle n'a pas l'air tellement vexée par mon ignorance.

— Excusez-moi, je reprends. C'est juste que je me suis mise au tarot récemment et je me disais que ce serait sympa de m'entourer de pierres, histoire d'aider mes… euh, clients… à se détendre.

— Félicitations, s'exclame la dame en souriant. Le tarot, c'est une sacrée charge. J'ai arrêté, personnellement. Avec l'âge, l'énergie des autres finit par devenir pesante. Passé quarante ans, chaque fois que je tirais les cartes, je me réveillais le lendemain avec la nuque raide. Les gens et leurs mauvaises ondes, tu vois. Non, vraiment, c'est une activité pour les jeunes femmes.

— Oh ! je fais, troublée par l'idée d'ingérer l'énergie des gens. C'est, euh… c'est comme ça que ça se passe ?

— Cela dépend.

— De quoi ?

— Sensibilité. Empathie. Personnalité de tes interlocuteurs. Ils vont s'ouvrir à toi, déverser les horreurs qui macèrent en eux depuis des années. Tu ne t'en débarrasseras pas comme ça. C'est pour cela que je fais brûler de la sauge, dans ma boutique.

Elle rit.

— C'est moins pour purifier les clients que pour me protéger *moi*.

— Je crois que je vois ce que vous voulez dire.

Je décrète que j'aime bien cette femme. Je lui tends la main et je dis :

— Maeve Chambers.

Elle me tend la sienne mais, allez savoir pourquoi, au lieu de me dire son nom, elle se marre.

— Tu as trois *e* dans ton nom, remarque-t-elle avec un léger intérêt.

— Et… ?

— Les noms possèdent un grand pouvoir. Trois *e*, cela signifie que lorsque tu tombes amoureuse, c'est pour de bon. Ma sœur Heaven était comme ça.

Heaven – *paradis*. Évidemment, la propriétaire d'une boutique de sorcellerie a une sœur prénommée Heaven…

Je ressors vingt minutes plus tard pour ne pas rater le bus, avec un quartz rose, une calcite piquetée d'orange et un œil-de-tigre en poche. La vendeuse a même ajouté des bâtons d'encens, cadeau.

— Pense bien à nettoyer régulièrement l'endroit où tu tires les cartes, me conseille-t-elle. Et prends soin de toi ! Ne te laisse pas envahir par la mélasse des gens !

— Merci, je réponds d'une voix hésitante.

— *Go raibh maith agat*[1].

Le bus de 17 h 15 est calme. Pile entre la sortie des classes et celle des bureaux. J'écoute la cassette *PRINTEMPS 1990* au casque. Étrangement, je la trouve réconfortante, comme du bruit blanc qui m'aiderait à faire le vide. Je repère Rory O'Callaghan, et ce serait bizarre de le laisser tout seul après l'autre fois. On dit tous les deux « Salut » en même temps, puis le silence s'installe. Rory est encore gêné à cause de l'incident des cartes porno, alors je n'en parle pas.

À la place, je mate ses ongles. Toujours rose ballerine.

— Oh, cool, je fais en sortant le sachet de la boutique. J'ai une pierre de la même couleur.

Je lui montre le quartz. Il le prend et le fait sautiller d'une main à l'autre comme s'il était brûlant.

— Hé ! Fais gaffe ! C'est pas donné, ces trucs.

— T'as dépensé du fric pour ça ? demande-t-il, visiblement amusé. Il n'y a même pas de chaîne ou de fermoir. Tu ne peux même pas le porter.

— C'est un quartz rose. Ça sert à…

Je m'interromps parce que je ne sais plus à quoi ça sert.

— Pour un truc important.

— T'es dans un trip cristaux et encens, maintenant ?

Je sors un bâton et le brandis comme une baguette magique.

— On peut dire ça.

— Whoo…

Rory se passe la main dans la longue frange bouclée qui lui cache si souvent les yeux, et la ramène sur son crâne.

— Tu es bien la dernière personne que j'imaginais tomber dans les délires new age, Maeve.

Ses iris sont d'un noisette vif, une couleur rare où brillent également du vert et de l'or. Rory possède une beauté intense : quand on était gosses, ça lui donnait un côté fantôme victorien. Maintenant, c'est limite hypnotique.

— Moi ? je m'exclame, incrédule. Pourquoi je serais la dernière que tu imaginerais ? Pourquoi pas… Vladimir Poutine ?

— Poutine ? Je le verrais bien sacrifier une vierge sur un autel pour remporter la prochaine élection, plaisante Rory. Il fait franchement plus sorcier maléfique que toi.

— OK, je concède en essayant de trouver d'autres célébrités moins « sorcellerie ». Et pourquoi pas… The Rock ? Non, oublie. Lui, il est grave plus sorcier que moi.

— Carrément, commente Rory. Après tout, il a pris le nom d'un truc qui sort de terre. Sorcellerie niveau divinité terrestre.

On continue comme ça deux minutes. Quand j'arrive à court de célébrités et que Rory est à court d'arguments, je lui parle des cartes de l'Étouffoir.

— Ah, oui, je vois. Celles que tu avais l'autre jour, c'est ça ?

— Voilà, je fais en veillant bien à ne pas évoquer l'*autre* jeu.

— Vas-y, fais-moi voir.

Il tire trois cartes. Le valet de coupe, le Pendu et l'as de bâton.

— Bon alors, je commence en m'assouplissant les doigts. Celui-là, le valet de coupe, tu vois ? Il représente les rêves et tout le subconscient qui est à deux doigts de remonter à la surface.

Je pointe le page – sur l'illustration, le bonhomme tient un poisson dans une coupe.

— C'est la signification du poisson, je précise.

— Je vais devoir m'en acheter un ?

— Non, plutôt cogiter sur… des idées qui ne te sont pas encore venues. Le Pendu, comme tu vois, est pendu par le pied.

Je lui montre la carte. Rory hoche la tête. Le personnage est en effet suspendu par la cheville à un arbre.

— Il est coincé entre deux trucs. Incapable de s'engager dans une voie. Ou peut-être qu'il est juste dans une situation gênante dont il ne voit pas comment se sortir.

L'expression de Rory change brusquement. Son teint, déjà pâle, vire au grisâtre.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Euh… je sais pas. Tu en penses quoi, toi ?

Il ne répond pas.

— Les séances sont censées être un échange, je lui dis. Tu me parles, et on essaie d'interpréter les cartes ensemble.

— Et la dernière, elle veut dire quoi ? me demande-t-il d'une voix sérieuse.

— Tu ne préfères pas parler du Pendu d'abord ?

— Non. Que dit la dernière carte ?

— L'as de bâton ? C'est genre le potentiel, le feu à l'état pur. Elle représente le moment où tu trouves l'envie de faire ce que tu souhaites. Quoi que mijotent le page et le Pendu, l'as de bâton t'aidera à l'obtenir.

Silence. Rory se ressaisit et affiche une mine blasée.

— C'est nul, affirme-t-il ensuite.

— Pas du tout.

— Si, c'est nul. Qu'est-ce qui me prouve que tu n'inventes pas tout ça au fur et à mesure ?

— Mais je n'invente rien. Je ne vois pas ce qui t'embête. C'est un tirage plutôt soft. Le Pendu n'est pas une mauvaise carte, Rory. Le mec ne meurt pas.

— Ouais, allez, c'est bon, conclut-il.

Et il se tourne vers la vitre. Quand le bus arrive à Kilbeg, on part chacun de notre côté en marmonnant « Salut », comme l'autre fois. Et je mets bien dix minutes à me rendre compte qu'il a gardé mon quartz rose.

1. « Merci » en gaélique (littéralement, cela signifie « Que vous ayez la bonté »). (NdT)

6

J'AURAIS BIEN AIMÉ que ma faculté à mémoriser les cartes booste ma mémoire en général, et me facilite la vie au lycée. Mais pas du tout. Par contre, l'école est carrément plus supportable depuis que mes journées sont organisées autour des séances de tarot. C'est de la folie. Je passe mes débuts de matinée et pauses déjeuner dans l'Étouffoir maintenant, et avec Fiona on croule sous les demandes de rendez-vous.

J'ai installé mes cristaux sur les étagères du placard et, même si je suis quasi sûre que la dame de Divination exagérait beaucoup trop avec son histoire d'« énergie », je fais quand même brûler de l'encens après chaque séance. J'y vais sûrement un peu fort, car vers 15 heures les profs se plaignent de l'odeur qui flotte dans tout l'établissement. Mais personne n'a dénoncé le cabinet de tarot de l'Étouffoir. Même celles qui s'en fichent adorent l'idée que toutes les filles de notre niveau partagent un secret. Un truc qui nous distingue des autres.

Fiona gère le carnet de rendez-vous d'une main de fer, elle ne donne aucun passe-droit, ne négocie jamais. Et elle se réserve toujours dix minutes en fin de journée. Je ne lui révèle pourtant pas grand-chose. On tire les cartes, OK, mais pour l'essentiel elle reste allongée par terre et me raconte qu'elle veut étudier le théâtre à Trinity College, mais qu'il n'y a que dix-sept places par an, et qu'elle veut absolument en être.

Mais bon, j'aime bien Fiona. Elle déchire aux exams mais ne la ramène pas, et ne fait pas de lèche aux profs. Les ragots, ça n'est pas son truc non plus. La plupart des filles qui me consultent posent les mêmes questions : que pense leur meilleure amie, et que raconte leur meilleure amie ? Moira Finch et Grace Adlett sont déjà venues trois fois, rien que pour bien clarifier pourquoi elles ne se parlent plus.

Certaines ressortent du placard en larmes et tremblantes alors que la séance n'a rien annoncé de dingue. C'est du cinéma. Elles veulent toutes faire croire que ç'a été une expérience bouleversante, incroyable et unique.

Fiona est allongée par terre et fait rouler un fragment de calcite entre ses paumes.

— Mon grand frère est médecin. Il vit à Boston, grince-t-elle. Ma mère dit que la comédie, c'est pour les narcissiques.

— Mes deux frères sont ingénieurs, je déclare, compatissante. Ma sœur Abbie bosse pour l'UE en Belgique. Ça les dépasse que je rame comme ça en italien.

— Ça craint. Sérieux, à quoi ça sert, l'italien ?

— Grave. On ferait mieux d'apprendre l'espagnol, j'ajoute, soulagée qu'elle soit d'accord avec moi.

— C'est énormément parlé à Los Angeles, tu sais ? Et il y a plein de mots espagnols dans le tagalog.

— Ah bon ? Alors on a raison.

On est copines, en quelque sorte. Enfin je crois. C'est dur à dire.

Mais les choses se compliquent quand les séances débordent sur les cours. Les filles que je n'arrive pas à caser entre midi et deux passent me voir à l'interclasse. M. Bernard a presque toujours cinq ou dix minutes de retard et tout le monde en profite. Elles se massent autour de moi, me supplient.

— C'est mieux de faire ça en privé, je leur explique.

Soit elles sont trop rats pour s'offrir une séance, soit elles flippent d'entrer dans l'Étouffoir.

— Normalement, c'est privé, j'insiste.

— Mais je m'en fous ! rétorque Rebecca Hynes. Les autres peuvent bien regarder !

— Oui mais… moi, je… Enfin, il faut que je préserve mon énergie.

Et c'est vrai. Je commence à ressentir ce dont parlait la dame de Divination. Les pauses déjeuner tranquilles, à écouter Michelle parler maquillage, me manquent. En fin de journée, je me sens lourde. Quand je rentre, je ne regarde même plus les vidéos de Raya Silver. Deux jours de suite, je tombe de sommeil et ne me réveille que lorsque maman m'appelle pour dîner.

Mais je continue les séances. C'est difficile de refuser. Je ne veux pas qu'on pense que je me la pète simplement parce que j'ai un jeu de cartes. Alors je m'efforce de rester sympa, aimable, drôle. Et vu mes notes, être drôle est bien le seul moyen pour qu'on me remarque.

Du coup, quand je donne une séance « publique », j'en rajoute un peu.

— L'Amoureux ! j'annonce comme si je vendais des fraises au marché. En voilà une carte intéressante.

— Elle représente… l'amour ? s'exclame Rebecca Hynes.

Les filles autour d'elle gloussent et se donnent des coups de coude. La seule à ne pas suivre la séance, c'est Lily. Je lui jette un coup d'œil discret à travers l'attroupement : elle tripote son aide auditive.

Pour l'*éteindre* ?

— L'amour, oui, je confirme à Rebecca.

Même si ce n'est pas tout à fait exact. Cette carte représente plutôt le fait de trouver l'harmonie entre deux forces opposées que l'amour à proprement parler. Mais bon, c'est plus vendeur comme ça.

— Tu vas rencontrer l'âme sœur, je lui prédis.

— Quand ? Où ? Comment ?

Je lui tends le jeu.

— Interroge les cartes. Pose-leur la question. Demande-leur qui est ton âme sœur.

J'aperçois Fiona à l'autre bout de la salle. Elle a l'air plus saoulée que moi par le comportement des filles. Elle lève les yeux au ciel et sort son téléphone. Je reçois une notification WhatsApp et jette un coup d'œil discret à mon écran.

Tu fais le show ?

Je souris et j'en rajoute encore.

— Quand tu t'adresses aux cartes, Rebecca, fais-le à cœur ouvert. Demande-leur qui est ton âme sœur.

— Qui est mon âme sœur ? demande cette pauvre et naïve Rebecca.

— PLUS FORT !

— QUI EST MON ÂME SŒUR ?

— Les forces de la magie ne t'entendent pas, Rebecca !

— QUI EST MON ÂME SŒUR, PUTAIN ? hurle-t-elle.

Elle tire une nouvelle carte. Le Diable.

— Satan ! je m'écrie en surjouant la peur. Ton âme sœur est Satan !

C'est alors que M. Bernard fait son entrée – vent de panique autour de moi.

— Hé bien, allons ! Que se passe-t-il ? Maeve ?

Je planque mon jeu.

— Rien, monsieur, je lui assure d'une voix douce.

— *Andiamo ! Andiamo !* ordonne-t-il en indiquant à tout le monde de retourner s'asseoir.

7

Il se passe plusieurs jours avant que je ne revoie Rory mais le jeudi suivant, je me retrouve à côté de lui dans le bus.

— Hé, me lance-t-il, j'ai ton truc.

Il passe une main sous sa chemise et en ressort un long cordon marron auquel il a accroché mon quartz rose qu'il me tend.

— Merci.

Ça me gêne de le sentir tiède, réchauffé par son corps.

— Tu t'intéresses aux bijoux, non ? je lui demande.

C'est une question innocente mais qui, bizarrement, jette comme un trouble.

— Ouais, confirme-t-il. J'aime bien…

Il me montre ses ongles vernis. Bleu-vert, cette fois.

— … les ornements, termine-t-il avec un sourire discret.

— Je te comprends, je poursuis en examinant toujours ses ongles bleu-vert. Je veux dire… Je ne suis pas vraiment à fond dans le maquillage ou les bijoux, mais… je crois que c'est surtout parce qu'on attend ça de moi, vu que je suis une fille, tu vois ? Bref, quand je me maquille, je pense à la façon dont je suis censée le faire, et ça me gâche le plaisir.

Rory hoche la tête. Il me regarde comme si je venais de parler une langue qu'il n'avait plus entendue depuis l'enfance.

— Pardon, je ne sais pas ce que je raconte. Je ne suis sûrement pas claire du tout.

— Non, au contraire, assure-t-il. Je dirais que, toi et moi, on refuse de faire ce que les autres attendent de nous.

On reste un moment silencieux, simplement à s'observer sous un jour nouveau.

— Hé, je reprends. Pourquoi tu ne la garderais pas ?

La chaleur de Rory me parvient toujours via la pierre rose au creux de ma paume.

— Hein ? Mais non. Elle est à toi.

— Si, j'insiste. Comme je disais, je ne porte pas tellement de bijoux.

Je lui passe le cordon autour de la tête et la pierre se balance sur son pull.

Rory la fourre illico sous sa chemise.

— Merci, Maeve.

On se tait un nouvel instant. Enfin, quand on descend du bus, Rory traîne un peu.

— Tu rentres tout de suite ? me demande-t-il.

— Non. Pourquoi ?

— Ben je… je ferais bien un petit tour, avant.

— Ah, OK, je réponds tandis que mon ventre se noue. On va où ?

On se promène le long de la Beg, en shootant dans les cailloux et les branches, sans trop se parler. Rory semble errer sans but. Ça m'est déjà arrivé de faire ce genre de balade avec d'autres mecs. Des garçons sans importance qui voulaient juste trouver un coin tranquille où je les laisserais me peloter. C'est arrivé deux fois. On n'est jamais allés jusqu'au bout, par contre. C'était juste histoire de ne pas être en reste par rapport aux autres.

Je me demande si Rory est encore puceau. Après tout, il a déjà dix-sept ans. Je rougis, rien que d'y penser, alors j'emmitoufle le bas de mon visage sous mon écharpe.

On arrive dans un tunnel, au milieu des bouteilles de bière et des paquets de clopes. L'endroit sert de repaire aux jeunes du coin depuis des années. Les graffitis racontent les deuils de chaque génération : Kurt Cobain, Amy Winehouse, Mac Miller. On s'assied devant la paroi de tunnel taguée, on discute de pop stars, de dieux du rock, d'idoles – à quel point ce sont des gens normaux, des gens qui meurent aussi.

— Purée, on fait tellement gothiques, se marre Rory en enserrant ses genoux.

— Tu sais ce qui ferait encore PLUS gothique ?

Je fouille dans mon sac et réponds à sa place :

— Une compil.

— La vache, s'écrie-t-il comme si je venais de sortir une tête tranchée de mon sac. *PRINTEMPS 1990*. Elle marche encore ?

— Et comment.

Je mets la cassette dans le Walkman et appuie sur Lecture. On cale un écouteur chacun dans une oreille, et j'hallucine de voir que Rory connaît autant de ces chansons.

— The Cure ! s'exclame-t-il quand *The Lovecats* commence. Trop bien ! Et les Pixies !

— Je ne savais pas que tu étais branché musique.

— Maeve ! Je joue de la guitare. Dans un groupe. Tu le sais.

— Euh, je ne vois pas comment je pourrais le savoir !

— Je pensais que Lily t'aurait…

Je le coupe. Je n'ai aucune envie de parler de sa sœur.

— Je ne savais pas, OK ? Allez, donne-moi le titre de chaque morceau.

Il me donne la liste, que je note dans mon téléphone.

Le froid du sol remonte lentement le long de mon dos, alors je me relève.

— Il faut que j'y aille.

— Ouais, moi aussi.

On reste silencieux. Cet après-midi surréaliste avec Rory m'a tourné la tête. On n'avait encore jamais passé autant de temps seul à seule, alors que j'ai dormi chez lui plein de fois depuis mes six ans. En sa présence, je me sens étrangement nerveuse, à cause de cette trop grande familiarité, justement. Comme si, quoi que je dise, il allait sourire et balancer une vanne.

Est-ce que je craque pour lui ?

Cette question me dépasse, bizarrement. D'habitude, si j'aime bien quelqu'un, je le sais tout de suite. Ça me prend aux tripes, et ça n'a rien à voir avec ce mélange étrange d'adrénaline et d'amitié.

— Bon, ben, à plus, je lui dis finalement.

Je me penche pour le prendre dans mes bras et nos corps s'entrechoquent dans un angle bizarre.

— OK, ça roule. À demain, sûrement.

Et là, il se passe quelque chose d'incroyable.

Rory penche la tête de côté et m'adresse un drôle de sourire. Un sourire en biais qui n'a pas sa place entre amis. Mes jambes me brûlent et ma gorge me picote.

— Maeve, souffle-t-il.

Je ne l'ai jamais entendu parler si bas. Il est tout contre moi. Je peux même distinguer la racine de ses cils.

— Approche.

Est-ce qu'il va m'embrasser ?

Est-ce que *Rory O'Callaghan* va m'embrasser ?

Hé, mais pourquoi pas, après tout ?

Je ferme les yeux, guette le moment.

Et puis… rien. Aucun contact. Juste des mots.

— Mon nom, dit-il, c'est Roe.

Je rouvre les yeux.

— Quoi ?

— Je tenais à ce que tu le saches.

La magie et l'intimité que nous venons de vivre se sont envolées. Ou pire : je les ai imaginées.

— Pour que tu puisses m'appeler par mon nom, ajoute-t-il.

— Roe. Roe, je répète. Tu veux qu'on t'appelle Roe ?

Il acquiesce.

— C'est mon nom. Je l'ai choisi.

— Waouh. OK, Roe. J'aime bien. C'est mystérieux.

Roe va pour s'en aller mais m'adresse un dernier sourire espiègle.

— Dans les histoires, les sorcières connaissent toujours le vrai nom des choses, pas vrai ?

Sur ce, il me laisse bouche bée devant la rivière.

8

— TON MEC A L'AIR SEXY, commente Fiona. Je suis jalouse.

Elle est allongée dans l'Étouffoir, cinq minutes avant le début du premier cours. Je ne vois pratiquement plus les filles qui étaient avec elle le premier jour. Quelque chose me dit que, comme moi, Fiona connaît pas mal de monde mais n'a pas d'attaches particulières. Lors de la première semaine de notre phase tarot, on recevait cinq ou six filles chaque matin, mais comme maintenant tout le monde ou presque a eu une séance de lecture, le rythme se calme. Fiona est fidèle au rendez-vous tous les jours, par contre.

— C'est pas mon mec, je me défends. On ne s'est même pas embrassés.

— J'adore cette histoire de nom. Est-ce qu'il t'a demandé d'utiliser d'autres pronoms pour parler de lui ?

— Non.

— Il t'a écrit depuis ?

— Je ne pense pas qu'il ait mon numéro.

— Hmmm. Et si on interrogeait les cartes ? On peut faire ça ?

— Bien sûr.

Je bats les cartes. Ce que je fais tout le temps quand je ne suis pas en cours. Ça me détend. Ça m'aide à me vider la tête quand, la nuit, je peux entendre les voix des filles de ma classe qui me balancent leurs problèmes à l'oreille, comme une meute de clowns qui essaieraient de monter dans une voiture par la même portière.

— Cartes, cartes, cartes, que conseillez-vous à Maeve, rapport à son beau gosse ? clame Fiona en piochant une lame au hasard. C'est parti. Le mec à l'envers.

— Le Pendu ! je m'écrie en saisissant la carte. La même que Roe a tirée, l'autre jour, dans le bus !

— La vache.

— Ça l'avait mis dans un drôle d'état. Il ne voulait plus parler, après. Je lui avais seulement expliqué que le Pendu représente le fait d'être tiraillé entre deux états.

— Ou deux genres, enchérit Fiona. Si ça se trouve, il est non-binaire. Roe, comme prénom, c'est plutôt neutre.

— Possible. Même si je ne suis pas sûre de comprendre ce que ça veut dire.

— Je crois que ça dépend des gens. J'ai un pote comédien qui est non-binaire.

— Je sais, Fiona, tu as des potes comédiens.

— Arrête d'être chiante…, réplique-t-elle en me donnant un coup avec un vieux bouquin.

La sonnerie retentit.

— C'est l'heure, annonce Fiona.

Mais ni elle ni moi ne bougeons.

— Tu as quoi, maintenant ? je lui demande.

— Anglais. Et toi ?

— Bio.

Un petit silence gêné s'installe – on a toutes les deux la même idée en tête.

— On sèche ? lâche finalement Fiona – ce qui n'est pas tellement une question.

— Grave, je réponds en m'allongeant près d'elle, mon pull en guise d'oreiller. On sèche.

L'Étouffoir est plutôt confortable, quand on s'habitue à l'odeur.

Cet après-midi, le prof d'histoire nous fait faux bond. Ce qui arrive souvent, à Sainte-Bernadette. Pour des questions d'emplois du temps qui se chevauchent ou des cas de force majeure. En général, l'école trouve rapidement un remplaçant pour les premières années, mais pour les niveaux supérieurs il y a du laisser-aller. Vingt minutes après la sonnerie, on est toujours seules, sans adulte dans la salle.

— Maeve, m'interpelle Michelle. Tire-moi les cartes.

— Je te l'ai déjà fait, Mich. Trois fois.

Pour tout dire, ça commence à me saouler un peu. J'aime bien être une espèce de célébrité, mais je ne supporte pas qu'on me traite comme un singe savant. Ç'a toujours été comme ça, avec moi. Si je sens que je peux faire rire, je fonce. Comme pour le coup de la chaussure, avec M. Bernard. Le tarot n'a pas rehaussé ma réputation, il l'a plutôt gravée dans la pierre.

— Lis-moi les cartes, réclame Niamh. Tu ne me l'as plus fait depuis mercredi.

— Ton tarot n'a pas changé des masses en deux jours, Niamh. En plus, j'ai laissé mon jeu dans l'Étouffoir.

— Menteuse, rétorque Michelle. Il est là, regarde.

Et elle sort les cartes de mon blazer, posé sur le dossier de ma chaise.

Quoi ?

— C'est toi qui l'as mis là ? je demande sèchement. D'où tu touches à mes affaires ?

— N'importe quoi. La vache, faut te calmer. On s'ennuie trop, là…

— Je ne peux pas passer mon temps à tirer les cartes pour les mêmes

personnes, j'ajoute pour clore le sujet.

— Tu ne l'as jamais fait à Lily, insiste Michelle.

— Elle ne me l'a pas demandé.

Lily est assise à sa place habituelle : premier rang tout à gauche. Elle est plongée dans un de ces bouquins bizarroïdes dont j'essayais de l'arracher quand on est entrées à Sainte-Bernadette. Depuis le début, elle est restée en retrait de toutes ces histoires de tarot. Un peu parce que ça lui fait peur, j'en suis sûre ; un peu aussi parce qu'elle ne me parle plus.

— Elle n'a pas envie, j'ajoute.

— Oh que si, réplique Niamh. Hé, Lil ! Ça te dit que Maeve te tire les cartes ? Lil !

Comme Lily n'entend pas bien ce que crie Niamh, elle se lève et nous rejoint.

— Salut, lance-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

— On se demandait si ça te dirait qu'on te tire les cartes de tarot.

— Pourquoi ça ?

— Ben, tu es la seule de tout le niveau à ne pas y avoir eu droit. On se disait que ça t'intéresserait.

Niamh n'est pas une sale peste vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle est même plutôt sympa. Mais comme pas mal de filles, elle a un gros potentiel de peste quand il s'agit de cibles faciles, comme Lily O'Callaghan.

Lily ramène une mèche derrière son oreille défaillante, ce qui est un signe de nervosité chez elle. Comme si toutes ses faiblesses lui revenaient d'un coup en mémoire et qu'elle éprouvait le besoin de les dévoiler. Un peu comme un chien qui montre la peau rose et tendre de son ventre.

— Ça ne m'intéresse pas, non, répond-elle sans m'avoir encore adressé un regard – elle ne le fait jamais, si elle peut l'éviter.

Je regarde Niamh.

— Qu'est-ce que je disais. Elle n'a pas envie. Laisse tomber.

— Tu as la trouille ? la provoque Niamh.

La ficelle est grosse, mais ça marche.

La lèvre de Lily tressaute.

— Non.

— Alors choisis trois cartes, la presse Niamh. Au hasard.

Dans le jeu que lui tend Niamh, Lily pioche délicatement trois cartes entre le pouce et l'index. Elle les tient par les ongles, comme pour réduire au maximum le contact. Puis elle les pose à l'envers sur le pupitre.

— C'est quand tu veux, Maeve, lâche-t-elle d'une voix soudain hargneuse, en me regardant droit dans les yeux. Ou tu préfères le faire à l'envers ? C'est ta spécialité, non, la faire à l'envers aux gens ?

Tout le monde retient son souffle. Lily vient de me mettre à l'amende.

C'est comme si tous les regards étaient braqués sur nous. Fiona elle-même a lâché son téléphone et la mine blasée qu'elle adopte en cours.

Avec Lily, on ne sait jamais à quoi s'attendre. Je rougis de honte en

repensant à la veille, quand j'ai fermé les yeux en guettant le moment où son frère allait m'embrasser. Est-ce qu'il lui en a parlé ? Est-ce qu'ils sont proches ? Ce n'était pas le cas l'année dernière, mais qui sait ? Ils sont tellement étranges, l'un comme l'autre.

Je retourne la première carte de Lily. Le cinq de coupe. L'illustration représente une femme qui pleure, entourée de coupes renversées.

— Tu m'expliques ? réclame Lily, le regard toujours rivé sur le mien.

Soudain, elle me fout les jetons. Où est passée la petite chose fragile que je connaissais ? Celle qui me suppliait de raconter des histoires de fantômes, mais qui pleurait quand elles étaient trop effrayantes ?

— Cette carte représente la tristesse.

Je n'arrive pas à retenir une grimace.

À l'école primaire, Lily et moi étions dans une classe spéciale « Lecture lente ». On avait six ans et on galérait encore pour déchiffrer « S-E-L » ou « M-U-R ». Quand nos mères ont découvert qu'on habitait à deux pas, elles sont devenues amies. Et c'est devenu magique pour Lily et moi. On faisait des soirées pyjama toutes les semaines, on passait les vacances ensemble, on explorait le parc pendant que nos mères papotaient au café pendant des heures. Et quand on nous a retirées de la classe « Lecture lente », on est restées meilleures copines.

Jusqu'au collège, où la question de l'amitié est devenue bien plus importante.

Enfin, c'est ce que je croyais.

— La tristesse, répète Lily d'une voix sceptique, c'est un peu général.

— Comment ça ?

— Tout le monde peut être triste. Et pour plein de raisons. Pourquoi est-ce que je suis triste, moi ?

Parce que je t'ai abandonnée.

J'entends Niamh et Michelle râler que ça n'avance pas. Est-ce qu'elles se souviennent qu'on était amies, Lily et moi ?

— Tu es triste parce que…

Je retourne la deuxième carte. Le trois d'épée. Peine de cœur.

— Parce que quelqu'un t'a larguée.

Nos spectatrices éclatent de rire.

— J'halluciiiine, s'exclame Michelle. Tu avais un MEC ? TOI ?

— Alors là, championne du monde, Lily, enchaîne Niamh avec un mélange de sincérité et de condescendance.

Lily rougit. Un court instant, je suis persuadée qu'elle va balancer un dossier sur moi, pulvériser la maigre popularité que j'ai gagnée ces dernières semaines. On n'est peut-être plus copines depuis plus d'un an, mais nos mères se parlent encore beaucoup.

Personne ne m'a jamais regardée avec autant de haine que Lily O'Callaghan en cet instant. Je peux sentir sa fureur me transpercer les os comme de l'acide.

— Retourne la dernière carte, Maeve, ordonne-t-elle d'une voix crispée.

J'obéis. Dans un premier temps, les lettres n'ont aucun sens. Elles mettent deux secondes à s'arranger dans ma tête, et je me revois brièvement à six ans, en train d'épeler « pomme ».

LA GOUVERNANTE

Je reste sonnée. Qu'est-ce qu'elle fiche là, alors que je l'avais coincée dans un livre, *dans ma chambre* ?

— Ça veut dire quoi ? demande Lily.

Sa colère s'est calmée. Elle a toujours cru dur comme fer à la magie. Elle était à la fois fascinée et terrifiée par les forts de fées, les changelins, les sorcières et les banshees. Elle cherchait à les apercevoir, et puis ça lui fichait la trouille. Même si on était encore amies, jamais elle ne m'aurait demandé d'elle-même de lui tirer les cartes. Elle respecte trop tout ce qui est occulte pour s'y confronter.

— Aucune idée, je réponds.

Et Lily comprend tout de suite que ma voix tremble pour de vrai.

— C'est une carte bonus.

— Explique-moi, insiste-t-elle, les yeux braqués sur l'illustration, sur cette femme, couteau entre les dents et son lévrier miteux. C'est mauvais, je parie. Dis-moi ce qu'elle signifie, Maeve.

— Il n'y a pas de mauvaises cartes ! intervient Fiona qui, apparemment, a suivi l'échange. C'est bien ce que tu répètes toujours, Maeve ? Qu'il n'y a pas de mauvaises cartes ?

— Non, je confirme d'une voix rauque. Il n'y a pas de mauvaises cartes.

Lily semble au bord des larmes.

— Dis-moi, Maeve, insiste-t-elle. C'est bon, je ne suis pas un bébé à ce point.

— Je ne sais pas ce qu'elle signifie, je répète.

Lily rougit encore, ses narines se dilatent. Quand elle reprend la parole, c'est avec une rage pure, incandescente. Elle me déteste de lui faire ça. De l'afficher de la sorte, de l'exposer à ça alors que je *sais* que ça lui fait peur.

— C'est typique, grince-t-elle. Du *Maeve* tout craché.

— Lily…

Je garde une voix basse pour tenter de la calmer. La panique et la culpabilité que j'éprouve à impliquer Lily dans tout ça se mélangent à la terreur de voir cette carte. J'étais sûre de l'avoir rangée.

— Stop, je poursuis. Je t'assure que j'ignore ce qu'elle signifie, OK ?

Mais Lily n'a pas envie d'en rester là. Elle ne se met pas en colère facilement mais, quand elle est lancée, on ne l'arrête plus.

— Tu es prête à tout pour attirer l'attention, pas vrai, Maeve ? Sauf que, quand tu l'obtiens, on se rend compte qu'il n'y a rien derrière.

Les filles font « Oooooh ».

— J'arrive pas à croire qu'on ait pu être amies, reprend Lily en fixant toujours la Gouvernante. Parce que tu es nulle, comme copine, Maeve.

Fiona tressaille devant tant de brutalité. Elle a visiblement pitié de moi. Derrière elle, j'aperçois Michelle et Niamh qui échangent un regard. Un regard qui signifie « Eh ben… si même cette grosse naze ne veut pas de cette fille comme copine, qu'est-ce qu'on fiche avec elle ? ».

Je ne peux pas laisser Lily me dire ça, pas devant tout le monde. Je suis obligée de riposter.

— J'aurais préféré qu'on ne soit jamais amies, je vocifère. Lily, je voudrais que tu disparaisses.

Elle me regarde comme si je lui avais coincé les doigts dans la portière d'une voiture. Elle recule, les yeux humides, se mord la lèvre.

La sonnerie retentit et tout le monde se rend à son dernier cours de la semaine. J'ai instruction civique. Lily, géo. Après la classe, je la cherche en me rongeant les ongles. Je dois pouvoir réparer ça, non ?

Comment ai-je pu lui dire que je regrettais d'avoir été son amie ? La vérité, c'est que je n'ai plus ri (un vrai rire qui vous prend aux tripes) depuis qu'on ne se parle plus. Elle me manque, et depuis un bout de temps. Même avant de la jeter comme une chaussette sale, l'an dernier, je mettais de la distance entre nous. Depuis l'entrée à Sainte-Bernadette, pour moi, c'était normal. En grandissant, on s'éloigne, même si ça fait mal. Parce que c'est une douleur positive, la même que lorsqu'on comprend qu'on est trop grande pour jouer aux Barbie et aux poneys. Sauf que Lily n'est pas un objet qu'on oublie dans un coffre à jouets. Non, elle est une personne. Et quelqu'un de bien, en plus.

Je ne la trouve pas après les cours, pas plus que je ne vois son frère dans le bus, d'ailleurs.

Je passe le week-end à angoisser pour elle, à interroger ma mère de façon faussement détachée pour savoir si elle a parlé récemment à Mme O'Callaghan. Ce qui n'est pas le cas. Le dimanche soir, papa et elle s'envolent pour Lisbonne et Joanne et moi en profitons pour nous offrir des plats à emporter. Puis on dîne devant *The Masked Singer*.

Vers 22 heures, le courant saute et on se retrouve dans le noir. Je bondis et jappe comme un chien sous l'orage.

— Purée, Maeve. Détends-toi. C'est juste un plomb qui a sauté.

— Je sais. Pardon. Ça m'a fait peur.

La maison est vieille, l'installation électrique serait à revoir, et ce genre de truc nous arrive assez souvent. Jo s'occupe du fusible. La lumière revient immédiatement, mais pas la télé. Jo tripote encore le boîtier mais comprend très vite qu'elle ne sait pas tellement ce qu'elle fabrique, alors elle lâche l'affaire et on reste devant le poste, un peu désœuvrées.

— Bon ben je crois que la télé est fichue, se lamente Jo. Papa va a-do-rer. « Je vous laisse deux minutes et voilà ce qui se passe », bla-bla-bla.

J'observe nos reflets dans l'écran noir. Deux sœurs, zéro point commun. Joanne a tout d'une joueuse de tennis pro. Mince, musclée, pommettes saillantes, quelque chose de nordique. Cheveux méchés de blond en queue-de-

cheval. Elle respire la santé, comme ces gens qui grignotent en permanence des carottes crues. Moi, j'ai un look que maman appelle « tout droit sorti de l'Armada ». Traduction : tignasse noire incoiffable, monosourcil que je suis obligée d'épiler un matin sur deux. Mon frère Cillian, c'est pareil. « Maeve et Cill ont le type méditerranéen », aime à répéter maman. Chose d'autant plus surprenante que, dans la famille, on est irlandais depuis des générations.

On reste silencieuses un long moment, jusqu'à ce que Jo finisse par me demander :

— Tu te sens bien ? Tu n'as rien dit de tout le week-end.

Elle me donne un petit coup de baguette.

— Ça va, je réponds d'une voix blanche.

— Tu veux t'entraîner au tarot avec moi ?

— Non merci. Je suis un peu passée à autre chose.

— Sérieux ? Déjà ?

Peut-être que j'exagère. Après tout, Lily a seize ans, comme moi. Elle a dû mûrir en un an. Son imagination hyperactive et ses tendances froussardes sont sûrement de l'histoire ancienne, mais je n'arrête pas de penser à quel point elle était à cran pendant la séance. Elle s'est défendue bec et ongles et m'a obligée à la traiter en égale plutôt que comme une ancienne amie qui serait restée un peu gamine. C'est comme si un océan s'était ouvert en elle depuis notre dernière conversation ; un océan qui nous a encore éloignées l'une de l'autre.

J'ai la nausée chaque fois que je regarde les cartes. Je les ai passées en revue plusieurs fois pour éliminer la Gouvernante, mais elle a disparu. Lily l'aurait-elle gardée, dans le feu de l'action ?

J'irai m'excuser lundi. Je lâcherai le cabinet de tarot, je serai sympa avec Lily et, qui sait, on redeviendra peut-être copines. Comme je suis amie avec Roe, on pourra se retrouver tous ensemble.

Sauf que lundi, Lily ne vient pas en cours. Mardi non plus.

Et mercredi, les flics débarquent.

9

J'APPRENDS L'ARRIVÉE DES FLICS par Niamh qui les a repérés devant le bureau de sœur Assumpta ce matin.

FLIC SEXY, envoie-t-elle à notre groupe WhatsApp. ALERTE ROSE. FLIC SEXY dans la place.

Vous vous en doutez, dans une école catholique pour filles avec un seul homme parmi les profs – et encore, si on peut appeler M. Bernard un homme, ou même un prof – c'est la folie. Trois filles réclament immédiatement FOTOS !

Niamh balance un cliché de deux *gardaí* [1] en blouson réfléchissant. Une petite blonde costaude avec une micro-queue-de-cheval. Et donc le fameux Flic Sexy : très grand, très mince, cheveux fauves, trente-cinq ans environ.

Niamh, répond Michelle. C'est ÇA que t'appelles un flic sexy ? Faut qu'on discute, là.

Ils viennent pour quoi ? je demande.

Pas de réponse. Il n'y a que Michelle et Niamh qui ont un débat crispé sur ce qui fait qu'un homme est sexy ou non.

Tu vas l'aborder, Niamh ? intervient une autre fille.

Dans mes rêves HUMIDES.

Smileys de rire.

J'envoie la même question à Fiona. Pas de réponse. Cette semaine, elle bosse avec une nouvelle troupe qu'elle a fondée avec ses potes plus âgés. Et hier soir, elle a posté plein de photos d'elle en bas résille sur Insta.

Je tape une série de messages pour le groupe mais ne les envoie pas. J'ai trop peur de dire ce que je pense : que c'est au sujet de Lily, de son absence ces derniers jours.

La matinée passe doucement. Maths, puis géo. Le cours porte sur la reptation, le « mouvement lent d'une couche superficielle de terre et de roche vers le bas des versants ». C'est ce qui est marqué dans le livre. J'essaie de suivre ce que raconte la prof, mais chaque fois mon regard est attiré par cette phrase. « Le mouvement lent d'une couche superficielle de terre et de roche vers le bas d'un versant. » Les mots se mélangent à une espèce de prémonition, comme si je pressentais que j'allais être écrasée sous une masse titanesque.

Et ça ne loupe pas. Dix minutes avant la fin du cours, on toque à la porte. Mlle Harris entre, flanquée de Flic Sexy et de la Blonde.

— Bonjour les filles, nous lance-t-elle d'une voix qu'elle s'efforce de garder guillerette. Je vous présente l'inspectrice Sarah Griffin et l'inspecteur Matthew Ward. Je sais que vous avez toutes hâte d'aller en récréation mais ces deux *gardaí* ont quelques questions à vous poser. À propos de Lily.

Je sens vingt et une paires d'yeux se tourner vers moi. L'absence de Lily était passée presque inaperçue jusqu'à maintenant, et j'imagine que tout le monde ou presque avait oublié l'histoire de la Gouvernante dès vendredi soir. Mais il a suffi que Mlle Harris prononce son prénom pour qu'elles fassent le lien.

— Bonjour à toutes, enchaîne Griffin. J'ai le regret de vous apprendre que votre camarade Lily O'Callaghan a disparu depuis dimanche soir. Sans entrer dans les détails, sachez que ses proches sont très inquiets, et que nous apprécierions beaucoup que celles d'entre vous qui connaissent bien Lily ou qui lui ont parlé la semaine dernière nous communiquent les renseignements dont elles disposent. Je ne saurais dire à quel point la conversation la plus anodine peut nous être utile.

Je vous jure qu'on peut entendre toute la classe retenir son souffle. Une inspiration de tension collective à travers des mâchoires serrées.

Griffin promène son regard parmi les rangées. Je la vois enregistrer mentalement la scène pour la noter plus tard dans son carnet. Elle nous passe en revue, cherche celle qu'elle va interroger si personne ne se porte volontaire.

Le *garda* qui fait rêver Niamh prend la parole.

— Vous ne devez surtout pas céder à la panique, indique-t-il d'une voix douce. Dans l'immense majorité des cas, les adolescentes qui correspondent au profil de Lily ont tendance à fuguer. Elles reviennent par elles-mêmes, en général. Toutefois, nous souhaitons nous assurer qu'elle n'a rien ; donc si vous lui connaissez un petit copain, ou un ami particulier – ou si vous savez qu'elle a pu intégrer une… *organisation*…

L'inspectrice Griffin adresse un coup d'œil à son collègue, comme s'ils n'avaient pas prévu de prononcer le mot « organisation ».

D'autres filles encore se retournent. Certaines échangent des coups de coude en me scrutant. Si je n'interviens pas, je vais me faire dénoncer. Griffin va vite comprendre que c'est sur moi que se braquent tous ces regards. Alors je lève la main.

Les yeux de Mlle Harris s'écarquillent. Elle n'est en poste que depuis deux ans. Je doute qu'elle sache que Lily et moi étions copines, avant.

— Maeve ? fait-elle.

— Oui, je réponds tout doucement. Je crois que j'ai peut-être une info.

Les trois adultes me fixent puis s'interrogent du regard, l'air de dire « Plus facile que je l'aurais cru ».

— Tout ça est peut-être ma faute, j'ajoute.

Sur ce, on me fait sortir de la salle, sous des regards incandescents. Coup

de bol, j'arrive à retenir mes larmes le temps de passer dans le couloir.

On me conduit au bureau de sœur Assumpta, une pièce lumineuse et spacieuse où la directrice reçoit riches parents et anciens élèves quand elle a besoin de dons pour faire réparer le toit. Je n'y ai jamais mis les pieds, même si, forcément, j'entraperçois les murs citron et le canapé hyper-rembourré quand je passe devant – en général, lorsque je vais me faire passer un savon dans le bureau, plus sinistre, de Mlle Harris.

Maintenant que je suis dans la place, je ne sais pas comment me tenir. Et personne ne me souffle le moindre indice. Rester debout ? M'asseoir ? Si j'avais quelque chose à me reprocher, je resterais instinctivement debout. Mais l'air autour de moi est chargé d'un mélange d'inquiétude et de gratitude qui fait flancher mes genoux. Mes os ont été remplacés par des flacons de shampooing quasi vides prêts à valdinguer sous la douche comme un jeu de quilles.

— Bien, Maeve, dit Mlle Harris en me touchant le bras en même temps qu'elle s'installe sur le canapé. Assieds-toi donc près de moi, prends un mouchoir et respire un peu.

Je m'écroule, toujours en larmes. Purée de merde. Qu'est-ce qu'elle va penser de moi ? À travers mes larmes, je note qu'elle plisse légèrement le front. Elle est perdue. Je parie qu'elle a une liste d'élèves à risques et que je n'en faisais pas partie.

Je prends quand même un mouchoir et y vide mon nez. Un deuxième. Un troisième. Du coin de l'œil, je vois entrer sœur Assumpta, toute en dignité et démarche boiteuse.

À l'école, on raconte qu'on la garde dans son bureau, téléphone débranché, parce que ça coûte moins cher que de la mettre en maison de retraite. Pas super sympa, comme blague, mais elle date d'avant mon arrivée, et elle survivra jusqu'à la mort de sœur Assumpta. Et ça, c'est pas demain la veille. De la même façon que chaque génération est persuadée qu'elle assistera à l'Apocalypse, chaque nouvelle fournée d'élèves est convaincue qu'elle assistera à la mort d'Assumpta.

Sœur Assumpta est un tout petit bout de femme. Entre soixante-cinq et cent trois ans, suivant la météo. L'hiver, elle a l'air d'être la doyenne de l'humanité, emmitouflée sous des couches de tricots, les mains fourrées dans des chaussettes en Thermolactyl.

Durant notre premier mois à Sainte-Bernadette, Lily et moi traînions dans une salle déserte quand sœur Assumpta a brusquement ouvert la porte avec une vigueur que je ne lui ai plus jamais revue. Un doigt tordu braqué sur nous, elle a ordonné :

— Vous deux. Suivez-moi.

On était nouvelles, on ne savait pas si on avait enfreint le règlement. Et puis on croyait encore qu'elle avait du pouvoir à l'école – alors que pas du tout.

Sœur Assumpta nous a conduites à sa Coccinelle 1963 bleu ciel, garée

sous un arbre.

— Elle conduit encore ? m'a chuchoté Lily.

J'ai étouffé un rire et enchéri :

— Ça peut pas être légal…

Elle a ouvert la portière, on a épié l'intérieur et vite compris que la petite Coccinelle n'avait plus roulé depuis belle lurette. Les vitres étaient restées entrouvertes et une masse de feuilles mortes s'était engouffrée dans l'habitacle – certaines aussi orange que des vieilles citrouilles, d'autres aussi vertes qu'un feu de circulation… vert. La voiture n'avait clairement pas quitté ce parking depuis des années.

Sœur Assumpta a ouvert le coffre et désigné trois cartons moisis.

— Prenez-les, nous a-t-elle ordonné. Soulevez avec les jambes. Vous deux, vous êtes fortes.

Elle nous a ensuite fait transporter ces cartons dans ce qui allait devenir le bureau de Mlle Harris mais qui n'était alors qu'un grand placard. Dès qu'elle a eu le dos tourné, j'ai ouvert un carton et en ai sorti un coffret à bijoux garni de velours. Il y en avait une douzaine, peut-être plus. Dans le premier, j'ai découvert une kyrielle de bijoux fantaisie : perles en plastique, verroterie… Aucune valeur pris séparément mais le tout devait monter à deux ou trois cents euros.

On en a parlé pendant des mois. La Coccinelle remplie de feuilles mortes, les breloques, le doigt tordu, l'impression d'avoir contribué, un tant soit peu, à un vaste projet de la directrice. Un projet encore inachevé, peut-être. Ça nous a inspiré des histoires. Lily jetait deux phrases sur le papier, puis pliait la feuille, me la passait, et j'écrivais deux autres phrases. Très vite, on a pondu une vraie saga, une histoire d'amour épique entre une ex-nonne et un comte brésilien. Après ça, chaque fois qu'on croisait sœur Assumpta, on gloussait comme des malades, mais on n'a jamais rien dit à personne.

La revoir aujourd'hui, cette petite ex-nonne bizarre avec ses chaussettes aux mains et sa jupe longue bleu marine, me renvoie tous ces souvenirs en pleine tronche.

Lily a disparu. Une vie entière de souvenirs, de blagues complices et de surnoms est partie en fumée, et c'est ma faute. La séance de tarot de vendredi l'a-t-elle bouleversée au point qu'elle n'ait pas osé revenir en cours lundi ? A-t-elle fugué ?

Je gémis à nouveau. Il s'avère que quand on commence à pleurer, c'est dur d'arrêter. Sœur Assumpta m'épie à travers ses énormes lunettes de chouette, clairement ennuyée.

— Ce bureau est un espace privé, peste-t-elle. Je n'ai jamais permis qu'on y reçoive la police.

— Je sais, ma sœur, répond Mlle Harris. Mais la situation est tout à fait exceptionnelle, j'ai pensé que vous comprendriez.

— Pourquoi cette jeune fille pleure-t-elle ?

— C'est au sujet de Lily O'Callaghan, ma sœur. La jeune fille qui a

disparu.

— Qui ça ?

— Écoutez, intervient l'inspectrice Griffin. Nous n'avons pas le droit de prendre la déposition de Maeve en l'absence d'un parent ou d'un tuteur, d'autant qu'elle est clairement bouleversée. On pourrait peut-être la raccompagner chez elle, discuter avec ses parents ? Maeve serait peut-être plus à l'aise pour nous parler là-bas ?

— Ce ne serait pas la petite sœur d'Harriet Evans ? La petite dernière ? reprend sœur Assumpta.

— Non, ma sœur, s'impatiente Mlle Harris avant de se tourner vers Griffin. Oui, je pense que ce serait une bonne idée.

Aussitôt dit…

C'est la pause du matin, tout le monde traverse la cour pour rejoindre le parking derrière le bâtiment. Des filles de mon niveau se prélassent contre les murs ou sur les bancs tapissés de mousse dans des poses étudiées. Elles se redressent dès qu'elles m'aperçoivent, escortée par les deux *gardaí*, et se haussent sur la pointe des pieds pour assister à mon départ.

Un silence ahurissant envahit la cour. Le temps semble ralentir. Même les cordes à sauter des plus jeunes ne produisent plus le moindre bruit.

Et tout à coup, je l'entends. Une voix solitaire qui retentit comme un coup de feu dans une plaine déserte.

— Sorcière !

La tête de Griffin pivote.

— SORCIÈRE !

D'un regard circulaire, l'inspectrice cherche à localiser la voix. Trop tard. Elles sont trop nombreuses.

— SORCIÈRE ! SORCIÈRE ! SORCIÈRE ! SORCIÈRE ! SORCIÈRE !

Et ça continue jusqu'à ce qu'on quitte Sainte-Bernadette à bord de la voiture des flics.

1. Policiers irlandais. (NdT)

10

À UN KILOMÈTRE ENVIRON de la maison, je me rappelle soudain que mes parents sont au Portugal, et je ne sais même pas si Joanne est en cours aujourd'hui. Quand j'ouvre la porte, Tutu fait la fête à tout le monde. En temps normal, je n'éprouverais pas le besoin de m'excuser pour son comportement. Mais là, chez moi, avec ces deux *gardaí* guindés dans leur uniforme, j'ai l'impression que tout m'accuse. Le chien foufou, les assiettes sales dans la cuisine, la plaquette de beurre abandonnée sur la table du petit déjeuner. Comme si tout indiquait que je ne suis qu'une pauvre gamine des rues, une piètre ménagère, et une mauvaise amie.

— Jo ! je lance dans l'escalier en croisant les doigts.

Mais pas de réponse. Je lâche un petit sourire penaud à Griffin et Ward.

— Joannnnnnne ! je tente à nouveau en grimpant les marches deux par deux.

— Quoi ? s'énerve ma sœur en ouvrant la porte de sa chambre.

Elle se séchait les cheveux. Dieu merci, elle est là.

— J'ai, euh… La police est venue.

— Pardon ?

— Ils sont en bas. Je dois faire une déposition. Lily a disparu.

— Lily *O'Callaghan* ?

Joanne plaque une main sur sa bouche, les yeux déjà humides.

— Depuis quand ?

— Dimanche soir. Tu veux bien descendre, s'il te plaît ?

Elle descend. Je fais les présentations, toute tremblante. L'inspectrice Griffin sort une nouvelle version du petit speech qu'elle a fait en classe. Elle donne plus de détails à ma sœur, sûrement plus détendue sans les regards de vingt ados rivés sur elle.

— Les parents de Lily l'ont vue pour la dernière fois dimanche soir. Elle est allée se coucher vers vingt-deux heures mais, d'après son frère, il n'était pas rare qu'elle reste à dessiner ou lire jusqu'à une ou deux heures du matin.

Son *frère*.

— Les O'Callaghan affirment n'avoir remarqué aucun changement particulier dans son comportement ce week-end même si, à la réflexion, elle

était peut-être un peu plus réservée que d'habitude.

— Lily était quelqu'un de réservé à la base, observe Jo.

— C'est l'impression que nous avons, en effet. Toujours est-il que sa mère n'a constaté sa disparition que vers huit heures lundi matin, quand Lily n'a pas répondu à ses nombreux appels. Mme O'Callaghan a fini par ouvrir la porte de sa chambre et Lily n'était plus là. Elle n'a rien emporté, ni vêtements ni sac. Il semblerait qu'elle soit même partie en pyjama.

Jo et moi restons muettes à imaginer Lily errer dehors en pyjama. C'est étrange, mais je me demande quel genre de pyjama Lily porte, maintenant.

— Nous cherchons des personnes qui auraient des informations concernant Lily, conclut Griffin. Et Maeve s'est manifestée.

— Mais Maeve, s'écrie Jo, Lily n'a plus mis les pieds chez nous depuis une éternité ! Vous vous êtes brouillées l'an dernier, non ?

Griffin m'adresse encore ce regard perçant qui semble dire « Comme c'est intéressant ».

— Oui, mais… on s'est reparlé vendredi. Je lui ai tiré les cartes de tarot. Je n'en avais pas envie, elle non plus, mais les autres nous ont plus ou moins… forcé la main.

— Le tarot, tu dis ? reprend Ward.

— Oui. Je l'ai fait pour toutes les filles de mon niveau, à l'école. Rien de bien méchant, non plus. Du moins, c'est ce que je pensais. Mais Lily, ça l'a mise dans tous ses états. Et elle n'est plus revenue en cours après.

— Que lui as-tu dit, pendant cette séance ? Qu'elle allait mourir, quelque chose comme ça ?

— Non, pas du tout. Je ne me serais jamais permis. Les cartes ne prédisent pas l'avenir, elles montrent le présent.

Ne me demandez pas pourquoi je sers mon petit discours sur la cartomancie à l'inspectrice. Comme si ça l'intéressait.

— Et qu'ont dit les cartes, pour Lily ?

— Qu'elle était très seule. Et qu'elle avait une peine de cœur.

— Solitude ? Peine de cœur ? Avait-elle un ex-petit ami avec lequel elle serait restée en contact ?

— Non, je proteste en secouant vigoureusement la tête. Lily n'était pas comme ça. Les cartes parlaient de moi, en fait. Je…

Je bredouille encore. Jo me propose un verre d'eau, je lui fais signe que non. Et je me lance à nouveau.

— J'étais la meilleure amie de Lily. Mais on a arrêté… non, *j'ai* arrêté d'être son amie.

— Vous êtes-vous disputées ?

Je me prends la tête à deux mains. On ne s'est pas disputées à proprement parler. J'aurais préféré. S'il y a dispute, c'est que les deux parties sont autant fautives l'une que l'autre.

La vérité, c'est que j'ai mis un vent à Lily. Je me suis liée avec des filles plus populaires qu'elle et, un moment, j'ai cru que Lily allait me suivre dans

cette voie. Que Michelle, Niamh, Lily et moi, on déjeunerait ensemble, par exemple. Je savais que les deux autres n'aimaient pas Lily autant que moi, mais je me disais qu'elles changeraient d'avis en apprenant à la connaître. Qu'elles se rendraient compte qu'elle était drôle et vraiment pas comme tout le monde.

Mais ça ne s'est pas vraiment passé comme ça.

— Qu'est-ce que tu regardes, Lily ? a demandé Niamh, un jour où elle l'a surprise à les épier en train de prendre des selfies. T'es tout le temps à nous regarder.

— Je me disais que ce serait trop cool si vos visages vieillissaient sur les selfies mais que vous, vous restiez les mêmes. Chaque fois que vous allumeriez vos téléphones, vous tomberiez sur vos têtes toutes ridées. Genre, *Le Portrait de Dorian Gray*. Mais version smartphone.

Ça m'a fait rire. Je n'avais pas lu ce bouquin, mais Lily si, et elle m'avait raconté l'histoire. On avait aussi interprété des passages. À l'époque, ça nous arrivait encore, même si on était clairement trop vieilles pour ce genre de jeu.

— T'es bizarre, a commenté Niamh.

D'une voix amicale, cette fois-là, comme pour donner à Lily le bénéfice du doute. Mais ensuite, elle n'a pas arrêté de le répéter. Et la goutte d'eau, ça a été quand on s'est mises à traîner avec des mecs de Saint-Anthony, sur les vieux courts de tennis, après l'école – et qu'un jour, Lily a léché Keith Delaney.

Niamh m'a téléphoné le soir même :

— Maeve, il faut qu'on parle. De Lily.

— Du coup de langue, ai-je complété. Écoute, c'est juste un jeu auquel on joue des fois.

La Langue Baladeuse, c'était un jeu qu'on avait inventé deux ou trois ans plus tôt. Tout a commencé après que Roe nous avait expliqué qu'on ne pouvait physiquement pas se lécher le coude. On avait essayé pendant près de deux jours. Ensuite, on se lançait des défis : essayer de lécher des trucs impossibles dans des endroits dangereux. On entrait dans une librairie, par exemple, on faisait semblant de chercher un livre, sans se perdre des yeux, et alors, lentement – très, très lentement –, on plaquait la langue sur le bouquin qu'on faisait semblant de lire. Puis on ressortait du magasin, mortes de rire.

J'imagine qu'il fallait être là pour trouver ça drôle.

Alors quand Lily a mis un petit coup de langue sur la nuque de Keith, après des heures à attendre que quelque chose d'amusant se passe sur ce court de tennis, c'était sa façon de dire « On ne pourrait pas se marrer, un peu ? ».

J'ai essayé, lamentablement, d'expliquer le concept à Niamh. Elle a marqué une pause.

— Écoute, Maeve, a-t-elle repris ensuite. Nous, on n'a pas demandé à être sa copine, et on ne veut plus traîner avec elle.

Fin de l'histoire. À partir de ce jour, je me suis mise à snober Lily à l'école, à lui tourner le dos, à éviter son regard quand elle me parlait. J'ai

demandé à Joanne de répondre que j'étais sortie si elle m'appelait à la maison. Et Lily a fini par capter le message. Lécher Keith Delaney aura été son dernier acte en tant que ma meilleure copine.

Je lève les yeux vers Griffin et réponds :

— Non, il n'y a pas eu de dispute. On s'est éloignées l'une de l'autre en grandissant, c'est tout.

— Et tu saurais nous indiquer une date, Maeve ? L'époque où vous avez cessé d'être amies ?

— Je dirais… juste avant les vacances de Noël. Pas les dernières, celles d'avant. Ça doit faire dans les quatorze mois, je crois.

Ward fait la moue. Il note tout ce que je dis.

— Donc, Maeve, tu ne possèdes aucune information intéressante datant de moins d'un an, c'est bien ça ? Sais-tu si Lily fréquentait des *chat rooms* ? Si elle avait des amis un peu particuliers ?

Griffin arque un sourcil et intervient :

— Je ne suis pas sûre que les *chat rooms* soient encore d'actualité, Ward. Et puis ce n'est pas la question. Parle-moi plutôt de cette histoire de tarot, Maeve. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose d'autre ?

Je me mords la lèvre.

— Oui… Elle a tiré une carte qui n'est pas dans le jeu, normalement.

— Tu peux me la montrer ? Tu les as sur toi ?

Je sors le jeu de mon sac, étale les lames de sorte qu'ils puissent voir les illustrations.

— Alors voilà, j'explique, chaque carte occupe une place précise. Elles appartiennent toutes à une couleur ou une forme. Mais cette carte-là, elle n'est sortie que pour Lily. C'est l'image d'une femme effrayante qui s'appelle la Gouvernante. Celle-ci, elle est à part.

— Et que signifie cette Gouvernante ?

— Je n'en sais rien, justement. Et c'est ce qui a fait flipper Lily. Elle, elle croit à ces trucs. Plus que la plupart des gens. Plus que moi. Quand je lui ai dit que j'ignorais ce que la carte voulait dire, elle a pris peur. Et moi aussi, parce que je croyais l'avoir retirée du jeu.

— Pourrais-tu me la montrer ?

— C'est bien le problème, je dis en me mordant encore la lèvre. Je ne sais pas où est passée la Gouvernante.

Ma voix chevrote, comme si je craignais de voir la carte faire irruption dans la pièce.

— Donc, tu as eu peur, et cette peur a contaminé Lily, récapitule Griffin. Son frère a indiqué qu'elle était sensible à ce genre de chose.

Mon cœur fait encore un bond au mot « frère ». J'angoisse tellement à l'idée que Lily soit en danger que j'ai complètement zappé Roe.

— Ouais. De nous deux, c'est toujours moi qui étais un peu… disons, la cheffe, j'explique lamentablement. Lily ressent tout ce que je sens, ça ne loupe jamais.

— C'est pour ça que tu étais si nerveuse, ce week-end, intervient Jo. Tu culpabilisais à cause de Lily.

Je hoche la tête.

— Et cela explique que les filles de l'école aient scandé le mot « sorcière », avance Griffin.

Je hoche à nouveau la tête.

— Il y a autre chose, je reprends.

Je sens les trois adultes qui se penchent vers moi, prêts à saisir mes paroles au vol comme si j'étais une machine de fête foraine qui crache des tickets. Je jette un petit coup d'œil à Jo en espérant qu'elle saura me protéger quand j'aurai révélé la dernière info, celle qui prouvera quelle amie désastreuse et cruelle je suis réellement.

— Lily et moi, on s'est plus ou moins… disputées, vendredi. Elle m'a dit des trucs, et je lui en ai renvoyé d'autres…

— Tu peux préciser ?

— Elle a dit… elle a dit qu'elle se demandait pourquoi on avait été amies, et moi j'ai dit que je regrettais qu'on l'ait été.

Une grosse boule se coince dans ma gorge.

— Et ensuite, j'ai dit que je voulais qu'elle disparaisse.

Griffin, Ward et Joanne échangent des regards interloqués.

— Sauf que maintenant, elle a disparu pour de bon. Lily a disparu, et c'est ma faute.

Mes yeux s'embuent à nouveau et Jo passe un bras autour de mes épaules.

— Mae, me console-t-elle, on dirait juste que tu t'es fait peur avec ces histoires ridicules. Ça va aller. Tu n'y es pour rien. J'ignore ce qui est arrivé à Lily, mais ce n'est pas comme si tu l'avais harcelée ou pire encore. Tu flippais autant qu'elle. Je me rappelle une soirée pyjama où Lily et Maeve avaient joué au spiritisme, raconte-t-elle aux enquêteurs. Maeve avait fini par appeler notre mère pour qu'elle vienne la chercher.

Elle adresse un petit sourire à Griffin et Ward, comme pour dire « Les filles, je vous jure… »

— Ta sœur a raison, Maeve. Tu n'as rien à te reprocher. Le meilleur moyen d'aider Lily est de nous dire tout ce que tu sais sur ta meilleure amie. Le détail le plus insignifiant peut être utile.

Ma meilleure amie. Au présent. Mais qui traite sa meilleure amie comme j'ai traité Lily ?

Je parle et ils prennent des notes. Ils me posent une foule de questions, toutes plus générales les unes que les autres. À croire qu'ils les sortent du *Grand Livre des problèmes d'ados*.

— Lily avait-elle des ennuis à l'école ? Les autres filles la harcelaient-elles ? demande ainsi Griffin. Était-elle bien dans son corps ? Buvait-elle, prenait-elle de la drogue ?

L'alcool et la drogue, c'est facile. Même pas en rêve. Une fois, alors qu'on était sur son trampoline, on a voulu boire une bouteille de vodka, pour

voir. On n'en a pas descendu un tiers que Lil a tout vomi et a juré de ne plus jamais toucher à l'alcool.

Pour ce qui est de son corps : possible. Mais pas évident non plus. L'été de nos douze ans, Lily a pris douze centimètres. Elle est passée de gamine à bonne bouille joufflue à une espèce d'asperge, la plus grande de tout notre niveau. Cela dit, je ne crois pas que ça l'ait dérangée. Elle avait un peu cet air d'alien qu'ont parfois les mannequins russes, celles qui, sans être super belles, semblent avoir été choisies parce qu'elles arrivent à prendre des poses désarticulées vêtues de sacs.

Le harcèlement : là, c'est un peu plus complexe. Les filles de l'école peuvent être vaches, c'est clair. Et en primaire déjà, c'était dur. Les bons jours, elles la taquinaient sur son aide auditive ; les mauvais jours, c'était carrément des insultes. Mais ce qu'il faut savoir à propos de Lily, c'est qu'elle s'en moque. Tout le monde dit ça, mais pour elle, c'est vrai. Quand des filles se fichaient de nous parce qu'on était dans le groupe « Lecture lente », Lily se contentait de lever les yeux au ciel. « T'inquiète, Maeve. C'est que du bruit. »

Pour elle, c'était le cas. Lily est une experte pour lire sur les lèvres, elle a appris toute seule, dès son plus jeune âge. Du coup, ses problèmes d'audition n'ont été repérés que relativement tard. Elle a appris à se concentrer sur les sons utiles en étouffant les autres, et ça a eu un effet sur sa personnalité. Si quelqu'un dit un truc qu'elle n'a pas envie d'entendre, elle décide tout simplement de ne pas l'entendre.

J'aimerais tellement savoir faire ça… J'aimerais tellement me moquer de ce que Michelle ou Niamh pensent de moi.

— Ça devrait suffire, non ? intervient Joanne après un interrogatoire qui me semble avoir duré des heures. Maeve a des devoirs à faire, et puis il faudra qu'on dîne. Vous n'aurez qu'à m'appeler si vous avez d'autres questions.

Les *gardaí* jettent un coup d'œil à mon téléphone posé sur la table basse.

— Vous me contacterez, *moi*, répète ma sœur d'un ton protecteur.

Ward referme son calepin ; sa collègue et lui se lèvent.

— Tu as été formidable, Maeve, me dit Ward avec un grand sourire qui me fait comprendre pourquoi Niamh a craqué. Tu nous as permis d'éliminer pas mal de pistes.

Et tandis que Joanne les raccompagne, j'entends Griffin prononcer à voix haute, mais comme pour elle-même :

— Franchement, avec tout ce qu'elle a éliminé, je ne vois pas quelle piste il nous reste.

11

LE LENDEMAIN MATIN, j'essaie de convaincre Jo de me laisser sécher les cours. En vain.

— Si maman était là, elle dirait oui, je l'implore.

J'entends encore les filles hurler « sorcière » dans la cour.

— Non, insiste Jo. Je vais devoir m'absenter toute la journée, et je ne tiens pas à ce que tu déprimes seule devant les Kardashian. Tu vas te remettre à culpabiliser et je ne serai pas là pour te recadrer, donc non. Par contre, je veux bien te conduire à l'école. Tu en dis quoi ?

— Ça marche, je grommelle.

Pourtant, je sais qu'elle n'a pas tort. Et soyons honnêtes, elle a assuré en sœur parfaite, hier soir. Je lui ai parlé pendant des heures de Lily, du cabinet de tarot, de notre amitié qui s'est écroulée quand je me suis rapprochée de Niamh et Michelle.

Je n'avais jamais raconté ça à personne. Les parents m'avaient demandé pourquoi Lily ne venait plus à la maison, mais je leur répondais toujours avec agacement qu'on s'était disputées, en laissant entendre qu'on était aussi coupables l'une que l'autre. La maman de Lily a essayé d'aborder le sujet avec la mienne. Je les ai surprises plusieurs fois.

— C'est vraiment bête, hein ? pestait Mme O'Callaghan.

— Ça leur passera, répondait ma mère. Les ados passent leur vie à se brouiller puis à se rabibocher.

Là, Mme O'Callaghan ne trouvait rien à répliquer. Elle était trop maligne et trop gentille pour dire « Pas ma Lily, en tout cas. C'est sûrement ta saleté de fille, le problème ». Mais je sentais bien qu'elle le pensait chaque fois que je la croisais.

— Bon, écoute, Maeve, reprend Jo en me passant un bras sur les épaules. Tu n'aurais pas dû snober Lily, c'est clair. En même temps, tu regrettes à mort, et depuis longtemps. Alors quand elle reviendra, tu iras t'excuser, et tu lui demanderas poliment si elle veut bien que vous redeveniez amies. En attendant, tu n'as pas à te reprocher sa disparition.

— Mais c'est moi qui lui ai tiré les cartes, Jo. C'est moi qui l'ai mise dans tous ses états. J'ai dit qu'elle devrait disparaître. Et elle a disparu.

— Tu as tiré les cartes à vingt autres filles, non ? Et tu ne leur as pas annoncé que des trucs roses, je parie. Il y en a sûrement qui ont tiré des cartes bien flippantes.

— Possible.

J'appuie ma tête sur sa poitrine.

— Le truc, Mae, c'est que Lily n'en a toujours fait qu'à sa tête. Toute petite déjà. C'était le genre de gamine qui ressortait du lot, le genre qui te fait dire « Elle, c'est sûr qu'elle va faire un truc pas banal ». Fuguer, intégrer une secte ou régler le problème de la faim dans le monde en utilisant seulement trois cure-dents, impossible de savoir…

Je ne dis pas un mot de tout le trajet pour aller à Sainte-Bernadette et ressasse tout ça. Jo a vu juste. Il y a toujours eu quelque chose d'étrange dans l'air, avec Lily. Elle est une espèce de champ électromagnétique ambulant. Et moi, je suis la gourde de copine tout juste capable d'accrocher le premier barreau de l'échelle de la popularité, et qui préfère larguer une personnalité vraiment formidable au passage. Pourquoi je n'avais rien d'unique et de bizarre, moi ? Pourquoi je n'étais pas foutue de régler la faim dans le monde avec trois cure-dents ?

Le fait est que j'ai jeté Lily mais qu'elle aurait eu intérêt à me jeter la première.

— Je t'accompagne, annonce Jo quand on arrive devant le lycée.

— *Quoi ?*

— Je veux parler à Mlle Harris. Pas question que les flics reviennent te tirer les vers du nez. Je peux te dire que l'inspectrice Griffin est loin d'en avoir terminé avec nous.

Tous les matins, Mlle Harris fait le pied de grue à la porte de l'école jusqu'à ce que la sonnerie retentisse. Mais ce matin, elle traverse le parking dès qu'elle nous aperçoit.

— Bonjour, Maeve. Et vous devez être Joanne, ajoute-t-elle d'une voix guillerette en tendant la main à ma sœur.

— Oui, confirme Jo, un peu nerveuse.

Je me rappelle alors, une fraction de seconde, qu'elle n'a que vingt-quatre ans. Pour moi, c'est une adulte, mais pour une femme comme Mlle Harris, elle n'est encore qu'une gamine, comme moi.

— Les parents de Maeve – enfin, nos parents – sont en vacances en ce moment, explique Jo. J'aimerais vous parler de Lily O'Callaghan et du rôle de Maeve dans toute cette histoire.

— Oui, acquiesce Mlle Harris. Je crois que c'est une bonne idée. Maeve, je comptais m'entretenir avec toi avant le début des cours. Si vous voulez bien me suivre ?

Dans le bureau de Mlle Harris, Jo est absolument géniale. Elle ne se laisse pas démonter et explique à Mlle Harris que je n'ai rien à voir dans la disparition de Lily, et qu'une ado de seize ans ne devrait pas être mêlée à une affaire aussi sérieuse. Elle enchaîne par une série de déclarations gênantes pour

expliquer que je ne suis « pas aussi dure que j'en ai l'air ». Une formule vraiment agaçante, vu qu'il n'y a pas de bonne façon d'y répondre. Si je réplique « Mais si, enfin ! », j'ai l'air colérique ; mais je ne peux pas non plus dire : « Exact, je suis qu'un misérable lombric, continue… ».

— En effet, approuve Mlle Harris d'une voix crispée. J'estime qu'il vaut mieux, pour Maeve comme pour les autres filles, que nous minimisions son implication. J'enseigne dans des établissements pour jeunes filles depuis longtemps et, une fois qu'une rumeur circule, il devient quasi impossible de la contrôler. Cela tourne vite à l'obsession, et personne ne se montre à son avantage, dans ces cas-là. Loin de là ! J'ai cru comprendre que la rumeur prétendait que Maeve était… une sorcière ?

Je rougis.

— Oui. Enfin, non, je ne suis pas une sorcière, mais c'est bien ce que les filles disaient hier.

— Et que tu tirais les cartes pendant la pause déjeuner ?

— Euh… oui. Mais c'était complètement inoffensif. Demandez à qui vous voudrez. C'était juste pour s'amuser.

Pour *les autres*, en tout cas.

— Il n'empêche, reprend Mlle Harris. J'ai décidé que dorénavant, les cartes de tarot seraient interdites au sein de l'école. Et plus largement tout ce qui a rapport aux sciences occultes. Les cartes, les sortilèges, le Ouija, l'encens. La sauge, également.

Sur ce, elle sort une boîte à chaussures remplie de bricoles que je conservais dans l'Étouffoir. Tous ces trucs achetés à Divination que j'avais installés pour faire du placard ma petite boutique de magie, et qui roulent maintenant au fond du carton.

Je ne me suis jamais sentie aussi gamine.

— As-tu ton jeu de tarot sur toi, Maeve ?

— Euh, oui. Dans mon sac.

— Peux-tu le sortir, je te prie ?

J'obéis. Son contact froid m'apporte du réconfort malgré tous les ennuis qu'il m'a causés.

— Donne-moi ces cartes, Maeve.

— Hein ? Pourquoi ?

— Elles ne sont pas autorisées chez nous. Et je redoute que des filles viennent te réclamer des séances en dehors de l'école.

— Mais je leur dirai non.

— Faux, réplique Mlle Harris d'une voix soudain glaciale.

Comme si elle savait que je suis prête à faire n'importe quoi pour qu'on m'aime.

— Je préfère ne pas te donner la possibilité de dire oui, ajoute-t-elle.

Je sens bien que Jo meurt d'envie de me défendre mais qu'elle se range à l'avis de Mlle Harris.

Je me sens trahie.

— S'il vous plaît, mademoiselle, je l'implore. Elles sont à moi.

— Justement, non. Tu les as trouvées dans le placard du sous-sol. Elles appartiennent donc à l'école et, en toute honnêteté, je devrais te punir pour avoir utilisé ce placard sans autorisation. Tu en as conservé la clé en toute connaissance de cause. Je vais te demander de me la rendre.

Mlle Harris et moi n'avons jamais été super copines, pourtant j'ai toujours pensé qu'au fond, elle m'aimait bien. Ou du moins, qu'elle me considérait comme quelqu'un de bien. Là, sa façon de me parler dépasse les simples remontrances à un élève. C'est comme si, à ses yeux, j'étais une criminelle.

Je récupère la clé dans ma trousse et la lui donne sans dire un mot. Mlle Harris ouvre le tiroir du bas de son bureau et y range le tarot, puis elle referme le tiroir à clé.

— Bien, il me semble que tu as géographie à présent ? Je ne te retiens pas, sauf si tu as autre chose à dire.

Jo m'adresse un petit sourire pour dire « J'ai fait tout ce que j'ai pu », puis elle se lève.

— J'ai à faire mais ensuite je rentre, annonce-t-elle. Préviens-moi si tu veux que je passe te prendre à l'arrêt de bus.

Je n'ai aucune envie de donner à Mlle Harris la satisfaction d'avoir gagné. Je quitte son bureau comme si tout ça ne me touchait pas, mon sac à l'épaule. Je perçois immédiatement l'absence du tarot à l'intérieur, et c'est comme si l'ancre qui me retenait au sol venait de se décrocher. Comme si j'allais partir à la dérive, disparaître – comme Lily.

Avant de sortir du bureau, je me retourne vers Mlle Harris et lui dis, toute penaude :

— Mademoiselle, est-ce que les parents de Lily ont parlé de moi ? Enfin, je… je veux bien leur parler, comme j'ai parlé aux *gardaí*.

— Oui, c'est exact, répond Mlle Harris. Ils ont… beaucoup parlé de toi. Mais ne crains rien, Maeve. Les *gardaí* leur ont dit ce qu'ils avaient à savoir. J'estime préférable que tu ne déranges pas les O'Callaghan.

Le visage de Roe m'apparaît, et mon pouls s'accélère. Porte-t-il toujours mon quartz rose en pendentif ? Je visualise ce bout de roche contre sa peau nue, et je sens la chaleur remonter le long de ma nuque.

Pauvre Roe. Pauvres M. et Mme O'Callaghan. Je n'arrête pas d'imaginer la tête qu'a dû faire Mme O'Callaghan en découvrant le lit de Lily vide. Les coups à la porte de la chambre, l'incompréhension qui vire à la panique. La peur déchirante qui a dû l'envahir lorsqu'elle a constaté que sa fille unique avait disparu.

Les cours sont un cauchemar. Après les « sorcière ! » lancés hier, je redoutais que tout le monde m'évite, de peur de disparaître aussi. La réalité est bien pire. On se bouscule pour me parler, mais de trois choses seulement : Lily, la sorcellerie et le tarot. Il y a des rumeurs de malédiction. Des histoires dingues à propos de Mlle Harris qui aurait trouvé des poupées vaudoues représentant Lily dans l'Étouffoir. Ou qui racontent que Lily n'a pas disparu,

qu'en fait, elle est morte. Elle se serait suicidée après que je m'en suis prise à elle vendredi.

Les filles s'attroupent autour de moi à la pause déjeuner, bien décidées à me soutirer des infos. J'ai beau être furieuse que Mlle Harris m'ait confisqué mes cartes, je commence à la comprendre.

— Maeve, j'étais tellement inquiète pour toi, me dit Niamh en me tirant par la manche. Des filles racontaient que tu harcelais Lily, mais je leur ai dit que c'étaient des conneries. Vous étiez copines, non ? En primaire, je veux dire ?

Pourquoi me sort-elle ça ? Comme si elle n'était pour rien dans le fait que Lily et moi ne soyons plus amies. Comment peut-elle me regarder avec ces yeux de chien battu, alors qu'elle n'est pas tout à fait innocente, dans cette histoire ?

— C'est trop triste, reprend-elle. Je n'ai pas dormi de la nuit, tellement j'angoisse pour Lily.

Et là, je craque. Je ne peux pas la regarder sans réagir quand elle fait semblant de chialer pour une fille qu'elle a toujours méprisée.

— Niamh, t'es défoncée ou quoi ?

Oh mon Dieu. Voilà que je hurle. Pourquoi est-ce que je hurle ?

— T'en avais rien à battre, de Lily. D'ailleurs, c'est à cause de toi que je l'ai laissée tomber comme une merde alors qu'elle était ma meilleure amie. Et tu voudrais me faire croire que tu t'inquiètes pour elle ?

Niamh bat des cils, les joues inondées de larmes à présent.

— Pourquoi tu me cries dessus ? Je suis dans ton camp, enfin.

— Mais qui parle de camp ? Je n'ai rien fait, moi !

Silence. Toutes mes camarades de classe me dévisagent.

— C'est ça, réplique Niamh d'une voix glaciale. Tu n'as *rien* fait, Maeve.

En fin de journée, je m'aperçois que quelqu'un a écrit *SORCIÈRE* au marqueur sur mon sac. Je fais comme si de rien n'était ; pas question de leur donner la moindre satisfaction.

Et ce n'est que pendant le trajet en bus que, en regardant mieux, je m'aperçois que la personne qui m'a traitée de sorcière a changé d'avis. Elle a barré « ORCIÈRE » et ajouté « ALOPE ».

12

MON PREMIER COURS du lendemain, c'est les maths. Les maths ont toujours été mon cauchemar, d'autant plus que Lily et moi avons cours ensemble.

Enfin, ça, c'était avant.

Dès que j'entre dans la salle, je sens qu'il y a de l'électricité dans l'air et le silence s'abat immédiatement. Normalement, quand on parle de quelqu'un et que cette personne se pointe, on change de sujet avec une voix fausse et hésitante. Là, c'est différent. C'est un silence qui veut se faire remarquer. Un silence de mort qui claironne qu'on parlait de moi, et que tout le monde veut que ce soit clair.

Je marche le regard rivé devant moi. Je n'ose même pas cligner des yeux, de peur que ma paupière chasse une larme. Une preuve de terreur. De culpabilité.

Assieds-toi, Maeve. Va juste t'asseoir.

Sauf que ça n'est pas possible. Ma place – dernier rang, entre Michelle et Niamh – est occupée par Aoife O'Connor. Aucune des trois filles ne me regarde.

Je ne leur dirai rien. Je ne leur demanderai pas de comptes. Je ne les supplierai pas d'être mes amies.

Je cherche du regard une place libre. L'idée, c'est d'aller récupérer celle qu'Aoife a laissée. Sauf que quelqu'un s'y est déjà installé. Une terreur brûlante pulse dans mon crâne, si forte que je me demande si mes yeux ne vont pas jaillir de leurs orbites. Je cherche encore. Il devrait y avoir au moins deux places libres, puisque Lily est absente et que moi, je suis debout. Eh bien non, il n'y en a qu'une. Les filles ont peut-être viré l'autre pupitre pour bien marquer le coup. Le genre de sale coup qu'on fait dans les écoles de filles de ce calibre. Je n'ai pas le choix, je m'assieds à la seule place libre.

Celle qui, la semaine dernière, appartenait à Lily O'Callaghan.

Je sens tous les regards braqués sur moi avec une incandescence folle.

Et là, dans le plateau en bois, au milieu des cœurs, des têtes de mort et du logo Superman gravés par les générations précédentes, je repère un nouveau message :

Car, les jours suivants, je découvre que c'est la partie de l'histoire qui fascine et dégoûte le plus mes camarades. Pas le fait que Lily ait disparu. Ni le tarot. Mais le fait que Lily ait été ma meilleure amie, que je l'aie laissée tomber puis harcelée, que j'aie dit que je souhaitais qu'elle disparaisse et que, apparemment, elle se soit suicidée ou ait quitté la ville – ce qui revient à être morte pour les gens d'ici.

Personne ne me le dit en face, bien sûr. Mais je surprends des bribes de conversations dans les couloirs.

« … sa meilleure copine ! »

« … jamais vues ensemble, perso, mais Becca était avec elles en primaire et… »

« Leurs mères, je te jure ! Elles sont encore amies ! »

« Tu as su ? Ce qu'elle a dit. À sa copine. SA MEILLEURE COPINE. »

« … déjà qu'avant elle était grave, quand elle a commencé à avoir du succès avec ses trucs de sorcière, ça n'a fait qu'empirer… »

« Sa MEILLEURE copine !!! »

Un jour, en revenant de la cantine, je repère des sixièmes attroupées autour de mon sac. Je leur saute dessus en montrant les dents.

— Vous foutez quoi, là ?

Je les soupçonne de vouloir le remplir de fruits ou de poisson pourris.

— R-r-rien, bégaye une gamine, les yeux rosis. On j-jouait à c-cap ou pas cap.

— Cap de faire quoi ?

— De… t-toucher ton s-sac.

C'est là que je comprends que ma « célébrité » dépasse le cadre de mon niveau. L'école entière est au courant. Je suis devenue une légende. Mlle Harris me recommande même de faire un effort avec les plus jeunes. L'une d'elles aurait peur de venir en cours.

Mais bon, je peux gérer les filles plus jeunes. C'est celles de mon âge et au-dessus qui m'inquiètent… Depuis que Lily a disparu, leurs parents angoissent de les savoir seules en ville après l'école, ce qui crée des bouchons devant le portail : aucun parent ne veut plus laisser sa fille prendre le bus. Un matin, une élève du niveau supérieur me bouscule dans le couloir :

— Ma mère m'a confisqué mon portable, dit-elle. Merci bien, Chambers.

Vendredi, papa et maman rentrent du Portugal. Jo les a déjà briefés sur Lily, et j'imagine aussi sur ce que je vis à l'école. Ils m'ont rapporté plein de babioles : des boucles d'oreilles en forme de mini-carreaux de céramique bleus, des pâtisseries locales réduites en compote pendant le voyage.

— Je sais qu'on est censés se calmer avec… avec tout ce qui est new age, s'excuse presque papa. Mais j'ai trouvé une petite boutique qui vendait des cristaux, et j'ai craqué pour ça…

Il sort un long collier en corde dorée auquel est accroché un pendentif noir

avec une perle rouge.

— La vendeuse m'a dit que c'était une amulette de protection, explique-t-il. Azabache. Ou *jais*. Mais j'aime bien azabache. En Amérique du Sud, c'est ce qu'ils offrent aux nouveau-nés. Pour repousser le mauvais œil.

Je lui adresse un sourire faiblard.

— Merci, papa.

Rien que de l'imaginer discuter avec cette vendeuse me redonne de l'espoir. Mes parents sont rentrés. Tout va s'arranger, pas vrai ?

Il me passe le collier autour du cou et la pierre vient se caler sur mon sternum. Je caresse sa surface lisse et noire de la taille d'une empreinte de pouce, et je pense illico à Roe.

On en vient à parler des O'Callaghan. Depuis le Portugal, maman a échangé par SMS avec la mère de Lily.

— Tu as pu l'avoir ? je demande en croisant les doigts.

— Non. On n'appelle pas les gens dans ces moments-là. Surtout si on n'est pas de la famille. On les laisse respirer, tout en leur rappelant qu'on est là en cas de besoin.

— Ils ont besoin de bienveillance, je dirais, estime papa en secouant la tête.

— Ils ont plutôt besoin de lasagnes, objecte maman en sortant une poêle.

Je passe la soirée à cuisiner avec elle. Je râpe le fromage, émince l'ail, sors acheter des plaques de lasagnes. Le lendemain, maman me conduit à l'école et sur la route on s'arrête chez les O'Callaghan. Le trajet est si court – trois rues, deux virages et on y est – que j'ai presque la nausée à me rappeler combien de fois je l'ai fait. En rollers Barbie, en baskets lumineuses, sur le vélo jaune vif que j'avais réclamé et qu'on m'a volé au bout de deux mois.

On se gare devant leur maison – identique à toutes celles de la rue, sauf que j'y ai passé la moitié de mon enfance. J'ai sur les genoux les deux plats de lasagnes recouverts d'alu : un à la viande, l'autre végétarien.

— OK, lance maman. Stylo. Papier.

J'arrache une page de mon carnet à spirale et lui prête mon meilleur stylo. Elle griffonne trois phrases pour indiquer qu'il faut les réchauffer à 180 °C et qu'ils peuvent appeler s'ils ont besoin de quoi que ce soit.

Elle signe *Amitiés, toujours, Nora Chambers,* puis me regarde longuement, tassée sur le siège passager.

… *et Maeve*, ajoute-t-elle.

13

DES BATTUES SONT ORGANISÉES pour retrouver Lily. Les gens fouillent les berges de la rivière et les marécages environnants avec des lampes torches et des chiens à qui on fait renifler des affaires de Lily. Maman m'interdit de participer. Je les entends discuter, papa et elle, dans leur chambre. Papa est d'avis que ça me donnerait l'impression d'agir ; maman pense que ça va me traumatiser. Apparemment, mon point de vue à *moi* ne compte pas.

Papa prend part aux battues et rentre chaque fois après que je me suis couchée. J'entends les marches qui grincent sous ses pas, puis le long soupir de fatigue qu'il pousse en entrant dans leur chambre.

Mon frère Pat rentre pour le week-end et le mariage de deux anciens amis du lycée, ce qui nous fait une petite distraction. Je passe une bonne heure dans sa chambre à lui montrer les titres que j'ai repiqués du Walkman.

— Oh purée, j'ai cru que ça n'arriverait jamais ! s'exclame-t-il en parcourant d'un regard étonné la liste.

— Quoi ?

— Tu développes enfin des goûts musicaux.

Sur ce, il sort un vinyle de sa collection sur la pochette duquel il y a une femme rousse.

— Maeve, je crois qu'il est temps que tu fasses la connaissance de Jenny Lewis.

Et sans transition, je bascule dans un univers de voix féminines puissantes et de guitares, tout un arbre généalogique dont Pat me parle comme s'il s'agissait de ses ex. Courtney, PJ, Carrie, Jenny. Kim, Joni et, allez savoir pourquoi, Prince.

— Prince n'était pas une femme, je précise.

— Prince n'était ni homme ni femme. Prince était Prince, point barre.

Chaque album, chaque chanson qu'il me fait écouter me fait penser à Roe. Je me confierais bien à Pat, mais je ne trouve pas les mots.

Alors je ne dis rien. Je me contente d'absorber toute cette musique et les commentaires de Pat, histoire de les répéter à Roe un jour, quand Lily sera rentrée et qu'on pourra reprendre nos conversations dans le bus. Pat, évidemment, croit que je suis en admiration devant ses goûts musicaux.

— Tu peux passer les écouter quand tu veux, me propose-t-il en grattant sa vieille basse. Par contre, rien ne sort d'ici, vu ?

Mais quand Pat s'en va, la vraie vie reprend ses droits. Les jours passent dans une mélancolie poisseuse et l'atmosphère au lycée ne s'est pas réchauffée. Personne ne me parle quand on fait la queue aux W-C. Les filles haussent les sourcils et font comme si j'étais invisible.

Le train-train quotidien ne change pas : je prends le bus, je vais en cours, je reprends le bus. Pourtant, tout est comme voilé par une ombre troublante, comme le reflet bleuâtre qui ombre les œufs de canard. Des affiches « DISPARUE » fleurissent, et chaque fois que je vois la photo de Lily sur l'une d'elles j'ai l'impression d'avoir planté mes dents dans de la crème glacée. Je ne vois plus Roe. À l'école, les filles arrêtent de me poser des questions et leurs conversations cessent à mon approche. Sans Fiona, ce serait insupportable.

Je prends l'habitude de déjeuner dans la salle d'arts plastiques – une mansarde aménagée – où personne ne met jamais les pieds tellement il fait froid. Mercredi, Fiona entre sans rien dire, s'assied et ouvre un Tupperware. On laisse le silence s'installer.

Et c'est moi qui craque la première :

— Ça sent bon.

— Merci.

Elle rougit un peu.

— Ma mère a pris sa semaine, du coup elle me prépare le déjeuner, m'explique-t-elle.

— C'est sympa.

— Grave… Hier, par contre, c'était ragoût de chèvre, et c'était comme si j'avais ramené un cadavre de *Mon petit poney*. Je te raconte pas les réactions.

Elle a l'air épuisée. Je peux comprendre.

— Où est-ce que vous trouvez de la chèvre ? je demande.

— Dans une boutique jamaïcaine, en ville.

— Ah parce qu'il y a une boutique jamaïcaine en ville ?

Fiona m'adresse un petit sourire et réplique :

— Il y a *plein* de boutiques dont les Blancs n'ont jamais entendu parler.

Fiona porte un prénom irlandais, son nom de famille est anglais, sa peau est foncée et sa patience pour les conneries des gens est limitée. J'ai toujours admiré sa façon de recadrer les « ignorants », même si, pour être honnête, c'est assez intimidant.

— En tout cas, ça sent vachement bon, je reprends. J'aimerais que ma mère me prépare à manger…

Elle me fait goûter. C'est délicieux.

On n'a pas du tout le même emploi du temps, mais on se retrouve désormais dans cette salle d'arts plastiques tous les midis. Je fais des boudins de glaise tandis qu'elle se passe ses lacets aux fluos rose, jaune et bleu.

Je lui suis tellement reconnaissante de ne pas m'avoir laissée tomber comme les autres même si, pour tout dire, je ne vois pas ce que ça lui apporte

de rester avec moi. Elle est jolie, bourrée de talent et drôle.

Et moi ? Moi je suis la fille qui tirait les cartes et qui a tué sa meilleure amie.

— Hé, me dit Fiona en relaçant ses Converse blanches. Les profs sont en stage, demain. On finit toutes à 13 heures.

— Oh, cool.

— Ça te dit de faire un tour en ville ?

Cette proposition me fait l'effet d'un phare dans la brume. Fiona veut qu'on soit de *vraies* amies. Pas seulement à l'école. En dehors aussi. En ville. Je cligne des yeux, incrédule.

Bon. Je ne suis pas complètement à la masse non plus. Ce n'est pas comme si on ne m'invitait jamais à des fêtes ou des sorties shopping. Sauf qu'en général ce sont des invitations groupées, après qu'une fille a lancé « Oh, et invite les filles de Sainte-Bernadette » ou « Propose à Michelle et ses copines ». Je ne sais même plus à quand remonte la dernière fois où on m'a invitée en solo.

Oh que si, tu te rappelles, Maeve. C'était Lily. Il y a plus d'un an.

Comme je mets beaucoup trop de temps à répondre, Fiona ajoute :

— C'est juste que les auditions pour *Othello* sont dans deux semaines, et je pense avoir ma chance pour Desdémone, mais, du coup, j'aurais besoin de quelqu'un pour répéter, pour me lire les répliques d'Othello. Mais bon, si tu es trop occupée, c'est pas grave. Je peux toujours demander à…

Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

— C'est une façon vraiment détournée de me demander de sortir avec toi, je plaisante.

— Ne sois pas aussi philistine.

— Non, c'est une super-idée. Ça marche. Par contre, arrête-moi si je me trompe, mais il me semble qu'Othello assassine Desdémone, à la fin.

— En effet. Je devrais peut-être demander à quelqu'un d'autre. Vu tes antécédents…

Aussitôt, elle se plaque la main sur la bouche. Je la regarde avec des yeux écarquillés.

— Désolée. C'est même pas drôle. J'ai le sens de l'humour qui déraille, des fois. Je suis un énorme boulet… Excuse-moi, Maeve.

Elle rougit violemment et se pince l'arête du nez. Je mets un moment à me ressaisir.

— Alors c'est toujours ce qui se dit ?

— Non !

— *Fiona.*

— Bon. D'accord. Mais c'est juste des saletés qui s'inventent des histoires. Elles se font chier. Et elles sont chiantes.

Je me mords le bout du pouce sans savoir quoi dire. Fiona repart dans les excuses :

— C'est ce que ma mère me reproche tout le temps. Que je suis sans

filtre. Bon, écoute, c'est bon, on laisse tomber pour demain.

— Relax, Fiona, il n'y a pas de mal, je lui assure avec un sourire.

Je commence à comprendre – il me semble – pourquoi elle veut être mon amie. À trop me focaliser sur sa beauté et son attitude, je suis passée à côté de nos points communs, comme cette tendance à parler trop vite.

— C'est bon pour demain, je conclus.

Le lendemain, je retrouve Fiona sur le parking et je suis tellement, mais tellement contente d'avoir pensé à prendre de quoi me changer. Elle a troqué son uniforme contre un jean gris, un body vert émeraude façon queue de sirène, un blouson de motard trop grand avec poches zippées ultra-profondes qu'elle a piqué à un ex plus âgé, j'en suis sûre. Comme ça, on lui donne la vingtaine.

De mon côté, j'ai opté pour un pull à rayures Next et un legging plein de poils de chien. C'est déjà dur de soutenir la comparaison avec elle en tenue normale, mais en uniforme, je n'aurais même pas essayé.

On descend en ville en même temps qu'une marée d'autres filles, en duo ou trio. Pour la première fois depuis la séance de tarot avec Lily, je me sens d'humeur un peu joyeuse.

— Viens, on fait un truc stupide, je propose en balançant ma carcasse d'asperge à un lampadaire. Comme essayer des robes de mariée.

— Des robes de mariée ? s'esclaffe Fiona. Ils ne nous laisseront même pas entrer dans la boutique. Il faut prendre rendez-vous dans ces endroits.

— Sauf les boutiques de merde.

— Je t'écoute, fait Fiona, les yeux pétillants.

— Allons à la Cave.

J'imagine que, à un moment donné, la Cave a dû être une vraie cave. Aujourd'hui, c'est un bâtiment de trois étages où l'on trouve les fringues les plus douteuses qui soient. Robes de soirée en polyester, talons transparents de quinze centimètres, tenues fluo, costumes d'Halloween « Bat Gentleman » ou « Wonderful Woman ». Personne ne sait vraiment comment ils font pour payer le loyer, mais un jour, alors que je regardais des vestes militaires d'occasion, une plaque s'est décrochée du plafond.

— J'adore la Cave, déclare Fiona, surexcitée. Une fois, j'ai réussi à y traîner ma mère, mais quand elle a vu les bangs à eau en rayon, elle m'a chopée par l'oreille et on est ressorties direct.

— Ils ont plein de tenues de soirée loufoques et de robes hideuses. Viens, on va essayer. On répétera *Othello* après.

En réalité, je ne suis allée qu'une fois à la Cave, quand Abbie s'est mariée : quelqu'un lui avait dit qu'elle y trouverait une robe Vera Wang. Ce qui était évidemment une blague.

Avant d'entrer, on s'arrête un moment devant la vitrine. Un mannequin de femme en tutu fluo et masque à gaz tient en laisse un mannequin d'homme qui porte un collier en cuir.

— Oh merde, fait Fiona en s'efforçant de ne pas rire. C'est un sex-shop

ou quoi ?

— Nan, je dirais qu'ils aiment juste en faire des caisses.

— Eh ben c'est réussi.

Elle me prend par le bras et m'entraîne dans le magasin.

Un type aux cheveux verts avec des trous de malade dans les oreilles nous adresse un signe de tête. On tombe sur une vieille malle de théâtre bourrée de dentelle jaunie, avec une pancarte qui dit *Rêves brisés – -50 %*. Un angle délimité par un rideau de douche fait office de cabine d'essayage.

Fiona se dégotte une horreur en satin à manches bouffantes façon années 80, avec une fente qui dévoile toute sa cuisse. Moi, je suis une meringue géante sous des couches et des couches de taffetas qui me gratte les jambes. On ne peut pas s'empêcher de crier et d'exploser de rire chaque fois qu'on découvre une nouvelle monstruosité.

— Il ne te manque plus que le gros téléphone format parpaing, je lance à Fiona, et tu feras femme d'affaires des années 80.

— Et toi…, commence-t-elle en m'examinant, il te faudrait un chapeau. Un modèle bien tarte qui te tombe sur le front. Bouge pas, je vais demander.

Elle file pieds nus au comptoir. J'entends sa voix guillerette.

— Bonjour, pardon, vous auriez des chapeaux… ? Oh.

Un « Oh » inquiet, sur la défensive. Je passe la tête hors de la « cabine d'essayage », un peu nerveuse à l'idée de me montrer dans ma robe craignos. Un groupe de mecs parlent à celui aux cheveux verts. Ils ont tous plus ou moins le même âge, mais leurs tenues leur donnent l'air bien plus âgé. Ou plutôt l'air de sortir d'une autre époque. Dans leurs costumes bleu marine, ils me font penser aux personnages de la série *Mad Men* – que je n'ai jamais regardée, mais je vois le genre.

Deux d'entre eux regardent brièvement Fiona. Un autre, un blond aux cheveux courts, l'air jeune, s'adresse à Cheveux Verts.

— Comme vous le voyez, monsieur, la section 18 du code pénal irlandais stipule que toute personne se rendant coupable, en public, d'un acte de nature à choquer ou offenser la communauté est passible d'une amende de six cents euros. Ou bien, si le tribunal le décide, d'une peine de six mois de prison maximum. Il est donc dans votre intérêt de coopérer.

Il est américain. Je ne connais pas assez bien les accents pour dire d'où exactement, mais son accent fait très pub télé, du genre qui se termine par « les effets secondaires incluent nausée, dépression et diarrhée… ».

— Lâchez-moi, lui renvoie Cheveux Verts.

— Monsieur, j'insiste, c'est la loi, et votre établissement – votre vitrine – est en contradiction directe avec l'héritage moral de ce pays.

— L'héritage moral de ce pays ? ricane CV. Qu'est-ce que vous pouvez bien en savoir, de l'héritage moral de mon pays ?

— Si je peux me permettre, l'Irlande est toujours un pays catholique.

— Non mais c'est un sketch ? Sérieux, mec ! Dans quelle grotte tu vis ? Je sais pas trop quelle Irlande vous êtes venus chercher, mais on s'est calmés

sur la religion. Mariage gay, avortement, ça te parle ?

Cheveux Verts parle de plus en plus fort, mais les Américains restent d'une politesse glaciale. Je m'attends à voir Fiona rappliquer au pas de course, mais non. Elle reste plantée là, méfiante et curieuse. Brusquement, j'ai peur pour elle. Je renfile mon jean en douce sous ma jupe, et le froufrou du taffetas se fait entendre dans l'opération.

— Faut croire que non, je lance en posant ma tête contre la poitrine de Fiona.

Un des mecs m'entend, se retourne et s'aperçoit enfin de notre présence.

— Monsieur, reprend-il, estimez-vous convenable d'accueillir des enfants dans votre magasin ?

Puis il s'adresse à Fiona :

— Ne devrais-tu pas être à l'école ?

— Ben, euh… c'est la pause déjeuner.

— Et ne penses-tu pas que tu pourrais employer ce temps de façon plus productive et plus… saine ?

Il la scrute de la tête aux pieds. La robe si drôle il y a deux minutes a maintenant des allures de pièce à conviction.

— Quel établissement fréquentes-tu ?

— Sainte-Bernadette.

— Ce n'est pas une école catholique, ça, ma belle ?

— Euh, en quelque sorte.

— Comment ça, *en quelque sorte* ?

— Ben, la directrice est une nonne mais perso, je ne crois pas en Dieu.

Au mot de « Dieu », Fiona semble reprendre courage.

— Et ce magasin est génial. Il n'y a rien à lui reprocher.

Cheveux Verts lui glisse un sourire timide, ce qui lui redonne un coup de fouet.

— Et ne m'appelle pas *ma belle*. Surtout si, à lui, tu dis *monsieur*.

Le mec affiche un sourire crispé.

— Bien sûr, répond-il avant de se retourner vers Cheveux Verts. Si vous ne m'écoutez pas, j'ai bien peur que vous ne me laissiez pas d'autre choix.

— *Pas d'autre choix ?* crache le vendeur. Et vous comptez faire quoi ?

Les deux mecs restent un moment à se toiser – ce qui me rappelle les documentaires animaliers sur les prédateurs alpha.

— Soit. Je dois y aller. Bonne journée, les filles. Et n'hésitez pas à prendre une de nos brochures.

Un de ses sbires m'en fourre une entre les mains. *Les Enfants de Brigid*, annonce le titre en grosses lettres. Il y a aussi des photos d'ados en train de se faire baptiser dans des lacs à couper le souffle.

— Je vais vomir, je fais, brisant le silence qui s'est installé entre Fiona et moi. Je lui passe le papier.

— Dégueu, commente-t-elle d'une voix encore un peu troublée. N'empêche, le blond était pas mal.

— Pour moi, ils se ressemblaient tous.
— Bon allez, viens, on va répéter. La robe me gratte trop.
— Ouais.
La magie de notre séance de déguisement s'est un peu envolée.

14

ON SE RETROUVE AU BRIDEY'S, un vieux café qui propose le thé pour deux à un euro seulement, et la part de tarte aux pommes à deux euros. On n'y croise que deux sortes de clients : des personnes âgées, et des artistes fauchés. On s'installe sur un canapé vert mousse, et les pommes en conserve glissent sur ma langue. Je lis les répliques d'Othello, Fiona récite celles de Desdémone. Le rôle ne me semble pas terrible, si je peux me permettre : tout un cinéma pour répéter que jamais elle ne tromperait son mari. Cela dit, Fiona est douée. Ça vient de sa voix tremblotante par moments, aiguë à d'autres.

— *Hélas !* lance-t-elle en me prenant la main, *Votre colère*
Est à craindre toujours, Seigneur, lorsque vos yeux
Roulent comme à présent, sombres et soucieux.
Je n'ai fait aucun mal…

Elle se pince l'arête du nez et demande :

— Dis-moi la suite.

— « Personne n'a de plainte… »

— *Personne n'a de plainte*
Contre moi ; je ne vois aucun sujet de crainte…

Nouveau pincement.

— « Et cependant… », je lui souffle. Vas-y, c'est bon, tu connais.

— *Et cependant j'aime* ?

— Non.

— OK, donne-moi toute la réplique.

Je me lève, fais un grand geste avec la feuille de texte puis prends une voix d'actrice excentrique et déclame :

— *Je ne vois aucun sujet de crainte,*
Et cependant j'ai peur.

— Maeve, m'interpelle quelqu'un derrière moi.

Une voix reconnaissable entre mille. Je me retourne.

— Roe.

On reste un moment à se regarder sans rien dire. Lui non plus ne porte pas son uniforme, mais un bomber rouge vif qui ferait presque blouson de sport sans le col léopard.

— Hé. Comment tu vas ?

Il ne répond pas et se contente de battre des cils. Il ne semble se réveiller que lorsque Fiona se lève pour lui serrer la main.

— Salut, tu dois être Roe, n'est-ce pas ? Moi c'est Fiona. Je suis vraiment désolée, pour ta sœur. J'imagine l'horreur que ça doit être pour toi.

Tout ce qu'elle dit est techniquement correct et poli, mais elle le débite avec une telle panique qu'elle ne fait qu'ajouter à la tension ambiante.

Mais ses paroles ont au moins le mérite de sortir Roe de la transe où il est entré en me voyant. Il serre la main de Fiona puis se retourne vers moi.

— Hé. Pas super, en fait, avoue-t-il. J'ai du mal à dormir, tu t'en doutes, et comme ma mère passe ses soirées à pleurer, j'ai pris l'habitude de venir faire mes devoirs ici. Toi aussi, apparemment. J'aurais dû le voir venir.

— Roe, je suis tellement désolée, pour Lily. Mais je te jure que la séance de tarot…

— Bon sang, Maeve, me coupe-t-il en se passant la main dans les cheveux.

Il serre le poing et reprend :

— Tu penses que c'est à cause de tes stupides cartes ? Tu l'as abandonnée. Tu étais sa seule amie, tu savais qu'elle était vulnérable et tu l'as laissée sans défense. Et après, un détraqué…

Sa voix se brise. Ses yeux sont cernés de violet et l'angoisse dessine des toiles d'araignée sur sa peau livide.

— Un détraqué retient ma sœur dans une camionnette et lui fait subir Dieu sait quoi. Tu n'as même pas idée des horreurs qu'on nous a servies, à la maison, toute la semaine. T'imagines un parfait inconnu venir chez toi parler à tes parents de prostitution ? Ils ont fouillé ses *affaires*, Maeve. Ses carnets. Ses romans de fantasy. Comme si… comme s'ils croyaient que c'était elle, la détraquée, tout ça parce qu'elle aime dessiner. Parce qu'elle aime inventer des trucs.

Je me souviens soudain des carnets de Lily. De ses gigantesques oiseaux mécaniques. De ses cochons steampunk avec des boulons en guise de groin. Des trucs d'une créativité folle que je n'ai pas revus depuis un an. Aujourd'hui, ça doit être renversant.

— Je suis désolée, Roe. Je ne sais pas quoi dire…

— Je suis juste son frère. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? À nos âges, on n'est pas censés être proches. J'ai toujours pensé que ça viendrait avec le temps – c'est ce qui est censé se passer. Mais là c'est fini, je ne la reverrai plus jamais. À cause de toi… Parce que tu ne la trouvais pas assez bien pour toi.

— Tu la reverras, Roe. Je t'assure.

J'ai les larmes aux yeux. Qu'est-ce qui m'a pris, d'aller déconner comme ça avec Fiona Buttersfield alors que Lily est en danger de mort ?

— Mais le pire, reprend Roe avec une voix plus dure, c'est que je pensais qu'on était amis, Maeve. J'aurais bien aimé pouvoir compter sur quelqu'un, en ce moment. Mais tu n'as même pas levé le petit doigt.

— C'est l'école qui m'a conseillé de ne pas te contacter ! je proteste. Et mes parents, aussi. Ils m'ont dit que je ne devais pas te parler. Que c'était déjà assez dur comme ça pour toi. Je voulais t'appeler, Roe, vraiment. Ça m'a rendue dingue.

— Ouais, je crois que je vais aller bosser ailleurs. Il se trouve que j'ai encore un exam à préparer, cette année. Ravi de t'avoir rencontrée, Fiona.

Sur ce, il s'en va.

Je me rassieds, le regard braqué devant moi.

— Maeve, fait Fiona. Il a dit ça sous le coup de la colère, il ne le pensait pas.

— Oh que si. Il le pense sérieusement.

Je me prends la tête à deux mains et fonds en larmes.

Fiona me passe un bras sur les épaules, me caresse le dos sans trop parler, ce dont je lui suis reconnaissante. Chaque fois que j'essaie de me ressaisir, mes larmes repartent de plus belle et mon nez coule.

— Désolée, je bafouille entre deux sanglots étouffés. Excuse-moi. Tu n'as qu'à y aller. C'est bon.

— Pas question que je te laisse comme ça. Pas après ce qui vient de se passer.

— Je l'ai pas volé, pourtant.

— Possible. Mais lui, il n'était pas obligé de se défouler sur toi. Putain !

Je m'essuie les yeux avec des serviettes en papier extra rêches.

— Qu'est-ce qui s'est passé, entre Lily et toi ? me demande tout bas Fiona.

Je me mords la lèvre et cherche les mots. Comment lui expliquer que j'aie pu être aussi horrible avec la première vraie amie que je me sois faite ?

— On était meilleures copines. On a grandi ensemble. Mais entre nous, c'était à la fois intense et étrange : tout ce que nous, on trouvait marrant ou intéressant, les autres trouvaient ça bizarre ou dégueu. Et puis un jour, en quatrième, j'ai eu envie de traîner avec des filles plus populaires que Lily. Et c'est comme ça que j'ai commencé à… à couper les ponts.

Fiona ne dit rien et se contente de hausser les sourcils.

— Tu vois le genre, je ne l'invitais plus à quoi que ce soit. Je me la jouais froide et distante pour qu'elle capte le message, qu'elle aille se faire d'autres copines. Mais ce n'est pas arrivé. Du coup, l'an dernier…

Je laisse ma phrase en suspens. Fiona est-elle vraiment prête à apprendre quel monstre je suis ?

— Écoute, intervient-elle. J'ignore pourquoi Lily a disparu. Ou si elle rentrera. Mais dans un cas comme dans l'autre, tu ne peux pas te reprocher éternellement ce que tu as fait à treize ans. C'était stupide et superficiel, OK. Mais bon : tu avais *treize* ans. Perso, à cet âge-là, j'ai eu des poux.

— Des poux ? je simule l'horreur. À treize ans ?

Je renifle encore entre mes larmes et me retiens de dévoiler toute la vérité. J'avais peut-être treize ans quand j'ai commencé à m'éloigner de Lily, mais le

coup de grâce, je l'ai porté il y a à peine un an. J'en avais quinze. Dans certains pays, des filles sont *mariées*, à cet âge-là.

— Hé, je ne te juge pas, *largueuse d'amies*, reprend Fiona avec un petit coup de coude. À moins que tu comptes me larguer aussi ?

— Nan, je lui renvoie avec le même coup de coude. Tu peux rester.

On ressort du Bridey's peu après. Le soir de février tombe déjà, aussi sombre que le bleu de nos uniformes tassés dans nos sacs. Le bras de Fiona est fermement enroulé autour du mien, fort et protecteur.

— Il est à peine quatre heures et demie, remarque-t-elle. Ça te dit de retourner à la Cave ? J'ai repéré des boucles d'oreilles trop cheloues.

— Ça marche.

Et nous revoilà bientôt devant le magasin.

Sauf que cette fois, on n'est pas seules.

Il y a là une bonne quarantaine de personnes qui crient des slogans et brandissent des pancartes.

— Ils chantent ? m'interroge Fiona en tendant l'oreille.

— Ils scandent, plutôt, je corrige, complètement sciée.

Chaque syllabe est comme un coup de poing. On s'approche, blotties l'une contre l'autre. Silencieuses, on écoute la foule.

— NOTRE ! MORALITÉ ! N'EST PAS ! À VENDRE ! NOTRE ! MORALITÉ ! N'EST PAS ! À VENDRE ! NOTRE ! MORALITÉ ! N'EST PAS ! À VENDRE !

— C'est quoi, le délire ? Ils sortent d'où ? Tu crois que… ?

— Oui, je confirme sans qu'elle ait eu à achever sa phrase. Je crois que c'est eux.

— Les mecs de tout à l'heure ? Les Américains ? Ils sont là ?

Je me dresse sur la pointe des pieds. Je suis plus grande que Fiona donc j'ai moins de mal à voir par-dessus les têtes. Aucun signe des types de tout à l'heure. Mais ce que je découvre est encore plus troublant.

— Ils ont tous notre âge, je déclare.

— Exact, réplique Fiona. Et tu as vu leurs pancartes ?

C'est le même slogan partout : *LA CAVE C'EST GRAVE*. Avec une grosse croix rouge sur le mot cave. Brillant.

Cheveux Verts fait face à la foule tandis qu'une femme – sans doute la proprio – s'égosille au téléphone, un œil inquiet rivé sur les manifestants.

Fiona et moi nous avançons. Les voix ne faiblissent pas.

— NOTRE ! MORALITÉ ! N'EST PAS ! À VENDRE !

Les manifs et autres protestations, ce n'est pas ce qui manque, en ville. Comme dans toute l'Irlande, d'ailleurs. À l'époque du référendum sur l'avortement, les rues étaient jonchées de photos de mains de bébés, de pieds de bébés, de têtes de bébés. Toute l'anatomie des bébés en guirlande entre les lampadaires. Des gens criaient des choses à propos des droits de l'enfant au mégaphone. Avant ça, il y a eu le référendum sur le mariage pour tous. Joanne m'avait emmenée écouter un type parler des droits de la famille, de

l'importance du mariage, du regard de Dieu. Je me cramponnais à la main de Joanne et ensemble on lui a hurlé dessus à s'en péter la voix.

Là, c'est différent. Il ne s'agit pas d'un référendum mais d'un magasin.

Et pourquoi ces manifestants sont-ils si jeunes ? Qu'est-ce qu'ils ont contre une boutique de fringues qui vend par-ci par-là un collier en cuir ou une pipe à eau ? Des magasins comme ça, il y en a toujours eu à ma connaissance. Des boutiques de fringues qui proposent des fanzines et des CD pourris, des disquaires qui vendent des tee-shirts verts marqués *LEGALIZE IT !*. La ville est suffisamment grande pour avoir plusieurs « scènes » alternatives, et suffisamment petite pour que les membres les plus talentueux de ces scènes finissent par s'en aller. Un de mes plus lointains souvenirs, c'est d'avoir vu Pat rentrer chez nous en rogne parce que le chanteur de son groupe partait poursuivre sa carrière à Dublin. Ou à Londres. C'était toujours l'une ou l'autre.

Et puis Pat est parti à son tour. Puis Cillian. Et Abbie. Il ne reste maintenant plus que Jo et moi, et je parie qu'elle ne s'éternisera pas non plus.

— Tu veux tenir une pancarte ? me propose une petite blonde d'environ dix-huit ans, tout en dents, en essayant de me fourrer sa pancarte dans les mains. Faut que j'aille faire pipi.

— Dégage ! je lance en repoussant sa pancarte.

La fille titube mais Fiona l'empêche de tomber. Et elle me balance un coup de coude dans les côtes.

— Excuse-moi, pourquoi vous manifestez devant ce magasin ?

— Vous ne manifestez pas, vous ?

— Non. Nous on l'aime bien, cet endroit.

— Et vous savez qu'on y vend de la drogue aux jeunes ?

Fiona et moi nous regardons, abasourdies.

— Hein ? on fait en chœur.

— Absolument. Le magasin n'est qu'une façade.

— Qui t'a raconté ça ?

— Je l'ai lu sur Internet. Sur le groupe Facebook.

Comme on n'a pas l'air de suivre, elle précise :

— Sur la page d'EDB. Bon, la pancarte, c'est oui ou c'est non ? J'ai vraiment besoin d'aller faire pipi, là.

— C'est non.

Après un regard noir, la fille fonce au McDo d'en face, sa pancarte sous le bras. Je la suis du regard et avise une touche de rouge vif. J'en frissonne de la tête aux pieds.

Roe observe les manifestants, bouche bée, devant le McDo. Nos regards se croisent. Je lève la main pour dire à la fois « Je t'ai vu » et « Je ne suis pas avec eux ». Il me dévisage un instant puis détourne le regard.

Quelques secondes plus tard, la fille à la pancarte ressort furax du McDo. J'imagine qu'ils lui ont refusé l'accès aux W-C sans consommer. Elle fixe Roe et son blouson rouge à col léopard, son sac couvert de badges et ses longs cheveux bouclés. Tout dans son langage corporel laisse entendre qu'elle

lui est hostile.

Fous-lui la paix, je lui ordonne dans ma tête. *Ne t'avise pas de lui adresser la parole.*

La fille le regarde dix secondes, puis crache par terre juste devant lui, et va retrouver sa manif.

— Viens, décrète Fiona. On se casse avant qu'on nous repère avec ces tordus.

— Grave, j'approuve.

Quand je me retourne vers Roe, il a déjà filé.

15

IMPOSSIBLE DE ME SORTIR Lily de la tête. Mais avec Fiona, je parviens à ne plus trop penser à la sorcellerie, au tarot et à la carte de la Gouvernante. Je reçois des actualisations du compte Patreon de Raya Silver que je supprime immédiatement.

— T'as qu'à acheter d'autres cartes, me propose Fiona.

Pourquoi pas ? Ça ne coûte pas cher, et je parie que la vendeuse de Divination serait ravie de m'aider à choisir un autre jeu. Sauf que… J'ai peur de cette partie-là de moi-même. Peur du mot *SORCIÈRE* marqué sur mon sac. Peur que les sixièmes aient raison de vouloir m'éviter.

Parce que, il n'y a pas que mes facilités à mémoriser les cartes ou à dire aux filles ce qu'elles voulaient entendre. Quand j'avais les cartes en mains, j'avais l'impression de découvrir un côté de moi-même que je n'avais pas intérêt à dévoiler. Un truc troublant, bizarroïde et dangereux que je ne maîtrisais pas entièrement.

« … déjà qu'avant elle était grave, quand elle commencé à avoir du succès avec ses trucs de sorcière, ça n'a fait qu'empirer… »

Il y a du vrai là-dedans, je crois. Quand j'avais les cartes, les filles de mon niveau me paraissaient gamines, toutes petites. Leurs problèmes me semblaient ennuyeux ; leurs disputes, stupides. Elles m'épuisaient. Mais la minuscule étincelle de pouvoir que m'apportaient les cartes me donnait l'impression d'être différente.

À présent, les filles de mon niveau et moi, c'est comme si on ne vivait plus sur la même planète. Tout le monde est encore obnubilé par la disparition de Lily. Il y a des affiches partout avec sa photo – une photo qui date de l'époque où on était encore copines. Et je me demande qui m'a coupée de cette photo : les filles de l'école, ou Lily, bien avant ça.

Les filles de l'école, justement, sont de plus en plus nombreuses à raconter que des mecs bizarres les suivent quand elles rentrent chez elles. Ça vire presque au concours. Au début, les *gardaí* s'y intéressaient, jusqu'à ce qu'ils comprennent que ces filles étaient seulement fascinées par la peur d'être kidnappées. Personne n'a jamais voulu être comme Lily, et maintenant, allez savoir pourquoi, c'est devenu leur modèle. Le côté « glamour » de se sentir

« choisie », faut croire. Je peux le concevoir, mais ça me rend quand même malade.

Samedi matin, Fiona m'envoie un message pour m'inviter à une fête chez elle.

Quel genre de fête ? je lui réponds.

Bouffe + musique avec mes tantes et cousins

Je ne sais pas si c'est un truc formel ou pas, mais je me dis qu'il serait plus poli de faire un effort, alors j'enfile la robe en laine bleu clair que je portais l'an dernier à un baptême. Quand Fiona m'ouvre la porte, sa maison embaume la viande, l'ail et l'oignon. J'en ai l'eau à la bouche.

— Te voilà ! se réjouit-elle. Waouh, jolie robe ! On va te trouver un tablier.

— Pourquoi ?

— À cause du barbecue de ma mère. Tu vas te tacher, c'est obligé.

— Et toi, pourquoi tu n'en portes pas ?

— Moi, je suis une *pro*.

Je retire mes chaussures puis Fiona me conduit à la cuisine, où un groupe de femmes s'affairent sur des plateaux et se disputent pour savoir quoi mettre dessus.

— Maman ! lance Fiona en passant un bras dans le dos d'une jolie dame qui doit être sa mère. Je te présente Maeve. On peut lui prêter quelque chose pour protéger sa robe ?

— Maeve ! s'exclame sa mère en plaquant ses mains sur mes épaules. Nous avons énormément entendu parler de toi ! Je m'appelle Marie. C'est toujours une joie, quand Fifi nous ramène des gens qui ne sont pas de son cours de théâtre.

Fiona grimace, je ne sais pas ce qui l'embête le plus : le diminutif ou la pique contre ses potes du théâtre. Sa mère s'en rend compte aussi.

— C'est la vérité, *Ni*. Quelle bande de prétentieux. Et tellement sérieux. Toi, Maeve, il paraît que tu es drôle.

— En tout cas, j'essaie.

— Et tu sais chanter ?

— Non.

— Et une de plus. J'ai épousé un Irlandais, croyant que c'était un peuple de musiciens, mais lui non plus ne chante pas. Enfin, maintenant si. Où est ton papa, Fifi ?

— En haut.

— Dis-lui de descendre ! Maeve, on t'a présenté tout le monde ? Fiona, présente-la donc à tes *titas*.

Je fais la connaissance de tout le monde. Fiona a deux *titas*, Sylvia et Rita. Elles ont deux frères qui vivent encore à Manille et dont elles parlent comme s'ils venaient de s'absenter et n'allaient pas tarder à rentrer. Des grappes de cousins et d'amis de la famille vont et viennent, emportent des assiettes de viande et de riz puis retournent jouer à Mario Kart au salon. Le

père de Fiona débarque, hyper réservé, bizarrement, à côté de sa femme, puis il va boire une bière avec les autres maris qui gravitent autour de la cuisine.

Je termine ma deuxième assiette et ma quatrième partie de Mario Kart lorsque Fiona me tapote le bras.

— Viens, m'invite-t-elle.

On traverse la cuisine où un karaoké a été installé, et où les tantes de Fiona chantent *Vogue*. Fiona tape des mains et chante avec elles tout en subtilisant une bouteille de rouge qu'elle dissimule sous un torchon. Elle m'adresse un clin d'œil et m'entraîne dans sa chambre, à l'étage.

— Impressionnant, je commente, épatée.

— Comme sur des roulettes, ouais, répond-elle avec un grand sourire.

Puis elle nous sert deux gobelets en plastique.

— Merci, *Fifi*.

— Boucle-la !

— Ta famille est vraiment trop cool.

— Oh mon Dieu, ne leur dis pas. Si ma mère t'entend, elle va nous sortir son saxo.

— Son saxo ?

— Tais-toi et bois.

Le vin a un goût de terre et de mûre et l'amertume me picote le palais. Je tousse.

— Tu ne bois jamais de vin ? s'étonne Fiona.

— Non… enfin si. Mais du blanc.

Mensonge. Les rares fois où je bois, c'est en général une mauvaise vodka-Coca. J'avale une nouvelle gorgée, et cette fois ça descend mieux.

— Hmm. Terreux.

Je jette un coup d'œil à Fiona, qui grimace un peu, elle aussi – j'en conclus qu'elle non plus n'est pas une buveuse de vin. Nos regards se croisent et on éclate de rire, ravies de constater qu'on était toutes les deux prêtes à se jouer la comédie.

Ensuite, elle allume son portable.

— Alors voilà, j'ai fait une recherche sur les Enfants de Brigid et on ne trouve pas grand-chose. À part le groupe Facebook dont parlait la fille cheloue, mais il est fermé. Non mais sérieux, qui utilise encore Facebook ?

— EDB. Les Enfants de Brigid. OK, pardon, je viens de percuter.

— Merci de suivre, mademoiselle Chambers.

— Oh arrête ! J'ai quand même fini par capter. Et sinon, tu t'es inscrite ?

— Tu rigoles ? Tu imagines leurs tronches ? C'est quand même des fondamentalistes.

Tout à coup, je repense à Jo, au jour où elle est rentrée de la fac en avance à cause d'une manif contre une expo queer. À tous les coups, c'est les mêmes : ils ne s'en prennent pas qu'aux boutiques sympas.

— Par contre, on pourrait se créer des faux profils et demander à les rejoindre.

Et c'est parti : on boit du vin et on se crée des faux profils Facebook. On chope des photos au fin fond de Tumblr et on se rebaptise Mary-Ellen Jones et Amy Gold. On passe un temps fou à peaufiner nos profils de filles ordinaires et réalistes. Ça devient un jeu. C'est à celle qui sera la plus normale, on tourne à la blague les caractéristiques de filles qu'on connaît. C'est un peu cruel, mais je sens que ça lui fait autant de bien qu'à moi.

— OK, OK, glousse Fiona. Je vais marquer « À la vie à l'amour avec mes best cops ».

— Et pourquoi pas la fameuse citation de Marilyn Monroe que tout le monde sort à tout bout de champ ? Comment, déjà… « Si vous ne pouvez pas me supporter pour le pire… », un truc dans le genre.

— « Si vous ne pouvez pas me supporter pour le pire, nul doute que vous ne me méritez pas pour le meilleur », complète Fiona. Excellent. Je note.

Mais soudain, des notes de cuivre nous parviennent du rez-de-chaussée, je sursaute.

La maman de Fiona a dû sortir son saxo.

J'appelle la mienne, qui m'explique qu'elle passera me chercher à vingt-trois heures. Je me brosse les dents au doigt dans la salle de bains de Fiona pour chasser l'odeur de l'alcool, et je vais dire au revoir à tout le monde.

Marie me serre fort contre son cœur.

— Tu sais que tu peux rester dormir, si tu veux ? Appelle donc ta mère, si elle n'est pas déjà en route.

— Non, c'est bon, je réponds avec un large sourire. Mais je reviendrai, si vous voulez encore de moi !

— Tous ceux qui mangent ont le droit de revenir. C'est pourquoi on ne revoit jamais toutes ces actrices.

— Maman ! s'indigne Fiona.

— C'est la *vérité*, Fifi.

Heureusement, maman n'a pas l'air de remarquer que j'ai descendu une demi-bouteille de rouge, ou alors elle a décidé de me pardonner. Elle me lance tout de même des petits coups d'œil soupçonneux sur le trajet, les sourcils froncés, tandis que je m'enflamme pour la famille de Fiona et explique que nous aussi, on devrait faire plus de repas de famille. Je fais très attention à ne pas parler trop vite, à bien articuler, pour ne pas dévoiler que je suis un tout petit peu plus que simplement pompette. Elle ne répond rien.

— Tu sais, j'aurais cru que ça te ferait plaisir que je sorte un samedi soir, je m'agace un peu. Sous contrôle parental, en plus.

Maman reste silencieuse et se gare dans l'allée devant chez nous.

— Non, franchement, c'est une super famille, je reprends. Et la mère de Fiona joue même du saxophone !

— Maeve, lance enfin maman en coupant le moteur. Il y a du nouveau.

En une fraction de seconde, l'ébriété se change en nausée.

— Bonne ou mauvaise nouvelle ?

— Ni l'une ni l'autre. Du nouveau, c'est tout. Quelqu'un prétend avoir vu

Lily la nuit de sa disparition.

On reste assises dans la voiture. Maman me répète tout ce que la mère de Lily lui a appris. La nuit de sa disparition, vers cinq heures du matin, un laitier faisait sa tournée du côté de la Beg lorsqu'il a repéré une fille très grande, aux cheveux blond foncé, un manteau par-dessus son pyjama. Elle n'était pas seule. Une femme aux cheveux noirs l'accompagnait. Le laitier leur a fait un signe de la main – il a l'habitude de croiser toutes sortes de personnages, à ces heures-là. La femme a détourné la tête pour cacher son visage mais la fille l'a regardé dans les yeux. Elle semblait avoir pleuré. Le laitier les a prises pour une mère et sa fille qui fuyaient un père ou mari violent, poursuit maman. C'est comme ça qu'il s'est souvenu d'elles. Il s'est fait du souci quelques jours après ça. Il culpabilisait de ne rien avoir fait, comme proposer de les conduire à un refuge ; alors quand il a entendu la description de Lily à la radio, il s'est présenté à la police.

— Oh mon Dieu, je m'écrie.

— La question est maintenant de savoir qui était cette femme. D'après le laitier, Lily – ou du moins la fille qu'on *pense* être Lily – avait l'air bouleversée, mais elle semblait suivre la femme de son plein gré. Elle n'avait pas de sac. Si elle avait prévu de fuguer, elle aurait emporté un minimum d'affaires, non ? Ne serait-ce que sa brosse à dents.

Je prends ça pour une question rhétorique mais, quand je me tourne vers ma mère, je comprends qu'elle attend une réponse. De *moi*.

— Purée, maman, comment tu veux que je le sache ? On n'était plus trop copines depuis un moment, Lily et moi.

— Je sais, ma chérie, je sais. Et je préférerais que ton nom n'apparaisse pas dans cette affaire mais, malheureusement, tu es la seule qui connaissait vraiment Lily. Elle était extrêmement réservée. Rory lui-même ne saurait dire ce qui se passait dans sa tête.

Je suis à deux doigts de demander « Qui c'est, Rory ? », oubliant un instant que seule une poignée de gens de confiance l'appellent « Roe ».

— Je ne sais pas, maman. Tu veux que je dise quoi ? Lily est un peu bizarre, peut-être, mais je ne vois pas pourquoi elle suivrait une inconnue.

— Et cette femme ? Tu ne verrais pas qui ça peut être ? Quelqu'un avec qui elle était en contact, sur Internet ou autre ?

— *J'en sais rien*, maman, comment il faut que je te le dise ?

— Excuse-moi. C'est juste que…

Ses mains se crispent sur le volant, alors même que le moteur est arrêté.

— Quand un homme enlève une ado dans son lit, poursuit-elle, on se doute que… enfin tu me comprends. Mais si c'est une femme…

Elle regarde à travers le pare-brise sans rien ajouter et presse les paupières. Je parie qu'elle se demande comment elle a pu élever cinq gamins sans que cette éventualité lui vienne jamais à l'esprit. Je me mets à sa place deux secondes. Penser tout savoir concernant ce qui peut arriver de mal aux enfants, et découvrir un nouveau danger.

— Maman, je reprends en lui passant une main dans le dos. Ça va aller, hein ?

Elle hoche la tête, m'attire contre elle, me serre fort.

— Allez, on rentre, dit-elle. Tu empestes le vin.

Et merde.

— Ça ne me réjouit pas, bien sûr, précise-t-elle, mais quitte à ce que tu boives, autant que ce soit dans une maison où il y a au moins deux parents et un saxophone.

Je monte me coucher avec un grand verre d'eau froide. Je me dis que je ne trouverai jamais le sommeil mais dès que je me suis déshabillée puis allongée, c'est le noir.

Le vin me plonge dans un sommeil lourd qui se prête tout naturellement aux rêves étranges. Des rêves dans lesquels une femme aux cheveux foncés est constamment dans mon champ de vision tout en restant hors de portée. Pas moyen de la voir en face, je ne fais que l'entrapercevoir. Une mèche de cheveux noirs qui ne bouclent pas, ni même n'ondulent alors qu'elle est trempée. Une bouche aux lèvres charnues, sans la moindre ride ni gerçure.

Je la suis sur le sentier que nous avions emprunté avec Roe – celui qui longe la Beg, je trébuche et lui hurle de se retourner. Je meurs d'envie de lui réclamer un truc mais je ne trouve pas les mots. Qui est-elle ? Je me raccroche à cette question comme si c'était le rebord d'une falaise auquel j'étais suspendue et que tout s'écroulait autour de moi. Cette femme travaille quelque part… Dans une collectivité. Une femme de ménage ? Une cuisinière ? Ou bien elle travaille dans une crèche ?

Nous voilà enfin dans le tunnel où Roe et moi avons failli nous embrasser. Où il m'a expliqué que les sorcières connaissaient le vrai nom des choses. Et à ce souvenir, le mot « gouvernante » traverse mon esprit avec la puissance d'une comète.

La femme se retourne, je découvre un nez en trompette, légèrement porcin, une ébauche de sourire. Ma bouche se remplit d'eau, l'eau sale de la rivière au goût de boue, de métal et de mauvaises herbes.

Je me réveille avec des maux de ventre si puissants que je fonce aux toilettes en titubant, en me tenant le ventre comme s'il allait exploser.

Je vomis un liquide rose fluo, acide, et à chaque giclée je jure de ne plus jamais boire de vin rouge. Je m'agrippe à la cuvette et frissonne tandis que les morceaux de viande à moitié digérés jaillissent de mes tripes. Mes mèches frisées pendent devant mes yeux et des éclaboussures de vomi s'y accrochent.

Une fois l'estomac complètement vide, je me rince les cheveux au lavabo, me brosse les dents et me lave la figure avec le savon hors de prix de maman. Je me sens presque mieux, excepté les pulsations sous mon crâne. Je m'efforce encore d'analyser mon rêve, mais c'est comme faire passer de l'eau d'une main dans l'autre. À chaque mouvement, de nouveaux détails s'estompent. Pourtant, la sensation reste puissante. La femme des cartes a emmené Lily. C'est un démon, ou un fantôme, ou une sorcière, et je lui ai donné vie en lisant

les cartes, il y a trois vendredis de ça. C'est elle que le laitier a vue. La chose qui a emmené Lily.

Quand je regagne ma chambre, Tutu a profité que j'avais laissé la porte ouverte pour s'allonger sur mon lit, la tête entre les pattes. Il remue la queue comme pour me réconforter. J'écarte le drap, il se blottit dessous – il a clairement senti que j'avais besoin d'aide.

Je me recouche et ouvre le tiroir de ma table de nuit en espérant y trouver du Nurofen Plus. Je farfouille entre les vieux crayons de couleur, les Post-it et les paquets de Strepsils entamés. Mes doigts rencontrent enfin une masse rectangulaire. Le poids et la longueur me sont familiers et, en ce contexte, terrifiants.

Les cartes de l'Étouffoir sont revenues.

16

LE LENDEMAIN MATIN, je retrouve maman, papa et Jo dans la cuisine. Les journaux du dimanche sont ouverts sur la table et la cafetière fume. Jo lit le supplément culture, papa, le magazine et maman, la section mode. Ils ont l'air bien, ensemble comme ça, soudés. Comment voulez-vous que je leur annonce qu'un jeu de cartes qui m'a été confisqué il y a près de deux semaines a atterri dans ma table de nuit ? Ou qu'un personnage de ce jeu a enlevé Lily ?

Est-ce que j'y crois moi-même, d'ailleurs ? Est-ce que je *peux* y croire ?

— Bonjour, me dit papa d'un ton sérieux. Il est inutile que je revienne sur ce qui s'est passé hier soir, j'imagine. Je t'ai entendue vomir à deux heures du matin, que cela te serve de leçon.

— Ouais. Désolée. Honnêtement, j'ai à peine bu trois verres. Je crois que le rouge, c'est pas pour moi.

— Trois verres de rouge, c'est beaucoup, Maeve. Ce n'est pas comme boire de la bière. Le vin monte directement à la tête.

— Je sais. Je m'excuse.

Je me tourne vers maman.

— Dis, tu te rappelles les cartes de tarot que Mlle Harris m'a confis…

Mais je ne peux aller plus loin car Jo tient aussi à intervenir, apparemment :

— Tu as réveillé tout le monde, peste-t-elle, le nez froncé. Et comment t'es-tu procuré ce vin, d'abord ? Les parents de Fiona ne te l'ont quand même pas…

— Non ! Fiona a chipé une bouteille dans la cuisine.

— OK. Donc, des gens t'invitent chez eux pour la première fois, et toi tu ne trouves rien de mieux à faire que de leur voler une bouteille ? Classe.

— Non, c'est Fiona.

— Une perle, cette fille…

— Qu'est-ce que ça peut te faire, Jo ?

— Ça suffit, intervient maman. Jo, tout ceci ne te concerne pas. Quant à toi, Maeve, s'il n'y avait pas cette histoire avec Lily, je te garantis que tu aurais droit à une soufflante. Mais vu la situation, disons que ce sera ton premier et dernier avertissement. Est-ce clair ? Tout le monde ?

— Comme tu veux, réplique Jo.

Et elle rouvre le supplément culture en faisant claquer le papier.

Je ne la comprends pas. Quand les parents s'absentent, Jo peut être adorable ; mais dès qu'ils reviennent, elle repasse en mode chieuse.

— Et je ne veux plus entendre parler de ces cartes, vu ?

— Attends, maman, le problème, c'est que…

— Rien du tout, Maeve. Pas de tarot sous mon toit, est-ce clair ? C'était marrant au début mais tu as pris tout cela un peu trop au sérieux.

J'enfouis ma tête dans mes mains et la migraine rapplique.

— D'accord, je souffle.

Je passe le reste de la journée dans ma chambre, à m'efforcer de ne pas penser aux cartes. L'idée de les sortir du tiroir me terrorise. Je me dis que, dans la foulée, papa, maman ou Jo vont débarquer et me les reprendre.

Ma relation avec les cartes a changé. Il s'est produit quelque chose de physique entre nous, sur le plan moléculaire.

Nous. Comme si c'étaient des personnes. Je nous sens reliées par une espèce de force électromagnétique. Sauf que je ne saurais dire si je suis le métal ou l'aimant. Si je vais aux toilettes, ou descends me préparer du thé, j'ai l'impression qu'un fil invisible, accroché à mes doigts et mes orteils, s'étire presque au point de rupture. Avant, j'avais le sentiment d'être la seule à savoir interpréter leur véritable message. Aujourd'hui, la relation s'est inversée, je suis leur esclave.

Cet après-midi, je sors promener Tutu le long de la Beg, le jeu de tarot dans ma poche. J'ignore ce que je recherche, au juste, mais bizarrement j'ai *besoin* de me retrouver là. Là où Lily a été vue vivante pour la dernière fois ; là où j'ai rencontré la Gouvernante dans mon rêve.

À l'approche du tunnel, j'aperçois une tache rouge vif dans le soir qui tombe, une masse de boucles foncées qui brillent sous le réverbère. C'est lui. Je ne m'étonne pas de le trouver là. Lui aussi a dû apprendre, pour le laitier. Il a peut-être fait le même rêve que moi, qui sait. Et il s'est réveillé avec l'impression d'avoir les poumons gorgés d'eau de la rivière.

— Salut, je lui lance timidement.

Il lève les yeux. Lui, en revanche, a l'air choqué de me voir.

— Je ne reste pas, j'ajoute. Je suis désolée. J'ai su pour… tu sais. Alors j'ai voulu passer.

On se regarde un moment, sur nos gardes, comme deux bêtes guettant le moment où l'autre va attaquer. Le crépuscule lui donne un regard encore plus ténébreux, atténuant l'éclat émeraude qu'il a en plein jour. On s'observe si longuement que j'en viens à me demander ce qu'il lit dans mes yeux. Est-ce qu'il cherche les reflets bleu-gris de mes iris ? Est-ce qu'il a remarqué qu'ils étaient changeants ? Est-ce trop demander de la part d'un garçon qui me hait autant que lui ?

Je me retourne pour partir et appelle Tutu d'un claquement de langue, marmonnant un « Viens, mon beau » nerveux.

— Non, Maeve, ne t'en va pas, dit Roe. Je crois que ça me fait du bien que tu sois là.

Mon cœur cogne comme une vieille horloge dans laquelle on aurait shooté.

— Vraiment ?

— Vraiment. Je m'en veux de t'avoir fait une scène, vendredi. J'ai abusé. Tu ne méritais pas ça.

— Si. Tout ce que tu as dit était vrai.

Je fourre mes mains dans mes poches et poursuis :

— J'aurais dû me comporter en vraie amie avec Lily. Avec toi aussi. Mais je t'assure, la seule raison qui m'a empêchée de t'appeler, c'est que l'école et mes parents me l'interdisaient. Comme quoi il ne faut pas déranger les gens dans ce genre de situation.

Roe fronce les sourcils.

— Il paraît. Mais tu vois, je pense que c'est juste une excuse pour se donner bonne conscience. On me répète tout le temps que c'est une épreuve à surmonter « en famille », mais moi, j'ai bien moins de choses à dire à ma tante Jessica qu'à toi. Franchement, je préférerais que ce soit toi qui occupes notre chambre d'amis.

— Merci.

Je rougis. Une vague de chaleur monte en moi tandis que je m'imagine chez les O'Callaghan, pas comme l'amie de Lily, mais comme la copine de Roe. Et une image me vient soudain : moi, assise dans le lit de la chambre d'amis, le corps de Roe se glissant contre le mien.

Je baisse les yeux – j'ai trop peur qu'il lise mes pensées, devine que j'ai transformé son commentaire innocent en fantasme érotique. Je triture la doublure de mes poches et tire sur le fil.

— Excuse-moi, reprend Roe. Je, euh… je ne voulais pas te mettre mal à l'aise.

— Non, c'est bon, ça va.

Je plaque mes mains glacées contre mes joues et m'aperçois qu'elles sont brûlantes.

— Je ne t'ai pas présenté Tutu, si ?

— Non, en effet.

Il se penche pour gratter l'oreille de mon chien.

— C'est quoi, un labradoodle ?

— Ou un cockapoo, je ne me rappelle jamais.

Je sais pertinemment que c'est un cockapoo. Mais j'ai trop peur de contredire Roe, ne serait-ce que sur un sujet aussi insignifiant. J'ai l'impression d'être en train de désamorcer une bombe et que, au moindre faux pas, on sera tous les deux pulvérisés.

— Il ressemble plus à ta famille que toi, observe Roe.

— Carrément ! je m'exclame. Tu es un vrai petit Viking bien blond, toi, hein, mon Tutu ? Je devrais peut-être adopter un vieux chat de gouttière,

histoire d'avoir un ami sous mon toit.

— C'est si terrible que ça ?

— Attends, je ne vais pas étaler mes problèmes familiaux devant *toi*.

— Ha ! Bien vu. C'est plutôt mon rayon.

Il fait une grimace qui se teinte d'un sourire et ajoute :

— Non mais vraiment. Je t'écoute. Fais-moi penser à autre chose que Lily.

— Très bien. C'est ma sœur, Joanne. Tu te rappelles ?

— Et comment. Elle nous avait emmenés à cette manifestation pour le mariage pour tous, il y a deux ou trois ans.

C'est vrai que Roe était là. Je me revois avec Jo, en train de hurler sur l'autre crétin qui parlait des « valeurs familiales », mais j'avais oublié que Roe figurait parfois dans mes souvenirs de Lily. Le grand frère taciturne. Silencieux, le teint pâle. On le surnommait Colin derrière son dos, en référence au personnage bizarre et reclus du *Jardin secret*.

— Ah, ouais. J'avais oublié que tu étais venu.

— C'était très important pour moi.

Je ne réponds rien. J'ai le sentiment qu'il veut ajouter quelque chose, alors je lui laisse la parole.

— Bref…, reprend-il. Tu as des soucis avec Jo.

— Voilà. Elle n'arrête pas de se prendre pour ma mère, tu vois. Elle croit qu'elle peut me donner des ordres.

— Et pourquoi, à ton avis ?

— Aucune idée. Sûrement parce que ça lui fait bizarre de vivre encore chez nos parents, alors qu'elle a plus de vingt ans. Elle se sent peut-être… mal à l'aise, comme si elle prenait du retard. Du coup, elle essaie de se donner un rôle en me dominant. Ou un truc du genre.

— Ça n'a pas l'air d'être « un truc du genre ». Je crois que tu as mis le doigt dessus.

Je hausse les épaules.

— Ouais.

— Tu es douée pour analyser les gens. Je comprends pourquoi tu as eu du succès avec le tarot.

— Jusqu'à ce que ça tombe à l'eau.

— Exact. Jusqu'à ce que ça tombe à l'eau.

Ma main se crispe autour du jeu de cartes. Je me demande si c'est le bon moment pour tout lui dire. À propos de la Gouvernante, du rêve, de la personne qui a enlevé Lily.

— J'aimerais te parler d'une chose, déclare Roe alors que je m'apprête à sortir le jeu. J'ai un… une théorie, concernant ce qui est arrivé à Lil.

Je me mords la joue et serre les cartes encore plus fort.

— Vas-y, je t'écoute.

— Ça t'embête si on marche un peu ? Ça me fait… bizarre de rester planté là. Je préfère qu'on bouge.

— Pas de problème.

Donc voilà ; on marche, Roe parle, Tutu renifle partout. Toutes les vingt secondes, je lève les yeux vers Roe – son teint bleuâtre, nos têtes presque au même niveau. À Sainte-Bernadette, les filles font une fixette sur la taille. Les mecs de Saint-Anthony peuvent être banals, ennuyants ou idiots – du moment qu'ils sont grands, elles leur trouvent du charme. Ça explique peut-être qu'elles n'évoquent jamais Roe quand elles jouent à *Qui a un frère sexy ?*. Ni grand ni sportif, il n'a aucune chance.

Mais je ne peux pas être la seule à avoir remarqué qu'il est craquant, si ? À quel moment j'ai percuté, d'ailleurs, et où étais-je à ce moment ?

— Bref, vendredi. Tu te rappelles la manif devant la Cave ?

— Ouais. Avec Fiona, on essayait des robes quand les Enfants de Brigid ont débarqué. Ils se plaignaient de la vitrine. Et deux, trois heures plus tard, ils avaient réuni cette foule énorme. Trop bizarre.

— Exact. Tu as dû noter, aussi, qu'il n'y avait que des jeunes, des très jeunes.

— Oui, c'était dingue. Ils avaient tous notre âge. On a essayé de se renseigner, avec Fiona, mais on n'a quasiment rien trouvé.

— Pareil. Les journaux ne parlent jamais d'eux, pourtant il paraît que de plus en plus de jeunes se tournent vers le religieux. Ils intègrent des « organisations ».

Roe fait des guillemets avec les doigts. Je bloque sur le mot. *Organisations*. Où l'ai-je entendu, dernièrement ?

— À croire que… qu'il y a des journalistes qui enquêtent mais ne trouvent rien, ou qu'ils veulent parler mais n'en ont pas le droit.

— Comme pour la scientologie ? Ces mecs sont connus pour envoyer leurs avocats aux trousses de ceux qui enquêtent sur eux, non ?

— Exactement. Et ils ont l'air super forts pour attirer les jeunes ados vulnérables. Et je commence à me dire qu'ils ont peut-être… embarqué Lily.

— Oh…

Son raisonnement me laisse sans voix. En effet, c'est plausible. Carrément plus crédible qu'un enlèvement opéré par un personnage sorti d'un jeu de tarot.

Je me sens très bête et très gamine, tout à coup.

— Ils en pensent quoi, tes parents ? Et les *gardaí* ?

— Ils ne m'écoutent même pas, dit-il en haussant les épaules. Ils n'ont qu'une idée en tête : « réduire le plus possible mon traumatisme »… comme si ça se *décidait*.

— Tu dois te sentir seul, chez toi, je lui souffle.

Ça me démange si fort de lui caresser le bras que je me pince.

— Est-ce que tes parents aussi sont devenus hyper stricts ? j'ajoute.

— Non, c'est le contraire. Bizarrement, c'est comme s'ils ne me voyaient plus. Le plus drôle, c'est qu'ils étaient très autoritaires, avant. Dîner à heure fixe, interdiction de traîner dehors après l'école, les devoirs avant la télé, tout ça. Maintenant, c'est à croire qu'ils ont compris que… ça n'avait aucune

importance.

Roe s'arrête, prend une poignée de terre. Il en sort un caillou qu'il fait rouler entre le pouce et l'index. Un tout petit caillou qui me rappelle le pendentif que papa m'a rapporté du Portugal.

— Je crois qu'ils sont encore en état de choc. Comme s'ils avaient oublié qu'ils ont un autre enfant. Hier soir, je suis sorti à vingt-deux heures et rentré à une heure passée. Je crois qu'ils n'ont même pas remarqué. Maman était dans son fauteuil, le regard dans le vide.

Il se tourne vers la rivière, jette son caillou qui ricoche deux fois à la surface avant de couler.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je me suis baladé. Je suis passé à l'Armée du Salut, voir s'ils savaient des choses sur les Enfants de Brigid. Chou blanc. Après ça, j'ai juste marché. Et écouté de la musique.

— Si tu penses tenir une piste, tu devrais t'inscrire à leur groupe Facebook. C'est là que ça se passe, apparemment. On a tenté le coup, Fiona et moi, mais à ma connaissance, ils n'ont pas répondu. Ils doivent faire… super gaffe.

Je lui montre la page sur mon téléphone. Il sort le sien, se connecte et clique sur « Rejoindre ce groupe ».

— Je vais assister à une de leurs réunions, annonce-t-il. En jouant la carte du jeune vulnérable un peu artiste. Leur faire croire que j'ai besoin d'aide, quelque chose comme ça. Ça me rapprochera peut-être de Lily. Honnêtement, ça ne m'étonnerait pas qu'elle soit dans un camp chrétien, vêtue d'une toile de jute, en train de récolter des haricots.

— Grave. Et qu'elle croie voir la Vierge dans une carotte.

On rigole, et c'est tellement bon. Imaginer un autre sort pour Lily. Une histoire qu'on trouvera drôle un jour, quand on y repensera tous ensemble.

Et la soirée passe comme ça. On suit la rivière jusqu'aux abords du centre-ville, on se dévoile, on se raconte qui on est vraiment, et comment on était, quand on s'est connus. On ressort des souvenirs de nos enfances voisines. Des instants où on s'est croisés, comme deux planètes dont les orbites se rapprochent brièvement.

Je reçois un SMS de mon père et un de ma mère, tous les deux visiblement paniqués. Comme s'ils venaient de se rendre compte qu'ils ne m'ont pas vue depuis deux heures. Je leur réponds que je promène Tutu avec Fiona.

PENSE À RENTRER, m'envoie maman.

— Une fois, poursuit Roe, Lily a été invitée à un anniversaire. Elle était dans sa phase Enid Blyton et, dans un livre, elle avait trouvé un jeu crétin : une espèce de cache-cache à l'envers, auquel jouaient les petits Anglais.

— Tellement protestant de sa part, je plaisante.

— Hé, ça va, réplique Roe en levant les yeux au ciel. Je te rappelle que je suis dans un lycée catho de mecs, donc j'ai déjà ma dose.

Il fronce les sourcils et reprend :

— Il s'appelait comment, déjà, ce jeu ?

— Les Sardines !

— Exact !

— Oui, je me souviens.

— On était cachés sous le lit de mes parents.

Et dans la foulée, tout me revient. On était allongés, tout raides, sous un lit en fer forgé. J'ai tourné la tête, il était là. Lui. Ce grand maigre aux cheveux noirs. Les dents de devant écartées, un doigt sur ses lèvres closes. « *Ciúnas !* avait-il chuchoté. *Ciúnas*. »

— Tu m'as dit de me taire en irlandais, je lui rappelle. Tu m'as dit « *Ciúnas !* », comme un prof. Je t'en ai voulu à mort.

— Purée, j'étais vraiment un sale petit prétentieux, s'exclame-t-il en levant les yeux au ciel à l'évocation de ce souvenir. Je te demande pardon.

— Pas grave. Au moins, par rapport à toi, j'avais l'impression d'être cool.

— Tu sais, parfois j'oublie à quel point tu peux être vache, et bim, tu me le rappelles…

Maman me passe un coup de fil, inquiète. Je lui explique que je promène toujours le chien. « Encore ? » dit-elle d'une voix soupçonneuse. Du coup, on fait demi-tour.

On repasse sous le tunnel, l'endroit est si sombre que je ne vois même pas mes mains quand je les remue devant ma figure. Le chemin est étroit, de la largeur d'un placard, je dirais. Tutu part en boulet de canon pour aller renifler la berge. Roe et moi avançons avec plus de difficulté. L'étroitesse et le noir nous empêchent de rester côte à côte, alors je me cale derrière lui. Je m'efforce de tenir son rythme mais mon pied heurte une bouteille de bière.

Je titube, mouline des bras et m'écrase contre l'épaule de Roe.

— Hé, hé ! fait-il en me rattrapant.

Il passe un bras autour de mes épaules pour m'aider à reprendre l'équilibre.

On reste un moment, dans le noir absolu. J'ai le côté gauche de mon corps plaqué contre la paroi humide et froide du tunnel et mon flanc droit blotti contre le corps chaud de Roe. Je peux sentir les mouvements légers de sa cage thoracique tandis qu'il respire.

Je ne bouge pas. Je ne pense pas.

Non, mensonge.

Je cogite *énormément*.

Je me dis : *S'il doit m'embrasser, c'est le bon moment*. Il lui suffirait de tourner la tête, se pencher de quelques centimètres pour qu'on soit nez à nez, lèvres contre lèvres. Un mouvement qui, bien exécuté, n'en serait presque pas un, mais qui changerait tout.

Je sens son corps qui pivote. Nous voilà face à face. Je ne vois toujours rien, mais je sens son souffle sur ma lèvre inférieure. Il pose ses mains sur mes épaules.

Ma peau ne demande qu'à être touchée. Elle m'implore comme jamais, plaidant comme une avocate au tribunal. *Mademoiselle Chambers, au vu des preuves qui vous sont présentées, vous constaterez que ce garçon a envie de vous toucher ; il conviendrait que vous passiez vos jambes autour de sa taille et l'embrassiez jusqu'à ce qu'il s'écroule.*

Une voiture passe, les phares transpercent le tunnel d'une lumière blanche.

Une lumière qui brise le moment. Roe reprend ses esprits. Il recule, ses mains glissent sur mes bras puis il les retire complètement.

— Tiens, tiens, finit-il par commenter. Regarde un peu qui joue encore aux sardines…

Et pour la seconde fois de notre nouvelle amitié, Roe O'Callaghan m'abandonne dans ce tunnel.

17

CETTE NUIT, je rêve encore à la Gouvernante. Une sensation glaciale me réveille et mon souffle produit des petits nuages blancs.

Dans mon rêve, je suis la Gouvernante le long de la Beg mais elle reste toujours un pas devant moi. Je tente de la saisir par sa robe, par ses cheveux mouillés, d'attraper ses doigts noueux et glacés – en vain. Quand on arrive dans le tunnel, elle se retourne. C'est alors que l'eau monte. L'eau boueuse de la rivière qui m'emplit le ventre et les poumons, se déverse par ma bouche, crasseuse, avec son goût de cuivre.

Par moments, j'ai l'impression que Lily est là, qu'elle nous observe. Je ne saurais l'expliquer ou l'exprimer plus précisément, c'est une sensation qui n'a de sens que dans la logique de ce rêve, de l'univers de la Gouvernante. Lily est ici, mais invisible.

Lundi matin, je retrouve Roe dans le bus.

— Hé, me salue-t-il en s'écartant pour me faire de la place. Oh là… Tu vas bien ?

— Oui, je lui réponds aussitôt.

J'inspecte mon uniforme au cas où il serait taché.

— Pourquoi ?

— On dirait que tu n'as pas dormi de la nuit. Crois-moi, je sais ce que ça fait.

— Effectivement, je n'ai pas beaucoup dormi.

Je me tâte pour lui parler des rêves, de la Gouvernante et de l'impression que Lily est à portée de main mais incapable de se montrer. Non, c'est trop énorme. Trop bizarre. Trop bête. D'autant que sa théorie à lui, avec les EDB, est solide, même si je trouve qu'elle sonne un peu faux.

— Je m'inquiète pour elle, c'est tout, j'avoue. Et puis… je sais pas, j'ai la sensation qu'elle n'est pas loin.

Roe hoche la tête, comme soulagé d'avoir une partenaire de mélancolie.

— Tu fais quoi, ce soir ? reprend-il.

— Rien.

— Il y a une réunion des EDB en ville. Ils ont validé ma demande sur Facebook. Ça te dit de venir ?

— Euh… OK. Si tu penses qu'on ne risque rien.

— Pardon ? Tu as peur de te faire laver le cerveau, Chambers ?

Oh mon Dieu. Il a utilisé mon nom de famille. Que le ciel me protège des musiciens canon qui m'appellent par mon nom de famille.

— Non ! je réplique, une octave plus haut que je l'aurais voulu. C'est bon.

— Ça commence à 20 heures. Rendez-vous à la rivière vers 19 heures. On ira ensemble à pied.

— Parfait.

Super. La rivière. Le lieu des cauchemars et du rejet sexuel à répétition.

Toute la journée, l'école ne parle que de Lily et de la bonne femme. Pour les filles, j'ai l'impression que ce rebondissement enlève tout le côté glamour de l'affaire. Fuguer avec un inconnu – voire se faire kidnapper – a le parfum du danger. S'enfuir avec *une inconnue*, ce n'est plus pareil.

Je surprends une conversation :

— Je crois que ça veut dire qu'elle était lesbienne.

— Mais tout le monde savait que Lily O'Callaghan était lesbienne !

— T'as pas vu son frère ?

— Carrément. On dirait que c'est de famille…

Je sors sans que personne semble me remarquer.

À midi, je raconte à Fiona le coup du quasi-baiser dans le tunnel. Mon histoire la met hors d'elle, ce qui me rassure.

— Ça se fait tellement pas ! s'écrie-t-elle. Il peut pas… Qu'est-ce qu'il a fait, déjà ?

— Ben, justement… rien du tout. Il m'a rattrapée alors que j'allais tomber, et on s'est retrouvés… je sais pas… face à face… Très proches.

— C'était plus sexy la première fois. Raconte-moi encore.

Je recommence. L'obscurité. Nos corps en contact. Son souffle chaud sur ma lèvre. La façon qu'il a eue de prononcer « Regarde un peu qui joue encore aux sardines ».

— Oh pitié ! Achevez-moi !

— À ton avis, pourquoi il me… pourquoi il m'allume, comme ça ?

— Ne sois pas si gênante.

— Non mais tu m'as comprise. Apparemment je lui plais. Et il veut passer du temps avec moi. Et…

— Maeve. Sa sœur a disparu. Tu imagines le bordel, dans sa tête ?

Pas la peine d'imaginer. J'ai eu droit aux cauchemars, à la culpabilité, à l'effet cosmique du jeu de tarot. Je ne peux pas totalement exclure la possibilité que les cartes soient liées à la disparition de Lily.

Mais Roe est trop intelligent. Je ne dois surtout pas lui en parler. D'ailleurs, il tient peut-être une piste avec les EDB.

Et puis, pour être honnête, il pourrait m'inviter à une convention des amateurs d'asticots, que je dirais oui.

Je rentre à la maison à seize heures trente et prévois de faire mes devoirs, sortir Tutu, dîner puis sortir. Mais la réalité est tout autre. Je passe la fin

d'après-midi dans ma chambre, à m'épiler les sourcils en me reprochant de soigner mon look.

Ce n'est pas un rencard, Maeve.

Je repose la pince. Ma peau est rougie et m'élance. Comment les choses peuvent-elles aller à la fois aussi bien et aussi mal ? D'un côté, j'ai un nouvel ami hyper drôle à qui je semble vraiment plaire. Un canon qui aime passer du temps avec moi. De l'autre côté, mon école tout entière me prend pour une sorcière, une meurtrière, et je ne dors plus depuis des jours.

Vu le froid qu'il fait, il est inutile que je me donne du mal, côté vêtements. Impossible de paraître sexy et mature sous trois couches de pulls. Quand je retrouve Roe, j'ai l'impression d'être un bébé, avec mon duffel-coat bleu et mon bonnet en laine.

— Salut, me lance-t-il. Tu as le nez rouge.

— Quoi ?

Je me touche le nez, comme si ça allait arranger l'affaire. Roe sourit.

— Tu ressembles à l'ours Paddington.

Aïe.

— Euh… merci ?

— Tu as prévu des sandwichs à la marmelade ?

Il ne flirte pas. Il est mort de trouille et remplit l'air glacial de bavardage pour se rassurer.

On hésite à prendre le bus mais, après l'avoir attendu trois minutes en sautillant pour se réchauffer, on lâche l'affaire. Et nous voilà partis à pied, dans le noir, l'herbe gelée crissant sous nos pieds. Les blagues nulles finissent par se tarir. Au bout d'un moment, Roe reprend la parole.

— Maeve.

— Hmm ?

— Parle-moi d'elle.

— De qui ?

Je joue l'idiote et il ne se donne même pas la peine de répondre.

Je soupire, shoote dans une motte de terre.

— Tu veux savoir quoi ?

— Je sais pas… On ne se voyait pas trop, les dernières années. Nos parents ne plaisantaient pas avec les activités extrascolaires et les devoirs. Même quand on était petits, on avait l'impression d'habiter dans des fuseaux horaires différents. Elle était toujours à ses leçons de violoncelle, dans sa chambre, ou sortie avec toi.

Il pousse un soupir ; j'ai presque envie de m'excuser d'avoir été amie avec sa sœur. Cette amitié exclusive. Je n'aurais jamais cru que Roe ait eu envie de se joindre à nous.

— Je ne lui reproche rien, reprend-il. Moi-même je me suis terré six bonnes années dans ma chambre avec ma guitare. Sans jamais m'intéresser à son univers. Mais maintenant… je le regrette, Maeve. Elle est ma seule sœur. On ne se disputait même pas. Chez nous, ça n'arrive jamais, pas même à mes

parents. On… cohabite sans frictions.

C'est bien ce qui m'attirait, chez les O'Callaghan. La possibilité de regarder des dessins animés tranquillement dans une pièce pendant que les adultes regardaient les infos dans l'autre. Ce calme, cette propreté. Les jouets que Lily et Roe ne cassaient ni ne se prêtaient jamais. Et quand on s'ennuyait trop, on pouvait toujours aller chez moi. À aucun moment il ne m'est venu à l'idée que Roe n'avait pas cette possibilité. Maintenant que j'y pense, il n'a jamais eu d'amis.

Bien sûr, tout ça ne me regarde pas vraiment. Alors je lui parle de Lily.

— Tu savais qu'elle était gauchère ?

— Oh, Chambers ! J'ai dit qu'on n'était pas proches, pas que c'était une étrangère.

— Non, d'accord, mais tu savais qu'elle s'était entraînée à écrire de la main droite ?

— Pardon ?

— Sérieux. On devait avoir… onze ans ?

Je marque une pause pour bien me rappeler.

— Elle disait qu'elle voulait avoir une seconde écriture, en cas de besoin.

— Besoin de quoi ?

— Aucune idée. Si ça se trouve, elle… prévoyait de devenir faussaire ? Elle savait peut-être depuis toujours qu'elle fuguerait.

— Tu penses qu'elle a fugué.

— Je sais qu'elle est partie de chez vous de son plein gré. Et toi aussi. Avec cette… femme.

Avec la Gouvernante. Dis-le. Les sorcières connaissent le vrai nom des choses.

— Exact. Avec cette femme.

Il ralentit, sort son téléphone, s'oriente d'après la flèche bleue qui s'affiche.

— On arrive ? je lui demande.

— Je crois, oui. L'invitation disait « Elysian Quarter » mais je ne connais pas, et Google Maps non plus, on dirait.

On est dans une ruelle en lisière de la ville. Entre deux rangées de ce qui ressemble à des immeubles d'habitation anonymes. Un peu plus loin, l'enseigne jaune d'un pub clignote, mais rien dans les parages ne ressemble à un lieu de rendez-vous.

Je grelotte et tape des pieds.

— J'espère que ce sera chauffé.

— J'espère aussi. Il paraît qu'il doit neiger, dans la nuit.

— La neige ne tient jamais, ici…

À cet instant précis, deux garçons et une fille nous doublent en nous bousculant un peu. On échange un haussement d'épaules et on leur emboîte le pas. Ils sonnent à la porte d'un immeuble, nous dévisagent sans rien dire.

— Salut, je fais.

Je ne supporte pas cette tension.

— Salut, répond un des garçons d'une voix neutre.

Il doit avoir deux ou trois ans de plus que moi, et il a les yeux un peu larmoyants, bordés de rouge comme s'il venait de pleurer, alors que pas du tout, c'est juste son visage.

La sonnerie retentit, puis la porte s'ouvre. On entre dans un hall élégant et on prend la direction de l'ascenseur.

Roe me montre l'écran de son portable. *Appartement 44, 8e étage, Elysian Quarter.*

On ne s'est donc pas trompés. On monte dans la cabine avec les trois autres jeunes, les coudes serrés pour ne pas se gêner. Roe appuie sur le bouton 8. Ce n'est qu'à ce moment-là que je me sens suffisamment à l'aise pour observer nos compagnons dans le miroir.

La fille me fait penser à Lily, sans que j'arrive à me l'expliquer. Elle ne lui ressemble pas du tout mais elles ont un je-ne-sais-quoi en commun. Comme un malaise. Le sentiment d'être incapable d'interagir avec le monde physique.

— Vous venez pour la réunion ? je demande.

Personne ne répond mais la fille hoche la tête inconsciemment, et Roe lui sourit.

— J'ai hâte d'y être, lance-t-il sans la quitter des yeux.

Elle finit par lui rendre son sourire.

— C'est ta première fois ?

— Ouais. J'ai reçu l'invitation aujourd'hui. Ça me fait super plaisir qu'ils m'aient accepté dans le groupe Facebook.

— Tu as dû attendre combien de temps ? l'interroge la fille, visiblement captivée.

— Deux jours.

Les garçons échangent un regard vif ; la fille fait un « oh » avec les lèvres.

— Deux jours ! s'écrie-t-elle. Moi j'ai attendu *deux semaines*.

Les portes s'ouvrent et on s'engage dans le couloir. Ça sent le chlore. La fille me voit renifler et m'adresse un sourire.

— C'est parce qu'on est près du toit, explique-t-elle. Il y a une piscine, là-haut, et cet été on aura le droit de l'utiliser !

Quand on arrive à l'appartement 44, les garçons toquent et je m'attends presque à ce qu'ils prononcent un mot de passe. Mais pas du tout. Le battant s'ouvre, un grand blond tout sourire nous fait entrer. Je le reconnais immédiatement : il était à la Cave.

— Clara ! Ian ! Cormac ! fait-il.

Il bloque un peu sur Roe et moi.

— Rory…, reprend-il avec un sourire engageant. Ravi que tu aies pu venir. Je suis Aaron, chef de section. Je t'en prie, fais comme chez toi.

Il serre la main de Roe si fort que les articulations de ses doigts blanchissent.

— Et tu as amené une invitée, ajoute-t-il en m'inspectant. Tu sais, nous

avons une politique très stricte sur la question. Notamment pour une première réunion. Ce n'est pas autorisé, Rory.

— Oui, je suis désolé, bredouille Roe. Je n'ai pas réfléchi, je me suis dit que ce serait bénéfique pour Maeve et…

L'homme lève une main.

— Ne te bile pas, Rory. Pour cette fois, nous allons faire une exception.

Il se tourne vers moi et enchaîne :

— Bonsoir, Maeve. Je suis Aaron.

Il jette un coup d'œil à mon duffel-coat, et sourit à nouveau.

— Je peux te débarrasser ?

J'ôte mon manteau et le lui tends.

— Waouh, s'extasie-t-il d'une voix proche du flirt. Et moi qui m'attendais à ce que tu portes une robe de mariée en dessous.

18

Il y a des années de ça, Lily et moi avions regardé un documentaire sur les sectes. C'était passé très tard sur Bravo, et la bande-annonce qui avait tourné pendant des semaines disait : « Découvrez comment un homme peut pousser de jeunes Américaines ordinaires à… tuer. »

C'était hyper vendeur. Un type capable de vous inciter à commettre des meurtres ? Mais comment donc ?

Le documentaire était diffusé à une heure du matin, alors on avait organisé une soirée pyjama chez moi. Je ne m'en souviens plus tellement, à part qu'il y avait bel et bien l'interview d'un ancien gourou connu pour recruter des adolescentes. Le journaliste lui a demandé comment il s'y prenait. Simple, a répondu le type. Il se contentait d'approcher des groupes de filles dans les centres commerciaux, de se focaliser sur l'une d'elles et de lui dire qu'elle avait de beaux yeux.

« Si elle répondait "merci", ou si elle riait, je passais mon chemin, avait-il expliqué. Par contre, si elle tentait de détourner le compliment, ou si elle baissait les yeux, je lui demandais son numéro. Parce que ce genre de filles, c'est celles qui ont un vide en elles. »

Dans l'appartement d'Elysian Quarter, j'ai la même impression.

Je suis là, au milieu d'une foule de gens qui ont un vide en eux.

Ils sont une trentaine et ont tous entre douze ans et la vingtaine. Tous boivent du jus d'orange dans des verres à vin. La nervosité est palpable : ils mettent une main devant la bouche quand ils rient, et se mordent la lèvre quand ils écoutent. Individuellement, ils n'ont rien de trop bizarre, mais ils diffusent collectivement une impression de malaise. Ils sont debout, par groupes de trois ou quatre, les épaules légèrement voûtées. Rien dans leur posture n'exprime « Hé, viens donc nous parler ».

L'appartement est grand, décloisonné, très aéré, façon salon de sitcom. Nous gravitons tous devant une immense fenêtre qui domine la ville.

— C'était quoi, cette histoire de robe de mariée ? m'interroge tout bas Roe.

— Oh, je rougis. Avec Fiona, on est allées essayer des robes de mariée à la Cave, le jour de la manif. Aaron faisait la leçon au manager.

Roe a l'air perdu, alors je me dépêche de préciser :

— Pour rire, hein. On essayait ces robes *pour s'amuser*. Et Fiona a expliqué aux mecs qu'elle ne croyait pas en Dieu.

— Whaou…

Une petite voix flûtée pépie derrière nous :

— Moi non plus, avant, je ne croyais pas en Dieu.

On se retourne et on découvre une fille minuscule d'environ dix-sept ans, le front barré d'une longue frange.

D'une voix hésitante, je lui lance :

— Hello.

— Pour moi, c'était n'importe quoi. Après, j'ai entendu parler des *Magdalene laundries*, ces institutions où on enfermait les jeunes filles qui avaient eu le malheur de tomber enceintes, et je me suis dit, *Purée, l'Église catholique a vraiment ravagé l'Irlande*.

— Mais ensuite… tu as changé d'avis ? l'interroge Roe.

— J'ai compris que ce n'était pas l'Église qui avait ravagé l'Irlande, mais les mauvaises *gens*.

J'ai envie de lui poser davantage de questions mais, au même moment, l'homme qui nous a fait entrer se plante au milieu de la pièce et fait tinter son verre avec une cuillère.

— Tout le monde en cercle. En cercle.

Le silence s'abat sur la salle et chacun s'assied en tailleur, en rond, par terre. Roe et moi aussi. Je ne veux surtout pas me faire remarquer, même si j'ai déjà l'impression d'avoir un gros point rouge sur le front qui me désigne comme athée. Ma voisine se décale un peu. Je sens qu'elle préférerait être ailleurs.

— Bonsoir à tous ! enchaîne Aaron.

Lui seul est debout. Contrairement à vendredi, il ne porte pas de costume, ce qui le rajeunit. Je lui donnerais vingt-cinq ou vingt-six ans. Jean, sweat à capuche Hollister, Converse rouges.

— Comment ça va, ce soir ?

On marmonne des « bien » et des « ça va ».

— Oh, allez ! Je sais que vous allez mieux que ça. Comment *ça va*, ce soir ?

Cette fois c'est un grand éclat de rire qui retentit.

— SUPER ! s'exclame un mec, provoquant un autre rire.

— Super ? Pour tout le monde ? Je ne vous entends pas, ça va super pour tout le monde ?

L'atmosphère se détend.

— OUI !

— J'aime mieux ça, dit l'homme en souriant. Alors voilà, nous avons des petits nouveaux parmi nous ce soir, et j'ai pensé qu'on pourrait commencer par un petit jeu. Histoire de s'échauffer. Ça vous va ?

— Ouais !

Aaron a l'accent du sud des États-Unis, ce qui apporte une touche de glamour improbable à ce joli appartement irlandais. En revanche, l'échange m'a l'air un peu trop répété, forcé.

— Voyons un peu, laissez-moi réfléchir, fait Aaron.

Il joint ses index et ses pouces pour former un triangle devant sa figure, comme un geste de prière un peu relâché.

— OK, j'ai une idée. Qui a envie de jouer à *Deux vérités et un mensonge* ?

Un murmure d'hésitation parcourt le cercle.

— On se détend ! C'est moins flippant qu'il n'y paraît. Le principe, c'est que chacun fait deux confidences et dit un mensonge. Et les autres devront deviner le mensonge. C'est un exercice qui se pratique en cours de théâtre, pour faire connaissance. Bon, OK, je commence.

Il refait le coup du triangle puis se promène autour du cercle, un sourire aux lèvres.

— Alors voilà… Je m'appelle Aaron. Mes parents sont divorcés. J'adore Billy Joel.

Il pivote sur lui-même et pointe un doigt sur la fille minus.

— Katie. Quel est le mensonge ?

— Tu… adores Billy Joel ? propose l'intéressée.

— Raté, fait Aaron en souriant. Je suis vraiment fan. Par contre, mes parents sont toujours mariés. Ils nagent dans le bonheur depuis vingt-deux ans.

Katie rougit violemment, les autres gloussent un peu.

— Parfait, à vous de jouer. Commençons par un nouveau visage… Rory.

— Euh… d'accord, bredouille Roe. Je, euh… je joue de la guitare. Mon anniversaire tombe en juin. Et ma sœur est un poisson.

Nouvel éclat de rire collégial. Aaron nous gratifie d'un bref sourire sans chaleur.

— Pas mal pour une première fois, dit-il. J'ai hâte de rencontrer ta sœur. Enid, à toi.

Celle-ci est assise à droite de Roe. Aaron nous interroge dans le sens des aiguilles d'une montre, je n'ai donc pas à stresser avant un bout de temps. Enid a les cheveux foncés et serait plutôt pas mal si elle arrêtait de plisser le front.

— OK, fait-elle. Je fête mes vingt et un ans cette semaine. Je suis atteinte d'hyperlaxité.

Elle a sorti ça super vite, comme pour se donner du courage avant de balancer un truc énorme. On sent l'attention qui monte d'un cran. Et brusquement :

— J'ai couché, sans protection, avec un homme qui avait deux fois mon âge.

Silence. Je tente de capter le regard de Roe, avec une expression qui veut dire « Tout ça pour *ça* ? ».

Aaron s'accroupit devant Enid. Il la scrute avec une intensité qui laisse penser qu'ils se connaissent très bien.

Puis il va pour lui prendre la main.

— Tu permets, Enid ? souffle-t-il.

Elle lui tend la main et Aaron la saisit délicatement, au vu de tout le monde. Je sens les regards des autres filles qui observent la scène avec envie. Envie de tenir la main d'Aaron. D'être l'unique objet de son attention 100 % US. Proche comme je le suis, je note qu'Enid tremble et rosit.

Je détourne le regard.

Après un silence, Aaron reprend la parole, tout en massant délicatement la paume d'Enid.

— Oh, Enid. Tu ne souffres pas d'hyperlaxité, je me trompe ?

— Non, chuchote la fille.

Elle semble au bord des larmes.

— Ce n'est rien, ma belle. Je t'assure. Tu ne l'as pas voulu. Ce n'est pas ta faute.

Je me demande si j'ai raté quelque chose. Enid a vingt ans, quand même. Coucher avec un type deux fois plus âgé n'est sûrement pas *génial*, d'accord, mais on ne va pas en faire tout un plat.

Aaron lui passe un bras autour des épaules, la berce, et très vite Enid se met à sangloter. Sa nervosité envolée, elle gigote comme un agneau qui tète son biberon, gagnée par la sérénité. Elle est en sécurité, protégée, au chaud, aimée.

On observe tous la scène en retenant notre souffle. Roe et moi échangeons un regard, éberlués. J'ignore à quoi on s'attendait en venant ici, mais sûrement pas à cela.

Dans un murmure pas très discret, clairement destiné à ce que tout le monde l'entende, Aaron annonce à Enid qu'il prendra de ses nouvelles en fin de séance, et qu'ils pourront mieux discuter de cette affaire. Puis il se dégage de l'étreinte et passe au suivant.

— Cormac, dit-il. Deux vérités et un mensonge.

— Je… j'aime les sports gaéliques. Mon super-héros préféré est Ant-Man. Et… euh…

— N'aie pas peur, Cormac. Nous t'écoutons.

— Et une fois, j'ai euh…

— Parle.

— Je… me suis rasé les jambes. Pour voir ce que ça ferait.

Roe ouvre des yeux tout ronds. La tension était déjà montée d'un cran avec l'intervention d'Enid, là elle atteint le plafond.

— Hé, enchaîne Aaron en tapant des mains. Cormac ! C'est tout ce que tu as ? Mec, mais pourquoi tu stresses ? Ce n'est rien, ça. Juste de la curiosité. Bon, attends, tu fais du sport, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

— Ouais.

— Les nageurs se rasent les jambes, tu ne savais pas ? Comme un tas d'autres sportifs. Cela ne veut rien dire. Et sûrement pas que tu es gay. Enfin, je ne t'apprends rien, quand même ?

— Non, non, fait Cormac d'une voix pas bien rassurée.

— Tu le sais aussi bien que moi, personne n'est *naturellement* gay. Autrement ce serait justement la fin de la nature, OK ?

Il se tourne vers le reste du groupe, les paumes levées comme pour dire « Je me contente d'exposer les faits ».

— Les animaux ne pourraient pas se reproduire. Les humains non plus. Par conséquent, ceux qui éprouvent ce genre de sentiments ont un truc qui débloque, si vous voyez ce que je veux dire. Ils ont comme de la gadoue sur le pare-brise, une couche de pensées bizarroïdes, négatives, qui les plonge dans la confusion, et qu'ils feraient mieux d'essuyer.

Il hausse les épaules puis il sourit et conclut :

— Autrement, comment voulez-vous qu'ils conduisent ?

Tout le monde se marre, Cormac plus que les autres.

Mes muscles se raidissent, mes ongles s'enfoncent dans mes paumes, y imprimant des croissants de lune. Ça me rappelle les discours entendus pendant la campagne du référendum sur le mariage pour tous. Mais à l'époque, c'étaient des vieux bonshommes qui les tenaient. Pas des jeunes Américains en sweat et Converse.

Aaron poursuit la séance et les révélations deviennent de plus en plus intenses. Quand Enid a parlé, j'ai cru qu'elle n'avait pas compris les règles. En fait, c'est Roe qui a eu tout faux avec son histoire de poisson. Ce n'est pas un jeu rigolo mais une confession publique.

Et bizarrement, Aaron n'a pas vraiment à pousser les gens. Chacun est déjà incité à parler par l'aveu précédent. Tout le monde est séduit par l'idée de recevoir l'attention entière d'Aaron, ses mots d'encouragement, son accolade.

Une fille avoue avoir embrassé sa meilleure copine. Aaron lui assure qu'elle ne l'a pas voulu, qu'elle a été manipulée, dévoyée.

Un garçon confesse avoir des pensées suicidaires. Aaron lui explique que c'est naturel, normal, de vouloir trouver des solutions par soi-même quand la vie te bouleverse. Mais la vraie réponse consiste à essayer de changer son environnement, et non à se faire du mal. Il faut consacrer sa vie à un travail positif.

Et ça n'arrête pas. Certains pleurent. Plus le temps passe, plus je suis convaincue que Lily n'aurait jamais adhéré à tout ça. Elle n'aurait jamais permis qu'on lui raconte que les homosexuels n'existent pas, ou qu'ils sont « dans la confusion ». C'est d'ailleurs la réponse qu'Aaron sert à tout le monde ou presque. Ceux qui couchent sont « dans la confusion ». Les gays, pareil. Ceux qui dépriment aussi.

— Maeve ?

— Euh… j'ai seize ans. J'ai un chien. Et je…

À force d'écouter les autres, je n'ai rien préparé. Je n'ai pas de bon mensonge à ajouter à mes « vérités ».

— … j'ai repoussé ma meilleure amie, et j'ai peur de ne plus jamais la retrouver.

Les mots tombent comme des jetons d'un distributeur. Bruts, maladroits et carrément malvenus. Pourquoi ai-je dit ça ? Et ici, surtout… qu'est-ce qui m'a pris ?

Aaron me fixe du regard un moment. Je guette le speech de réconfort et de motivation. En vain. Il se contente de m'observer, les doigts en triangle. Un soupçon de dégoût dans les yeux, un infime froncement des narines, comme s'il sentait une mauvaise odeur.

Enfin, il prend la parole.

— Oh, Maeve, déclare-t-il tout simplement. Je suis sûr que tu sauras trouver la réponse.

Et c'est tout. Il tape dans ses mains et annonce dix minutes de pause.

Je n'y crois pas ! Je me sens offensée. Et mon câlin, alors ? Mon petit discours de motivation ? Je ne mérite pas l'attention d'Aaron, moi ? Son amour ? Comme les autres ?

Aaron va d'abord voir Enid, puis Cormac, et enfin le gars qui déprime.

Roe se tourne vers moi.

— Euh, je sais que c'est moi qui ai voulu venir mais c'était une mauvaise idée. Je ne pense vraiment pas que Lily participerait à ce genre de réunion. Pas toi ?

— Carrément. Tu crois qu'on peut s'en aller comme ça ?

— Oui, ce mec ne dira rien. Il a déjà assez de brebis dévouées comme ça.

— Ça marche, le temps de prendre mon manteau.

Je récupère mon duffel-coat dans un placard et, quand je retourne auprès de Roe, je le trouve en grande conversation avec Aaron.

— Tu ne vas pas déjà nous quitter, Rory, quand même ?

Roe m'adresse un regard nerveux.

— Si… J'ai promis à Maeve qu'on ne rentrerait pas trop tard.

— Écoute, tout le monde n'est pas à l'aise pour partager. Mais je pense que la seconde partie de la soirée devrait te plaire. On sera davantage dans l'action. On va tenter de déterminer comment on peut devenir des agents du changement et mettre en pratique nos idées. Ton concours nous sera très précieux.

— Je suis prête, j'annonce bien fort en boutonnant mon manteau.

Aaron me regarde comme si j'étais une mouche qui l'importunait. Il s'approche ensuite de Roe.

— Écoute, je sais, Rory, tu as l'impression d'être différent, tu te sens un peu perdu, comme si, peut-être, tu n'étais… *pas comme les autres garçons*. Mais…

Je repense au documentaire sur les sectes. La faculté des gourous à repérer les individus qui ont un vide en eux. Le détail qui leur permettra de les contrôler.

Aaron a vu le vide en Roe. Mais pour une raison qui m'échappe, il n'a pas vu le mien.

Alors, pour la première fois de ma vie, j'éprouve une puissance

incroyable, incandescente.

— Il faut qu'on y aille, je répète plus haut. Merci de nous avoir invités.

Je prends Roe par la main, fermement, et l'entraîne vers la porte. Il me suit. La dernière chose que je vois avant que la porte claque, ce sont les visages interloqués d'Aaron et des Enfants de Brigid.

19

ON MONTE DANS L'ASCENSEUR en faisant tous les deux semblant de ne pas remarquer que je lui tiens toujours la main.

On franchit le hall, puis la cour, et nous revoilà dans la rue.

Toujours.

Main.

Dans.

La.

Main.

— Oh, t'as vu ? s'écrie soudain Roe. Il neige pour de bon.

Il me lâche la main, les paumes relevées. Il a raison. De minuscules flocons blancs se déposent sur sa peau.

— Waouh…, je m'extasie.

Je tends les mains à mon tour, puis j'enchaîne :

— Je ne sais pas ce que ça signifie mais c'est sûrement un… signe.

On regagne l'arrêt de bus, où l'écran électronique nous annonce que le prochain sera là dans deux minutes. On pousse un soupir de soulagement et on s'assied sur le banc.

— C'était quoi, ce délire, Maeve ? m'interroge Roe. Ce n'était même pas une réunion religieuse. Juste une séance de manipulation flippante.

— Je dirais que leur petit jeu leur sert à briser les gens puis à les reconstruire. Va savoir, l'aspect religieux intervient peut-être plus tard. Une fois que tu es accro à Aaron et ses accolades.

— D'après toi, des réunions comme ça, il y en a combien qui se déroulent en ce moment, dans tout le pays ? Des dizaines ?

— Avec d'autres Aaron ? Possible.

— Lily ne tremperait jamais dans des trucs pareils. Jamais de la vie. J'en suis certain.

— Qu'est-ce qui te rend si sûr ? Perso, je ne lui ai pas vraiment parlé depuis plus d'un an. Je ne saurais pas dire en quoi elle croit. Toi non plus, d'ailleurs.

— Je t'assure, insiste Roe d'une voix déterminée. Ne me demande pas pourquoi, mais je sais que j'ai raison.

— OK. Disons qu'on lâche cette piste.

— Voilà.

Il fait signe au bus qui arrive puis ajoute :

— Et il ne nous en reste plus d'autre.

On grimpe dans le bus, on valide nos billets et on s'assied. Je lui expliquerais bien qu'il nous reste encore une piste. Une bonne grosse piste qui brûle au fond de ma poche, et qui ne m'a plus quittée depuis qu'elle a reparu dans mon tiroir.

Je sors le jeu de cartes.

— Oh non, souffle Roe avec un rire amer. C'est reparti.

— Tu préfères que je les range ? J'avais un truc à te dire…

— Vous êtes vraiment pareils, tous les deux.

— Qui ça, *tous les deux* ?

— Toi et l'Américain, Aaron.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ?

La simple suggestion me hérisse. Je me cale contre la vitre, un froid s'installe là où nos cuisses se touchaient jusque-là.

— Tu forces les gens à te confier leurs problèmes, et ça te donne du pouvoir sur eux. Tu te sers de leurs histoires pour les manipuler.

Ça me scie.

— Tu ne le penses pas vraiment, quand même ?

— Non. Pas vraiment. Mais reconnais que vous avez des points communs.

— Mais je ne force personne, moi !

— Aaron non plus, d'une certaine façon.

— Pourquoi tu dis ça, à la fin ?

— Arrête un peu de te sous-estimer.

Je lève les yeux au ciel.

— Tu crois franchement que c'est le bon moment pour parler confiance en soi ?

— On se comprend mal : tu as une opinion de toi-même si faible que tu sous-estimes complètement l'effet que tu as sur les autres. Le fait que ce que tu leur dis – ou ce que tu ne leur dis *pas* – a de l'importance.

— Je me suis déjà excusée, pour Lily.

— Je ne parlais pas d'elle. Mais de tout le monde. Prends tes responsabilités, à la fin, Maeve.

Je fourre les cartes dans ma poche et me tourne vers la vitre. Roe a-t-il vu juste ? Les séances dans l'Étouffoir, où la moitié de l'école est venue se confesser à moi… Est-ce que ça m'a donné du pouvoir ? Un peu, certes. Sauf que je ne m'en suis pas servie. Je n'en ai pas abusé. Pas comme Aaron.

Jusqu'à ce que Lily disparaisse, en tout cas.

Un frisson familier me parcourt. Lily a disparu. Elle a disparu à cause de moi. À cause de moi, des cartes et de la Gouvernante. J'appuie mon front contre la vitre.

— Hé, chuchote Roe. Il ne faut pas le prendre au sérieux. Je disais ça plutôt comme… un exercice de réflexion. Je m'excuse. Tu n'es pas du tout comme Aaron.

Garder ça pour moi me saoule. Je dois lui parler des rêves avec la Gouvernante. Même si c'est du délire, je dois crever l'abcès. Prononcer son nom à voix haute.

— Roe, je reprends, j'ai un truc à te dire. C'est à propos de la lecture que j'ai faite à Lily.

— Bon sang, tu ne vas pas remettre ça…

— Je te demande juste de m'écouter, OK ?

Je pousse un long soupir afin de me préparer.

— Alors voilà. Au cours de cette lecture, une carte est sortie. Une carte qui ne fait pas partie du jeu. Je l'avais déjà vue une fois mais je l'avais retirée du paquet parce que je ne trouvais d'explication nulle part sur sa signification. Et que… elle me faisait flipper. Elle montre une femme aux cheveux noirs, vêtue d'une robe de mariée, qui tient un couteau entre ses dents et… elle me fait flipper. Alors je l'ai coincée entre les pages d'un livre que j'ai rangé dans mon bureau. Mais ensuite, quand j'ai tiré les cartes à Lily, elle est réapparue.

— Tu peux me la montrer ? Tu l'as dans ton jeu ?

— Non.

Je me mordille la cuticule du pouce.

— Je n'ai plus pu remettre la main dessus depuis. Comme s'il fallait qu'elle soit… invoquée, quelque chose comme ça. Bref, je fais aussi des rêves. Je rêve de cette femme et, dans mon sommeil, j'ai l'impression que Lily nous observe. Qu'elle est là mais qu'elle ne peut pas se montrer.

Je marque une pause, guette la réaction de Roe. Il se contente de scruter le dossier du siège de devant en silence.

— Il y a autre chose, je reprends. Bon, tu vas trouver ça un peu… Enfin, bon. Mlle Harris m'a confisqué mon jeu après que Lily a disparu. Elle a carrément interdit les cartes à l'école. Mais samedi soir, après que ma mère m'a raconté que le laitier avait aperçu Lily avec une femme aux cheveux noirs, les cartes ont réapparu dans ma table de nuit. Comme si elles n'avaient jamais quitté ma chambre.

— Non, dit Roe en secouant la tête. Je ne te crois pas.

— Moi aussi j'ai du mal. Mais c'est bien ce qui s'est passé. Ce qui se passe encore.

— Tu penses que Lily a invoqué ce démon par accident, quand tu lui as tiré les cartes ?

Je me mords la joue, ravale la vraie réponse. La vérité, c'est que c'est moi qui ai dit à sa sœur « Je voudrais que tu disparaisses ». Ce n'est pas Lily qui a invoqué la Gouvernante. C'est moi. Ou bien nous deux.

— Ouais. C'est possible.

Je ne mens pas. Il est tout à fait possible qu'aucune de nous n'ait invoqué la Gouvernante, et que Lily soit partie filer le parfait amour avec son prof de

violoncelle. Roe n'a pas à savoir ce que j'ai dit. De fait, si on doit s'entendre sur cette affaire, il est impératif qu'il ne l'apprenne jamais.

Le bus s'arrête. On est rentrés à Kilbeg. On marche quelques minutes en silence.

— Où est-ce que tu la vois ? m'interroge ensuite Roe. Dans tes rêves, je veux dire.

— Ah, euh, près de…

Mon cerveau me souffle « … là où tu as refusé de m'embrasser », mais je résiste.

— Près du tunnel. Chaque fois.

— Allons-y, alors.

— Pardon ?

— On trouvera peut-être… je ne sais pas, moi, un indice ?

Je l'observe d'un air sceptique.

— Je ne suis pas sûre que…

Mon téléphone vibre. C'est papa.

Tu es où ?

Près de la rivière. Je rentre.

Sitôt la réponse tapée, je marque une pause. Ai-je vraiment envie que mes parents sachent que je suis près de la rivière, là où Lily a été vue vivante pour la dernière fois ?

Supprimer, supprimer, supprimer.

J'arrive. À toute. x

Sois prudente. Il y a du verglas.

— Allez, Maeve, insiste Roe. Je tiens à explorer toutes les pistes, même les plus loufoques. Toutes.

— OK, je lâche sans conviction.

Et on poursuit notre route en silence. La neige se dépose sur nos cheveux et nos épaules. Je ne me rappelle pas la dernière fois qu'il a neigé comme ça en Irlande. Ça doit remonter à cinq ou six ans au moins. Nous sommes trop proches de l'Atlantique. Même lorsqu'il neige, elle ne tient jamais. Ce soir, en revanche, elle colle à nos semelles.

Les briques du tunnel sont nappées de givre, elles scintillent comme des diamants gris.

On s'arrête deux minutes sans savoir quoi faire.

— Qu'est-ce qu'on fait ? je demande enfin.

— Est-ce que tu sens la présence de Lily ? Est-ce qu'elle nous observe ?

Je ferme les yeux, guette… un truc. Une présence ou un signe anonyme, sans consistance. Je m'enfonce au plus profond de moi-même, dans ce néant obscur où j'espère dénicher un fossile de Lily.

— Non, je réponds en rouvrant les yeux. Désolée. Ce n'est qu'un rêve. Je ne sais même pas pourquoi j'en ai parlé.

— Lis-moi les cartes.

— *Ici ?*

— Ici. C'est comme ça que tu as invoqué cette… chose. On a peut-être une chance de le refaire.

— Je ne sais pas trop, Roe. Je n'ai plus tiré les tarots depuis un moment. Et la dernière fois ça s'est mal terminé…

— Je m'en fiche, Maeve. Tire-moi les cartes. Tu me l'as déjà fait, je te rappelle. S'il te plaît. Après ça, je ne te le demanderai plus jamais. Promis.

Sa voix est désespérée et ses yeux sont brillants de larmes. Il fait si sombre que ses lèvres, tellement charnues qu'on dirait qu'il boude, paraissent violettes.

Comment lui dire non ? De quel droit pourrais-je refuser ?

— Ça marche. Mais allons dans le tunnel, ici c'est trop humide.

On s'assied, le dos voûté, mal à l'aise, à la lueur des lampes de nos téléphones. Toutes les deux ou trois minutes, une voiture passe, l'air vibre, et un bruit blanc emplit nos oreilles. Les automobilistes sont prudents, ils roulent lentement à cause de la neige, et, dans les crissements des pneus, nous obligent à nous taire. Alors on se regarde en silence.

Je tends les cartes à Roe.

— Mélange-les.

Dès qu'il les touche, le magnétisme qui me relie au jeu se renforce. Comme si une corde reliait ces cartes à ma cage thoracique. Elles glissent entre ses doigts, franchissent le vide obscur entre ses mains. Ma poitrine se contracte à chaque mouvement. J'ai l'impression que mes poumons ne se remplissent qu'à moitié.

— Tu te sens bien ? s'inquiète Roe en me rendant le jeu.

— Ouais, je murmure.

Je ne peux pas lui raconter ce que je ressens, ce serait trop. Trop de bizarreries en un jour.

— OK, je pense que le mieux serait qu'on invente une séquence. Pour trouver Lily.

— D'accord. Super. Bien vu. Tu m'expliques ?

— On décide de ce que signifiera chaque carte. Genre, la première indique « où est Lily », la suivante « ce qui l'empêche de rentrer » et la troisième « ce qu'on doit faire pour qu'elle revienne ».

— Hmm. Ça m'a l'air bien. C'est comme ça que ça marche, d'habitude ?

— Aucune idée. J'avance à tâtons, là.

— En tout cas, ça me semble solide. Je tire les cartes ?

— Je t'en prie.

Je les étale devant lui. Ses mains rougies par le froid s'attardent au-dessus de chacune. Il en tire trois et les pose à l'envers devant moi.

Je retourne la première, celle qui dit « où est Lily ». Le quatre d'épée. Elle représente un chevalier en armure allongé sur une tombe. À l'arrière-plan, des vitraux. Trois épées sont suspendues au-dessus du personnage, la pointe en bas. La quatrième est posée à côté de lui.

— Merde, s'alarme Roe. Elle est *morte* ?

— Non, non. C'est un bon tirage. Positif, je dirais. Cette carte symbolise le repos. Un repos prolongé et forcé. Regarde, l'épée est toujours auprès du chevalier : ça signifie qu'il va se lever et se battre ; mais qu'il en est incapable pour le moment.

— Bon.

Roe ramasse la carte, l'observe de plus près. Quand ses doigts la pressent, je sens de nouveau le tiraillement. Un picotement sous ma peau, comme si mon sang refluait.

Je cligne des yeux plusieurs fois pour tenter de me ressaisir.

Assise face à Roe, je ne vois que le dos de la carte, un carré rouge uni. Mais entre deux clignements, j'arrive soudain à l'apercevoir de son point de vue. Je distingue le chevalier sur la tombe. Mais aussi mon propre visage, marqué par la fatigue et le désespoir.

Je suis Roe, et je me regarde battre des cils tel un lapin effrayé.

Quoi ?

Je cligne encore des yeux. La vision disparaît.

— Tu te sens bien ? s'inquiète Roe. On dirait que tu vas vomir.

— Euh, ouais, c'est bon. Juste, euh… retournons la suivante.

— Elle correspond à quoi, déjà ?

— À ce qui empêche Lily de revenir.

Je retourne la carte et porte aussitôt ma main à ma bouche.

C'est le Diable. Et pas un diable d'Halloween. Un diable biblique à l'ancienne, avec cornes et pattes de chèvre. À côté de lui se trouvent deux personnages, un homme et une femme nus, enchaînés.

Ni Roe ni moi ne prononçons un mot. Puis il rompt le silence.

— Maeve… C'est le moment où tu me dis que cette carte n'est pas aussi méchante qu'elle en a l'air.

— Euh…

— *Maeve.*

— Je réfléchis ! Je suis un peu rouillée, je te rappelle. Bon, à la base, le Diable représente un truc qui te contrôle. Une addiction, en général, ou le fait d'être incapable de se sortir d'une relation toxique. Mais dans le cas de Lily, ça pourrait être la Gouvernante.

Roe prend la carte et l'étudie. Et la sensation revient – tiraillement dans la poitrine, nausée, impression que mon corps est relié aux cartes et donc à Roe.

— Arrête.

— Que j'arrête quoi ?

— De les *toucher*.

— Mais… pourquoi ?

— Je ne sais pas. Ça me donne envie de vomir.

— Je ne comprends pas. Tu te sens mal ?

— Attends deux secondes, OK. Laisse-moi respirer.

Je m'adosse à la paroi du tunnel, ferme les yeux et respire lentement. L'humidité froide traverse mon manteau et me donne des frissons.

Une autre voiture passe. Les faisceaux des phares dansent encore sur la fine membrane de mes paupières.

Ma tête se fissure à l'intérieur, comme un écran télé qui se partage en deux. Je suis perdue dans les ténèbres de mon cerveau, en même temps que je m'observe depuis le bout du tunnel. Je me vois vaciller. La sueur perle à mon front, éclairée par les phares.

— Maeve, dit Roe.

À moins que ce soit moi qui aie parlé. Je ne saurais le dire. Je sens ma bouche qui prononce mon prénom mais je ne *sens* pas ma bouche.

J'enfouis mon visage entre mes genoux, enserre mes jambes. Est-ce que je vais vomir ?

Pitié, pas ça. Pitié, pas ça.

— Oh merde, Maeve. Hé, reste avec moi. Viens, on s'en va.

Il passe un bras autour de mes épaules.

— Allez, Maeve. Debout. Tu peux le faire.

— Mmmmnon.

— Bon, d'accord, super, je vais attendre, alors.

Il se cale contre le mur, un bras toujours autour de mes épaules. Je m'effondre contre lui et blottis ma tête au creux de son cou. Malgré la nausée, je perçois son odeur. Un mélange de fumée, de vêtements propres et de déodorant un peu passé. En dessous, l'odeur de chez lui. Et l'acidité de sa transpiration.

Il me caresse les cheveux, entortille une longue mèche brune entre ses doigts.

J'enregistre cet instant pour me le rappeler quand j'irai moins mal.

Au bout de quelques minutes, la nausée commence à s'estomper. Je me sens toujours alourdie et désorientée, mais je n'ai plus trop envie de vomir. Je parviens à articuler :

— Tu sens bon.

— Merci.

— Ça me plaît, que tu n'empestes pas le mec.

Il rit.

— Et ça empeste quoi, un mec ?

— Lynx Africa et Hugo Boss.

Il pouffe encore.

— Non, moi, j'utilise une préparation perso.

— Vraiment ?

— Ouais.

Je perçois le sourire qui étire ses lèvres.

— Un mélange de Sure for Men et de Chanel N° 5, précise-t-il.

Le rire qui nous prend alors est comme la vibration d'un secret partagé.

J'enfouis davantage mon visage contre son cou.

— Je te trouve tellement cool, je lui confie.

Je n'en reviens pas d'avoir dit ça. C'est sorti tout seul. Le mot « cool »,

dans ma bouche, est franchement ridicule, comme un vestige des années 1980.

Sa poitrine se gonfle, puis il pousse un long soupir.

— On ne me l'avait jamais dit, répond-il. Moi aussi, je te trouve cool, Maeve. Mais tu étais déjà au courant, non ?

— Non.

— Arrête… Tu es plus cool que moi depuis tes huit ans.

— Oui, c'est pas faux.

— Allez, viens. On rentre. Tes parents doivent flipper.

Je sens la pression chaude et ferme de sa main contre la mienne.

Il retourne la dernière carte, et un tremblement que j'attribue à tort à la circulation me traverse la tête. Un flash éclaire le tunnel, j'entends un cri qui pourrait venir de moi, ou de Roe, ou d'un million d'inconnus qui hurleraient en même temps.

Des taches se forment devant mes yeux. Violettes, bleues, dorées. Deux secondes après, je sens le gravier qui s'incruste dans mon front. Et je disparais.

20

MES DOIGTS COURENT sur le manche de la guitare. Chaque fois que j'appuie sur une corde, je guette la morsure du métal, mais elle ne vient jamais. Tout cela m'est très naturel. Les cordes sont comme le prolongement de ma main.

Sauf que je ne joue pas.

À mieux observer mes mains tandis qu'elles interprètent un petit air sautillant et répétitif, je constate que ce ne sont pas les miennes. Déjà parce que mes ongles ne sont pas vernis de bleu azur. Ensuite parce qu'ils sont deux fois trop longs.

Oh merde, je suis dans la chambre de Roe.

Oh merde, je suis dans sa *tête* !

Je suis installée dans son corps, comme une spectatrice. Ses yeux sont mon écran de cinéma, son cerveau est mon fauteuil. Par la fenêtre ouverte, je distingue les battements du linge qui sèche dans le jardin. C'est l'été. L'été dernier. Il y a neuf mois.

On toque à la porte.

— Ouais, je lance.

Lily entre. Malgré tous les gènes qu'on a en commun, on ne se ressemble franchement pas. Et ce depuis toujours. Elle est grande, élancée, et a le teint clair. Nerveuse comme une antilope. Moi, je suis courtaud et mat – un blaireau boiteux qui se rêve girafe.

À cet instant, je sens ma voix de Maeve qui tente d'interrompre les pensées de Roe. *Comment peut-il dire des choses pareilles ?* dit-elle. *Comment peut-il ignorer qu'il est canon ?*

Lily s'assied en tailleur devant mon lit. J'ajuste le manche de ma guitare, bien décidé à ne pas croiser son regard.

— Maman pique une crise, annonce-t-elle.

Et apparemment, ça l'amuse.

Ma voix de Maeve demande *Elle crise pour quoi ?* mais ma voix de Roe se contente d'un rire amer.

— Tu veux que je leur dise quelque chose ? propose Lily.

Elle m'adresse un bref regard derrière sa frange.

— Genre, c'est pas si grave, ou un truc comme ça ? ajoute-t-elle.

— Non, c'est bon. T'embête pas.

— OK.

On reste assis en silence. Je me remets à bricoler la guitare. Au moment où Lily s'apprête à s'en aller, ma bouche – ou plutôt celle de Roe – remue.

— Tu penses que j'aurais dû nier ? Prétendre que c'était un virus informatique, du spam ou quelque chose comme ça ?

Lily secoue la tête et répond :

— Non. Ils t'auraient cru, mais non.

— Par contre, ça nous faciliterait la vie.

— *À eux*, tu veux dire ? Pour se persuader que leur fils est hétéro ?

Oh, fait la voix de Maeve.

— Oui, j'imagine, réplique celle de Roe.

— Écoute, reprend Lily avec un petit haussement d'épaules. Beaucoup de gens sont bi.

— Mais pas les O'Callaghan.

On éclate de rire – la fatigue sans doute. On sait tous les deux que nos parents sont des gens bien. Mais aussi qu'ils sont de plus en plus mal à l'aise face à leurs deux rejetons bizarroïdes. Comme si les artémies qu'ils avaient achetées étaient devenues – un peu trop rapidement – des parasites.

Parasites, girafe, blaireau. Je ne te savais pas fan de métaphores animales à ce point.

La réponse me parvient. « Sors de ma tête. »

21

LA NEIGE A REDOUBLÉ D'INTENSITÉ, elle s'engouffre dans le tunnel quand je reviens à moi.

Roe se passe les mains dans ses boucles pour essayer d'y enlever la boue. On reste assis à se fixer, ahuris, incapables de prononcer un mot. Du moins, aucun de pertinent.

On est complètement perdus. Je ne suis peut-être plus dans la tête de Roe mais je sais qu'on pense la même chose : *Est-ce que c'est vraiment arrivé ?*

On a tous les deux fait notre coming out à notre insu. Je sais qu'il est bisexuel. Et il sait ce que je pense de lui. Il a senti les longs rubans d'adoration qui flottaient autour de lui quand je squattais sa tête.

Il a le visage marbré de confusion. Ou de révulsion ? Allez savoir. Oh pitié, faites que l'un de nous parle, à la fin.

— C'est pour ça que tu as voulu quitter la réunion des EDB, je déclare. Tu savais que Lily n'intégrerait jamais un groupe homophobe.

Il acquiesce.

— Je suis désolée que tes parents aient mal réagi. Par rapport à… ta bisexualité.

— Merci, répond-il d'une voix chevrotante. Et moi aussi je suis désolé, Maeve. J'ignore si ce qu'on vient de vivre t'arrive tout le temps, ou si c'est un effet secondaire de tes séances de tarot, mais je suis un peu secoué.

— C'est normal. Prends ton temps. Par contre, ça ne m'était *jamais* arrivé. Jamais. C'est nouveau. Je n'avais jamais pénétré dans la tête de personne. Et ce n'était pas voulu ! Oh mon Dieu, tu vas penser que je l'ai fait exprès…

— Je ne sais même pas *quoi* penser.

Il se détourne de moi. Je ramasse les cartes ; leurs bords commencent à s'abîmer. Je les essuie à ma manche. Malgré tout ce qu'elles me font subir, j'ai toujours envie de les protéger. Le vent emporte la dernière carte du tirage dans le tunnel, et je cours pour l'attraper.

Les Amants.

Oh mon Dieu…

Je la range dans le jeu.

Je n'ai aucun doute sur ce qui vient de se passer mais je ne comprends pas comment ça a pu se produire. J'ai pénétré dans la tête de Roe comme une invitée, j'ai vécu ses souvenirs comme s'ils étaient les miens. Ses mains étaient miennes. Ses réactions aussi. Pourtant, je percevais la présence du Roe actuel et du Roe passé. Nous formions un orchestre : moi, lui et lui dans sa chambre.

Quand on ressort du tunnel, la neige ne s'est pas calmée.

— Depuis que j'ai récupéré les cartes, j'éprouve comme un… une connexion avec elles. Une espèce de chaîne invisible qui nous relie. Et quand tu les touchais, ça me faisait tout drôle. Comme si un nouveau maillon se formait, et ce maillon, c'était toi.

— Alors tu crois que ce serait lié à… ce personnage ? Cette gouvernante ?

— Pourquoi pas ? Ou alors ça vient des cartes en général. Elles sont hantées. Ou maudites.

— Hantées. Maudites… Mais on est dans quel programme télé ?

— Une caméra cachée ?

— Tu as pénétré dans mes souvenirs, Maeve. Dans ma tête.

— Sans le faire exprès !

— Il faut que j'y aille.

Il se masse les tempes et tourne en rond.

— Je dois rentrer, insiste-t-il.

— Non ! Enfin… rentre si tu veux. Mais ne me fais pas la tête pour ça. Je t'en supplie. C'est idiot. En plus, ça m'est égal que tu sois bi. Je te jure. Donc si c'est ce qui t'embête…

— Tais-toi, Maeve, putain. Tu pourrais arrêter de parler pour une fois ?

Je hoche la tête. Les larmes me montent aux yeux. Je me détourne et consulte mon téléphone. Un SMS de papa s'affiche.

Tout va bien ?

Je bloque sur l'écran. Il ne s'est écoulé que vingt minutes depuis que je lui ai dit que je rentrais. Nous n'avons perdu connaissance que deux minutes. Si ce n'est deux secondes.

Oui. J'arrive dans 5 min.

— Je te raccompagne, décrète finalement Roe.

— Tu n'es pas obligé.

— Si. J'y tiens.

On marche en silence. L'intimité s'est évaporée entre nous. Je regarde les feuilles qui scintillent et les haies givrées le cœur serré. Kilbeg n'a peut-être jamais paru aussi romantique, mais le garçon qui me plaît me punit d'avoir occupé son cerveau. Je doute que le courrier des lectrices des vieux *Bunty* évoque ce problème.

Quand on arrive devant chez moi, je me prépare à me précipiter à l'intérieur pour mettre un terme à l'horrible malaise entre Roe et moi.

— À plus, je lui lance par-dessus mon épaule.

— Maeve, attends. Il faut qu'on parle.

— Ah parce que maintenant tu as envie de parler ?

— Écoute… je ne comprends pas ce qui se passe. Par rapport à nous, à Lily, à… tes cartes. Ce que je sais, c'est qu'on est tous les trois liés dans cette affaire, Maeve. Je te le garantis.

— Tu as sans doute raison. Et chaque fois que je la vois… la Gouvernante, je veux dire… c'est près de la rivière. Chaque fois. Si ça se trouve, nos cerveaux ont disjoncté parce qu'on était ensemble près de la rivière.

Roe hoche la tête, alors je poursuis, ravie de pouvoir développer ma théorie.

— Le souvenir qu'on a… euh, partagé… c'est peut-être une piste à explorer. Une piste au bout de laquelle nous attend Lily.

Roe s'autorise un petit sourire de soulagement.

— J'imagine, oui, dit-il. Tu sais, pour une fille qui n'arrête pas de se rabaisser, tu es futée, Maeve.

— Je ne me rabaisse pas tout le temps, qu'est-ce que tu racontes ?

— Oh que si. Tu es complexée à mort par tes frères et sœurs que tu trouves brillants. Tu n'es pas si difficile à décrypter…

— N'importe quoi.

— Je dis juste que rien ne t'oblige à te comparer aux autres ou à te rabaisser. Tu es super telle que tu es.

Il me sourit à nouveau et j'ai l'impression que ma poitrine va éclater.

— Rendez-vous demain ? Même endroit ? propose-t-il.

— Ça marche.

— Génial, dit-il avec un sourire plus timide. On pourrait même prendre le bus ensemble.

— Ouais. Ça serait cool.

— Je t'écris ce soir ?

Je suis tellement soulagée que la bouderie ait cessé que je me jette à son cou et l'enlace de toutes mes forces.

— Hé, du calme ! s'esclaffe Roe. Tu vas me briser le dos.

Je m'en fiche. J'inspire à fond.

Sure for Men et Chanel N° 5.

22

LE LENDEMAIN MATIN, tout le monde se demande si les écoles devraient être fermées à cause de la neige qui tombe toujours en rideaux fins et brumeux. Maman me conduit à l'arrêt de bus en voiture et j'attends avec elle en me réchauffant les doigts aux grilles d'aération.

— Si le bus arrive d'ici dix minutes, c'est que tu peux aller en cours en toute sécurité, décrète maman.

— Mais si je dérape sur le verglas et me brise la nuque ?

— Je suis prête à courir le risque.

Elle allume l'autoradio. C'est l'émission d'Alan Maguire et son sujet du jour est la météo. Il n'arrête pas de jacasser à propos de toute cette neige complètement improbable, des ennuis que ça cause, et uniquement dans notre région, en plus. D'après lui, il n'a plus neigé comme ça à Kilbeg depuis 1990.

— C'est l'année où j'attendais Cillian, indique maman. Je me rappelle bien cette neige. Je devais garder le lit, je ne pouvais pas emmener Abbie jouer dehors. La pauvre, elle était furieuse.

Une bataille de boules de neige éclate devant le lycée au moment où le bus s'arrête. Les élèves ramassent la neige sale accumulée sur les capots et se la balancent. Il y a aussi des mecs de Saint-Anthony : ils jouent à se fourrer de la neige sous les vêtements et à en mettre dans les sacs des filles.

Je me demande un instant si on va me prendre pour cible. Je marche en apnée, cramponnée aux lanières de mon sac. Personne ne me touche. Ils courent dans tous les sens. Comme si je n'étais pas là. Le souffle court, le visage rouge, ils rient à gorge déployée, leur souffle formant des nuages. La neige a produit son petit effet, elle leur a rendu un peu de l'innocence qui leur manquait tant. C'est le premier véritable *événement* depuis la disparition de Lily, il y a deux semaines, et ça permet de rompre la tension.

Personne ne va me prendre pour cible, forcément. Ils préfèrent oublier que j'existe.

À midi, je m'efforce de tout raconter en détail à Fiona. La réunion des Enfants de Brigid la fascine.

— Deux vérités et un mensonge ! s'écrie-t-elle, manquant s'étouffer. On y jouait, avant, au cours de théâtre. Mais ça allait beaucoup trop loin. Certains en

profitaient pour vider leur sac. Perso, je culpabilisais de ne rien avoir de douloureux à révéler, bizarrement.

— Pareil hier soir ! Il y avait une drôle de pression qui poussait tout le monde non seulement à se confesser, mais à culpabiliser pour des trucs inoffensifs. Un mec a failli s'effondrer après avoir avoué qu'il s'était rasé les jambes. Et ensuite, Aaron nous a expliqué que l'homosexualité n'existait pas.

— Mon Dieu ! Et tu as répondu quoi ?

— Ben justement… j'ai joué le jeu. Un peu comme… comme si je voulais l'*impressionner*.

Je regrette instantanément de lui avoir avoué ça, craignant que Fiona me juge. Les mecs comme Aaron, on n'est pas censées les impressionner, mais plutôt les envoyer bouler.

Mais Fiona hoche la tête et déclare :

— Mon ex était pareil. Celui dont je t'ai parlé. Je crois que je le méprisais un peu, en fait. À côté de lui, j'avais l'impression d'être un génie. Mais… je ne sais pas. J'avais quand même envie qu'il me trouve… cool, tu vois. Marrante. N'importe quoi de positif, en fait.

— Ouais. Je vois.

Après une courte pause, je décide que le moment est venu de tout lui révéler.

— Fi.

J'avance prudemment, pèse mes moindres paroles.

— Tu as su que Lily a été vue avec une femme ? Près de la rivière ?

Elle acquiesce. Tout le monde est au courant de l'histoire du laitier.

— Je crois que… je crois savoir qui est cette femme.

Fiona reste interdite, les yeux exorbités, bouche bée.

— Et… et tu comptais garder ça pour toi ?

— Ce n'est pas si simple. Personne ne me croira.

— Pourquoi ?

— Parce que cette femme… n'est pas une femme. C'est une…

Je m'interromps. Comment expliquer la chose à quelqu'un qui n'a pas rêvé de la Gouvernante ? Qui n'a pas retrouvé les cartes de l'Étouffoir dans sa table de nuit…

— C'est un démon, je lâche finalement.

Si seulement il existait un mot moins dingue.

— Un démon, répète Fiona.

— Oui.

— Pas un fantôme ? Ni une sorcière ?

— Aucune idée. Au choix. Peut-être les deux. Tout ce que je sais, c'est que Lily et moi, on l'a invoquée par accident le jour où je lui ai tiré les cartes. J'ai quand même dit « Je voudrais que tu disparaisses » sous le regard de la Gouvernante…

Fiona grimace.

— Oh oui, je me souviens. Quelle horreur.

— L'autre soir, quand je suis rentrée de chez toi, j'ai rêvé d'elle pour la première fois. Et à mon réveil, les cartes de l'Étouffoir étaient revenues dans ma chambre.

— Celles qu'Harris t'a confisquées ?

— Exact.

— Maeve, c'est du délire.

— Et tu ne sais pas tout.

Je lui raconte l'histoire du tunnel avec Roe. Les cartes, ma « visite » dans sa tête. Par contre, je zappe la révélation sur sa bisexualité.

Fiona est pendue à mes lèvres, les mains jointes comme si elle priait, les pouces calés sous le menton. Quand j'ai terminé, elle reste un long moment sans rien dire.

Je brise le silence.

— Alors ? Tu en penses quoi ?

— J'en pense qu'on doit absolument en parler à ma tante Sylvia.

— À ta tante ?

— Elle disait la bonne aventure quand elle vivait à Manille. Là-bas, ça se pratique même dans les salons de manucure. C'est très courant.

— Je ne sais pas trop… J'imagine mal qu'une adulte me prenne au sérieux.

— Essaie de comprendre, Maeve : les fantômes et tout le tralala, c'est son univers. Pour elle, Dieu et la magie, c'est… du pareil au même.

— Donc elle me croira ?

— Aucune idée. Mais au moins elle t'écoutera.

— Bon. Je te fais confiance.

— Super. Cet après-midi, je garde mon petit cousin, ma *tita* le récupère vers 18 heures. Passe à ce moment-là.

— Je suis censée retrouver Roe. On doit retourner au tunnel.

— Oh, tu m'en diras tant…, lance Fiona en souriant.

— C'est pas ce que tu crois !

Mais j'ajoute très vite :

— Malheureusement.

— Tu n'as qu'à l'amener. Peut-être que Sylvia pourra vous jeter un sort d'amour.

— Qu'est-ce que tu es drôle !

— Non, je suis *hilarante*.

— Cela dit, je te trouve très… détendue, sur ce sujet. Tu ne te caches pas d'être athée, alors je m'étonne un peu que tu acceptes cette histoire de démon aussi facilement.

— Pas faux, note Fiona, surprise de sa propre réaction. Ça mérite que j'y réfléchisse.

Elle se tait, presse ses doigts sur ses lèvres et considère la question.

— T'es vraiment en train de *t'autoanalyser* ? je m'exclame en lui lançant un petit coup de coude. Ta mère avait raison, dis donc. Les cours de théâtre

t'ont rendue prétentieuse.

— Hmmm, fait-elle sans relever la pique. Je n'ai rien contre le fait de croire. Par contre, je n'aime pas les religions.

— Donc c'est OK pour la sorcellerie, mais Dieu, pas question.

— Plus ou moins, voilà. J'accepte l'idée que tu aies invoqué accidentellement un démon, par contre je rejette le concept du péché originel.

— Rien ne permet d'affirmer que je l'aie invoqué, je rectifie. Si ça se trouve, on l'a fait ensemble, Lily et moi.

— C'est quand même toi qui as prononcé les paroles…

— Je sais. Je sais. Mais… Roe n'est pas au courant.

Fiona hoche lentement la tête.

— Ah.

— Voilà.

— Et tu comptes lui en parler ?

— Pour le moment, je crois que ça le mettrait en colère.

— Tu veux dire que ça le mettrait en colère *contre toi*, nuance Fiona.

— Ce qui nous avancerait à quoi ? Il se renfermerait sur lui-même et on ne serait pas plus avancés, pour Lil.

On laisse les faits infuser un moment, retournant la question dans tous les sens : Faut-il oui ou non tout avouer à Roe ?

— Je vais tirer une carte, décide Fiona.

Je lui passe le jeu. Elle pioche l'Étoile et me sourit.

— L'espoir, lance-t-on en chœur.

La sonnerie retentit. Fin de la pause déjeuner.

23

LA PANIQUE M'ENVAHIT à la seconde où je sonne chez Fiona. Roe et moi nous serrons sur le patio étroit, entre la porte en verre et la porte d'entrée. Épaule contre épaule, on veille à ne pas renverser les pots de fleurs. À ma grande honte, mon angoisse n'est pas liée à la tante de Fiona, ni à ce qu'elle risque de nous apprendre sur la Gouvernante.

Non, j'ai peur parce que Fiona est sublime et pleine d'humour, que Roe est sublime et intelligent, et que moi, Maeve Chambers, j'ai brusquement l'impression de faire tache entre ces deux-là.

— On n'est pas obligés de rester longtemps, je lâche soudain. Fiona aura sûrement d'autres chats à fouetter.

— D'accord, approuve Roe.

— Ses amis sont tous plus âgés, tu sais. Son dernier mec avait vingt ans.

— OK.

— Du coup, elle préférera sûrement aller les retrouver. Essayons de ne pas trop la retenir.

— C'est pas ta meilleure amie ?

Je resplendis de fierté. D'une certaine façon, oui, Fiona est ma meilleure amie. C'est en tout cas la personne avec qui je passe le plus de temps en ce moment. Mais ce sentiment disparaît bien vite quand je me souviens que j'ai remplacé ma précédente meilleure amie – une fille actuellement possédée par un démon que j'ai invoqué.

La vie, quoi.

Le cousin de Fiona, José, nous ouvre tout en grignotant des biscuits apéro. Il doit avoir trois ans. Oh mon Dieu, je ne sais jamais quoi dire aux enfants…

— Euh… Fiona est là ?

Il se retourne, lâche un biscuit.

— FIIIIIFIIIIIII !

Puis il se remet face à nous et enchaîne :

— Moi j'ai fait caca dans la neige.

— Ah… bon ? OK…

Fiona accourt en jogging et tee-shirt à motif de cheval trop petit pour elle. Mais bizarrement, je la trouve 100 % rock'n'roll.

— Hé ! nous salue-t-elle en prenant son cousin dans ses bras. Jos vous a raconté où il a fait caca aujourd'hui ?

— Oui.

— Il était super fier. Moi un peu moins. Entrez.

Elle adresse un petit signe de tête à Roe et lui dit :

— Salut, Roe. Tu peux enlever tes chaussures.

La dernière fois que je suis venue, il y avait une bonne vingtaine de personnes, alors la maison me paraît plus grande maintenant. Dans le salon, j'avise trois guitares appuyées contre un mur, un piano droit et un pupitre à partitions.

— Et moi qui croyais que ta mère ne jouait que du saxo…, j'observe.

— Cette frimeuse ? Je te jure… Elle jouait dans un groupe de reprises. Ils ont même fait une tournée aux États-Unis avant qu'elle ne s'installe en Irlande. Surtout, ne lui en parle pas. Une fois lancée, on ne l'arrête plus.

— C'est donc d'elle que ça te vient. L'amour de la scène.

— J'imagine. Au fait, j'ai été prise, pour Desdémone ! Le metteur en scène vient de m'envoyer un message pour me l'annoncer.

— Waouh ! C'est génial. Félicitations.

Je ne peux pas m'empêcher de me sentir ultra-fière à nouveau. Pour Fiona, déjà, mais aussi parce que je suis en train de lui parler, et que Roe est là et nous écoute.

Il passe un doigt sur le manche d'une guitare acoustique.

— Tu peux jouer, si tu en as envie, lui propose Fiona. Ma mère ne dira rien.

— Non, c'est bon, répond-il, le visage rayonnant d'espoir.

Comme pour l'inciter à insister. Ce que Fiona fait l'instant d'après. Alors Roe prend l'instrument et se met à jouer une mélodie.

— Je n'avais jamais essayé de guitare folk, nous confie-t-il sans parvenir à réprimer un sourire. C'est plutôt pour le bluegrass et la country.

Et il se lance dans un morceau. Fiona penche la tête pour l'écouter. Puis, un sourire aux lèvres, elle se met à chanter. Sans même une hésitation pour chercher la note. Elle entame le couplet avec un accent du sud des États-Unis :

— *Aiiiiiiiiii am a maaaaaaan of constant sorrow. I've seen trouble all my day.*

Et là, à ma grande horreur, Roe chante avec elle. La voix de Fiona est douce et haut perchée, le timbre qu'une sorcière des mers rêverait de voler. Celle de Roe est moins maîtrisée, mais gorgée d'émotion. Elle est plus saccadée, râpeuse – parfois hargneuse. Mais c'est beau. Indéniablement.

Fiona et Roe chantent. Ils chantent *ensemble*.

Ils échangent des regards, des sourires, ils communiquent des choses qui me sont inaccessibles. Pourquoi je ne fais pas de musique ? Pourquoi je ne connais aucune chanson ?

Leurs voix s'entremêlent, en harmonie. En *harmonie*.

Et brusquement, je me vois en train de prononcer un discours à leur

mariage.

J'ai toujours su qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, depuis le jour où je les ai vus chanter en chœur dans le salon de Fiona – ils ne se connaissaient que depuis cinq minutes.

J'ai envie de vomir.

— Fifi !

La porte d'entrée claque. Roe repose la guitare, l'air penaud. Merci mon Dieu !

Marie se tient dans l'embrasure. Elle porte sa tenue d'infirmière. Malgré la fatigue qui se lit sur sa figure, elle sourit.

— Fifi ! Tu as monté un groupe ? demande-t-elle, bouffie de fierté.

— Non. Jamais de la vie, réplique Fiona, le visage écarlate. Maman, je te présente Roe, c'est le… l'*ami* de Maeve.

Les mots « caca dans la neige » nous parviennent. Tante Sylvia apparaît, le petit Jos dans ses bras.

— *Tita*, lui lance Fiona, mes amis voudraient te parler de tarot.

Sylvia fait une mine perplexe. Elle est plus jeune que la maman de Fiona, la trentaine bien tassée.

— Je ne préparerai de *gayuma* pour personne, Fifi, déclare-t-elle.

Marie éclate de rire.

— C'est quoi, du *gayuma* ? demande Roe.

— Un philtre d'amour.

On reste tous les trois muets. Marie et Sylvia trouvent visiblement la situation tordante.

— Maman ! Tu es au courant, pour la fille de mon lycée qui a disparu ? Lily ?

— La fille de la rivière ?

— Voilà.

L'atmosphère change aussi sec et la peine se lit sur les traits de Marie.

— Tu disais que tu ne la connaissais pas, *Ni*.

— C'est vrai. Mais Maeve, si. Et elle… voudrait en parler à Sylvia.

Les deux sœurs échangent trois mots en tagalog d'une voix basse et inquiète. Fiona lève les yeux au ciel, agacée – le tagalog est apparemment la langue des secrets d'adultes.

— Bien, reprend ensuite Marie. Je vais m'occuper du dîner. Vous pouvez parler à Sylvia sous mon toit, mais j'interdis qu'elle concocte quoi que ce soit. Pas de blagues, hein ?

— OK, accepte Fiona.

— Et je laisse la porte ouverte.

— Maman !

Marie lève un doigt et ajoute :

— Vous êtes chez moi, j'ai le droit de vous demander d'arrêter à tout moment. Pas question que Maeve et ce gentil garçon aillent raconter chez eux ce qui se passe chez « ces tarés de Philippins ».

Elle porte une main à sa tempe puis ajoute :

— Je sais que ce n'est pas ton genre, Maeve. Mais tu m'as comprise.

Moi, je ne comprends pas mais acquiesce quand même. Sylvia nous observe ; sa sœur lui inspire un respect méfiant.

— Ça ne t'embête pas, Sylvia ? l'interroge Fiona.

— Non, c'est bon, répond la tante. Je vais juste faire goûter José d'abord. Et puis je n'ai pas de cartes sur moi, donc…

— Pas de problème, Maeve a son jeu. Et j'ai déjà fait goûter Jos.

— Des biscuits, précise le petit, tout content.

— Des biscuits, Fifi ? s'agace aussitôt Sylvia.

— Le traître, grommelle Fiona.

Vingt minutes plus tard, Jos a fini son bol de bâtonnets de carottes et nous sommes assis par terre dans le salon, mes cartes disposées devant nous. Sylvia les étudie une par une.

— Très joli jeu, commente-t-elle.

— Merci, je lui réponds avec une pointe de fierté.

— Ancien, aussi. Des années 60 ou 70, je dirais. Tu devrais pouvoir en tirer une centaine d'euros sur eBay, Maeve.

— Elle ne les vendra jamais, intervient Roe.

Il rougit immédiatement et nuance :

— Euh, pas vrai ?

— Et tu disais… qu'il manque une carte ? reprend Sylvia.

— Exact. La Gouvernante. Elle est sortie quand j'ai tiré les cartes à Lily, et plus jamais depuis. Sauf dans mes rêves. Dans mes cauchemars, en fait.

Sylvia se passe une main dans les cheveux et réfléchit un moment.

— Est-ce qu'elle ressemblait au reste du jeu ? Avec le même bord rouge que les autres ? L'aspect général ?

— Non, elle était différente. Sans bordure. Et d'un style plus flippant, moins simple.

Sylvia hoche la tête, le front plissé comme si elle cherchait à résoudre une énigme.

— Donc elle ne fait pas partie du jeu. La Gouvernante visite le jeu.

— Voilà.

— Ou bien, elle y a été invoquée, précise Sylvia d'un ton posé et pragmatique.

— Exact.

— Tu as déjà vu ce phénomène, *Tita* ? glisse Fiona.

Sylvia se tait à nouveau. Elle se passe un doigt sur la lèvre inférieure et se concentre.

— Pas exactement, indique-t-elle après. Dis-moi à quoi elle ressemble.

Je la lui détaille. Les longs cheveux noirs. La robe blanche. Le couteau. Le chien. L'impression qu'elle était humanoïde plutôt qu'humaine : ses cheveux mouillés qui ne bouclaient pas, sa peau impeccable.

— Ce que tu me décris m'est familier, Maeve.

— Vraiment ? Vous la connaissez ?

— *Tout le monde* la connaît. Cheveux noirs, robe blanche. Aux Philippines, on l'appelle la Kaperosa. Mais il en existe d'autres versions partout dans le monde : la Pontianak des Malais, la Dama Branca des Brésiliens. Toutes les cultures ont leur variante de la Dame Blanche. Va sur Google si tu ne me crois pas.

— Mais pourquoi ?

— Aucune idée. Disons que c'est un mystère parmi tant d'autres. Par exemple, tu savais que l'histoire de Jésus se retrouvait, presque mot pour mot, dans le récit égyptien d'Horus ? Il avait même douze disciples.

— Alors… les chrétiens auraient copié les Égyptiens ? intervient Roe.

— Possible. Mais il est plus probable qu'il existe des personnages ou des lieux tellement puissants que les cultures du monde y sont attirées. Comme par la pesanteur.

Sylvia serre lentement le poing, pour symboliser la force de gravitation.

— Bon, donc elle est partout, récapitule Fiona, visiblement agacée par ce petit cours d'histoire culturelle. Mais est-ce qu'elle existe *pour de vrai* ?

— Oui.

— OK. Ça, c'est une réponse rapide.

— Tout ce en quoi les gens croient ensemble est réel. Une énergie intense, passionnée, concentrée sur un point précis créera toujours quelque chose.

— Non, pas dans le sens où elle existe dans nos têtes, nuance Fiona. Est-ce qu'elle existe pour de vrai, en chair et en os ?

— Et je te le répète, Fifi : *oui.*

Sylvia n'a pas simplement dit sa réponse, elle l'a *crachée*. Elle qui semble d'habitude si calme et posée s'agace brusquement des questions de sa nièce.

— Pourquoi les gens croient-ils aux fantômes, selon toi, Fifi ? reprend-elle.

— Parce qu'ils sont tristes et qu'ils veulent croire que leurs proches sont encore vivants quelque part, un truc comme ça.

Les narines de Sylvia se dilatent ; Fiona lève de nouveau les yeux au ciel. Roe et moi échangeons un regard gêné qui veut dire « Oups, nous voilà embarqués dans une vieille dispute familiale. C'est le moment de s'excuser et de fuir. »

— C'est parce que seules les émotions vraiment puissantes peuvent créer une énergie vraiment très puissante. Les fantômes survivent au deuil parce que c'est une des émotions les plus intenses qu'on puisse éprouver. Les gens ne voient pas de fantômes parce qu'ils sont tristes. C'est la tristesse qui crée les fantômes.

— Mais la Dame Blanche, alors ? j'interviens. Qu'est-ce qui la crée ?

— Cela peut être la colère. La trahison. La vengeance.

Ma gorge se noue.

Colère : contre Lily qui m'avait mise à l'amende devant toute la classe, qui m'avait fait culpabiliser.

Trahison : quand je l'ai laissée tomber pour être amie avec deux filles que je n'appréciais même pas plus que ça.

Vengeance : contre elle, pour le simple fait qu'elle existait, que sa présence me rappelait constamment ce que j'essayais de refouler. Ces jeux stupides auxquels on avait joué trop longtemps. Le groupe « Lecture lente ». La Langue Baladeuse.

Je peux cocher toutes les cases.

Sylvia me scrute mais je suis incapable de soutenir son regard. Je refuse de montrer à cette dame si gentille que je suis capable d'éprouver ce genre d'émotions. Je fixe mes mains.

— Je ne connais pas bien ta Gouvernante, déclare Sylvia.

Elle se relève, les membres visiblement un peu engourdis, et ajoute :

— Tout ce que je sais, c'est ce que je crois. Et je crois que, collectivement, les sentiments humains font naître ces esprits. On aime se convaincre que les mondes émotionnel et physique sont distincts, mais c'est loin d'être le cas. T'est-il déjà arrivé de pleurer parce que tu étais triste, et ensuite de te sentir vidée ? As-tu déjà eu tellement faim que ça te rendait grincheuse ? N'est-ce pas, *Fiona* ?

— Oh, pitié !

— Tout est une question d'équilibre, de poids et de contrepoids. Comme une balancelle, tu vois ? Si tu as mal à la jambe gauche, ta jambe droite compense. Pas vrai ?

— Si, on répond tous les trois en chœur.

— C'est la même chose avec l'énergie, explique Sylvia.

Elle mime une balancelle avec les bras.

— Si tu retires de l'énergie d'un côté, celle de l'autre côté compensera. Le deuil invoque les esprits. La peur invoque les démons.

— Et le bonheur, qu'est-ce qu'il invoque ? demande Fiona.

— Le bonheur…

Sylvia sourit, nous regarde tour à tour, Roe et moi.

— Il invoque l'amour.

— Oh purée, *Tita* ! s'écrie Fiona en enfouissant son visage dans ses mains. Tu les gênes, là !

— Chhhut. Allez, c'est bientôt l'heure de dîner.

Roe et moi interprétons cette phrase comme le signe qu'il est l'heure de partir.

— Sylvia, intervient Roe d'une voix très polie. Vous pensez que… qu'une chose comme la Dame Blanche, ou la Gouvernante, ou je ne sais quoi… Enfin, vous pensez que ma sœur a pu l'invoquer ?

Je me mords la lèvre. Ce n'est pas Lily qui a invoqué la Gouvernante. C'est moi. Moi qui ai prononcé les mots. Moi qui ai voulu qu'elle disparaisse. Pas question que Roe l'apprenne. Il ne m'adresserait plus jamais la parole. Fiona me glisse un coup d'œil rapide mais se reprend très vite.

Sylvia affiche un mélange de surprise et d'inquiétude ; c'est la première

fois qu'on désigne Lily comme la sœur de Roe. Et je me rends compte maintenant que c'était voulu. Fiona savait que sa mère n'aurait jamais permis qu'on évoque ces sujets-là en présence d'un proche de Lily.

— Oh, mon pauvre. Je suis navrée. Je suis sûre qu'elle va s'en tirer.

— Merci, répond machinalement Roe, fatigué de la compassion des inconnus. Mais d'après vous, est-ce que la Gouvernante…

— Je pense que ta sœur essaie probablement de revenir auprès de vous, et que tu devrais te recentrer sur ta famille.

— Oui, mais si vous croyez que les mondes physique et émotionnel peuvent se chevaucher, est-ce que ma sœur a pu invoquer la Gouvernante ? Sans le faire exprès ?

— Jos ! lance Sylvia en cherchant des yeux son fils. Où es-tu ? Tu t'es lavé les mains ?

Elle semble plus que pressée de quitter le salon.

Fiona la retient par la manche.

— *Tita*, s'il te plaît. Il est mort d'inquiétude.

Sylvia implore Roe du regard, le supplie de ne pas lui en demander davantage.

— Je ne veux pas vous mettre mal à l'aise, reprend Roe. C'est juste que… j'aimerais savoir ce que vous pensez.

— Je pense que les mondes physique et émotionnel sont bien plus connectés qu'on ne le croit, oui. Et qu'il peut arriver que le monde de l'esprit – cette part de notre âme qui crée les fantômes, les démons et les chiens de l'enfer – oui, je crois que ce monde peut servir de passerelle entre les deux.

— Bon, d'accord, fait Roe, les sourcils froncés.

— Mais plus de questions, s'il te plaît. Je ne veux pas…

— Non, l'interrompt Roe en levant la main. J'ai compris.

— On ferait mieux d'y aller, je dis. Ma mère m'attend pour dîner aussi.

Sylvia me sourit avec gratitude, comme si je la libérais.

— Merci de nous avoir parlé de la Dame Blanche, Sylvia. C'était très intéressant.

Et je ne plaisante pas. Ce qu'elle nous a appris est énorme.

On dit au revoir à Fiona puis on passe par la cuisine, où Jos gravite autour de Marie. Il se tourne vers nous.

— Saucisses, annonce-t-il sur un ton très sérieux.

— OK.

Je tente de lui tapoter la tête mais rate lamentablement ma cible. Alors j'adresse un sourire à la maman de Fiona et dis :

— Merci de nous avoir reçus, Marie.

— Passe quand tu veux, Maeve ! Et toi aussi, Roe.

Il hoche la tête. On se dirige vers le couloir et, au moment où je saisis la poignée de la porte, on l'entend. La voix de Marie, qui chante. Rien à voir avec la voix de princesse Disney de Fiona. Une voix grave, rauque, mais très maîtrisée. Une voix qui pourrait être celle d'Amy Winehouse et qui sort de la

cuisine.

On tend l'oreille.

— *Mesdames, voici la carte de la Gouvernante.*

Roe se tourne vers moi, les yeux comme des soucoupes. Il plaque un doigt sur sa bouche : *ciúnas*.

— *Elle peut causer votre perte,*
Ou vous offrir un nouveau départ…

Marie interprète une chanson sur la Gouvernante. Une *chanson*.

— *Elle ne veut que votre bien,*
Tout ce qu'elle n'a jamais connu.
Elle vous voit au fond du trou,
Et elle plonge…

On se précipite dans la cuisine, tellement pressés qu'on manque tomber l'un sur l'autre.

— *… à votre secours.*

24

— C'EST UNE CHANSON, explique Marie, surprise de nos mines ahuries. Un vieux titre country.

— Tu as entendu ce qu'on disait, maman ? À propos de la carte de la Gouvernante ?

— Pas vraiment. Je n'écoutais pas, Fifi. Mais j'ai dû capter des choses.

— Où as-tu appris cette chanson ?

— En Amérique. On en a appris un paquet, là-bas. C'est ce qui me fait préférer la musique au théâtre, *Ni.* Cet échange. La possibilité de mieux connaître le monde.

— Vous pourriez nous écrire les paroles, Marie ? j'interviens.

Si on pouvait éviter de se lancer dans un débat sur les mérites des différentes disciplines artistiques…

Marie fronce les sourcils et répond :

— Pas sûr, ma belle. C'est une très longue chanson. Je me rappelle uniquement le refrain. Fiona, ton père sera là d'une minute à l'autre. Dresse la table.

— Et après dîner, maman ? Tu penses arriver à te souvenir du reste ?

Marie adresse un petit regard sournois à sa fille.

— Si je n'avais pas à faire la vaisselle, peut-être…

— Je m'en occuperai. Et toi, tu noteras les paroles, d'accord ?

— J'essaierai, Fifi, mais pas maintenant. Maintenant, laissez-moi respirer.

Roe et moi partons. Les pensées tourbillonnent dans nos têtes.

— Je n'en reviens pas, souffle Roe. Et dire qu'on croyait à une espèce d'incantation mystico-magique… alors qu'en fait ce n'est qu'une chanson. Une foutue chanson !

— À moins que ce ne soit les deux.

— Tu te souviens des paroles, toi ?

— « Elle peut causer votre perte, ou vous offrir un nouveau départ. »

— Et Lily, dans tout ça ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben… est-ce qu'elle a couru à sa perte ou est-ce qu'elle a pris un nouveau départ ?

La question nous fait réfléchir. L'idée que Lily ne soit pas en danger de mort, mais qu'au contraire elle ait pris un nouveau départ, ailleurs. Qu'elle soit plus heureuse sans nous.

— Tu es vraiment obligée de rentrer dîner ? demande Roe.

— Hein ? Oh, non, c'était juste une excuse. Ma mère rentre tard en début de semaine, on ne fait pas de vrai dîner.

— Ça te dirait de retourner à la rivière ?

Il a posé cette question d'un ton nerveux, comme s'il me proposait d'aller fumer derrière l'abri à vélos.

— Si tu as envie. Mais tu ne penses pas qu'on devrait – je ne sais pas – discuter de ce que j'ai vu ? Dans ta chambre…

— Oh. Ça.

Roe se passe encore la main dans les cheveux, écrase ses boucles foncées dans son poing. Il reste un moment sans rien dire.

— On n'est pas obligés non plus, je précise en levant les mains. Je ne te force à rien, si tu ne veux pas…

Il enfonce son menton dans le col de son blouson, j'en déduis que le chapitre est clos. Mais tout à coup, il reprend la parole.

— Quand mes parents ont découvert que j'étais…

— Bisexuel ?

— Je ne sais pas. Enfin, oui, disons bisexuel. Ça me donne un peu l'impression d'être un spécimen rare, mais peu importe.

Une fraction de seconde, j'imagine ce beau garçon aux ongles vernis, aux bijoux cachés sous ses habits, aux effluves de Chanel N° 5, comme un papillon mort épinglé dans un cadre.

— Ce jour-là, il s'est passé ce qui m'angoissait depuis des mois. Jusqu'à ce que Lily disparaisse, cette journée a été… la pire de ma vie. Et quand tu me l'as fait revivre… je sais pas… ça ne m'a plus paru aussi pesant. J'ai eu cette drôle de sensation de clarté. Comme si, enfin, je me rendais compte à quel point mes parents avaient été nuls avec moi, ce jour-là.

— Un problème partagé est à moitié résolu, c'est ça ?

— Faut croire.

Mais il ne semble pas tellement convaincu. Il shoote dans un caillou.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? j'insiste. Le jour où tes parents ont découvert des trucs sur ton ordi.

— À ton avis ?

Je m'apprête à répondre « Tu avais maté un porno gay », mais j'en suis incapable.

Roe m'observe puis éclate de rire.

— Tu ressembles à un poisson au fond de la barque. Détends-toi. Mon père se servait de mon ordi avec lequel mon téléphone est synchronisé. J'ai reçu des SMS d'un ami qui se sont affichés à l'écran.

— Un ami ?

— Oui. Quelqu'un de mon groupe. Iel envisageait de faire son coming out

et me demandait si je prévoyais la même chose. Ironie du sort, c'est comme ça que j'ai fait mon coming out.

— Oh merde. Il a dû se sentir mal, après.

— *Iel* a dû.

— Pardon ?

— Iel. Miel est non-binaire.

— Ah. D'accord.

Miel. *Miel.*

— Attends voir… Miel c'est son prénom comme Roe est le tien ?

— Tu me demandes s'iel a changé de prénom ?

— Oui.

— Alors oui.

On marche un moment en silence, j'essaie de digérer tout ça. Un groupe de jeunes mangent des frites devant le snack Deasy. Ils portent tous des gants, c'est une vision étrange.

Miel. Qui est-iel ? Roe et lui ou elle sont-ils en couple ? Ou juste des potes qui jouent dans le même groupe ? Est-ce qu'ils font partie d'un genre de club non-binaire duquel je ne ferai jamais partie ?

Tout à coup, Roe s'arrête et fixe son regard sur moi.

— Je sais ce que tu veux me demander, affirme-t-il. Et la réponse, c'est que je n'en ai aucune idée.

— OK. Mais bon… je n'y comprends pas grand-chose, moi.

— Aux non-binaires ?

— Voilà.

Je suis un peu nerveuse.

— Est-ce que c'est comme être trans ? Tu es né dans le mauvais corps ?

— Ce n'est pas une histoire d'être né dans le mauvais corps. Je pense que c'est quelque chose que disent les gens qui ne comprennent pas.

Je me sens honteuse, étant moi-même quelqu'un qui, apparemment, ne comprend pas.

— Est-ce que tu peux m'expliquer ?

— Je ne sais pas… J'ai l'impression d'être…

Il se fige, ferme les yeux.

— Un flipper.

— OK…

Nous voilà sur la berge. Tout est calme et le ciel vire au violet. Le soleil me manque. Je regarde la neige sous mes pieds. Elle n'a plus sa pureté de sucre de ce matin. Des centaines d'écoliers et de banlieusards l'ont transformée en gadoue grise.

Roe fait franchement plus irlandais que moi. Ses cheveux bouclés. Ses épaules musclées. Sa silhouette fine. Son teint rose, écarlate au niveau des oreilles. Il ressemble à un vieux dessin représentant un guerrier celte.

— Je me sens comme une bille minuscule dans cette machine géante, qui valdingue contre les bumpers et autres éléments du décor. Sauf que les

bumpers s'appellent « robes », « femmes nues » ou « Keanu Reeves ». Et chaque fois que je heurte un obstacle, ça prouve une chose ou son contraire.

Il me sourit, amusé par sa propre métaphore.

— Par exemple, quand je heurte un truc que les mecs sont censés aimer, je me dis, *Tiens, le côté mec a gagné*. Mais parfois c'est le côté fille qui l'emporte, et ça me fait bizarre, mais j'aime bien quand même. Tu me suis ?

— Non.

Je suis abasourdie à l'idée qu'on puisse pousser la réflexion à ce point sur son propre genre.

Je me reprends :

— Enfin, si, bien sûr, pardon. C'est juste que je… je suis impressionnée que tu aies théorisé toutes ces choses qui…

— Ces choses qui coulent de source pour toi ?

— Exactement.

— Franchement, je t'envie.

Il marque une pause et réfléchit.

— Sauf que, en fait, non. Je ne t'envie pas vraiment. Avant, oui. Mais plus je m'autorise à *exister*, plus je m'éclate. Alors je m'efforce de ne pas trop me poser de questions ni me coller d'étiquettes. Je fais comme si tout était… négociable.

— Négociable ?

— Oui. *Négociable*.

On part d'un rire nerveux tellement le mot est étrange. Et puis nos rires s'estompent et je n'entends plus que le clapotis de l'eau contre le muret de pierre.

J'observe Roe. Je l'admire de se connaître si bien, et en même temps d'être aussi à l'aise avec l'idée de *ne pas* savoir.

Il soutient mon regard.

Pour une fois, je suis bien décidée à ne pas baisser les yeux. Ni changer de sujet. Je tiens à lui prouver que je suis capable de le comprendre ou, au moins, d'en avoir l'air. D'une voix lente et déterminée, je reprends :

— Et… Quand tu visualises le flipper… Je suis où, moi ?

— Comment ça ?

— Tu me vois comme un bumper ? Une rampe ?

Je détourne le regard pour ne pas lire les interrogations dans le sien.

— Laisse tomber, je lâche.

Je sens que j'ai mal compris la métaphore.

— Tu n'es pas dans la machine, Maeve.

Il s'avance d'un pas.

— Ces derniers temps…

Il incline légèrement la tête, et j'étudie l'espace entre sa nuque et son col de chemise, le cordon de cuir auquel est accroché mon quartz rose.

— Ces derniers temps, tu es ma boussole.

Et il m'embrasse. Tendrement. Ses lèvres sont pleines et froides, comme

des mûres fraîches dans une tasse en émail blanc.

Je ne bouge pas. Une partie de moi craint que ce soit encore une de ses mauvaises blagues. Je me dis que, tant que ses lèvres ne seront pas soudées aux miennes, il peut très bien filer en me laissant bouche bée.

Puis il recule et guette ma réaction. Qu'attend-il de découvrir sur mon visage ? Le dégoût ? La gêne ? Le rejet ? Un voile d'inquiétude passe brièvement sur sa figure.

Je me rapproche, caresse son pull, la peau chaude, douce et pâle de son cou. Je glisse un doigt sous le cordon de cuir et saisis le quartz. La pierre est chaude comme un cœur.

— Je viens de me rappeler, je murmure. Je viens de me rappeler ce qu'elle est censée signifier.

Je tire sur le cordon. Roe suit le mouvement. Sa bouche se plaque sur la mienne, ses mains enserrent mon visage. Je serre la pierre très fort.

Et malgré les milliers de choses qu'il me reste à comprendre sur Roe O'Callaghan, je suis convaincue de savoir précisément ce qu'il veut dire quand il parle du flipper.

25

COMME TOUS LES MOMENTS PARFAITS, celui-ci est gâché par une intervention extérieure.

Les jeunes qui mangeaient des frites se mettent à nous siffler. Roe m'enlace et tourne la tête dans leur direction. J'enfouis mon visage dans son cou, dépose des baisers sur sa peau tiède. Je jubile d'en avoir enfin le droit.

— Cassez-vous ! leur lance-t-il.

— Viens, on s'en va, ou ils vont nous balancer des frites.

Les voix se rapprochent.

— Je croyais que t'étais pédé, Rory !

Roe lève les yeux au ciel.

— Tu as raison, on se casse.

Toutes les routes mènent forcément au tunnel. Roe me prend par la main, et la porte régulièrement à ses lèvres.

— On joue au Cypress samedi. Tu devrais venir.

— C'est ouvert aux mineurs ?

Une fois, j'ai emprunté la carte d'étudiante de la grande sœur de Niamh pour assister au concert d'un mec sur lequel Niamh avait flashé. Il reprenait du Ed Sheeran et du George Ezra dans un pub presque entièrement fréquenté par des comptables qui fêtaient Noël avec leur entreprise. La soirée la plus barbante de ma vie. Je me mords la lèvre. Je peux faire une croix sur la carte d'étudiante de la grande sœur, et aucune chance que Joanne me prête la sienne.

— Oui, t'inquiète. C'est un peu genre soirée cabaret. Une collecte de fonds pour une organisation qui s'occupe des SDF de la communauté LGBTQ.

— Oh, c'est génial !

— Ouais, et c'est prévu depuis des mois mais, entre Lily et tout le reste, ça m'était sorti de la tête. Miel m'a demandé par SMS hier si j'étais toujours partant.

— Et… ?

— Honnêtement, en temps normal, j'aurais donné ma jambe droite pour y aller. Mais vu ce qui se passe à la maison, je donnerais carrément mes deux jambes. J'ai trop besoin de me changer les idées.

Je hoche la tête et il me sourit.

— Encore que, je connais quelqu'un qui est très forte pour ça, ajoute-t-il.

— Ah oui, vraiment ?

Je l'embrasse, encore et encore, sur un petit nuage. Je le plaque dos contre l'entrée du tunnel, entortille ses cheveux entre mes doigts. On reste comme ça plusieurs minutes, malgré la température qui chute, le froid qui nous engourdit les mains et le visage… mais pas les parties de nos corps qui sont collées à celles de l'autre.

Je reprends la parole :

— Je te raccompagne.

— Tu n'es pas obligée.

— Mais j'ai envie. Et puis d'habitude, c'est toujours toi qui me raccompagnes.

— C'est bon.

Il m'embrasse encore sur le front. Je scrute son visage et vois passer un soupçon d'angoisse dans son sourire.

— Tu devrais rentrer, décide-t-il.

— Tu ne veux pas que tes parents me voient, c'est ça ?

— Hein ? Mais non, enfin.

Je l'interroge du regard, les sourcils levés.

— Bon, d'accord, un tout petit peu.

— Parce que… parce qu'ils pensent que c'est ma faute ?

— Pas du tout, Maeve ! Mais disons que… qu'ils ne sont pas super fans de toi.

— OK. Je les comprends. C'est moi la saleté qui ai pourri la vie de leur fille.

— Ne dis pas ça.

— Roe. C'est la vérité.

Je me dégage de l'étreinte avec un début de nausée. Je me dégoûte : je suis un parasite qui suce le sang des autres puis les largue. J'ai pris tout ce que je pouvais prendre de Lily, et maintenant je fais pareil avec Roe. Je me détourne, plonge mon regard dans la rivière. L'eau est noire et silencieuse dans l'obscurité.

On se quitte gênés. Il tente de m'embrasser mais je ne parviens plus à m'abandonner dans l'instant présent. Je ne pense plus qu'à une chose : je dois passer pour une allumeuse idiote, sans cœur ni jugeote. Lily a disparu depuis des semaines. Et moi, qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que je *fais* ?

Roe me serre dans ses bras, passe ses mains dans mes cheveux.

— Maeve. La vie est merdique en ce moment. On ne pourrait pas juste profiter, tant qu'on le peut ? Ce n'est pas en te flagellant que tu vas la ramener.

J'esquisse un sourire.

— Je sais. C'est juste que… plus on découvre de choses sur la Gouvernante, plus je me dis que, sans moi, Lily serait encore là.

— Et si j'avais été un meilleur frère, elle ne se serait peut-être pas sentie aussi seule. Si on se lance sur cette voie, on n'arrêtera jamais.

Je hausse les épaules. Il me caresse la joue.

— Rentre donc, tâche de manger. Et arrête de te torturer.

Je rentre chez moi en faisant un détour. Au lieu de prendre à droite comme d'habitude, je suis la berge. C'est bizarre, la place que cet endroit a prise dans ma vie ces dernières semaines. Avant, c'était seulement le chemin que j'empruntais pour rentrer, et avant ça encore, un simple sujet d'exposé pour l'école. Je fais ricocher des cailloux et je jette des bouts de bois pour les regarder couler. Des tourbillons de mousse verte remontent à la surface. Des cannettes de Coca flottent. Des mégots s'accumulent dans un nid de foulque abandonné. J'enserre mes bras autour de mon corps et repense à ce baiser, mon premier baiser qui compte, mon premier baiser *avec quelqu'un* qui compte, qui emballe mon cœur et me réchauffe le sang. La première personne à me faire comprendre que la séduction n'est ni une énigme ni une équation, que la beauté ne passe pas avant tout le reste. Ce ne sont pas des maths. C'est de la magie.

Et du coup, j'ai envie d'en parler à Lily. De lui dire que son frère est devenu la personne la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontrée. Que je suis en train de tomber éperdument amoureuse de lui, et que la seule personne à qui j'aie envie d'en parler, c'est celle que je risque de ne jamais revoir.

Que lui dirais-je, d'ailleurs ? Est-ce que ça la dégoûterait ? Est-ce qu'elle se boucherait les oreilles en s'écriant « Pouah, dégueu, c'est mon frère ! » ?

Non. Pas Lily. Lily est bien des choses, mais elle n'est pas prévisible. Ni ennuyante. Elle ne se la jouerait pas personnage de sitcom américaine. Je ferme les yeux et invoque nos souvenirs. Je l'imagine parmi nous, comme si on était encore amies, et que l'année écoulée n'avait jamais existé.

Et soudain, je la vois. Ses longs cheveux blond foncé, ses yeux d'alien trop grands. Je m'imagine tout lui avouer pendant qu'elle dessine : une pose 100 % Lily. Tu lui parles encore et encore, et elle ne s'arrête pas de dessiner, et tu te demandes si elle t'écoute. Mais soudain, elle lève les yeux, pose une question, et tu comprends qu'elle n'a pas perdu une miette de ce que tu racontais.

— Tu vois, Lily, je ne sais même pas si c'est parce qu'on a grandi, ou mûri, ou si c'est moi qui ai changé et que lui, il était génial depuis le début. Je crois que c'est ça, en fait : lui a toujours été génial, et moi j'étais trop nulle pour m'en rendre compte.

— Hmmm, fait-elle sans cesser de griffonner au crayon gris.

— Et je sais que ça te fait bizarre ! Que tu n'as pas envie d'entendre ça !

Je tourne en rond dans sa chambre.

— Mais bon, si tu craquais pour un de mes frères ou sœurs, ça ne me dérangerait pas. C'est pas le cas, dis ?

— Hmm, non.

— OK, cool, parce qu'ils sont tous trop vieux.

— Je confirme, c'est la deuxième option.

— De quoi ?

— Il était génial depuis toujours. Toi aussi. Mais un mec qui est lui-même, ça te faisait peur, tu n'osais même pas le voir. Quand tu as arrêté de chercher à être comme tout le monde, tu as vu les avantages qu'il y a à être différent.

— Mais arrête ! Tu dessines quoi ?

— Un canard.

— Montre.

Et là, elle me montrerait le canard, sauf qu'il aurait un détail qui cloche : un bec mécanique, ou une clé dans le dos pour le remonter, par exemple. Un canard à moitié robot.

Je rouvre les yeux et il n'y a plus que la rivière. Crasseuse, étrange et omniprésente.

— Reviens, je murmure. Je t'en supplie, reviens.

Cette nuit, je rêve encore de la Gouvernante mais cette fois elle n'est pas dans le tunnel. Elle est à un endroit de la ville, là où la rivière est plus étroite. Un Caddie a été jeté à l'eau, le soleil se reflète sur sa carcasse de métal. C'est le printemps. La Gouvernante a les cheveux sur la figure, elle se tient sur la berge d'en face et désigne quelque chose. Je regarde dans cette direction.

Au milieu de la rivière, j'avise une chaussure qui flotte. Une ballerine de daim noir, pour être précise, à laquelle l'eau a donné une teinte verdâtre. Mais elle ne coule pas comme le Caddie. Elle flotte. Comme un minuscule et élégant bateau. La sensation familière d'avoir de l'eau de la rivière plein l'estomac me reprend.

Je me réveille et je suis sûre que je vais vomir. Je respire à fond, tente de contrôler le magma au fond de ma gorge. Je respire, je déglutis, je respire, je déglutis. Puis je me rendors mais me réveille juste après 5 heures. Il fait si froid que je rajoute une grosse couverture en polaire. Je consulte rapidement mon téléphone avant de me recoucher. J'ai un message de Roe.

J'ai rêvé de la Gouvernante. Elle a une chaussure de Lily.

Message envoyé à 4 h 55. Il y a quelques minutes à peine.

J'ai fait le même rêve. La chaussure flottait ?

Oui.

Ça veut dire quoi, d'après toi ?

Des bulles apparaissent à l'écran, Roe « écrit » un bon bout de temps. Puis elles disparaissent. Et quand mon téléphone vibre à nouveau, je m'attends à devoir lire un pavé.

Je pense que ça veut dire que Lily est vivante.

Le lendemain, c'est une Fiona triomphante qui arrive à l'école. Une feuille volante dépasse de son agenda. Elle m'intercepte juste avant l'appel.

— Toilettes, dit-elle. Tout de suite.

On s'assied sur une canalisation qui nous brûle presque les jambes. Fiona ouvre son agenda.

— Ma mère a réussi à se rappeler presque tout le premier couplet.

— C'est génial !

— Grave, mais j'ai dû subir le souvenir de la fois où elle a rencontré Neil Young, en 1994.

— Ton sacrifice n'aura pas été vain !

— Merci.

On lit le texte ensemble.

Elle apparaît lors de rares séances / et seulement aux jeunes femmes,
Et seulement en temps de crise / brassant de nouvelles vérités.
J'ai tiré cette carte / deux fois en une semaine,
Une femme à la robe de mariée maculée de sang / un couteau entre les dents.
Mesdames, voici la carte de la Gouvernante.
Elle peut causer votre perte, ou vous offrir un nouveau départ,
Elle ne veut que votre bien, tout ce qu'elle n'a jamais connu.
Elle vous voit au fond du trou, et elle plonge à votre secours.

— La vache. Et qu'est-ce que ta mère t'a dit d'autre, sur cette chanson ?

— Qu'elle l'avait découverte grâce à un groupe dont le sien faisait la première partie, un groupe de country rock irlando-américain, apparemment.

— Ça existe, ça ?

— Faut croire. J'imagine qu'ils reprennent *The Fields of Athenry* en mode accéléré.

— Évidemment.

— En tout cas, ça m'a rappelé ce qu'a dit tante Sylvia, à propos du fait que toutes les cultures avaient leur propre version de la Dame Blanche. La Gouvernante est peut-être la variante irlandaise.

— Un élément du folklore ?

— Voilà. Réfléchis deux secondes. Des émigrés irlandais colportent cette histoire de sorcière démoniaque ; des musiciens country l'adaptent en chanson à propos du tarot ; quelqu'un fabrique le jeu qui va avec ; les cartes reviennent en Irlande. Et tu les trouves dans l'Étouffoir. Pour citer une certaine mère qui adore se répéter, c'est ce qu'on appelle l'échange culturel.

— Tu sais, t'es vraiment dure, avec ta mère – c'est quand même la plus cool que j'aie jamais rencontrée.

Fiona arque un sourcil et réplique :

— Je te trouve dure avec Joanne – c'est quand même la sœur la plus cool du monde.

— Message reçu.

— Merci.

Les élèves s'installent et la voix de Mlle Harris retentit. On fonce aussitôt en classe, la feuille avec les paroles coincée dans l'agenda de Fiona.

Mlle Harris nous adresse un signe de tête et attend qu'on soit assises pour commencer.

— Mesdemoiselles, il ne vous aura pas échappé que la météo est un

peu… étrange, en ce moment.

Elle fait la moue tandis que trente filles sont suspendues à ses lèvres.

— Il a été annoncé ce matin qu'il y aura du verglas dans l'après-midi et que de nombreux bus ne circuleront pas. Aussi, pour votre sécurité…

La salle est tellement silencieuse qu'on entendrait péter une souris.

— … les écoles ont reçu instruction de fermer leurs portes.

La classe explose de joie. Tout le monde range ses affaires et on rit toutes comme des malades. Fiona me prend dans ses bras et claironne :

— Trop cool ! TROP COOL ! Et un MERCREDI, en plus.

Elle se lance dans une petite danse de la victoire.

— Demain aussi, si ça se trouve ! Pourvu que le verglas tienne, quoi !

Des filles écrivent à leurs mecs à Saint-Anthony, veulent en profiter pour les retrouver. J'en entends une qui se dispute au téléphone avec son copain pour savoir chez qui ils vont aller, quels parents rentrent du boulot le plus tard.

Je rougis quand je me rappelle que moi aussi, j'ai quelqu'un à retrouver maintenant. J'ai un copain. Enfin, je crois. On n'en a jamais vraiment discuté.

Fiona me donne un coup de coude et dit :

— Viens, on demande à Roe s'il est libre. On pourrait lui montrer les paroles de *La Carte de la Gouvernante*.

Elle remarque que je suis toute rouge et ses yeux s'écarquillent.

— Oh mon Dieu ! Il s'est enfin passé un truc ?

— Euh… oui.

— Mais non ! Quelle journée ! Raconte-moi tout !

Je lui raconte tout et, une demi-heure plus tard, on se retrouve tous les trois au Bridey's, autour d'un thé au lait et d'une tarte aux pommes un peu trop aigre. C'est drôle de manger de la tarte à 10 heures. Et plus encore d'être assise en face du garçon qui avait sa langue dans ma bouche douze heures plus tôt, et qui a également fait les mêmes rêves que moi.

— Elle est vivante, déclare Roe d'une voix plate. Je le sais. À cause de la chaussure, de la direction qu'elle pointait, de sa trajectoire… On aurait dit qu'elle savait où elle allait. Lily est vivante.

— Ce n'est pas que je ne crois pas en, euh… la valeur des rêves, répond poliment Fiona. Mais on est censés faire quoi, maintenant ?

— On a les rêves, récapitule Roe. On a la chanson. Je pense qu'il faudrait trouver quelqu'un qui saurait interpréter tout ça.

— On peut déjà oublier Sylvia, grommelle Fiona. Hier soir, au dîner, j'ai eu droit à un grand sermon parce que je lui ai trop mis la pression et qu'il ne faut jamais se tourner vers les sciences occultes quand on est désespéré. D'après Sylvia, les gens font n'importe quoi, après.

— Les gens en général, ou juste moi ? tente de clarifier Roe.

— Toi, j'imagine.

— Tout le monde cherche à protéger le pauvre petit garçon dont la sœur a disparu, souffle-t-il en roulant des yeux. Je n'ai même pas le droit de mentionner la rivière devant ma mère.

La rivière, encore. Je me rappelle mon exposé, en primaire : la carte des ports de la Beg que j'avais dessinée – leur évolution au fil du temps. Il y avait ceux qui expédiaient du grain pendant la famine, ceux d'où les gens embarquaient pour l'Amérique… on les surnommait les bateaux cercueils. Soit on arrivait en Amérique, soit on mourait en route, et la plupart des émigrants étaient trop illettrés pour informer ensuite leurs proches restés au pays.

Et tout à coup, j'ai un déclic.

— On n'a qu'à dire que c'est pour un exposé.

Roe et Fiona évaluent l'idée.

— Sylvia ne marchera jamais, estime Fiona. Elle nous a déjà cernés.

— Quelqu'un d'autre, alors. Ta tante n'est sûrement pas la seule à s'y connaître, en surnaturel. En plus, ça touche au folklore plutôt qu'à la magie.

— Tu penses à qui ? m'interroge Roe.

Je note qu'il tripote son cordon en cuir. C'est plus fort que moi, chaque fois que je l'aperçois, je souris.

Et je sais précisément qui consulter.

On prend le temps de répéter notre petit numéro, histoire de ne pas passer pour trois ados aux abois. Ce qui est précisément ce qu'on est.

La porte de Divination est équipée d'une clochette accrochée à un ruban rouge ; elle tinte légèrement à notre entrée. La femme au pantalon bouffant est encore là.

— Maeve Chambers ! s'exclame-t-elle.

Je suis stupéfaite qu'elle m'ait reconnue au premier coup d'œil.

— Bonjour ! je lance d'un ton guilleret. Je n'aurais pas cru que vous vous souviendriez de moi.

Son regard oscille entre Roe et moi et elle sourit.

— Comment aurais-je pu t'oublier ? Tu as trois *e* dans ton nom.

— Exact. Voilà, mon amie Fiona travaille sur le folklore pour un exposé, et je me suis dit que vous auriez plein de choses à lui apprendre.

— Mais tout à fait. Tu dois être Fiona ?

Elle désigne du doigt Fi, qui a déjà en main son carnet et son stylo.

— Bonjour, fait-elle, penaude. Je prépare un exposé sur les mythologies partagées. Je cherche à comprendre pourquoi différentes cultures ont un folklore commun. Comme les chiens de l'enfer. On en trouve dans toutes les cultures, vous le saviez ?

— Et comment, glousse la vendeuse. Un peu partout dans le monde, des gens dressent les chiens à être méchants. D'où la peur qu'ils inspirent.

— En effet, acquiesce Fiona en souriant. Et je me demandais ce que vous saviez sur… ceci.

Elle lui passe les paroles de *La Carte de la Gouvernante*.

— Je crois que ce texte présente un parallèle intéressant avec le mythe de la Dame Blanche, qu'en dites-vous ?

La vendeuse étudie le texte en silence.

— La Gouvernante, lâche-t-elle lentement.

— Vous la connaissez ?

— Je ne l'ai pas vue depuis un bon moment, répond-elle à voix basse.

— La chanson ? demande Fiona.

— Non. La chanson, je ne la connais pas. Mais la Gouvernante, je… Comment en as-tu entendu parler, Maeve ?

Mes amis et moi échangeons des regards vifs. C'est Fiona qui est censée préparer un exposé.

— C'est *moi* qui en ai entendu parler, par *ma* mère, insiste Fiona. Elle est musicienne, elle la chante souvent chez nous.

— Je vois, réplique la vendeuse, méfiante. Et que voudrais-tu savoir, au juste ?

— D'où elle vient, je demande. Ce qu'elle est.

La femme fronce les sourcils, puis se reprend.

— C'est une vieille légende irlandaise. Avez-vous déjà abordé les « grandes maisons » en histoire ?

Roe, Fiona et moi émettons des bruits indistincts. Visiblement déçue, la vendeuse reprend :

— Autrefois, une « grande maison » désignait… eh bien, une grande maison. Une riche demeure dans laquelle de non moins riches Anglais avaient des Irlandais à leur service. Certaines familles se montraient correctes et payaient bien leurs employés, mais d'autres étaient abjectes. De vrais démons. Ils n'hésitaient pas à battre leur personnel et à leur retirer leur paye. Une cruauté inhumaine.

— Pourquoi les gens continuaient d'y travailler, alors ?

— Il y avait si peu de travail sur l'île qu'être embauché dans une grande maison était considéré comme une aubaine. C'était soit ça, soit l'émigration.

— Et donc… la Gouvernante travaillait dans une grande maison ?

— Il me semble bien qu'il y a eu une histoire de maladie – la tuberculose, peut-être. Les enfants tombaient comme des mouches. Un groupe de servantes, toutes mères, ont imploré leurs employeurs de prévenir le médecin, mais… ils n'en ont rien fait. Et les enfants sont morts. Les mères en ont été si affligées qu'elles ne sont plus revenues travailler. Mais sais-tu qui s'est présentée dans ces grandes maisons ?

— La Gouvernante, je murmure.

— La Gouvernante. Une femme, ou une chose ayant l'apparence d'une femme, vient travailler un matin. Le lendemain, la maison est déserte. Les riches occupants se sont tous volatilisés.

— Où est-ce que ça s'est passé ? demande Roe. Et quand ?

— C'est un récit folklorique, répond simplement la vendeuse. Cela a pu se produire il y a cent ans, deux cents ans, ou jamais.

Nous en restons tous les trois muets, sidérés. Jusqu'à ce que Fiona reprenne la parole.

— Il était donc courant que des gens… l'invoquent ?

— Disons que…

La vendeuse s'interrompt, croise les bras, et se concentre.

— En ce temps-là, les gens croyaient encore aux fées, vois-tu ? La magie et les croyances occupaient une place importante. J'imagine donc que des invocations avaient lieu mais qu'elles devaient être considérées comme de la magie noire. Et que le prix à payer devait être élevé.

— Comment ça ?

— La magie noire ne donne rien sans rien, souffle-t-elle entre ses dents.

— Vous voulez dire… une vie en échange d'une vie ? intervient Roe.

— C'est très simpliste, mais oui, sans doute. Dans presque tous les cas de figure, le sacrifice doit être à la hauteur du bénéfice. C'est pour cela que les croyants déposent de la nourriture en offrande aux temples. Pas parce qu'ils pensent que l'esprit va réellement venir manger. Mais pour montrer qu'ils sont prêts à faire ce sacrifice.

— Et est-ce qu'il serait possible d'invoquer à nouveau la Gouvernante ? demande Fiona. Ne serait-ce que par accident ?

La vendeuse arque un sourcil.

— Je croyais que tu préparais un exposé.

— C'est le cas.

— Hmm, fait la dame d'un air absent. J'ai des livres à trier, n'hésitez pas à fureter dans le magasin.

Elle a parlé d'une voix douce mais ferme, comme si ce n'était pas la première fois que des ados venaient l'interroger sur les démons vengeurs.

On découvre la boutique. Roe s'intéresse aux cristaux, Fiona aux jeux de tarot, et moi j'inspecte les livres à côté d'elle. Je l'observe un moment : elle soupèse les jeux, cherche lesquels lui conviennent le mieux. Ça pourrait être sympa qu'elle s'y mette, elle aussi. On pourrait tirer les cartes ensemble. Qui sait, ça redeviendrait peut-être même amusant.

J'attrape un livre au hasard : *Sorcellerie pour débutants*, par Alwyn Prair-Felten.

— Un pseudo, commente Fiona.

Je feuillette l'ouvrage. Pas particulièrement inspiré… Il n'y a pas la moindre illustration de tombe couverte de pentagrammes et d'incantations. Cela dit, l'auteur répète à tout bout de champ que la sorcellerie est à la portée de « n'importe qui ». Et comme le bouquin ne coûte que dix euros, je l'achète.

Voici quelques-unes des incantations dont je me sers, écrit Alwyn Prair-Felten. *Toutefois, il peut être gênant d'utiliser les formules d'autrui. Je vous recommande donc d'inventer les vôtres, en veillant bien à a) être sincère et b) faire simple, de sorte à pouvoir les répéter à volonté. Les incantations sont quelque chose de très personnel. Comme la magie en général, du reste.*

Pendant que la vendeuse glisse mon livre dans un sac en papier, Fiona reçoit un coup de fil de sa mère.

— Les cours sont annulés *demain* ? glapit-elle.

Elle plaque une main sur son téléphone pour cacher ses gloussements de joie. Roe et moi lui claquons un *high five*.

— Ah non, maman. Un jour de neige, c'est pratiquement un jour férié, je ne vois pas pourquoi je devrais garder Jos. Il va à la crèche, en plus !

Fiona écoute sagement la réponse de sa mère.

— Je sais, je sais, je sais. Mais elle aurait payé de toute façon, que j'aie cours ou pas…

Son visage s'assombrit. Sa mère lui fait visiblement la leçon. Fiona sort poursuivre la conversation devant le magasin.

La vendeuse, elle, observe la neige qui tombe comme des feuilles de thé. De la main gauche, elle tripote les clous dorés qu'elle a aux oreilles, tout en murmurant pour elle-même. Elle semble avoir complètement oublié ma présence. Elle garde mon ticket de caisse entre son pouce et son index.

— De neige en pluie et de pluie en rivière ;
Nous ne serons plus bernés.
De rivière en mer ; et de mer en ciel ;
Ce qui est ne sera plus.

— Vous dites ? je demande en me penchant vers elle.

Sa voix est presque inaudible.

— De ciel en neige et de neige en pluie ;
Le bourgeon est feuille et branche ;
De pluie en rivière et de rivière en mer ;
Ce qui était ne sera pas.

Fiona nous rejoint en grommelant.

— Hé, lui lance Roe. On peut y aller ?

— Deux secondes, j'achète ça, indique Fiona.

Elle pose un jeu de tarot sur le comptoir.

— Le tarot version *Game of Thrones*, précise-t-elle. Avec Arya Stark en carte de la Mort.

La vendeuse tourne la tête vers elle et sourit. Elle glisse le jeu dans un sachet et y ajoute un bâton d'encens car c'est une « nouvelle cliente ».

Je regarde tour à tour Fi et la dame. Suis-je la seule à l'avoir entendue psalmodier ? Est-ce que j'ai rêvé ?

Ce qui était ne sera plus.

— Ma mère, je vous jure, peste Fiona. Dès qu'elle sait que j'ai du temps libre, elle pense direct : *baby-sitter gratos*. Comme si elle s'en fichait que je n'aie que des bonnes notes, que je fasse du théâtre et que je garde déjà Jos tous les après-midi ou presque. On ne me laisse jamais respirer. C'est tellement injuste.

Fiona est en mode ado râleuse, mais à un niveau que je ne lui connaissais pas et c'est un spectacle plutôt intéressant.

— Jos a l'air autonome, je commente. Tu n'as qu'à l'installer devant des dessins animés. En plus, tu sais y faire avec lui.

— Je ne veux m'occuper de personne, OK ? gronde Fiona. Je ne veux pas être médecin, infirmière, baby-sitter ou… je sais pas, moi… auxiliaire de vie.

— C'est bon, Fi, je souffle de ma voix la plus apaisante. Je n'ai pas dit

que tu devais le faire.

— Toi, non.

Elle croise les bras et soupire doucement.

— *Toi*, non, répète-t-elle.

Roe et moi échangeons un regard : lui non plus ne comprend pas tout, apparemment.

— Tout va bien, Fi ?

— Ça va, c'est juste que toutes les bonnes petites Philippines sont censées jouer les infirmières, tu vois ? S'occuper des enfants.

Je me mords la lèvre.

— Désolée.

Et comme je ne trouve rien de plus utile à dire, j'ajoute avec la plus grande sincérité :

— Je ne sais pas ce que ça fait, Fi.

Elle prend le temps de respirer.

— Non, excuse-moi. Ce sont mes affaires, Maeve, tu n'y es pour rien.

Elle nous sourit puis demande :

— Ça vous dit qu'on aille prendre le thé ?

À l'instant même où on retourne au Bridey's, la mère de Roe lui téléphone.

— Eh ben… C'est la journée, on dirait.

Et il sort prendre l'appel à son tour.

Avec Fiona, on s'installe sur le gros canapé moelleux. Je m'apprête à interroger Fiona sur ce qu'elle vit chez elle. Sa famille est tellement charismatique et fun que je n'avais pas remarqué la moindre tension chez eux.

Mais avant que j'aie le temps d'ouvrir la bouche, j'entends une voix familière.

— Deux cafés et un muffin à six euros, dit-il au caissier avec un enthousiasme désarmant. Ce n'est pas à Dublin qu'on trouverait ça, hein ?

Je tourne la tête en croisant les doigts pour me tromper, pour qu'il y ait un autre Américain jovial dans ce café. Mais non : c'est bien Aaron avec deux cafés à emporter et un sachet marron à la main. Je l'observe un moment, fascinée qu'un type comme lui ait la conversation aussi facile à propos du café, puis je me retourne vers Fiona et notre théière.

— Maeve ! m'interpelle Aaron comme s'il venait d'apercevoir un vieil ami de sa famille. Quel plaisir de te trouver ici. Vous êtes partis si soudainement, Roe et toi, l'autre soir.

— Oui, euh, on était pressés.

— Formidable, réplique Aaron, le visage radieux. Une petite soirée à deux ?

Il a prononcé cette phrase d'un ton légèrement sarcastique, comme si Roe et moi étions deux gamins qui jouaient à la dînette. Fi est sur son portable et fait à peine attention à nous.

— Tu pourrais peut-être repasser nous voir, propose Aaron. Toute seule,

cette fois.

Il me débecte, avec son amitié en toc. Alors je décide de jouer franc-jeu.

— Absolument, sauf que… plutôt mourir, en fait ?

Ce n'est pas très élégant, mais au moins le message est passé.

Aaron lève les sourcils un quart de seconde puis s'adresse à Fiona.

— Tu es Fiona, je me trompe ?

— Euh… oui ?

Elle ne se rappelle visiblement pas l'avoir vu à la Cave. Mais je suis surprise qu'Aaron se souvienne d'elle – et de son nom. Il l'observe un moment, puis reprend d'une voix douce :

— Tout le monde attend toujours énormément de toi, n'est-ce pas ?

Il parle de la même façon qu'il s'adressait aux filles de la réunion. Un mélange d'affection, de sympathie et de compréhension immédiate. Fiona, qui n'a pas encore compris qui était ce type, est fascinée.

— Euh… oui, répond-elle en portant une épaule à son menton. Et en général, j'assure.

Comme je lui envie son assurance. Je repense à son ex. Était-elle comme ça avec lui ?

— Stop, je m'interpose, la mâchoire crispée. Ne lui parle plus, Aaron.

Fiona se tourne vers moi, un peu perdue.

— Qu'est-ce qui te prend, Maeve ?

— Il faudrait voir à être moins possessive, Maeve, commente Aaron avec un sourire. Les gens ne t'appartiennent pas.

Il me scrute, les yeux plissés, et ses iris s'assombrissent.

— Et tu ne peux pas non plus les jeter.

Et sans un mot de plus, il s'en va. Il quitte le café avec son sweat à capuche et ses cafés à emporter, comme un mec normal de son âge. Moi, j'ai envie de vomir.

Tu ne peux pas non plus les jeter.

Fiona me tapote l'épaule.

— Maeve. Maeve, tu te sens bien ? Tu trembles. Tu m'expliques ce qui vient de se passer ?

Brusquement, l'éclairage du café me paraît trop violent, comme si un incendie faisait rage derrière mes yeux. Je presse mes poings contre mes paupières, puis enfouis mon visage au creux de mon bras.

— Qui était-ce, Maeve ?

Je ne réponds pas, j'ai le souffle court. Il sait tout. À propos de Lily, mais aussi de Fiona, bizarrement. Il voit à l'intérieur des gens. J'ignore quelle est la magie noire qui a créé la Gouvernante, mais Aaron en possède un fragment en lui. Et si cette magie vit en lui, elle doit aussi vivre dans une foule d'autres endroits. Tout à coup, le monde me semble bien trop grand ; et moi, j'ai l'impression d'être minuscule.

— Viens, on sort, décide Fiona.

L'air froid de la rue se loge dans mes poumons comme un shuriken.

— Assieds-toi, m'ordonne Fiona en désignant du doigt le rebord d'une fenêtre. Mets ta tête entre tes genoux et respire à fond.

— Je n'ai pas besoin de…

— Fais-le.

J'obéis et, quand je reprends la parole, elle me coupe.

— Ah ! non. Commence par respirer. Je vais compter. *Inspire*, un… deux… trois. *Expire*, un… deux… trois. Garde la tête entre les jambes. C'est bien. *Inspire*, un… deux… trois.

Au bout de huit fois, elle m'autorise enfin à me redresser et à parler. C'est vrai que je me sens mieux. Je parie que c'est un truc d'infirmière qu'elle tient de sa mère et de ses tantes.

— Bien, dit Fiona. Qui était ce type, et qu'est-ce qu'il t'a *fait* ?

L'accent qu'elle met sur « fait » me tire de ma transe. Elle prend sûrement Aaron pour un mec avec qui je serais sortie.

— C'est Aaron, Fiona. Tu ne l'as pas reconnu ? Il était à la manif devant la Cave.

Elle se frappe le front et reprend :

— Merde. OK. Désolée, j'ai cru que c'était un pote de tes frères ou un truc du genre.

Elle marque une pause puis m'interroge :

— Tu lui as parlé de moi ? Pourquoi est-ce qu'il connaissait mon prénom ?

— Non, je ne lui ai pas parlé de toi. Il a un truc. Je ne sais pas comment dire. Une espèce de pouvoir qui lui permet de voir les failles des gens. Il était au courant pour Lily. Tu l'as entendu ? Il a dit que je jetais les gens.

— Alors, quoi ? Il aurait de la magie en lui ?

— Je ne sais pas. C'est peut-être juste moi qui perds la boule.

— Avec tout ce que tu as vécu depuis un mois, ça se comprendrait.

Fiona s'assied à côté de moi et passe un bras sur mes épaules.

Roe revient vers nous, toujours au téléphone. Il a les mâchoires crispées, lui aussi est en train de mener bataille.

— Je t'assure… Oui, maman, je suis sûr qu'il n'y a aucun rapport, fait-il d'une voix tendue. Ce n'est rien. Enfin, non, pas rien, tu m'as compris…

Il finit par raccrocher et s'assied avec nous. On lui fait de la place.

— Raconte, je lui réclame.

— J'ai commis l'erreur d'exposer à ma mère ma théorie sur les Enfants de Brigid. Elle a lancé une alerte Google sur eux.

— Et ?

— Et apparemment, il arrive que des jeunes fuguent pour les rejoindre.

— Mais non ! on s'écrie en chœur, Fiona et moi. On vient juste de le voir !

— Qui ça ? Aaron ?

J'acquiesce et enchaîne :

— Il sait tout, Roe. Il est même au courant de ma relation avec Lily…

— Et il sait pour…, commence Fiona avant de s'interrompre. Il sait pour moi. Je veux dire, il me connaît.

On regagne la berge dans un silence étrange.

Fiona shoote dans un caillou qui finit dans l'eau.

— Regardez, indique-t-elle en montrant les roseaux. Du frai de grenouille.

Bien vu. Des centaines de bulles transparentes, écumeuses, flottent à la surface. Chacune a une minuscule tache noire, comme l'œil d'un personnage de cartoon.

— Je n'en avais jamais vu autant, je commente en réprimant l'envie de les toucher avec un bâton.

Non, Maeve, tu as un copain maintenant, résiste à l'envie de te conduire comme si tu avais huit ans.

On reste un moment à observer le frai, estomaqués qu'une chose aussi paisible et naturelle puisse exister dans la période qu'on vit.

— C'est bizarre que la rivière n'ait pas gelé, dit ensuite Roe.

— Ouais. Il faudrait qu'il fasse quelle température pour que ça arrive ? je demande lentement.

Il hausse les épaules.

— Là ! s'exclame tout à coup Fiona. Un poisson !

Dans un éclair violet vif, un poisson bondit en effet hors de l'eau puis replonge.

— La vache, s'écrie Roe. Et un autre !

On reste là à compter les poissons qui sautent. On ne s'y connaît pas assez pour savoir si c'est normal qu'ils nagent si près de la surface par temps froid.

— Ce sont des truites arc-en-ciel, nous informe Fiona en lisant un article sur son téléphone. Et euh… elles vivent en Australie et en Amérique.

— N'importe quoi. C'est impossible.

— Mais si ! insiste-t-elle en nous montrant son écran. C'est bien les poissons qu'on vient de voir, non ?

Je regarde la photo du poisson avec une bande violette sur le flanc.

— Exact.

— Mais qu'est-ce qu'ils fichent ici ? demande Roe. Ils ne devraient pas survivre dans une eau si froide.

On scrute la rivière, et je distingue peu à peu des volutes de fumée qui montent. Comme la buée qui nous sort par la bouche quand il fait froid.

Fiona a dû les repérer aussi, puisqu'elle s'accroupit. Ses longs cheveux noirs touchent presque l'eau. Elle trempe ses doigts. Puis sa main.

— Hé, Fi, qu'est-ce qui te prend ?

Elle se tourne vers moi, ses yeux aussi ronds que ceux d'une chouette.

— Les mecs… elle est *chaude*.

26

— LA RIVIÈRE EST MÊLÉE À TOUT ÇA. J'en suis convaincue.

Ces paroles me paraissent ridicules en même temps que je les prononce.

— Comment ? m'interrogent en chœur Fiona et Roe.

— À ce stade, je ne sais plus rien sur rien, je réponds en faisant craquer mes doigts. C'est le fil conducteur, non ? Nos rêves. Les phénomènes étranges. Le dernier endroit où Lily a été vue vivante. Tout tourne autour de la rivière. C'est le dénominateur commun.

On s'est repliés au Deasy's, où on mange une grande frite sauce curry. Lily et moi y venions tous les samedis. On s'installait dans une alcôve, on versait du sel sur la table et on dessinait avec nos doigts.

— Les poissons d'Australie. L'eau. Le frai de grenouille, énumère Fiona. Il se passe un truc, là-bas.

— Ça me rappelle ce qu'a dit Sylvia, je dis lentement. Comme quoi le monde physique et le monde naturel sont liés plus étroitement qu'on ne le pense.

— On t'écoute.

— Alors voilà…

Je prends la salière et le poivrier et brandis la première.

— Ça, ça représente la souffrance émotionnelle. Mettons, le fait d'être obligé de quitter sa famille.

Fiona et Roe m'observent puis échangent un regard.

— Le sel représente la souffrance émotionnelle, répète Roe avec une grande patience. OK.

— Et ça, je reprends en montrant le poivrier, c'est un repère physique. La Beg, par exemple.

— Hmm.

Je retourne les deux récipients et le sel et le poivre se renversent au même endroit, formant un petit monticule cendré.

— Vous ne voyez pas ? je m'exclame face à mes amis toujours silencieux.

Fiona se mâchouille une mèche de cheveux en essayant désespérément de comprendre.

— Le… poivre représente la *rivière*, donc ? reprend-elle.

— Purée ! Mais comment des gens avec d'aussi bonnes notes que les vôtres peuvent être aussi bouchés ! C'est une métaphore.

— Roe n'est pas équipé pour capter les métaphores, il est protestant.

— Hé !

— Vous n'y êtes pas du tout, je souffle.

— Désolée, Maeve… explique-nous.

— La Beg est le lieu où des milliers de gens ont vécu les plus grands traumatismes de leur existence. Des milliers d'Irlandais ont été contraints de s'exiler, de dire adieu à leurs proches. Roe… rappelle-toi, c'est là que j'ai vu… ton… souvenir traumatique.

Il hoche la tête. Fiona ne suit visiblement pas mais elle ne dit rien.

— Si le monde spirituel est une passerelle entre les mondes physique et émotionnel, alors je pense que la rivière… est le point de départ de ce monde. Une porte. Ou une clé. Les deux, peut-être. Je ne sais pas.

Un malaise profond m'envahit tout à coup mais je poursuis :

— Quant à Lily… je pense qu'elle se trouve dans ce monde. Prisonnière. La Gouvernante a très bien pu l'y conduire.

Fiona m'adresse un coup d'œil, les sourcils levés comme pour dire « Rassure-moi, tout ça n'est qu'un jeu ? ». Roe se contente d'acquiescer pour m'inciter à continuer.

— Elle était triste, furieuse après moi, et je me dis… que la Gouvernante n'a peut-être pas pu… pas pu…

— Te tuer pour elle ? complète Fiona pour moi.

— Voilà. Elle n'a pas pu achever le boulot qu'elle était venue accomplir.

Nouveau silence.

Deux taches roses se dessinent sur les joues de Roe.

— Et… on est censés la récupérer comment ?

Il me croit. Ma théorie lui semble plausible. La confiance déferle en moi. Je sors le livre acheté ce matin et le pose sur la table.

— Grâce à ceci.

Fiona scrute la couverture et répète :

— Un pseudo.

On se met à éplucher *Sorcellerie pour débutants* d'Alwyn Prair-Felten jusqu'à ce qu'il soit l'heure de rentrer.

Roe me raccompagne.

— On a de la chance que ta famille soit riche et ait les moyens de s'offrir cette maison, observe-t-il. Avec cette longue allée, je peux t'embrasser à l'abri des regards indiscrets.

Il m'embrasse juste sous l'oreille, et je frissonne jusqu'au bas des reins.

— Une minute, je réplique, un peu essoufflée. Je ne suis pas *riche*.

— Maeve. Allez…

Et nous voilà en train de nous disputer. Roe cherche à me faire admettre que mes parents sont riches en prenant pour preuve la taille de notre maison.

Moi, je suis sur la défensive et je lui rabâche que ma famille est plus nombreuse que la sienne. Il fait la moue, comme si seuls les riches pouvaient se permettre d'avoir cinq enfants. Ni lui ni moi n'avons envie de nous prendre la tête, mais ni lui ni moi n'arrivons à trouver une issue non plus.

— Tu as quand même remarqué qu'il y a une différence entre nous. Entre toi et Fi.

— Fi et moi, on va à la même école.

— Elle est boursière. Et moi aussi.

L'espace d'un instant, je le déteste. Je sais qu'il cherche seulement à me faire admettre que j'ai les moyens, mais il tape là où ça fait mal. Sans le savoir, forcément, vu qu'on ne se connaît pas encore si bien que ça. Si Lily était là, elle le recadrerait. Elle, elle comprendrait.

— Lily n'était pas boursière, je réplique.

Et je me corrige aussitôt :

— Elle *n'est* pas boursière, pardon.

— Bon d'accord, elle n'est pas boursière, mais elle est allée à Sainte-Bernadette uniquement parce que nos parents pensaient qu'il lui fallait davantage d'attention, et qu'elle la recevrait dans un établissement comme celui-là. Et ils tenaient aussi à ce qu'elle reste avec toi.

— Magnifique. Fais-moi culpabiliser.

— Ce n'est pas ce que je voulais. J'essaie simplement de t'expliquer…

Roe et Fiona ont travaillé dur pour être admis dans une école privée, alors que moi je suis la riche idiote dont les parents n'ont eu qu'à sortir le chéquier. Chose qui n'a pas été nécessaire pour leurs autres enfants. Abbie, Cillian, Pat et Jo ont tous étudié dans des établissements publics et gratuits et ont tous décroché leur diplôme haut la main. Alors que moi, avec mes 33 % de réussite à l'examen d'entrée, il a fallu m'orienter vers le privé.

Il est là, avec toi, Maeve. Pas avec Fiona. C'est toi qui lui plais, pas Fiona.

Une voix ténébreuse monte du creux de mon ventre. *Est-ce qu'il t'aimerait encore s'il savait que tu as souhaité que Lily disparaisse, Maeve ?*

— Hé. Tu aurais le temps pour une petite séance de tarot ?

— Hein ? Tu veux me tirer les cartes ? Maintenant ? s'étonne-t-il.

— Pourquoi pas ? Je me disais qu'on pourrait le faire ensemble. Histoire de… d'en savoir plus sur la rivière. L'eau qui se réchauffe. Tout ça.

— OK, accepte-t-il d'un ton suspicieux.

Après tout, on n'a parlé que de ça tout l'après-midi.

— Viens, on va s'installer au calme.

Il y a un petit terrain de foot près de chez moi, où les garçons jouent le soir quand il fait bon. On le traverse en silence, la neige crissant sous nos pas. Je serre fort la main de Roe. On s'installe sous une espèce de haie sauvage. C'est ici que j'ai fumé pour la première fois. Avec Lily, on avait trouvé un paquet dans le bus et on était venues inspecter le contenu ici. On était arrivées à la conclusion que ça n'a aucun intérêt.

Nous voilà donc accroupis sous ce même buisson.

— Sympa, commente Roe, encore un peu déboussolé.

Je sors mes cartes. La sensation de malaise me revient dès que je les lui tends. Mais cette nausée n'est rien comparée à l'angoisse qui me torture à l'idée que Roe puisse me quitter pour Fiona. Que je me retrouve encore exclue, isolée.

Je perçois un léger bruissement tandis que Roe bat les cartes. Du coin de l'œil, je suis sûre d'avoir aperçu du tissu blanc qui traînait par terre. *Oh non, ne me dites pas qu'elle revient…*

Je cligne des yeux très fort. Ce n'est qu'une bande de papier toilette accrochée au buisson.

Roe coupe le jeu de cartes.

— Bon, alors, je les rassemble ou… ?

— Tire la première.

La nausée me fait perler du front, mais je sais maintenant à quoi m'attendre. Je respire en comptant comme me l'a appris Fiona. Je m'efforce de contrôler ma respiration. Si j'arrive à m'immiscer de nouveau dans la tête de Roe, je saurai pour de bon s'il m'aime ou pas.

Il choisit une carte.

Le trois de coupe. Trois femmes qui dansent en brandissant des coupes.

— Ça a l'air d'être une carte sympa, estime Roe.

— Je confirme. Elle représente l'amitié et l'unité.

— Alors pourquoi tu fais cette tête inquiète ?

— N'importe quoi.

— Tu préfères tirer la suivante ?

Je choisis une carte et la pose à l'envers. Un nouveau tiraillement se fait sentir dans mon ventre. *Maîtrise-toi, Maeve. Maîtrise-toi.*

— Bon, je vais… je vais la retourner.

À l'instant où Roe touche la carte, le monde s'évanouit. Des points jaunes et rouges envahissent mon champ de vision, je sens mon corps qui m'échappe.

Ça recommence.

Ça recommence.

Mesdames, voici la carte de la Gouvernante. Gouvernante, voici la carte de Mesdames. Damnés, voici la carte de l'Amour gavante.

Je rouvre les yeux mais je ne suis pas dans la tête de Roe. Je suis dans la mienne, dans les toilettes de Sainte-Bernadette. Celles-là mêmes où Fiona et moi on s'est assises sur une canalisation pour se réchauffer. Lily est là. Elle pleure. Elle pleure et me crie dessus, en présence de plein d'élèves. *Fais-les partir.*

C'était il y a plus de treize mois, à la veille des vacances de Noël. Au cours du trimestre, on a eu droit à pas moins de trois discours sur les clans, la pression de groupe et les dangers de l'isolement. Les filles de notre niveau sont connues pour leur tendance à se regrouper en cliques. J'en déduis que certaines se sentent exclues ou terrorisées par la hiérarchie de Sainte-Bernadette. Au

sommet, il y a les blondes qui jouent au hockey et vont assister aux matchs de rugby de leurs mecs plus âgés. Ensuite, les riches qui passent leurs vacances à New York et en reviennent avec des sacs marron estampillés *Little Brown Bag*.

En dessous, les fêtardes qui passent leur temps à picoler et se planter des couteaux dans le dos. En dessous encore, les intermédiaires : Michelle et Niamh, entre autres. Des filles de la classe moyenne, sympas, qui sont invitées presque partout et ont de bonnes notes ; quelques boutons à l'occasion, mais jamais d'acné. Le groupe dont je rêvais de faire partie il y a treize mois, donc. Tout ce qui est en dessous, on peut oublier. Les intellos ont un pouvoir certain, avec leurs nattes impeccables et leur avenir radieux, mais je n'ai aucune chance de les rejoindre. Ajoutez à cela une poignée d'artistes qui considèrent Sainte-Bernadette comme une épreuve à surmonter avant de pouvoir reprendre leur vraie vie. C'est comme ça que je voyais Fiona, avant qu'elle décide – allez savoir pourquoi – de devenir mon amie. Mais bon, nous sommes il y a treize mois, et elle n'est encore rien pour moi.

Je n'ai ni l'assurance ni l'ingénuité nécessaires pour mener une vie intéressante en dehors de l'école. Par conséquent, c'est Michelle et Niamh ou rien.

Je ne survivrais pas en dehors d'un groupe.

Je sens que c'est ce que je communique à Roe – il est installé dans ma tête comme dans une salle de cinéma dont l'ouvreuse n'arrêterait pas d'interrompre le film avec sa lampe torche.

Les profs nous ont demandé de nous ouvrir un peu, et ont organisé un « père Noël secret ». En précisant bien que les attributions avaient été faites au hasard. Sauf qu'on comprend très vite que rien n'a été fait au hasard et que ce n'est ni plus ni moins qu'un exercice pour que nous nous mélangions, en associant les élèves populaires avec les filles en bas de l'échelle sociale. Les fêtardes sont associées aux intellos. Les riches superficielles avec les filles comme Fiona.

Moi, je suis le père Noël secret de Tanya Burke. Je lui offre du gloss. Facile. Lily est celui de Michelle. Dès que je l'apprends, je me mets à angoisser. J'ai envie de protéger Lily de Michelle ; et en même temps de protéger Michelle de Lily.

Qu'est-ce qui te fait si peur ? Ce n'est jamais qu'un pauvre cadeau de Noël.

Avec le recul, je comprends que Lily cherche juste à faire un effort. Elle sait que j'essaie de devenir copine avec Michelle. Et elle veut lui montrer que, malgré leurs différences, elles peuvent s'entendre.

Avec le recul, donc, les bonnes intentions de Lily sautent aux yeux. Mais sur le moment, quand je regarde Michelle en train d'ouvrir son cadeau, je suis horrifiée par l'audace dont a fait preuve Lily. Par la ligne invisible qu'elle vient de franchir.

Roe le voit aussi. Roe observe.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Rien. Sors. Stop.

« Pourquoi Lily pleure-t-elle ? »

Comme Michelle adore se regarder dans le miroir, Lily lui a fait son portrait. En version steampunk : son épaule est un gros rouage, son uniforme une robe victorienne avec des boutons jusqu'au col et aux poignets. C'est un dessin fabuleux, un de ses meilleurs, rehaussé d'aquarelle travaillée.

— Et le mieux, c'est que j'ai respecté le budget de dix euros, fanfaronne-t-elle devant toute la classe. Le cadre ne m'a coûté que deux euros.

Je ne dis rien. Je sais que Michelle trouve ce portrait bizarre et gênant.

— Euh, merci, Lily, bredouille-t-elle. C'est franchement… euh, ouais.

Et elle le range aussitôt. Lily tique un peu de déception. Et puis elle passe à autre chose. Elle a rempli sa part du contrat. Elle a joué les pères Noël.

« Qu'est-ce qui t'a pris de vouloir être amie avec ces quiches ? »

Je n'en sais rien, Roe. Je n'en sais rien.

Après la pause déjeuner, Lily découvre que le portrait a été déposé sur son bureau. Avec un petit mot. Rien qu'un mot, que j'avais déjà entendu adressé à ma sœur Jo.

— Tiens, ça rime avec fouine, observe tout bas Lily.

Mais elle ne s'énerve pas. Elle garde son sang-froid. Ce n'est que plus tard, pendant la récré, quand elle trouve ces filles aux toilettes en train de vider son sac dans le lavabo, qu'elle réalise vraiment.

— Pourquoi elles font ça ? crie Lily. Pourquoi tu veux être copine avec ces… ces *connasses* ?

La rage incandescente que je sais si mal contenir bouillonne de nouveau en moi. J'en ai marre que Lily me colle comme ça. Marre qu'elle détruise mes chances d'être heureuse dans cette école. Marre de stagner au pied de l'échelle sociale avec Lily. L'heure n'est plus à la subtilité. Je dois envoyer un message fort et clair.

« Maeve, non. »

Je m'en veux Roe, si tu savais.

Michelle et Niamh m'observent, guettent ma réaction. Deux connasses, effectivement. Et il ne me reste plus qu'à le devenir à mon tour.

Alors, d'un geste souple, j'ouvre le robinet.

Lily me regarde faire, bouche bée. Le contenu de son sac – crayons, manuels, écharpe et bonnet assortis – s'imbibe d'eau froide. Elle reste immobile.

Je sais pertinemment que je suis allée trop loin. J'ai passé le point de non-retour. Je viens de noyer toute une vie d'amitié sincère dans un lavabo.

— Désolée, je lâche.

Le mot est aussi minable que ce que je viens de faire. Je bouscule Lily pour sortir, bras dessus bras dessous, avec Niamh et Michelle. Lily reste dans les toilettes, à regarder en silence le lavabo déborder.

Elle peut causer votre perte, ou vous offrir un nouveau départ. Mesdames, voici la carte de la Gouvernante.

Un changement s'opère alors. Comme une vague qui efface un dessin dans le sable, la Lily de quinze ans disparaît et la Lily de seize ans la remplace. Un souvenir plus récent. Beaucoup plus récent.

Nous sommes toujours à Sainte-Bernadette, entourées d'un groupe de filles. Le jeu de tarot est étalé devant nous. Les larmes aux yeux, Lily observe la Gouvernante d'un air triste et désespéré.

Oh non oh non oh non…

« C'est bien ça ? Le fameux tirage ? »

— Dis-moi, Maeve. C'est bon, je ne suis pas un bébé à ce point.

— Je ne sais pas ce qu'elle signifie.

Près de moi, Fiona fait « chhh » tout bas, tente de désamorcer la situation. En vain. Toutes les personnes présentes veulent que ça continue. Le grand show de l'après-midi : deux ex-meilleures copines qui se crachent leur venin à la tronche à cause d'un jeu de cartes stupide.

— C'est typique. Du *Maeve* tout craché.

— Lily. Stop. Je t'assure que j'ignore ce qu'elle signifie, OK ?

— Tu es prête à tout pour attirer l'attention, pas vrai, Maeve ? Sauf que, quand tu l'obtiens, on se rend compte qu'il n'y a rien derrière. J'arrive pas à croire qu'on ait pu être amies. Parce que tu es nulle, comme copine, Maeve.

Eh merde. Ça vient. Ça vient. Roe. Je suis désolée.

— J'aurais préféré qu'on ne soit jamais amies, je vocifère, les lèvres retroussées. Lily, je voudrais que tu disparaisses.

Je guette la présence de Roe dans ma tête.

Où es-tu ? Parle-moi. Je t'en supplie.

Je rouvre les yeux et me revoilà sous la haie, les cheveux maculés de terre. Je cherche une main qui m'aiderait à me relever.

Il n'y en a pas. Roe est parti.

Je ressors de sous les buissons juste à temps pour le voir, de dos, traverser le terrain de foot et enfin disparaître.

27

JE L'APPELLE, encore et encore, mais il ne répond pas. Jusqu'à ce que, enfin, il me contacte par WhatsApp.

Arrête d'appeler, écrit-il.

Je veux juste t'expliquer ce qui s'est passé.

Après une courte pause, il répond :

J'ai vu ce qui s'est passé.

Les petites bulles indiquent qu'il écrit puis s'interrompt, écrit puis s'interrompt. Au bout d'un moment, il laisse tomber.

Je le relance :

Je suis désolée.

Tu m'as laissé croire que Lily avait invoqué la Gouvernante. Alors qu'en fait, c'était TOI.

Je m'apprête à répondre mais son message suivant me devance.

Tu lui as dit que tu VOULAIS qu'elle disparaisse ! Et tu n'as pas jugé utile de m'en parler ?

Je sais que je devrais formuler ma réponse prudemment, mais la panique l'emporte. Je lui envoie de longs pavés remplis de culpabilité, d'arguments et de tristesse. Je lui rappelle qu'on ne sait toujours pas ce qui invoque la Gouvernante, que ça a pu venir de Lily et de moi, ou de l'énergie concentrée de toutes les filles présentes ce jour-là. Que nous n'avons que des théories, et pas la moindre preuve que la Gouvernante existe pour de vrai.

Il reste silencieux un moment avant de répondre :

J'ai envie d'être seul.

Je lui tape et supprime un million de messages pendant la soirée.

Ça te dit toujours de sortir ?

Puis : Je suis toujours invitée à ton concert samedi ?

Et le plus pathétique de tous : Tu m'apprécies toujours ?

Heureusement, il me reste assez de dignité pour ne pas les envoyer.

À la radio, ils évoquent le réchauffement climatique, les courants océaniques et les habitudes migratoires des poissons. Un scientifique parle à Alan Maguire d'un courant chaud qui remonte du Brésil, et Alan Maguire lit les messages des auditeurs qui se rappellent le bon vieux temps où on pouvait

patiner sur la rivière gelée. *Pourquoi la rivière n'a-t-elle pas gelé ?*

Joanne passe la soirée à la maison. On ne la voit plus tellement, ces derniers temps. Elle s'est remise avec Sarra et dort une nuit sur deux chez elle. Je pressens qu'elle va nous quitter et que je vais encore me retrouver seule avec les parents. Pour encore deux ans au moins. Non, là, je rêve. Deux ans, c'est à condition que je parte étudier à l'étranger, et pour le moment j'imagine mal quelle université pourrait vouloir de moi. Je grimace en imaginant maman me faisant intégrer la fac locale, ou faisant jouer son réseau pour me faire embaucher à la librairie.

— Tiens, une étrangère, me lance Jo quand j'entre dans la cuisine.

Cette fois-ci, elle prépare des espèces de biscuits au miel et aux flocons d'avoine à tremper dans le thé.

— On ne s'est pas beaucoup croisées, ces derniers temps, ajoute-t-elle.

— Ouais.

Je hausse les épaules. À la maison, je sens bien l'optimisme prudent de ma sœur et de mes parents à l'idée que je passe plus de temps hors de la maison. Ils parlent de moi comme s'ils me croyaient sourde. *C'est bien qu'elle ne reste pas sans rien faire*, etc., etc.

— Mon petit doigt m'a dit qu'il t'avait vue embrasser un garçon…

— Hein ? Quand ça ?

— Une copine m'a demandé si ma sœur avait un mec. J'ai répondu, pas à *ma connaissance*…

— Oh non…

— Alors ? Il s'appelle comment ?

Au lieu de répondre, je joue avec la farine sur le comptoir.

— OK, OK, fait Jo avec un sourire mutin dans la voix. En tout cas, tu as de la chance d'être hétéro. C'est tellement plus simple. Ça roule tout seul. Personne n'a de coming out à faire.

— C'est clair, j'ironise. J'ai *tellement* de chance.

— Je me rappelle quand je sortais avec des mecs en essayant désespérément d'y prendre du plaisir, glousse Jo en disposant le papier cuisson. Je me jetais dans leurs bras, je rêvais de grandes histoires d'amour – tout ça pour me cacher que j'étais gay jusqu'à la moelle.

Oh zut. J'espère que Roe ne m'a pas fait ce coup-là…

— Qu'est-ce que tu essaies de me faire comprendre ?

— Hein ?

— Qu'un mec est en train de se servir de moi comme fausse petite amie ?

— Non, attends, ce n'est pas du tout ce que j'ai dit.

— J'en ai marre, mais d'une force !

Ma voix se brise.

— Marre d'être toujours le second choix.

— Calme-toi, Maeve, et raconte-moi ce qui te met dans un état pareil.

Jo tente d'accrocher mon regard mais je refuse qu'elle voie que j'ai les yeux brillants de larmes. Alors je m'esquive.

— Je sors promener le chien. Tutu ? Où est Tutu ?

Je le trouve allongé sur le lit de Pat, la tête enfouie sous un oreiller. Il a déjà eu droit à sa balade et là il s'adonne à son rituel du soir : ignorer tout le monde jusqu'au retour de papa.

— Allez, viens.

Il m'obéit bien sagement, je lui passe sa laisse et l'emmène dehors – en croisant les doigts pour rencontrer Roe près du tunnel.

Mais il n'y est pas.

Après avoir passé vingt minutes scotchée à mon téléphone à guetter un SMS, je joue avec le chien. Je lui lance un bâton et il me le rapporte sans grand enthousiasme – je crois qu'il a passé l'âge. J'attrape sa bonne grosse tête blonde entre mes mains et lui dis qu'il est un gentil, gentil chien, comme si ça allait faire disparaître mes problèmes. On l'a eu quand j'avais huit ans, après que mon chat était mort. Je n'avais pas une imagination débordante, à l'époque. On l'a donc baptisé Tom Deux, et c'est devenu Tutu.

Jusque-là, on n'avait toujours eu que des chats. Le premier a fugué avant ma naissance. C'était une femelle noire que je ne connais qu'en photos, et qui a bien pourri Noël l'année où elle a dévoré la dinde et s'est retrouvée avec une diarrhée carabinée. Je n'ai pas assisté à la chose, évidemment. Mais on me l'a racontée tellement de fois que c'est tout comme.

Tutu renifle la neige, il commence déjà à s'ennuyer. Et je ne peux pas le lui reprocher.

Je lui lance à nouveau le bâton, qui atterrit sur une bande d'algues vertes dans la rivière. Tutu aboie dans sa direction.

— Ne me dis pas que tu veux que j'aille le chercher…

Il aboie encore.

— OK. Je ne vais pas en plus me fâcher avec toi…

Je m'accroupis, étire le bras et récupère le bâton. Je suis surprise par la tiédeur de l'eau. Tutu et moi observons la rivière et, l'espace d'un instant, notre reflet a quelque chose d'effrayant : lui avec sa mine intriguée, moi avec ma tignasse qui me retombe devant les yeux. Je reste un instant immobile alors que Tutu passe rapidement à autre chose. Et tout à coup, je suis frappée par cette image.

Le chien. Les cheveux.

Je ressemble à la Gouvernante.

Je repense à tout ce que j'ai fait aujourd'hui. J'ai menti à Roe. Je lui ai montré la part la plus laide de moi-même. J'ai soupçonné Fiona de vouloir me le piquer, comme si c'était un objet. J'ai crié sur ma sœur sans raison. Et pourquoi ? Parce que j'avais la trouille. Je me sentais menacée. J'avais l'impression que personne ne pourrait m'aimer. Et j'ai tout fait pour repousser tout le monde.

Mais imaginons que je n'aie pas invoqué la Gouvernante par ma simple colère envers Lily… Imaginons que j'aie toujours eu la Gouvernante en moi… Que tout ce que j'ai de plus sombre et de plus vicieux en moi l'ait nourrie…

Et si c'était *moi*, la Gouvernante ?

L'idée m'apparaît avec la clarté de la première étoile du soir.

Je plonge de nouveau ma main dans l'eau. Les algues vertes s'enroulent autour de mon poignet. Je remonte la manche de mon manteau jusqu'au coude, et j'enfonce plus profondément mon bras, comme si je fouillais la poitrine d'un géant.

Je cherche à toucher le fond de la rivière. À trouver son cœur.

Mais je ne rencontre pas ses organes. Seulement des herbes glissantes. Ma main se pose sur un objet dur. Métallique. Crénelé.

Je tâte la vase. Oui. Des objets en métal. Plein.

De *petits* objets en métal.

Des clés ? Il y aurait… des clés là-dessous ?

Ma main se referme autour d'une poignée de ces objets, et leurs bords entaillent ma peau aussi facilement qu'un couteau à viande trancherait du beurre.

— *Merde !*

Je sors ma main de l'eau et la presse contre mon ventre. Tutu vient aux nouvelles, intrigué par le sang et l'eau qui dégoulinent le long de mon bras. Instinctivement, je le chasse. J'éprouve le besoin de vivre seule ce moment de frayeur.

Il recule, vexé, et retourne examiner la neige. Lentement, j'ouvre le poing pour examiner les clés qui m'ont coupée si facilement.

Ce ne sont pas des clés. Du moins, pas le genre que j'avais en tête. Ce sont de gros modèles qui servaient à remonter les jouets mécaniques, autrefois. Elles sont jaunes et brillantes, comme si elles sortaient tout juste de l'usine. J'en ai deux dans la main, ainsi qu'un assortiment de rouages rouillés de toutes tailles. Je tiens tout un univers de dessins, de jeux et de promesses minuscules au creux de la main.

J'observe tour à tour ma paume et la rivière et me demande quelle quantité de sang j'ai perdue dans cet échange.

28

JE BANDE MA MAIN dans la salle de bains du premier, après l'avoir désinfectée grâce au spray trouvé dans la trousse de premiers secours qui traîne sur la commode de maman depuis des siècles. Je range les rouages dans un vieux coffret à bijoux. Les clés, elles, restent dans la poche de mon sweat.

Sur mon étagère, il y a une collection de vieux bloc-notes et de cahiers d'exercices que maman voudrait bien que je jette, histoire de faire de la place pour les vrais livres. Chaque fois qu'elle m'en parle, je lui réponds : « Mais *quels* livres ? » Je n'ai plus ouvert un seul roman depuis le tome 2 de *Harry Potter*, quand j'ai décrété que Ginny était trop insupportable pour que je continue la série.

Lily m'avait assuré qu'on ne la croisait plus beaucoup dans les tomes suivants, mais j'ai quand même lâché l'affaire. Et j'ai préféré transformer mon étagère en vitrine à souvenirs. Il y a là les cartes, les plans et les lois des civilisations que nous avions inventées avec Lily. Des mondes entiers, des univers fictifs qui reflétaient les différentes phases de notre enfance.

Je feuillette un carnet datant de nos onze ans. On y a dessiné un monde aquatique. Un paysage crasseux où tout n'est que vase et algues vertes. Il y a là des têtards et du frai de grenouille, des truites et des maquereaux. Mais aussi des mulets – le pire de tous les poissons, puisqu'il paraît qu'il se nourrit de déchets humains.

Et en lettres dessinées comme des gouttes d'eau qui tombent d'un robinet, Lily a écrit :

PERSONNE NE NAGE,
PERSONNE NE SE NOIE.

Je n'ai jamais su ce qu'elle entendait par là. Mais le dessin du frai me crispe les mâchoires. Je regarde les coupures sur ma paume.

Lily m'aurait-elle envoyé ces rouages et ces clés ?

Ou est-ce qu'elle s'en sert d'*armes* contre moi ?

La coupure part de la base de mon annulaire, là où la peau est tendre et rebondie comme un ventre de serpent. Elle court en travers de ma ligne de vie

ou de sagesse, je ne sais jamais les distinguer. Quand je serre et desserre le poing, je sens ma peau s'étirer et se déchirer douloureusement. Un signe gigantesque et sanguinolent envoyé par Lily. Un énorme *Prends ça, Maeve*.

Malgré la douleur, je préfère ça. N'importe quelle forme de dialogue avec Lily vaut mieux que rien du tout.

À vingt et une heures, le courant saute. On sort de nos chambres à tâtons pour voir ce qui se passe. Papa se perche sur une chaise avec une lampe torche pour remettre le fusible, mais rien n'y fait.

— Twitter ne parle que de ça, indique Jo, le visage éclairé par l'écran de son téléphone. Toute la région de Kilbeg est dans le noir. Des arbres se sont abattus sur des lignes électriques, quelque chose comme ça.

— Pourquoi ? je demande d'une voix perçante. Il n'y a pas eu d'orage, que je sache. Juste de la neige.

— La neige tombe sur les arbres. Elle les alourdit. Ils s'écroulent.

Le ton de Jo me confirme qu'elle n'a pas oublié ma petite saute d'humeur de tout à l'heure.

— Quelle aventure, s'exclame papa, en essayant d'avoir l'air optimiste. On sort les bougies ? On se raconte des histoires de fantômes ?

— Les radiateurs ne chauffent plus, annonce maman, une main plaquée sur le convecteur qui refroidit à vue d'œil derrière elle. Bon, doubles couvertures pour tout le monde cette nuit. Les filles, il vaudrait peut-être mieux que vous dormiez ensemble.

— Pardon ?

— Pour vous tenir chaud. La maison va se transformer en igloo en moins d'une heure, je vous préviens.

Et elle a raison. Même avec deux paires de chaussettes, aller aux toilettes me glace les jambes. Et comme Jo et moi refusons de dormir ensemble, maman me force à porter un manteau de fourrure au lit.

— Mais d'où tu sors cette peau de mouton pourrie ? je m'écrie.

D'autant que ça semble confirmer ce que Roe disait au sujet de la richesse de ma famille…

— Elle était à ton arrière-grand-mère, et c'est du lapin gris, je te ferais remarquer.

— Mais pourquoi garder le manteau d'une morte ? Un manteau complètement immoral, en plus !

— J'en ai hérité quand j'avais environ ton âge. Je n'ai jamais pu me résoudre à le jeter. De pauvres créatures ont donné leur vie pour que notre aïeule puisse se réchauffer ; ce serait criminel de s'en débarrasser.

Dans cette nouvelle Sibérie qu'est devenue la maison, je m'étonne de la trouver si protectrice. Elle s'assied sur le bord de mon lit et allume deux longues bougies blanches vissées dans des bouteilles de vin récupérées dans la poubelle.

— Prends-en une si tu as besoin d'aller aux toilettes dans la nuit, me conseille-t-elle.

Elle pose les bouteilles sur ma table de nuit, ainsi qu'un paquet d'allumettes.

— Merci, maman.

Je garde les mains enfouies dans les manches du manteau afin qu'elle ne voie pas la coupure.

— Tu as assez chaud, ça va ?

— Ça va aller, oui.

— Quelle drôle de soirée…

Je me retiens de répliquer que c'est déjà suffisamment drôle de la voir assise comme ça sur mon lit. Elle venait tout juste de décrocher son doctorat quand elle a appris qu'elle était enceinte de moi. D'après Abbie, elle a complètement paniqué à l'idée que son diplôme ne lui serve à rien. Alors elle s'est donnée à fond dans le boulot, et m'a confiée tour à tour à des nounous et à mes frères et sœurs.

— Tu étais vraiment un bébé facile, aime-t-elle à répéter.

— Qu'est-ce que tu en sais, *toi* ? réplique parfois Abbie.

Je dois avoir l'air mal à l'aise ou pressée qu'elle me laisse car elle m'adresse un regard triste et pousse un soupir.

— Je sais que c'est dur pour toi, en ce moment, ma canaille, reprend-elle. Lily qui disparaît. Et Jo m'a dit que tu avais un copain, maintenant.

— Oh pitié…

— Non, non, pas de panique, je ne te demande rien… à moins, bien sûr, que tu veuilles te confier… Mais pourquoi tu voudrais te confier, hein ?

Brusquement, son regard se fait vitreux, à la lueur vacillante des bougies. Je reste silencieuse.

— Tu sais, me confie maman, quand j'ai fondé ma famille, j'ai eu l'impression de devoir choisir entre le travail et les enfants. J'ai choisi les enfants. Mais ensuite, quand j'ai repris mes études, ça m'a donné une grosse bouffée d'espoir, comme si tout était possible. Parfois, je me demande si je ne me suis pas bercée d'illusions, à croire que je pouvais jouer sur les deux tableaux. Et si je ne t'ai pas délaissée, dans toute cette histoire.

— Mais je n'en ai jamais souffert, je lui assure. Je pouvais faire tout ce que je voulais avec Lily. Tu n'as pas à culpabiliser.

Maman esquisse un sourire.

— Je sais. Je sais. Pourtant, parfois, je regrette de n'avoir pas été davantage présente. Pour toi, notamment. Mais bon, on ne peut vivre en permanence dans le regret.

J'ignore ce qui la pousse soudain à s'ouvrir. Ce n'est pas le genre de sujets qu'on aborde, d'habitude. Les Esquimaux ont paraît-il cinquante mots différents pour désigner la neige ; chez moi, on n'en a aucun pour exprimer ce qu'on ressent les uns pour les autres.

— C'est clair, je reprends d'une voix faible, regretter ne servirait à rien.

— *Nooon, je ne regrette rien*, chantonne maman. « Je ne regrette rien »… Quelle phrase idiote.

— Comment ça ?

— Ça arrive à tout le monde de causer du chagrin à quelqu'un, alors à moins de n'avoir vraiment pas de cœur ou d'empathie, il est normal d'éprouver du regret. L'important, c'est ensuite d'en tirer les leçons afin de mieux se comporter.

Je serre le poing de ma main bandée.

— Et si tu es allée trop loin ? je demande. Si la personne que tu as blessée refuse de te pardonner ?

Maman braque son regard sur moi.

— Parfois, le pardon est secondaire, répond-elle tout simplement. Parfois, tu dois te contenter de ce que l'autre est prêt à te donner.

Sous les couvertures, de ma main valide, je serre la clé de cuivre de toutes mes forces.

Je m'endors dans le manteau de la morte et ne rêve absolument à rien. Je me réveille malgré tout en pleine nuit, une comptine aux lèvres.

De neige en pluie, et de pluie en rivière ;
Nous ne serons plus bernés.
De rivière en mer ; et de mer en ciel ;
Ce qui est ne sera plus.

La coupure à ma main s'est rouverte. Le bandage a disparu. Je vais à la salle de bains en m'éclairant avec une bougie. Je tremble de tout mon corps dans cette maison noire et froide. Je me suis trop habituée à voir des loupiotes dans toutes les pièces : le petit carré orange au-dessus d'un bouton ON/OFF, le point rouge de la bouilloire, la lueur verte du chargeur de la brosse à dents électrique. Autant de petits signes qui indiquent que tout est en ordre.

L'eau sort chaude et marron pendant quelques secondes, comme celle de la rivière.

Cette maison ne fonctionne pas normalement.

Comme si elle était un bateau à la dérive, et moi la seule survivante.

Je me mets à lire *Sorcellerie pour débutants*, assise sur le bord de la baignoire, les pieds dans cinq centimètres d'eau tiède.

Les bougies blanches sont des atouts efficaces en matière de protection, de paix, de vérité et de pureté, affirme l'ouvrage.

Je parcours rapidement les pages. Le livre parle énormément de bougies et d'herbes, et l'autrice adore ajouter « telles que vous en trouverez dans votre jardin, ou vos placards ! ».

Le romarin possède une énergie féminine intense, qui vous aidera à chasser la négativité et vous apportera la protection. On en trouve dans tous les jardins !

La camomille est l'alliée du sommeil, les supermarchés proposent toutes sortes de tisanes à base de cette plante !

Pour réparer une relation chaotique, rien ne vaut un simple sortilège au miel ! Toutes les variétés feront l'affaire !

Il y a quelque chose de paisible dans cette magie façon remèdes de grand-mère. Les sortilèges m'apparaissent trop compliqués et un peu gênants à prononcer mais, au bas de chacun, l'autrice ajoute toujours la même note :

N'oubliez pas que la magie est un art aussi bien qu'une science. Trouvez celle qui vous correspond le mieux.

J'ignore quelle heure il est quand je descends à la cuisine. La batterie de mon téléphone m'a lâchée depuis belle lurette, et la seule horloge qui fonctionne dans la maison est celle – éteinte – du four. Ma bougie est quasi morte, alors j'en prends une poignée dans le placard sous le tiroir à vaisselle.

Dans le placard d'à côté, il y a les pots d'épices ; dans le frigo, du miel. Je me sers au hasard et fourre mes trouvailles dans un des innombrables sacs en toile que maman rapporte de ses conférences.

Puis je remonte dans la salle de bains, où je verse du romarin, de la sauge et une cuillère à soupe de miel dans la baignoire. De l'anis étoilé pour lutter contre les mauvais rêves ; une feuille de basilic pour repousser les mauvais esprits. J'ajoute les ingrédients avec l'énergie du désespoir, jusqu'à ce que la mixture soit bien épaisse et que l'eau soit devenue glaciale.

Et maintenant, qu'est-ce qu'on attend de moi ? Que… j'entre dans la baignoire ?

Je ferme les yeux, guette ce que me dira mon instinct. *La magie est un art, aussi bien qu'une science.*

Non. Les sorcières ne se baignaient pas dans leurs chaudrons.

Je trouve dans le livre les instructions pour faire un cercle de protection. Il est écrit qu'il faut délimiter les côtés avec des bougies : *jaune pour l'Air à l'est, rouge pour le Feu au sud, bleu pour l'Eau à l'ouest et vert pour la Terre au nord*. Je n'ai que des blanches. Alors j'utilise à la place un rouge à lèvres rouge, un gel douche jaune, une brosse à dents bleue et un tube de masque à l'argile vert.

L'ensemble a l'air dingue, mais c'est le cadet de mes soucis.

Je trempe des serviettes de bain dans l'eau puis les tords pour matérialiser un cercle au sol.

Je m'assieds au milieu, sors de mon sac en toile un couteau et une bougie et entreprends de tailler la bougie blanche. Les éclats de cire tombent comme de fins copeaux de chocolat. Mon travail n'est pas propre mais, lentement, les lettres se forment – même si elles semblent avoir été gravées par un enfant de quatre ans. Je massacre cette bougie lentement, méthodiquement et sans la moindre grâce.

J'enfonce, je trace, je tourne.

J'enfonce, je trace, je tourne.

L

Elle était gauchère.

I

Elle était gauchère mais elle s'était entraînée à écrire de la main droite.

L

Elle était gauchère mais elle s'était entraînée à écrire de la main droite. Elle se disait que ça lui serait utile un jour.

Y

Elle était gauchère mais elle s'était entraînée à écrire de la main droite. Elle se disait que ça lui serait utile un jour et, qui sait, ça lui est peut-être utile aujourd'hui.

Je recommence un peu plus bas. Avec des gestes plus délicats, cette fois.

L

Elle était ma meilleure amie.

I

Elle était ma meilleure amie et je l'ai trahie.

L

Elle était ma meilleure amie, je l'ai trahie et maintenant elle se venge sur la ville.

Y

Elle était ma meilleure amie, je l'ai perdue et maintenant je me venge sur la ville.

Quand je n'ai plus de place sur la bougie, je m'arrache quelques cheveux. En tirant par le bout, de la façon la plus douloureuse. Tant mieux. La souffrance est bonne. Le sacrifice est bon.

J'enroule ensuite chaque cheveu autour de la bougie en murmurant la formule que j'ai inventée.

— Retrouve Lily et protège Maeve ;

Pardonne une amie et tu la préserves

Retrouve Lily et protège Maeve

Pardonne une amie et tu la préserves

Je continue comme ça, gravant, enroulant, chantant, jusqu'à ce que j'entende les premiers chants des oiseaux. Les paroles sont comme du coton dans ma bouche et, au bout d'un moment, je ne sais même plus ce qu'elles signifient. Pardonner qui ? Préserver qui, au juste ?

À un moment donné, je dois m'endormir.

Je me réveille sans que personne m'ait trouvée allongée au milieu de mon cercle de protection, emmitouflée dans la fourrure de lapin de mon arrière-grand-mère. Une goutte d'eau s'écrase sur mon front.

Puis une autre.

Et une autre.

L'eau s'infiltre par le vieux toit de notre maison, elle traverse les tuiles et le plafond puis se dépose par terre.

La neige est en train de fondre.

29

— ENFIN, C'EST DÉJÀ ÇA, lance maman, au petit déjeuner.

Elle a réussi à faire marcher la gazinière, et nous a préparé du pain perdu avec de la sauce tomate, accompagné d'un thé.

— Apparemment, la vague de froid s'est calmée dans la nuit, ajoute-t-elle. Le courant devrait être rétabli dans l'après-midi.

— Mais quand ? s'exaspère Jo. J'ai une dissert à rendre, et sans ordi, c'est mort.

— Ils te donneront sûrement un délai, eu égard à cette météo apocalyptique.

— En tout cas, intervient papa, si c'est l'Apocalypse, on en connaît au moins l'ampleur.

Et il sort déneiger avec une pelle.

C'est tout juste si j'arrive à manger mon pain perdu. C'est moi qui ai provoqué ça. Moi qui ai fait fondre la neige. Qui ai brisé la vague de froid. J'ai inventé un sortilège.

Et *ça a fonctionné*.

Je remue la main et constate qu'il n'y a pas que la météo qui a changé. Ma coupure commence à cicatriser – une fine couche de peau qui met au moins une semaine à se former normalement recouvre la blessure.

Peut-être que je suis capable d'invoquer des démons. L'énergie de la Gouvernante qui vit en moi est peut-être capable de faire le bien comme le mal. Et la puissance qui a chassé Lily permettra peut-être aussi de la ramener.

Pendant longtemps, mes colères m'ont mise hors de moi. Je m'en voulais de ces soudaines crises de rage, de jeter mes chaussures en classe, de toute cette frustration qui s'accumulait en moi et éclatait parfois lors de ces épisodes de fureur incandescente. Mais que se passerait-il si j'arrivais à la canaliser… À la transformer en… magie ?

Je décroche la ligne fixe toutes les deux minutes et guette la tonalité. Le numéro des O'Callaghan est plus ou moins le seul que je connaisse, hormis le nôtre. J'ai besoin de parler à Roe. De lui parler du sortilège, de mes capacités. Je sautille sur place pour évacuer la frustration. D'après papa, il faut être d'autant plus prudent sur la route maintenant que la neige fond. Il refuse de me

laisser sortir, alors que je bous de retrouver Roe et Fi. On pourrait inventer un sortilège qui ramène Lily. Maintenant que j'ai compris comment ça fonctionne, ce serait facile.

— Tu risquerais de glisser et de te briser le cou, Maeve, argumente papa, les sourcils froncés, une main protectrice sur le dos du chien.

— Rends-toi donc utile, Mae, enchérit maman. Un grand ménage nous attend dans le bureau. Il faudrait jeter tous les bouquins inutiles qui…

— Nous n'avons aucun bouquin inutile, l'interrompt papa.

— On a quand même deux exemplaires du même Jeffrey Archer.

— Oui, bon…

— Honnêtement, je trouve ça déjà choquant d'en posséder un seul.

Comme je n'ai rien de mieux pour m'occuper et qu'il fait encore trop froid pour rester immobile, j'accepte. Le bureau est une toute petite pièce située à l'arrière de la maison, aux murs entièrement garnis d'étagères, et suffisamment éloignée de la télé et de la cuisine pour qu'on n'ait aucune excuse de ne pas y étudier. Je revois encore Joanne s'y enfermer pour réviser le certificat[1], le corps couvert de rougeurs causées par le stress. Pauvre Jo… J'ai soudain plein de sympathie pour elle. Elle ne cherche jamais qu'à faire de son mieux. Il faudra que j'aille m'excuser, pour hier. Peut-être que je pourrais même lui concocter un sortilège qui l'aidera à se détendre ?

Je me mets à ranger les livres. La plupart sont effectivement inutiles. Même moi je peux m'en rendre compte. Tous ou presque sont des biographies non officielles de sportifs ou d'ex-présidents – le genre de cadeaux que les garçons font à papa à Noël. Je déniche mon Walkman de l'Étouffoir et le coince à la taille de mon pantalon. La musique m'aide à travailler. Et tout se passe bien jusqu'à ce qu'un exemplaire de *The Second Half*, la bio du footballeur Roy Keane, s'accroche à mes écouteurs et arrache le Walkman, qui s'écrase par terre.

Je pousse un cri de surprise et le ramasse aussitôt pour voir s'il fonctionne encore. Je n'aurais aucun mal à en trouver un autre sur eBay, mais je me rends compte que je me suis attachée à celui-ci. J'inspecte l'appareil tout en m'efforçant de retrouver mon calme. C'est juste le couvercle qui a sauté. Un coup de colle forte et on n'y verra que du feu. J'en soupirerais presque de soulagement.

Je ramasse la cassette et les débris pour ne rien égarer le temps que je trouve la colle.

Et ce n'est qu'à ce moment-là que je repère un détail.

Sur la cassette. Ou plutôt, sur l'autocollant appliqué dessus. Là, sur ce rectangle jauni, il y a quelques mots que j'avais sous les yeux depuis le début.

PRINTEMPS 1990.

L'année où la chatte a fugué.

Maman m'a parlé de 1990. Très souvent, d'ailleurs. Ça fait partie du folklore familial : elle attendait Cillian, la grossesse était pénible, elle devait garder le lit et ne pouvait donc pas emmener Abbie jouer dans la neige.

Aujourd'hui encore, elle ne peut pas voir un chat sans parler de Kylie, qui a fugué en pleine tempête de neige.

Une chatte qui fugue par un temps pareil. Bizarrement, ça ne m'avait jamais étonnée plus que ça.

Est-ce que ça aurait été la première apparition de la Gouvernante à Kilbeg ? Serait-elle ensuite restée en sommeil trente ans, à guetter sa prochaine proie ?

Le courant revient dans la soirée et papa fait cuire tout ce que la coupure a décongelé. Du coup, au dîner, on a droit à du poulet, des saucisses, du boudin et des côtes d'agneau. Tutu lui-même n'en peut plus de la viande à la fin du repas. Je présente mes excuses à Jo, qui les accepte en bougonnant. Elle s'en va ensuite terminer sa dissert sur son ordi. Moi, je charge enfin mon téléphone et découvre les notifications que j'ai loupées. Il y en a quatre de Fiona, aucune de Roe.

13:02 : Toujours pas de courant ??? Grosse fiesta chez moi ! Mes titas préparent un barbecue indien dans le jardin ! Viens !!! xxxx

14:21 : OK, presque plus de batterie. J'invite Roe ?

14:32 : 1 % ça dure super longtemps. Bref, ta batterie a dû te lâcher et tu n'as peut-être pas eu ces messages. Écris-moi quand tu peux ! Roe va venir. BARBEUK SOUS LA NEIGE.

19:12 : Hé. Roe vient de partir. Tu veux parler ?

J'ai le ventre noué. Roe et Fiona ont passé l'après-midi ensemble. Je repense à ma première soirée chez elle, à la bouteille de vin chipée, aux faux profils Facebook qu'on avait créés, assises sur son lit.

Je respire et tente de me rappeler ce que j'ai découvert ce matin : si ma colère et ma haine peuvent faire des étincelles, je peux en faire autant avec de la bonté et de l'empathie. Je ferme les yeux et pense au miel, pour l'amitié. À la bougie blanche, pour la protection. Au romarin, pour l'énergie féminine et pour chasser le mauvais karma.

Fiona a invité des amis à faire la fête. C'est tout.

Je relis le message de 19 h 12. Roe a dû lui parler de la séance de tarot. Du père Noël secret. Il a dû lui révéler ce qui s'est passé.

Je repense au romarin. On ne peut pas revenir sur ce qui a été dit pendant la séance de tarot. Quant au père Noël secret… c'était il y a plus d'un an. Si Roe refuse de m'adresser la parole à cause d'un truc que j'ai fait il y a plus d'un an… on n'y peut rien.

Cela dit, il y a bien quelque chose que je peux faire… c'est préparer un sortilège pour ramener Lily.

1. Équivalent irlandais du baccalauréat. (NdT)

30

JE DIS BONSOIR À MES PARENTS et à Jo à vingt-trois heures mais je ne me couche pas. J'ai trop à faire pour concocter mon nouveau sortilège. Celui qui ramènera mon amie.

Hier soir, j'ai mis un terme à la vague de froid et fait fondre la neige. Lily ne dort toujours pas dans son lit, certes, mais il y a du progrès, comme les premières fissures qui apparaissent sur une coquille d'œuf avant que celui-ci éclose. Mon nouveau sortilège va la ramener. J'en suis sûre.

J'essaie de peaufiner mes méthodes. Je ne prends plus des objets au hasard pour représenter la Terre, l'Air, le Feu et l'Eau. Non, j'y apporte une attention particulière. J'ai passé la soirée à récupérer des babioles dans la maison : une boîte d'allumettes rapportée d'un hôtel chic pour le feu ; des coquillages décoratifs pour l'eau ; une plume d'oie – souvenir d'un musée – pour l'air. Enfin, je remplis un sac congélation de terre du jardin. Je trouve une photo de Lily et moi dans une boîte à chaussures pleine à craquer. On a huit ans, Lily passe les vacances avec nous. Le soleil d'Espagne blanchit ses cheveux blond foncé. On mange une glace servie dans une coupe en forme de tête de manchot.

Vers les deux heures du matin, je me glisse dans la salle de bains et remplis à nouveau mon chaudron. Je mélange du romarin, du miel et une feuille de laurier dans l'eau. Il faudra que j'achète d'autres ingrédients plus sérieux à Divination.

Le sortilège est tiré du livre. Il s'appelle *Le Marin Perdu*. Je suis censée prendre deux fils de soie blanche et les nouer jusqu'à obtenir une longue corde. Ce faisant, je dois visualiser le fait de trouver un objet perdu qui flotte au milieu d'un immense océan, puis le prendre au lasso et le ramener à moi.

Je prépare mon cercle de sortilège : j'installe les coquillages, les allumettes, la plume et la terre. Je commence à bien me débrouiller. Comprendre ces choses ne me demande quasiment aucun effort. Tout ça me vient aussi facilement que les conjugaisons italiennes sont assimilées par Joanne.

Avant de commencer, je choisis les cartes de tarot qui représentent le mieux à mes yeux ce que j'attends de ce sortilège. La première correspond au

caractère de Lily : le valet de coupe – un jeune gentilhomme qui vit à moitié dans un monde onirique. Je la pose à l'envers au milieu du cercle et ajoute deux autres lames. Le quatre de bâton, pour le retour. Le Chariot, pour la volonté, la concentration et la maîtrise.

Puis j'attaque les nœuds en pensant très fort à la photo. Les fils de soie viennent du cordon de ma robe de chambre que j'ai coupé avec les ciseaux de la cuisine. Je ferme les yeux. Je visualise.

Lily flotte sur la Beg, allongée sur le dos. Ce doit être à peine l'aube ; un brouillard surplombe la rivière, traversé par une lumière orange dans le coin de mon champ de vision. Ses longues mèches de sirène s'étendent autour d'elle et ses yeux globuleux fixent le ciel. Je me rapproche d'elle en pataugeant.

Je fais tournoyer la corde au-dessus de ma tête, comme un cow-boy. Je me concentre sur le mouvement, m'efforce de bien visualiser ce que donnerait la corde si elle était un vrai lasso. Son poids, notamment.

Dans la rivière, je manie donc cette corde mais, dans la salle de bains, j'enchaîne les nœuds, encore et encore, tout en scrutant la photo. Je noue. Je noue. Je noue.

Dans la Beg, j'ai mal au bras, je m'affaiblis. Je suis trop loin d'elle. Je lance plusieurs fois la corde mais elle tombe à côté, lui éclabousse la figure. Elle ne bouge pas, ne cligne même pas des yeux.

Allez, allez, je m'encourage. *Tu vas y arriver. Tu vas y arriver.*

Pourquoi est-ce si dur ? Tout se passe dans mon imagination, après tout. J'en fais ce que je veux. Je pourrais aussi bien envoyer un drone récupérer Lily. Mais allez savoir pourquoi, je n'y parviens pas. Impossible de réussir le geste de façon convaincante ou réaliste. Et quand j'essaie de forcer la chose, ma concentration se brise. Je reprends conscience que je suis une ado de seize ans dans la salle de bains de ses parents.

Mais j'insiste.

Enroule la corde autour de ses pieds, Maeve ! Ce n'est pas si dur ! Tout se passe dans ton cerveau !

Et je réussis.

La corde s'enroule autour de sa cheville et je la ramène.

Mais ça ne me semble pas réel. Le paysage de la Beg à l'aube s'estompe. Plus je tire, plus la réalité disparaît.

Dehors, une alarme de voiture retentit. Un chien aboie au loin.

C'est fini. Ma concentration est brisée, je n'ai plus de fil à nouer.

La bougie est morte.

Je sais que le sortilège a échoué avant même de me coucher mais je ne comprends pas pourquoi. Je noue la cordelette à mon poignet. Lily et moi n'avons jamais eu de période « bracelets d'amitié », bizarrement. Ça ne nous aurait servi à rien : chacune était la seule amie de l'autre, alors à quoi bon ? Maintenant je regrette de ne pas lui en avoir offert. Je pense que ça lui aurait plu.

Avant de m'endormir, je me rappelle les paroles de la dame de Divination.

« La magie noire ne donne rien sans rien. »

Je serre et desserre le poing puis observe la cicatrice délicate. Mais bien sûr ! C'est le sacrifice de mon sang qui a transformé le magma de la baignoire en véritable sortilège.

Il faut que je trouve quelque chose d'encore mieux à donner.

Le lendemain, à l'école, je me sens gênée en présence de Fiona. Heureusement, elle est imperméable au malaise. Elle se perche sur le coin de mon pupitre et me regarde droit dans les yeux.

— Pourquoi tu ne m'as pas répondu, hier ?

— Euh…

— Je t'ai invitée.

— Désolée, je n'avais plus de batterie.

— Ouais, c'est ce que je me suis dit. Le courant est revenu à quelle heure ?

— Je ne sais pas. Vers vingt heures ?

— Mais tu n'as pas répondu ?

— J'ai pensé que la fête devait être finie.

— C'était le cas. N'empêche que tu aurais pu…

Elle s'interrompt, comme si elle attendait trop de notre amitié. Après tout, on ne se connaît pas depuis très longtemps.

Je me lance :

— Je me disais que, peut-être… Tu n'aurais pas envie de me parler.

— Pourquoi ?

— À cause de Roe.

Son visage se chiffonne.

— Oui, bon, reprend-elle, je sais qu'il t'en veut un peu en ce moment, mais c'est juste une dispute d'amoureux, non ?

— Il t'a raconté l'origine de cette dispute ?

— Il a parlé du mensonge…

Un coin de sa bouche s'affaisse.

— Je lui ai expliqué que tu ne pouvais pas savoir. Avec le recul, c'est clair qu'il vaut mieux éviter de s'emporter et de souhaiter la mort de quelqu'un en présence de la Gouvernante. *Maintenant on le sait*. Mais à l'époque, comment tu aurais pu deviner ?

— C'est vrai…

Les prémices d'un sourire se dessinent sur ma bouche.

— Sérieux, si on me demandait des comptes pour chaque fois où j'ai souhaité que Jos disparaisse pour ne plus avoir à le garder… je serais en prison, aujourd'hui, Maeve.

J'éclate de rire. Elle a raison. Roe a le droit de me détester, mais Fiona a quand même raison.

— Merci, je lui dis entre deux rires. Heureusement que tu es là, toi, au

moins.

— Tu es mon amie. Je n'allais pas le laisser raconter des conneries sur toi. Je voulais quand même m'assurer que tu allais bien, vu qu'il avait l'air sacrément déprimé.

— Ah bon ?

— Carrément. Enfin, il était comme d'habitude, mais il ne s'est pas éternisé. Et moi j'ai attendu que tu répondes, qu'on puisse tout régler. Mais tu n'as pas répondu.

— Excuse-moi…, je réponds, piteusement.

Et tout à coup, je me rappelle le sortilège. J'empoigne Fiona par le bras et lui dis :

— Il faut que je te parle d'un truc.

Son visage s'illumine.

— Pas ici, je marmonne. Dans la salle d'arts plastiques ? Ce midi ?

Elle hoche la tête et va s'asseoir à sa place pour le début du cours.

À la pause déjeuner, je lui déballe tout. Ou presque. Je lui parle du sortilège qui a fait cesser la vague de froid, des rouages qui m'ont tailladé la main dans la rivière, et de mon échec d'hier soir.

— Je pense que le problème, c'est qu'il me faut sacrifier quelque chose de plus important, je conclus. Du sang, peut-être ? Je pourrais rouvrir ma plaie ? Tu crois que ça marcherait ?

Fiona m'observe, incrédule.

— Tu veux te *couper* ?

— Hein ? Non ! Pas du tout. Mais comme l'a dit la dame de la boutique, il faut donner beaucoup pour recevoir beaucoup. Ça fonctionne sur le principe du sacrifice. Ça a marché quand je me suis coupée dans la rivière.

Fiona prend sa pose « réflexion », les mains jointes devant la bouche – *namasté* version Hollywood. Elle a dû choper le coup à la télé, devant un épisode de *L'Actors Studio*. Elle ferme les yeux un instant.

— Maeve. Je t'aime.

Sa réaction me prend un peu de court.

— Oh. D'accord. Moi… aussi ?

— Je t'aime, et je te le dis parce que… tu m'inquiètes.

Ce n'est pas la réponse que j'attendais.

— Tu ne me crois pas, c'est ça ?

Fiona tripote une peluche sur sa manche et évite mon regard.

— Fi ?

— Je pense juste que tu essaies d'additionner deux et deux pour faire cinq.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— La neige, par exemple… elle a sans doute fondu toute seule, Maeve.

— Mais… *pas du tout.*

— Et tu peux prouver que c'est toi ?

Elle grimace comme si elle essayait d'arracher une croûte mal cicatrisée.

Je prends le temps de réfléchir.

— Bon, peut-être pas, je reconnais. Mais je sais que c'est vrai. J'étais dans le cercle et…

— Et de l'eau a goutté sur ta tête. Ça fait très cinéma mais…

— Très *cinéma* ?

— C'est dur à croire, quoi.

Je reste muette. Comment peut-elle penser ça ? Après tout ce qu'on a vécu ? Après tout ce qu'elle a accepté de croire, cette fois, c'est trop ?

— Si tu avais été là, tu comprendrais, j'insiste. Si tu jetais un sortilège avec moi, tu saurais ce que ça fait. Tout paraît… plus réel, tu vois ?

— Je n'ai pas tellement envie de savoir ce que ça fait. C'est un peu… illusoire.

J'en pleurerais presque. *Illusoire ?*

— Je ne te suis pas. Tu croyais à cette histoire de Dame Blanche, mais pas à ça ? Pas au fait que… que ce pouvoir existe réellement et qu'on puisse le manipuler ?

Fiona se ronge les ongles, mal à l'aise.

— Excuse-moi si je ne crois pas qu'une fille de seize ans puisse contrôler la météo depuis sa salle de bains ! On n'est pas dans *X-Men*.

Je me mets à ranger mes affaires, je fourre ma banane intacte dans mon sac.

— Maeve. Arrête.

Je ne peux pas rester avec elle. J'adore passer du temps avec Fiona. Mais j'ai joué la comédie trop longtemps dans le seul but d'impressionner les filles de l'école. Si je reste à l'écouter m'expliquer que je ne suis pas capable d'invoquer la magie – pour de vrai –, je vais finir par y croire, et je risque de ne plus y arriver ensuite. La découverte d'hier, la sensation de pouvoir canaliser le mal que j'ai en moi pour faire le bien… il est hors de question que j'y renonce. Pas quand je suis si près de retrouver Lily.

— Je veux être seule, d'accord ? je bredouille. Ce n'est pas contre toi.

— Oh que si.

— Bon, OK, mais je ne suis pas en colère. Tu n'es pas obligée de me croire. Mais *moi si*. Il n'y a que comme ça que je trouverai la solution.

— D'accord, concède Fiona à contrecœur.

— Toujours amies ?

— Toujours amies, assure-t-elle avec un petit sourire. Promets-moi seulement que tu ne te feras pas de mal.

— C'est promis.

Et je quitte la salle d'arts plastiques. Je n'arrive pas à y croire. Tout se passe avec la fluidité d'une pièce de théâtre et ses didascalies : *Maeve sort de la pièce*. D'habitude, quand je quitte les lieux, c'est en claquant la porte. Mais cette fois, je me suis contentée de poser une limite avec Fiona, une limite claire, et même si ça paraît loufoque, je sens que j'ai bien fait. Ce n'est pas super agréable, mais c'est juste.

Après les cours, je retourne demander conseil à la dame de Divination, pour les ingrédients.

— Maeve ! Comment vas-tu ? me salue-t-elle en souriant.

Je lui rends son sourire.

— Je vais bien. Je m'intéresse aux sortilèges, en ce moment.

— Formidable ! Bravo, Maeve. As-tu eu du succès, jusqu'à présent ?

— Eh bien, je crois…

J'hésite. Je n'ai pas envie qu'elle aussi me prenne pour une folle.

— Je crois que j'ai peut-être contribué à arrêter le coup de froid.

— Ah, c'était donc toi ? Le ciel soit loué ! J'y travaille depuis une semaine.

Elle me sourit encore mais ses traits sont las.

— L'autre jour, quand on est passés à la boutique, c'est ce que vous faisiez ? Il m'avait bien semblé vous entendre psalmodier quelque chose.

— En effet, acquiesce la vendeuse. J'explorais plusieurs pistes, pour tout te dire.

— Lesquelles ?

— Ah, tout cela est un peu compliqué. Mais chaque fois qu'un changement se produit, il a des répercussions, tu sais ?

Je me rappelle Sylvia et son histoire de poids et de contrepoids dans le monde magique.

— Comme une balancelle ? je propose.

— Exactement. Personnellement, je comparerais plutôt cela à une partie de Jenga. Ou de dominos. Des mouvements contraires ou convergents. Une grosse bagarre qui oppose toutes les forces connues de l'univers, et qui se déroule dans la région de Kilbeg. Je le perçois dans l'atmosphère.

— Et comment est-ce que ça se… manifeste ?

Elle braque son regard sur moi et prépare longuement sa réponse.

— Cela se manifeste… chez les *sensibles*, Maeve Chambers. Les sensibles.

Je dois avoir l'air bête ou perdue, car elle éclate de rire.

— Rassure-moi, tu avais déjà entendu ce mot, n'est-ce pas ? ironise-t-elle.

— Les sensibles ? je répète. Les gens qui se vexent ou s'offensent facilement ? C'est ça ?

— Pas exactement. Le terme désigne plutôt des personnes qui sont… disons réglées sur une fréquence légèrement différente. Qui se situent au-dessus du commun des mortels.

J'observe la vendeuse, muette.

— Cela ne t'avance pas plus, n'est-ce pas ? reprend-elle. Un sensible peut posséder un meilleur accès naturel à la magie. Les sortilèges et le tarot lui sont parfois plus évidents. Certaines techniques de magie, comme la télépathie, peuvent lui venir de façon innée, par exemple.

Je reste interdite. Ma bouche sèche s'ouvre et se referme dans le vide.

— Je… euh… est-ce que je suis euh… ?

— Une sensible ? complète la vendeuse avec un sourire. Oui, Maeve Chambers. Tu es une sensible. Je l'ai su dès que tu as franchi la porte de ma boutique pour la première fois.

— Et… les gens comme nous… il y en a beaucoup ?

— C'est difficile à dire. Tu es la première que je rencontre depuis fort longtemps, or je fréquente plutôt des lieux où on a tendance à les croiser plus souvent qu'ailleurs. La plupart n'en prennent même jamais conscience. Toute leur vie, ils éprouvent la sensation d'être à l'étroit dans leur corps, mais ne cherchent pas plus loin.

— Et vous… vous en êtes une aussi ?

— Moi ? Non. Heaven l'était, elle, et cela ne lui a guère réussi. Personnellement, je suis une simple amatrice. Une bonne élève. Une sorcière du dimanche.

Elle éclate de rire et ajoute :

— La vieille folle du village.

Heaven. Sa sœur. Il me semble qu'elle m'en a parlé. Lors de ma première visite, quand elle a remarqué qu'il y avait trois *e* dans mon nom.

— Mais pourquoi moi ? Et comment ça m'est tombé dessus ?

La femme hausse les épaules.

— Pourquoi a-t-on les yeux marron ou bleus ? Pourquoi a-t-on des taches de naissance ? Mettons ça sur le compte du destin.

— Et ces gens-là… enfin, est-ce qu'on possède un pouvoir ?

Le bâton d'encens à sa droite finit de se consumer et la cendre tombe sur la tablette en bois. La femme extirpe un bâton neuf d'une boîte en carton et l'allume.

— Hmm, tu sens ? demande-t-elle en fermant les yeux. Jasmin de nuit.

— Merveilleux, je commente, encore un peu sonnée par la nouvelle.

Une sensible. Je suis une *sensible*. Je prends le temps de digérer l'info, en inhalant l'odeur exquise et capiteuse que j'associerai toujours à ce moment.

— Pour répondre à ta question, les sensibles peuvent devenir extrêmement puissants. Tous ne sont pas des sorciers, mais tous les grands sorciers sont des sensibles. Et toi, Maeve Chambers…

Elle m'observe un instant, ses cheveux blond vif ne dissimulent en rien le gris acier de ses yeux.

— Tu pourrais faire une très bonne sorcière.

Elle part fouiller dans les tiroirs en bois situés derrière la caisse. Ils sont remplis d'herbes fraîchement coupées. Mon étonnement la fait sourire.

— Elles viennent de mon jardin, avoue-t-elle dans un rire. Tu devrais essayer de cultiver, toi aussi. Travailler avec ses propres produits apporte une grande satisfaction.

— Merci, je murmure en la regardant piocher dans les tiroirs à l'aide d'un minuscule seau en argent. C'est une idée.

Elle verse de petites quantités d'ingrédients dans un petit sac en cuir, alliant herbes fraîches et épices en pot. Puis elle noue un cordon autour de

l'ouverture.

— Et voilà, ma belle, annonce-t-elle en posant l'article sur le comptoir. Graines de pissenlit, romarin, graines d'anis et une pincée de piment pour l'intensité. Cela devrait t'aider à concentrer ton énergie. Suspends ce mélange au-dessus de ton lit pendant tout un cycle menstruel.

Je dois rougir, car la dame me sourit et ajoute :

— Oh, ne sois pas gênée, ma petite. Nos règles sont grandement responsables de notre énergie magique, tu sais.

Je fourre le sac dans ma poche, les joues encore rouges.

— Merci, je dis. Qu'est-ce que vous me conseilleriez pour devenir une bonne sensible ?

— Le seul conseil que je puisse te donner, c'est de ne pas être une *mauvaise* sensible.

— Je ne comprends pas.

— Un mauvais sensible, c'est celui qui repère la faiblesse des gens et l'exploite. Il s'introduit de force dans leur cœur et leur âme, y sème toutes sortes d'idées.

Je pense aussitôt à Aaron. Au fait que, au premier coup d'œil, j'ai su qu'il percevait les failles des gens. On serait donc pareils, d'une certaine façon ? Deux sensibles ?

C'est ce que Roe a dit dans le bus, quand on revenait de la réunion.

— Et votre sœur ? je reprends. Vous disiez qu'elle aussi est sensible ?

— Elle l'*était*, nuance la vendeuse.

Je hoche la tête et n'insiste pas plus. Cette femme est très amicale, mais elle a tout de même une boutique à faire tourner.

— Je suis désolée. Pour votre sœur.

— Ça fera trois euros cinquante, ma douce.

L'atmosphère a changé brusquement, je sens que je ferais mieux de partir.

Je paie, remercie la vendeuse et me dirige vers la porte quand tout à coup, une idée me vient :

— Vous vous rappelez la fois où il a tant neigé, en 1990 ?

Le silence tombe sur la boutique. La femme se met à ciseler des herbes, comme si elle ne m'avait pas entendue.

— La neige, je répète. La seule autre fois où il a neigé à Kilbeg et nulle part ailleurs en Irlande.

Elle cisèle toujours puis ouvre un tiroir et balaie les fragments dedans. Elle cherche à me dissimuler son visage mais je vois bien que ses lèvres remuent. « Dehors, dehors, dehors. »

Un sortilège pour me chasser. Je me sens submergée par une vague d'obstination. Je saisis le bracelet de soie réalisé à partir du cordon de ma robe de chambre et me mets, moi aussi, à chuchoter.

« Aidez-moi, aidez-moi, aidez-moi.

Vous m'avez révélé qui je suis. Alors aidez-moi. »

La femme lève les yeux, rive son regard gris et éteint sur moi. Elle ne

prononce pas un mot, ne bouge pas un muscle. Lentement, elle ferme les paupières, et les miennes suivent le mouvement.

Une image se forme dans ma tête : nous sommes elle et moi au bord de la rivière et elle regarde une brique de lait emportée par le courant.

— Pas encore, prononce-t-elle. *Pas encore.*

— Alors quand ?

— Quand je serai certaine que tu ne commettras pas d'imprudence avec cette information.

— Je ne serai pas imprudente.

— Bien sûr que si.

Elle est dans ma tête, tout comme je peux entrer dans celle de Roe, ou Roe dans la mienne. À ceci près qu'elle maîtrise le phénomène. Elle n'a pas besoin de cartes. Elle y parvient naturellement.

Je m'attends à ce qu'elle me dise de m'en aller, mais elle me transmet encore un message. Sans même remuer les lèvres.

Un dernier conseil pour être un bon sensible, Maeve. Il ne faut pas avoir les yeux plus gros que le ventre.

Et tout à coup, c'est fini. Nous revoilà dans sa boutique, les yeux ouverts. La sonnette de l'entrée tinte, une femme se met à parler d'huiles essentielles.

— Au revoir, lance la vendeuse.

Et je m'en vais.

31

JE NE SAIS FRANCHEMENT PAS quoi porter pour le concert au Cypress. Roe m'a dit que c'était une soirée LGBTQ sans limite d'âge, ce qui veut dire… ? Je suis perdue. Je ne peux pas remettre la robe bleue que je portais chez Fiona – elle fait trop habillé. Sauf que je n'ai rien de décontracté non plus. Être sensible ne me rend pas extralucide en matière de fringues.

Cela dit, j'ai déjà de la chance de pouvoir y aller. Dans leur immense majorité, les parents restent vigilants. Les miens voulaient d'abord m'interdire d'assister au concert, mais Joanne a pris ma défense. Elle leur a expliqué qu'il était important que je soutienne l'association. J'ai été sciée qu'elle insiste autant.

— Je la déposerai et je la récupérerai. Vous savez ce qui se passe dans le monde en ce moment, hein ? a-t-elle argumenté. Notre communauté a besoin de tous les alliés possibles.

Je fouille la garde-robe de Joanne mais son style est à la fois trop pratique et trop sportif. Il me faut des trucs grunge, pas des polos roses. Je déniche des collants résille noirs qu'elle portait à Halloween, mais c'est tout. Ce n'est pas mieux dans l'ancienne chambre d'Abbie. Les seules affaires qu'elle y a laissées sont des vêtements pour traîner à la maison – joggings et sweat-shirts. Je mets tout de même la main sur un rouge à lèvres prune profond qui s'accorde bien avec mes cheveux foncés.

Mais le jackpot, c'est la chambre de Pat : j'y déniche un grand tee-shirt noir Kate Bush. Et je connais même deux ou trois chansons de Kate Bush, donc je n'ai pas trop de scrupules à le mettre. Je me taille un short dans un vieux jean noir et enfile les collants par-dessous.

Après une bonne heure à me scruter dans le miroir, je décide que ça fera l'affaire.

Dernière épreuve : le rez-de-chaussée.

— Ooooh, dis donc ! s'écrie maman.

— Ooooh là là dis donc ! l'imite Jo.

— Ma petite rockeuse ! s'enthousiasme papa.

— Pitié, arrêtez…

— Alors là, sûrement pas, proteste papa.

— Maeve, tu nages dans ce tee-shirt, observe maman.

— C'est le but…

J'hésite puis enchaîne :

— Jo, tu peux me conduire, s'il te plaît ?

— Yes, accepte-t-elle en terminant son café. Toutes à la lesbi-mobile.

Dans la voiture, elle ne dit rien et se contente de me sourire.

— Arrête.

— C'est plus fort que moi. T'es trop mignonne. Ma sœurette !

— Jo, je te jure…

— Ton mec est dans le groupe, c'est ça ?

Je ne réponds pas. On ne s'est toujours pas reparlé, Roe et moi. Je me demande si je fais bien d'aller à ce concert, mais au point où on en est, la pire des choses serait de ne pas y aller.

— Toujours le grand secret ? reprend Jo. La vache, ça doit être sérieux.

— Ben, en fait… Je ne suis pas sûre qu'on soit encore ensemble.

— Oh non ! Pourquoi ?

— Je crois que c'est de ma faute. J'ai été trop… *moi-même*.

— Comment ça ?

Je ris sans conviction et lâche :

— Tu sais bien.

— Pas du tout.

— Furieuse. Jalouse. Chieuse. Manipulatrice. Et cætera.

— Ah.

— Voilà.

— Mais bon, *toi-même*, ça ne se limite pas à ça. Tu es aussi drôle. Et sûre de toi. Tu sais ce que tu veux.

Des compliments. Ça, c'est rare. Et louche.

— Pourquoi tu me dis tout ça ?

— Parce que c'est vrai. J'aurais bien voulu avoir ton assurance à seize ans. Et même aujourd'hui.

— Je ne suis pas sûre de moi.

— Maeve… tu vas à un concert dans un vieux tee-shirt de ton grand frère. Ça, c'est de l'assurance.

— Oh merde !

Paniquée, je renifle les aisselles du tee-shirt.

— Je pue, c'est ça ?

— Tu sens très bon.

Elle se gare devant le Cypress et reprend :

— Vas-y, sors, amuse-toi, sois jeune, soutiens les bébés gay. Purée, je me demande comment ça se serait passé si on avait eu ce genre de concerts quand j'avais ton âge.

Soudain, je suis inquiète.

— Tu penses que je n'y ai pas ma place ? Vu que je ne suis pas…

— Non, répond catégoriquement Jo. Ce qui compte, c'est la communauté.

Du moment que tu soutiens la cause et que… enfin… tu ne poses pas de questions gênantes sur le genre ou la vie sexuelle des gens. On a besoin de soutien. Surtout quand on voit comment tournent les choses.

— Quelles choses ?

— Le monde, Maeve. Les crimes haineux n'ont pas disparu, hein. L'autre jour, avec Sarra, on se tenait la main au supermarché, et un mec qui devait avoir ton âge s'est mis à nous crier dessus. Il *hurlait*, je te jure.

— Ah bon ? Pourquoi ? Tu ne nous l'avais pas raconté.

— Et je n'en parlerai sûrement pas aux parents. Ça ne ferait que les inquiéter.

— Mais Jo, c'est horrible.

— En effet. Bon, je suis garée sur une voie de bus – descends.

Elle m'éjecte de la voiture. Je suis encore bouleversée qu'un type ait osé s'en prendre à ma sœur – *ma sœur !*

Je paie l'entrée – sept euros –, grimpe l'escalier étroit et branlant du Cypress et, un peu nerveuse, je m'offre un Coca. Tout le monde ici affiche des couleurs, des paillettes roses sur les sourcils et des coupes de cheveux à la fois non genrées et intéressantes. Une drag-queen barbue enturbannée passe saluer tout le monde. Personne n'arbore mon stupide look grunge des années 90.

Je n'ai pas parlé à Roe depuis la séance de tarot désastreuse. Et s'il ne voulait pas me voir ici ? Ce qui m'apparaissait comme un geste de loyauté dans ma chambre ressemble à présent à une mission suicide.

Je scrute un poster pour éviter de croiser les regards, et m'aperçois que j'ignore comment s'appelle le groupe de Roe.

J'ignore le nom du groupe de mon copain.

Comme pour confirmer qu'il n'a jamais vraiment été mon copain. Une fille doit connaître le nom du groupe de son petit ami, c'est un fait ! Moi, je sais seulement qu'il joue avec quelqu'un qui s'appelle Miel. Mais ne me demandez pas quelle musique ils jouent, ou quoi que ce soit d'autre. Je suis tellement nulle. Je ferais mieux de partir. Je *vais* partir.

Dans l'escalier, je me heurte à ceux qui montent quand tout à coup, la voix de Fiona me parvient.

— MAEVE !

Je pivote sur moi-même et mon cœur fond de gratitude. Fiona est là, en jean noir, tee-shirt à l'effigie de Penelope Pitstop et blouson de cuir trop grand. Elle s'est passé un trait d'eye-liner. Elle est carrément plus cool que moi mais, au moins, on est assorties. Je la prends dans mes bras.

— Tu es venue ! je glapis. Ça me fait tellement plaisir !

— Moi aussi je suis contente de te voir !

On se sourit, ravies d'avoir une activité normale, comme assister à un concert ensemble. On ne parlera pas de sorcellerie, de sortilèges ou de sensibles. Pas ce soir.

— Est-ce qu'il… ? je commence en m'efforçant d'étouffer la jalousie dans ma voix. Est-ce qu'il t'a invitée ?

— Roe ? Deux des drag-queens qui vont se produire ce soir jouent avec moi dans *Othello*. Je viens d'apprendre que Small Private Ceremony allait jouer.

— Qui ça ?

— Small Private Ceremony, répète Fiona. Le groupe de Roe.

— Ah, oui, bien sûr, je réplique aussitôt.

Fiona sait comment s'appelle son groupe. Fiona. Qui n'a croisé Roe que deux ou trois fois, contrairement à moi qui le connais depuis dix ans.

Le noir se fait, puis un projecteur se braque sur la drag-queen barbue et enturbannée qui présente la soirée.

— Bonsoir-bonsoir-bonsoir, susurre-t-elle au micro. Les gars, les filles, et ceux d'entre vous qui sont au-delà des considérations binaires ! Comment allez-vous ? Bien ?

Un rugissement approbateur lui répond.

— Bienvenue pour cette soirée de cabaret musical queer. Je suis votre hôte, Avoca Reaction[1]. Parce qu'une bonne drag-queen fait réagir. Bon attention, test micro. Quel est mon NOM ?

— Avoca Reaction ! réplique la salle.

— Et POURQUOI ?

— Parce qu'une bonne drag-queen fait réagir !

— Exact ! Je suis l'entité intergenre non-binaire bisexuelle sympa du quartier. Et maintenant, y en a-t-il parmi vous qui n'ont jamais mis les pieds dans un cabaret… ?

Small Private Ceremony est censé passer en troisième et, malgré le stress qui me dévore à l'idée de revoir Roe, Fiona et moi passons une soirée absolument géniale. On encourage les drag-queens et drag-kings à s'en casser la voix, on pleure de rire pendant les sketchs, et on ne dit pas grand-chose hormis pour chuchoter « T'as vu » et « Je vais *mourir*… ».

Et puis il monte sur scène.

Planté dans ses Doc Martens noires et une robe de velours rouge profond longue fendue jusqu'à la hanche, Roe O'Callaghan est là. Les cheveux plus bouclés que jamais, rabattus en avant de sorte à dissimuler presque entièrement ses yeux. Les lèvres tellement maquillées qu'on les dirait enflées. Il commence à chanter, lentement d'abord. Tout bas. C'est seulement lorsqu'il plaque un accord après le troisième vers que je remarque qu'il a une guitare en bandoulière.

La lumière revient, le reste du groupe apparaît. Un bassiste blond, coupe au bol – sans doute Miel –, porte un débardeur blanc et un gilet noir. Le batteur est roux, il s'est mis des paillettes dans la barbe. Enfin la guitariste *lead* est une grande aux cheveux rose bonbon, vêtue d'une chemise de nuit victorienne. Leurs tenues ne sont pas assorties mais, bizarrement, cela leur donne une forme d'unité.

Ils jouent pour l'essentiel des reprises. Dans un même morceau, Roe commence par Karen O et finit par The Corrs. Objectivement, il possède un

talent monstre. Il transforme des airs qui pourraient être gênants ou mièvres en bombes punk, et les bombes punk en ballades sentimentales. Et puis ils attaquent leurs propres compos. Je devine très vite lesquelles sont de Roe : elles regorgent d'humour pince-sans-rire et de sincérité, de couleur, d'anecdotes et de métaphores. Il entonne une chanson qui parle d'un espion russe – apparemment très appréciée de la vingtaine ou trentaine de spectateurs qui connaissent bien le groupe.

— T'es un micro espion
dans une maison sur écoute
Mon téléphone au bord de l'explosion
Quand la sonnerie retentira
Crois-moi bien, j'hésiterai pas
Je décrocherai et te ferai la conversation.

Et la foule l'accompagne, hurle « explosion » et « conversation » à chaque refrain. Et à la fin de la chanson, Roe hurle carrément, imité par des groupes de spectateurs.

Roe a des fans ! je m'étrangle. *Mon copain a des fans !*

— OK, tout le monde, lance-t-il à la fin du morceau.

Il réaccorde sa guitare et je note que ses mains tremblent. Sous le velours de sa robe, il est rongé par le trac et lutte pour garder son calme.

— Ça va ?

Fiona et moi hurlons instantanément. Roe tourne la tête dans ma direction, croise mon regard puis avise mon tee-shirt géant. Ses lèvres rouges tressautent, esquissent un demi-sourire.

Mais pourquoi est-il sexy à ce point ?

— La prochaine chanson est une nouvelle, annonce-t-il ensuite. Elle est un peu lente, j'espère que ça ne vous posera pas de problème…

Et il attaque.

— On est là depuis quand ?
Tu trouves que j'en dis trop ?
Ces derniers temps j'oscille toujours
Entre trop proche et distant…

Il rive son regard au mien et tous les poils de mon corps se hérissent. Il chante pour moi. C'est d'une intimité folle dans une salle si bondée, surchauffée. Sa voix est seulement accompagnée d'un accord plaqué çà et là et des coups de grosse caisse.

— Entre absence et présence
Je me borne à alimenter
Des conversations futiles
À défaut de te faire confiance… ?

Les yeux de Roe sondent les miens, à tel point que les spectateurs devant moi se retournent. La caisse claire retentit. Le refrain explose en même temps que la guitariste joue un riff clinquant qui me fait vibrer.

— Et te voilà, bleu livide,

Suintant à travers le silence ;
Si tu es inoffensive, pourquoi ces Sirènes chantent ?
Tout n'est-il que violence ?
Et te voilà, bleu livide,
À travers les éléments ;
Mais s'il faut vivre cachés,
Au moins, on est coincés ensemble…

J'en ai le souffle coupé. Que suis-je censée comprendre ? Que Roe m'aime ? Qu'il a peur de moi ? Les deux ?

Je n'ai pas le temps de trouver les réponses car, à cet instant précis, une bouteille vole à travers la salle et heurte Roe en pleine bouche.

1. *Avoca Reaction* peut s'entendre en anglais comme *invoke a reaction*, soit « susciter une réaction ». Avec bien sûr un jeu d'homophonie autour du mot *avocado*, « avocat ». (NdT)

32

JE CROIS D'ABORD à un accident ou une farce.

Mais pas du tout.

La lumière s'éteint brusquement et la salle est plongée dans le noir. Il y a du grabuge près de la porte, la voix d'Avoca Reaction me parvient, forte et sur la défensive.

— Je vous demande de sortir. Non, vous n'êtes pas les bienvenus. Non. Non. Sortez. Sortez, avant que j'appelle la…

Je n'entends pas la suite. La salle qui, il y a quelques instants encore, baignait dans la joie, est maintenant noyée sous les cris d'horreur. J'agrippe le bras de Fiona.

— Où est Roe ? je m'écrie. Qu'est-ce qui se passe ?

Un mouvement de foule nous plaque contre le mur. Fiona hurle quand un type tombe à la renverse sur elle. Je me penche pour l'aider à se relever et manque me faire piétiner. On parvient à atteindre la scène et à se hisser dessus, tout en cherchant à comprendre ce qui nous arrive.

Un groupe d'inconnus est entré de force dans la salle. La plupart ont notre âge ou sont légèrement plus âgés. Les plus baraqués poussent les spectateurs en leur hurlant dessus. Certains portent des objets. Je me dresse sur la pointe des pieds pour mieux voir.

Est-ce que ce sont… des *seaux* ?

Personne ne frappe, à proprement parler, ils se contentent de pousser, pousser, pousser. Ils sont une vingtaine et, plus je les observe, plus ils me semblent familiers.

Fiona se remet de son choc initial et me chuchote « Maeve, regarde », en désignant un grand blond vêtu d'un sweat gris et d'un caban bleu marine.

— Ce ne serait pas le type du café ? demande-t-elle.

Bien vu. C'est Aaron. Aaron et les Enfants de Brigid. Au concert de Roe. À une soirée cabaret de bienfaisance. Il est immobile. Il ne parle même pas. Il se contente d'observer, impassible, les événements. Nos regards se croisent un instant et j'ai la certitude qu'Aaron me voit pour ce que je suis. L'autre sensible. Mais son regard ne fait que passer, et il poursuit son inspection de la salle.

— Où est Roe ? je crie pour couvrir le vacarme. Tu le vois quelque part ?

Une drag-queen frappe un intrus avec son escarpin. La guitariste aux cheveux roses repousse un Enfant de Brigid en le défiant de la frapper. Les EDB, eux, se contentent de pousser et de crier : les pires insultes imaginables, sans doute les mêmes auxquelles Jo et Sarra ont eu droit la semaine dernière au supermarché.

Et soudain, quelqu'un se fait choper. Il doit avoir quatorze ans, et je l'avais repéré plus tôt parce qu'il était mieux maquillé qu'une des sœurs Jenner. Quelqu'un l'a attrapé par la nuque et le traîne vers la porte, où attendent ceux qui tiennent les seaux.

— Il y a quoi, dans leurs seaux ? demande Fiona. Qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

J'envisage le pire. De la pisse ? Du sang ? Des bouses de vache ? Qu'est-ce qu'ils peuvent bien contenir ?

Les EDB plongent la tête du garçon dans un seau quelques secondes, puis l'en ressortent trempée.

De l'eau. Je crois que c'est de l'eau.

Son mascara dégouline sur son visage et son fond de teint devient un magma orange. Et les EDB le repoussent dans la foule. Il est en larmes, sonné.

Ils le démaquillent.

Ils veulent démaquiller *tout le monde*.

Quand la foule du cabaret le comprend, c'est la panique. Les coups se mettent à pleuvoir. Le sang gicle. La soirée cabaret vire au combat de boxe. C'est alors que je l'aperçois. Roe, la bouche en sang, sa robe déchirée à l'épaule. Il tente de s'approcher d'Aaron mais un type s'interpose : Cormac, le mec de la réunion, celui qui pratique les jeux gaéliques et se rase les jambes. Roe le bouscule et parvient à se planter devant Aaron, qui a l'air vaguement surpris qu'il veuille lui parler. Il affiche une mine indifférente, comme pour dire « Qui, moi ? », comme si Roe le prenait pour quelqu'un d'autre.

J'étudie sa figure et comprends que c'est exactement ce qu'il recherche. Il veut que les spectateurs sombrent dans la violence, qu'ils donnent des coups de poing ou d'escarpin, qu'ils se déchaînent. Il veut pouvoir assurer ensuite que les EDB n'ont fait que se présenter à l'entrée avec des seaux d'eau. C'est pour cela qu'il n'a amené qu'une vingtaine de jeunes chrétiens contre une foule d'une centaine d'individus. Pour que l'affrontement paraisse déséquilibré. Il veut perdre.

Parce que c'est un coup de pub. Et Roe, en le secouant par les épaules et en lui criant dessus, lui donne exactement ce qu'il veut.

Une foule d'homos s'en prend à un groupe de chrétiens !

Quand l'« art » collectif tourne à l'émeute !

Les drag-queens sortent les griffes !

J'imagine les articles de journaux, les reportages radio, les déclarations impeccables d'Aaron, les débats à n'en plus finir. « Certes, les EDB n'auraient jamais dû se rendre au Cypress, mais je crois qu'on sera tous d'accord pour

dire que les choses sont allées un peu trop loin… »

La foule est trop compacte pour que je m'y fraie un passage. Fiona, qui a dû deviner les intentions des intrus en même temps que moi, filme la scène avec son téléphone.

— Ces gens ont débarqué et ont attaqué les spectateurs, crie-t-elle sur Instagram Live. Ils s'en prennent à la communauté queer !

Contre le mur devant lequel se tient Aaron est accrochée une photo datant de l'ouverture du Cypress.

C'est là que je la vois. La Gouvernante se tient à côté d'Aaron, dégoulinante d'eau de la rivière. Sa robe est trempée et colle à son corps.

Son apparition ne me choque plus. Quand un déséquilibre se produit dans le monde, un élément doit surgir et aller à sa rencontre. Aaron est venu à Kilbeg parce qu'il avait vu un trou dans la toile, le trou que la Gouvernante avait percé pour lui. Mais dans quel camp est-elle ? Le mien ou celui d'Aaron ?

J'agrippe mon bracelet. Mon nœud de marin. Les yeux rivés sur la photo, je m'efforce de me rappeler le sortilège, de m'imaginer attraper le cadre au lasso et tirer dessus. Je l'imagine s'écraser sur la tête d'Aaron. Je respire. Et me mets à psalmodier.

— *Arrache le cadre, choisis ton adversaire.*

Si Roe gagne, Aaron perd.

Je répète en boucle, de plus en plus vite. Roe hurle toujours sur Aaron ; Aaron conserve son sourire arrogant. Un autre jeune se fait démaquiller.

— *Arrache le cadre, choisis ton adversaire.*

Si Roe gagne, Aaron perd.

— Maeve, qu'est-ce que tu fous ?

Le cadre tremblote. Il *bouge*.

— Donne-moi la main, Fi.

— Quoi ?

— Donne-moi ta foutue main, je te dis.

Elle obéit, et je la passe dans le bracelet. Le satin blanc de ma robe de chambre nous unit dans le sortilège.

— Tiens bien le bracelet. Et regarde le cadre. Le cadre, Fiona. Au-dessus de Roe.

Tu es une sensible, Maeve. Tu peux le faire.

Je reprends l'incantation et Fiona me rejoint bientôt. On psalmodie d'une même voix pressée, frénétique.

— *Arrache le cadre, choisis ton adversaire.*

Si Roe gagne, Aaron perd.

Et tout à coup… le cadre en bois s'écroule sur Aaron. La vitre se brise sur ses épaules et une plaie cramoisie s'ouvre sur sa tempe. Un court instant, la salle s'immobilise, les personnes présentes sursautent et s'écartent instinctivement. La Gouvernante, telle une poussière sous la paupière, disparaît en un clin d'œil. Toujours reliées par le nœud du marin, Fiona et moi jouons

des coudes pour rejoindre Roe.

La voix de Fiona me parvient :

— Oh purée, Maeve. J'hallucine.

J'agrippe Roe de ma main libre. Il se retourne, les yeux écarquillés, comme une bête effrayée.

— Tout va bien ? dit-on en chœur.

C'est là que les *gardaí* font irruption. Je reconnais immédiatement Griffin.

— Maeve, lance-t-elle avant d'aviser Roe et d'ajouter : Rory.

Je vois sur son visage qu'elle effectue un million de micro-jugements, envisage mille questions et réponses dans sa tête.

— Allez-vous-en, nous ordonne-t-elle. Tout de suite. Mieux vaudrait éviter de vous faire raccompagner par une voiture de police. Vos parents ont déjà subi assez d'épreuves comme ça.

Je hoche la tête et file, Fiona sur mes talons.

— On ne peut pas partir comme ça, proteste Roe. On ne peut pas les laisser tomber.

— On n'a pas le choix. Tu tiens vraiment à ce que tes parents voient une voiture de flics se garer devant chez eux ? Ce soir ? Et que tu en descendes habillé comme ça ?

Il secoue la tête.

— OK.

Alors on dévale l'escalier puis on déboule dans la rue tandis que les sirènes résonnent au loin.

33

ON SE RETROUVE tous les trois au Deasy's, autour d'une grande frite sauce curry. On ne se jette pas dessus, toutefois. Le regard dans le vide, chacun entame des phrases qu'il ne sait pas comment terminer tandis que des familles viennent retirer leurs commandes de *fish and chips*.

— Quelle… il est quelle heure ? demande soudain Fiona.

Roe consulte sa montre.

— Vingt heures.

— Pas plus… ? s'étouffe Fiona.

— C'est clair, j'approuve. Les crimes haineux ont pourtant toujours l'air de se passer en pleine nuit.

Et malgré tout, on rit. Malgré le sang qui coagule sur le cou de Roe. Même si Fiona et moi avons fait tomber un cadre photo sur un type sans rien toucher. Même si on ignore ce qui va se passer pour les jeunes du cabaret, ou comment Roe va rentrer chez lui sans vêtements de rechange.

On rit. On imagine.

— D'après vous, c'est ce que recherchent les Enfants de Brigid ? demande Fiona. Provoquer des émeutes ? Agiter la population, tout ça ?

— Faut croire, j'estime en haussant les épaules. Ma sœur m'a dit qu'elle s'était fait agresser, récemment. Au supermarché, en plus.

Roe se prend la tête à deux mains puis ramène les cheveux en arrière, révélant au passage deux perles à ses oreilles.

— Qu'est-ce que je vais faire ? s'interroge-t-il.

— Tu n'as qu'à venir chez moi, et emprunter des affaires à mon frère.

— Non, c'est pas ça… Qu'est-ce que je vais *faire* ?

Sa voix se brise. Il désigne du geste son corps, sa robe déchirée.

— Comment je suis censé vivre ?

Silence. Ni Fiona ni moi ne trouvons quoi dire pour le réconforter. Après tout, ce n'est pas un problème auquel nous sommes confrontées. Comment envisage-t-il la suite ? Quel futur voit-il ? Un futur dans lequel il se fait agresser en public à cause de ce qu'il est ?

Voilà donc comment les mauvais sensibles attaquent leurs proies. En leur faisant peur. C'est précisément ce que recherche Aaron. Que Roe s'enferme de

lui-même dans la plus petite boîte possible, comme un papillon sous verre.

— Tu vas vivre ta vie, point barre, je déclare de ma voix la plus affirmée. Tu vas vivre ta vie, porter une robe quand ça te chantera, te faire appeler comme tu voudras, et nous on sera là.

— Maeve…

— Non. Roe. Je ne peux pas te jurer que ce qui s'est passé ce soir ne se reproduira pas, mais je peux te promettre… je peux te promettre que je serai là pour toi. Tant que tu le voudras. Ou tant que tu en auras besoin. Pareil pour toi, Fiona. On a besoin les uns des autres. Vous êtes les seuls sur qui je peux compter.

— Je le promets aussi, intervient Fiona en nous regardant tour à tour, Roe et moi. Je vous soutiens tant que vous me soutenez.

Après une pause, elle ajoute d'un air lugubre :

— En plus, vous savez très bien qu'après les gays, ils s'en prendront aux étrangers.

Roe nous sourit, ses dents maculées de sang.

— OK, OK, dit-il. C'est notre serment des Trois Mousquetaires ? Tous pour un et un pour tous ?

Fiona et moi répondons d'une même voix ferme « Oui ».

— Parfait, reprend Roe tandis que son sourire s'élargit. Moi aussi, je promets. Je tuerais pour vous protéger ; quitte à y laisser ma vie.

On ne conclut pas ce pacte par une poignée de main. On reste là, à se regarder sous l'éclairage au néon du Deasy's. On sourit, mais je sais qu'on est tous sincères. Qu'on n'a jamais été aussi sérieux de nos vies.

— Et ce n'est pas tout, reprend Fiona. On a aussi la magie.

— Tiens, tiens, mademoiselle Cynique croit à la magie, maintenant ?

— *Madame* Cynique, je te prie, me corrige-t-elle avant de siroter une gorgée de Coca. Ce qu'on a fait au Cypress, Maeve… Je n'en reviens toujours pas… Pardonne-moi d'avoir douté de toi.

— Qu'est-ce que vous avez fait, au juste ? intervient Roe.

— Pas grand-chose, on t'a seulement sauvé la vie, réplique Fiona.

— Hmm. Et comment donc ?

Le plus sobrement possible, je lui explique le sortilège du cadre, celui qui a fait cesser le coup de froid, et enfin celui qui a échoué à ramener Lily.

— OK, fait Roe, un peu sonné. OK…

— Et moi, je crois que j'ai dû dire quelque chose comme *Maeve, t'es dingue ?* précise Fiona.

— La bouteille m'a peut-être frappé un peu trop fort, reprend Roe. Ou alors tout est un peu trop bizarre, en ce moment.

Je ricane, puis demande :

— Tu veux du bizarre ? Figure-toi que je suis une *sensible*, maintenant.

Fiona et Roe inclinent la tête, clairement perdus.

— Ouf ! Vous non plus vous ne connaissiez pas. Quand la dame de Divination m'a sorti le mot, j'ai cru être la seule à ne pas le connaître.

— Tu peux traduire ? s'impatiente Roe.

— Disons que ça désigne des gens qui sont nés avec… des facilités pour tout ce qui est magique.

— Ça reste flou…

La mine pensive, Fiona déclare :

— Les sortilèges de ce bouquin pourri ne fonctionnent que si la personne possède déjà de la magie en elle.

Roe ne semble toujours pas convaincu.

— Je pense que ça explique simplement le fait que… je ne sais pas…, je bredouille.

Je rougis, tout à coup. Je n'ai pas l'habitude de sortir du lot comme ça. C'est Fiona et Roe qui se démarquent, normalement.

— Le fait que je sois douée avec les cartes, que la Gouvernante… soit attirée par moi, et que j'arrive à pénétrer dans le cerveau de Roe. Ça explique aussi les sortilèges. Je dirais que je possède, mettons, un pour cent de don en plus pour ces choses-là par rapport aux gens normaux. C'est tout.

— Un pour cent ! s'indigne Fiona. Cinquante pour cent, oui !

— Onze, Fiona. Onze pour cent.

— Trente, et c'est mon dernier mot.

On éclate de rire. Tourner tout ça à la blague m'aide à normaliser cette nouvelle donnée. Un peu comme si je faisais partie d'une treizième maison zodiacale.

— Mais la dame de Divination a aussi dit que… qu'il existe des sensibles mauvais. Et je crois qu'Aaron en fait partie. Elle semblait prétendre que Kilbeg se trouve au centre d'une espèce de mouvement d'énergie.

— Comme si la Gouvernante envoyait tout valser, avance lentement Roe.

— Exact ! Et apparemment, les gens comme Aaron… les sensibles mauvais… ils en profitent pour s'immiscer dans la tête des gens.

Aurais-je par hasard chamboulé une formidable partie de Jenga opposant des forces et des énergies le jour où j'ai réveillé la Gouvernante ? Comme celle-ci a été réveillée par un mélange de méchanceté, de souffrance et de colère, est-il possible qu'elle nourrisse tout ce qu'elle trouve dans le coin – y compris un groupe de chrétiens fondamentalistes qui n'a rien à voir avec nous ?

Je visualise la rivière qui sinue à travers la ville tout entière telle une veine bleue. La rivière, avec ses truites arc-en-ciel, ses rouages et ses clés. La rivière qui charrie les vents, les courants et les secrets d'une jeune disparue.

— La disparition de Lily n'est donc pas un phénomène isolé, récapitule Roe. Elle fait partie de tout le reste. La Gouvernante n'est que le début d'une énorme réaction en chaîne. J'étais sûr qu'il y avait un lien entre ces sales types d'EDB et Lily.

Fiona hoche lentement la tête.

— Vous vous rappelez ce qu'a dit Sylvia ? reprend-elle. Ce sont les émotions humaines puissantes qui créent les fantômes et les démons. Si ça se

trouve, ça marche aussi en sens inverse ? La colère et l'animosité ont engendré la Gouvernante, et à présent la Gouvernante génère de la colère et de l'animosité ? Aaron, lui, ne ferait que… canaliser tout ça ?

— Je crois plutôt que c'est juste un connard, nuance Roe.

— Un connard *sensible*, corrige Fiona.

— Exactement. Mais peut-être que la Gouvernante… je ne sais pas, moi… amplifie la chose ?

— Nous devons la briser, je déclare en hochant la tête. Et je ne suis pas assez forte pour y arriver toute seule. On va devoir le faire tous ensemble.

— Comment ?

— Aucune idée. Par contre, je sais qu'on touche au but. J'en suis sûre.

Le téléphone de Roe sonne et il sort prendre l'appel dans la rue. Fiona consulte son Live Instagram du concert.

— La vache, j'ai une quinzaine de messages. Et deux qui proviennent de journalistes.

— Sérieux ?

— Sérieux. On dirait que la vidéo est déjà devenue virale. Enfin, en Irlande.

— Tu comptes leur parler ?

— Sûrement pas, ma mère péterait un câble. Je vais seulement les autoriser à utiliser ma vidéo.

Roe nous rejoint, les rares clients lèvent la tête, étonnés. La robe, les Doc Martens noires, le sang… En ce qui me concerne, je suis bluffée de m'être si vite habituée à le voir dans ses nouveaux vêtements.

— C'était Miel. Tout le groupe va bien.

— Miel t'a dit autre chose ?

— Que les flics avaient embarqué plusieurs personnes. Deux drag-queens, pour interrogatoire. Sûrement parce qu'elles étaient majeures.

— Purée, j'espère qu'elles n'ont rien.

— Moi, j'en suis sûre, affirme Fiona. Les drag-queens connaissent leurs droits, crois-moi.

— On a compris, Fiona, tu connais des drag-queens.

Les gens du Deasy's éteignent la musique et on en conclut qu'il faut partir. Fiona nous serre contre son cœur puis rentre chez elle, dans les quartiers sud. Roe et moi prenons la direction du nord. Maintenant que nous sommes seuls, je ne sais plus quoi lui dire. Malgré nos pactes et nos promesses de former un groupe, je ne sais toujours pas où on en est, lui et moi.

Lui non plus, apparemment. Il est soudain nerveux. La créature exotique en robe de velours que j'ai vue affronter un fondamentaliste chrétien n'a maintenant plus le courage de me regarder dans les yeux. Chemin faisant, il tamponne la coupure à sa lèvre avec une serviette en papier imbibée rapportée du Deasy's. Son visage commence à enfler. J'aimerais toucher la peau à vif à la lisière de son rouge à lèvres et de sa blessure.

— Tu m'as épatée, tout à l'heure, je lui confie en lui pressant brièvement

le bras. Je suis vraiment désolée que tu aies eu à le faire. Je veux dire, je suis désolée que ces mecs aient fait irruption comme ça. Mais tu sais, tu peux être fier de toi. Je n'aurai jamais autant de courage.

Il ne répond pas.

— Et le concert ! je reprends. C'était tellement bien ! Je ne savais pas que tu étais si doué.

— Tu n'es pas obligée de faire ça, finit-il par me dire.

— Faire quoi ?

— Faire semblant… semblant d'être encore…

— Encore quoi ?

— Attirée par moi.

Je le dévisage, complètement perdue.

— J'ai vu la tête que tu faisais quand j'étais sur scène, ajoute-t-il. Je sais ce que c'est. Quand on est en uniforme scolaire, dans le bus, et que j'ai seulement un peu de vernis aux ongles, ça reste mignon. Je passe encore pour… pour un garçon, quoi. Mais quand tu m'as vu dans cette tenue, tu as eu l'air choquée, et j'ai compris que tu ne voulais plus…

J'éclate de rire. Roe a l'air blessé.

— Tu penses que ça ne me plaît pas ? je l'interroge en jouant avec une des perles qu'il porte aux oreilles.

Elle se détache avec un petit clic et tombe dans ma main.

— Mais Roe, j'adore !

Il fronce les sourcils.

— Je t'ai vue dans la salle. Ta tête. Tu paraissais horrifiée.

— Surprise, oui, c'est clair, je rectifie. Enfin, il m'a fallu un temps pour…

Je cherche mes mots. Pas question de tout gâcher.

— Ce soir, je t'ai trouvé magique, Roe. Personne ne m'avait jamais fait cette impression. Et c'est logique, puisque tu ne ressembles à personne.

Il est tout contre moi. Dans le noir, mes doigts frôlent les siens. Il serre encore la serviette en boule dans son poing. D'un geste tendre, je la lui prends, puis je lui tamponne délicatement la lèvre. Roe. Mon pauvre Roe.

— Et aussi… je t'ai trouvé… extrêmement sexy.

— Vraiment ? demande-t-il comme s'il guettait un piège.

— Mais oui, je confirme.

Puis on reste silencieux et immobiles dans le noir. Je lui caresse la joue. Il ne recule pas mais ne se rapproche pas non plus. Prenant ça pour un encouragement, je dépose un baiser sur sa lèvre inférieure en veillant bien à ne pas effleurer sa coupure. Il ferme les yeux. Je m'approche à nouveau et embrasse le lobe d'où est tombée la perle.

— Maeve, murmure-t-il. Non.

Non ?

Il rouvre les yeux.

— Je suis désolé.

— Non ? je répète, incrédule.

— Je crois que… qu'on devrait se concentrer sur Lily. Pour le moment.

Et alors c'est plus fort que moi. La gêne et la rage bouillonnent et débordent en moi.

— Alors pourquoi toutes ces questions pour savoir si je te trouvais attirant, Roe ?

— Eh bien…

— Et pourquoi… pourquoi tu me chantais une chanson qui raconte qu'on se cache ensemble ? Tu peux m'expliquer ?

Ma voix devient de plus en plus aiguë.

— Écoute, je… je suis perdu. Mais… ce truc que tu m'as montré – le tirage de tarot. Je n'arrive pas à l'oublier. Le père Noël secret, votre dispute avec Lily, le coup du lavabo… C'était grave, Maeve.

— Je m'en veux, Roe. J'ignore comment faire pour…

Il lève une main.

— Je sais, me coupe-t-il. C'est bon. Fi m'a déjà fait la leçon. Tu ne pouvais pas deviner ce qui allait se passer. Pourtant, chaque fois que j'y repense, je ne ressens que de la colère et de la culpabilité.

Il m'observe tristement, comme si j'étais un jeu auquel il mourait d'envie de jouer.

— Et quand… quand on est ensemble, comme ça… j'ai l'impression de… de pouvoir oublier cette histoire.

— Mais tu n'y arrives pas, je conclus, les larmes aux yeux. Tu ne peux pas l'oublier.

— Tu comptes énormément pour moi. Plus que n'importe qui. Mais je ne peux pas… vivre cette grande histoire d'amour avec toi et dormir la nuit. En sachant que ma sœur est toujours… va savoir où.

— OK, je capitule d'une voix plate. Je comprends.

Et c'est vrai. Je comprends. Tout comme j'ai eu besoin de poser une limite avec Fiona concernant la sorcellerie, Roe a besoin d'en poser une avec moi. Ce qui ne me plaît pas. Mais je le comprends.

— Viens, je reprends. On va te trouver des vêtements.

34

ENTRE DIMANCHE ET LUNDI, le concert au Cypress fait la une des médias. Plusieurs personnes qui s'y trouvaient sont même passées à la télé pour raconter les événements.

« C'était une attaque ciblée contre la communauté queer, déclare une drag-queen. Une attaque contre notre visibilité. Les Enfants de Brigid s'en sont pris délibérément à des jeunes vulnérables qui avaient trouvé un sanctuaire où ils pouvaient exprimer pleinement leur orientation sexuelle et leur genre. Il s'agit d'un crime de haine qui doit être pris au sérieux. »

« Je vois, réplique l'animateur. Et afin de rester impartiaux, nous allons entendre un représentant des Enfants de Brigid. Les Enfants de Brigid sont une association périscolaire dont le but principal est d'organiser des événements de bienfaisance… »

« Le cabaret était aussi un événement de bienfaisance, l'interrompt la drag-queen. Et il a été prouvé que ces gens sont financés par les mêmes organisations américaines qui soutenaient le mouvement anti-choix durant la campagne sur le droit à l'avortement. Ces gens sont des ennemis du progrès. »

« On se retrouve après une courte pause », lance l'animateur en souriant.

Je regarde l'émission avec Fiona et Roe, dans la chambre de Fiona. Jos court dans tous les sens avec un faux téléphone cassé en poussant des cris stridents de colère.

— C'est vrai, cette histoire de financement ? je demande.

Fiona hoche la tête.

— Il y avait un article sur le site Internet du *Irish Times* à ce sujet. Apparemment, il y a un groupe de riches Irlando-Américains blancs qui cherchent à préserver la pureté et la sainteté de l'Irlande. Leur version idéale de la mère patrie, tu vois le délire.

— La vache… Mais bon, au moins, les médias en parlent.

— C'était un micro-article, intervient Roe. Et uniquement sur la version en ligne. Pour le reste des médias, c'est plutôt « ces LGBTQ qui font encore du grabuge ».

Je rougis intérieurement d'apprendre que mes amis lisent le *Irish Times* et pas moi. Je note LIRE LE JOURNAL dans mon téléphone pour me le rappeler.

— Regardez, ça reprend, annonce Fiona en montrant l'écran.

Aucun de nous trois n'est surpris de constater qu'Aaron est le représentant des Enfants de Brigid. Quand le débat reprend après la coupure, il est installé dans le canapé, en costume.

— Je suis dégoûtée qu'il soit aussi télégénique, maugrée Fiona en jetant un Doritos sur l'écran.

Et je confirme : avec ses cheveux dorés et ses dents blanches, il joue la carte charme et assure que c'est un « vrai plaisir » de participer à cette émission. La drag-queen en perruque rose et robe à paillettes le fusille du regard.

« Je pense qu'il faut prendre conscience de la façon dont on sexualise les jeunes enfants, déclare Aaron. Pourquoi devrait-on s'interroger sur son genre à douze ans ? Ou sur sa sexualité ? Est-il naïf de penser que l'enfance devrait durer quelques années encore ? »

« Peut-être, oui », répond l'animateur, le regard distant.

« Moi, quand j'avais douze ans, je ne pensais qu'à faire du vélo et jouer à la Nintendo 64. »

« Je l'adorais, cette console », commente l'animateur, nostalgique.

Aaron et lui semblent unis dans un tendre souvenir.

« Il ne s'agit pas de sexualité ou de jeux vidéo, intervient la drag-queen. Mais de permettre à ces enfants d'être ce qu'ils sont, sans crainte de représailles. »

« C'est bien ce que je dis, répond Aaron en souriant. Absolument. Laissons-les être des enfants. Sans y mêler la sexualité. »

« Je ne peux qu'approuver, dit l'animateur. Tout est si compliqué, de nos jours. »

— Je n'en peux plus, lâche Roe. On éteint ?

— Carrément, approuve Fiona en éteignant le poste.

On reste silencieux un moment.

Puis Fiona sort le livre de sortilèges de mon sac et le feuillette.

— C'est pas vraiment palpitant, commente-t-elle. Où sont les pages croustillantes ?

— On n'a pas forcément intérêt à jouer avec la magie noire, j'observe. Tous les films te le diront, ça finit rarement bien.

— On pourrait reprendre ton sortilège du nœud et… le booster un peu. Qu'est-ce que vous en dites ? propose Roe.

— Le booster ? je réplique. Traduction, s'il te plaît ?

— S'y mettre à plusieurs ; plus de satin blanc, plus de nœuds. Et on s'installerait sur la berge. Regarde ce qui est écrit là : la nouvelle lune est la meilleure période pour jeter des sortilèges censés « bannir les entités non désirées ». Elle tombe quand, la nouvelle lune ?

— Le 6 mars, indique Fiona après avoir consulté son téléphone. Dans cinq jours.

Roe et moi échangeons un regard en silence.

— Quoi ? fait Fiona.

— Le 6 mars, je répète. Lily a disparu le 6 février.

— Je n'en reviens pas qu'un mois soit passé, observe Roe d'un ton lugubre. Ni que tant de choses aient changé, et qu'on n'ait toujours pas retrouvé Lil.

Silence. Que de changements, en effet… En l'espace d'un mois, j'ai « gagné » et perdu un petit ami, j'ai découvert la sorcellerie et été mêlée à une émeute. En l'espace d'un mois, le pays s'est ouvertement converti à l'homophobie et a survécu à une tempête de neige.

Jos cesse soudain de jouer avec son petit téléphone et déclare :

— Maintenant vous rentrez à vos maisons moi je vais au lit.

On éclate de rire, puis on rince nos tasses dans l'évier avant de filer.

Le mercredi matin, Fiona et moi sommes assises sur le radiateur des toilettes quand Mlle Harris fait irruption.

— Maeve. Dans mon bureau. Immédiatement.

— Hein ? Pourquoi ?

— Pas de discussion.

J'adresse un haussement d'épaules à Fi, puis emboîte le pas à Mlle Harris. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je n'ai rien fait de mal, je ne me suis pas « donné en spectacle ». Je me contente du strict minimum, mes notes ne sont ni pires ni meilleures que d'habitude. Cela dit, elles pourraient difficilement empirer.

Je m'installe face à son bureau, le visage neutre. Pour une fois, je n'ai *sincèrement* aucune idée de ce qu'elle me reproche.

— Maeve, je pense que tu sais pourquoi je t'ai fait venir.

— Non, mademoiselle. Honnêtement.

— Je ne plaisante pas avec le vol, Maeve. C'est un motif de renvoi.

— Je n'ai rien volé.

— Je t'en prie, Maeve, mentir ne fera qu'aggraver les choses.

Elle pousse un long soupir, se masse l'arête du nez.

— Quand je t'ai confisqué ces cartes de tarot, j'ai agi pour ton bien.

Oh.

Oh merde.

— Je ne les ai pas reprises, mademoiselle, je lui assure.

— Personne d'autre ne savait que je les avais, Maeve. Elles étaient enfermées à clé dans le tiroir du bas de mon bureau. Je l'ai ouvert ce matin pour en sortir un dossier ; je te laisse imaginer ma surprise lorsque j'ai constaté que le jeu avait disparu.

Je ne dis rien, me contente de me mordre l'intérieur de la joue.

— Je ne les ai pas prises, je répète.

Comment lui expliquer que les cartes ont réapparu mystérieusement dans ma table de nuit il y a des semaines ?

— Dans ce cas, Maeve, qui les a prises ?

— Je l'ignore.

Les larmes me montent. Mais qu'est-ce que j'ai à pleurer, en ce moment ? Avant, ça ne m'arrivait jamais.

— Les cartes, je m'en moque, Maeve. Tout ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment tu t'es procuré la clé.

— Mademoiselle, je vous jure, je n'y ai pas touché.

Une larme coule sur ma joue.

— Je vous le promets.

Elle me fixe du regard.

— Ma foi…, reprend-elle. Je ne sais quoi dire. Tu étais la seule à savoir où se trouvaient les cartes.

Je baisse la tête et m'imagine déjà rapporter à la maison un nouveau mot. Et dire que papa et maman sont persuadés que je remonte la pente…

— Hélas, je n'ai aucune preuve, dit Mlle Harris en soupirant.

Je lève les yeux.

— Très bien, Maeve. J'accepte de passer l'éponge, à condition que tu restes après les cours et t'acquittes encore de quelques corvées. Tu as vraiment fait du bon travail dans l'Étouffoir, l'autre fois. Marché conclu ?

— Marché conclu, je m'empresse de répondre.

Je suis terrorisée à l'idée qu'elle fouille mon sac et y trouve non seulement les cartes, mais aussi mes sachets de cristaux.

— Parfait, conclut Mlle Harris. Passe me voir à 16 heures.

Je hoche la tête et file en cours sans demander mon reste.

35

MLLE HARRIS M'AVAIT PARLÉ DE CORVÉES.

Elle n'avait pas précisé que je devrais les faire avec sœur Assumpta.

— Mademoiselle, s'il vous plaît ! je proteste. J'irai bien plus vite toute seule que si sœur Assumpta me surveille.

— Il est hors de question que je te laisse encore seule dans nos locaux, Maeve. Nous savons toutes les deux comment cela se termine. Tu feras ce qu'elle te dira.

— Mais…

— Pas de mais. Un peu de respect, pour l'amour du ciel.

J'attends sœur Assumpta dans son bureau aux murs citron. Elle mesure trente bons centimètres de moins que moi, et porte son habit de religieuse – pas en permanence, cela dit, ça dépend de son humeur. Elle n'est plus nonne depuis une éternité mais je pense qu'elle a gardé l'habitude. Ou alors, elle veut seulement rappeler à tout le monde que, dans son cœur, elle reste mariée à Jésus.

— Bonjour, ma sœur, je lui dis de ma voix la plus respectueuse.

Elle m'observe d'un œil soupçonneux.

— Je suis Maeve. Je viens vous donner un coup de main.

— Qu'as-tu à te reprocher ? maugrée la sœur, la voix rauque.

— Rien. Je suis là pour vous aider, c'est tout.

— Tu as fait quelque chose, oui, me corrige sœur Assumpta en m'inspectant de la tête aux pieds. Quelque chose de mal.

Allez savoir pourquoi, je ne pense pas qu'elle fasse référence aux événements du jour.

— Tiens, reprend-elle en me passant un aspirateur portatif. Occupe-toi de la *gluaisteán*.

Je la regarde sans comprendre et cherche à me rappeler l'irlandais.

— La *voiture*, s'impatiente la sœur.

Et elle m'escorte jusqu'à sa Coccinelle bleu clair garée dehors, dont la vitre passager est toujours entrouverte. La banquette arrière croule sous les feuilles mortes en putréfaction et les vitres sont constellées de fientes. L'horreur.

— Tu trouveras des seaux au sous-sol, m'informe la vieille dame avant de regagner son bureau.

Magnifique. J'ai tiré le gros lot.

Tout en aspirant la banquette arrière, je m'interroge : Mlle Harris en a-t-elle eu assez de voir cette épave défigurer son école BCBG ? Si ça se trouve, ça fait des semaines qu'elle a découvert que les cartes avaient disparu mais elle attendait le bon moment pour en profiter.

L'opération aspirateur terminée, je remplis deux seaux d'eau savonneuse pour nettoyer la carrosserie. Me voyant retourner au parking depuis son bureau, sœur Assumpta m'interpelle :

— N'oublie pas le coffre !

— Ça marche ! je lui renvoie.

— Je te demande pardon, ma fille ?

— Je voulais dire, oui, ma sœur.

J'ouvre le coffre et m'apprête à le nettoyer sommairement. À l'intérieur, il y a des piles entières de coffrets à bijoux en velours noir qui me sont étrangement familiers.

Ce sont les coffrets remplis de breloques qu'on nous avait obligées à transporter là, Lily et moi, lors de notre première semaine à Sainte-Bernadette. Ça nous avait fait rire tellement c'était bizarre. Bizarre, parce qu'on se retrouvait un peu, dans ces babioles. Pourquoi une nonne posséderait autant de bijoux clinquants ? Et qu'est-ce que tout ça faisait à l'école ?

Je soulève un coffret prudemment, m'attendant à ce qu'il soit lourd. Erreur. Alors, curieuse, j'ouvre les fermoirs argentés qui se trouvent sur les côtés. À l'intérieur, pas un seul bijou.

Rien que des papiers.

Coupures de presse, photos, gribouillages, dissertations. Ces coffrets ne servaient pas à faire entrer des bijoux dans l'école. Ces boîtes tapissées de satin, censées préserver de délicats colliers et bracelets, servaient en fait à préserver de délicats souvenirs.

Il y a une douzaine de boîtes, que je range sur la banquette arrière. Je peux voir la tronche que tirerait Jo si elle me voyait, et l'entendre me dire « Respecte un peu les affaires des autres ». Mais je fais le ménage gratuitement pour cette bonne femme. J'ai bien le droit de fureter un peu.

La plupart de ces documents concernent l'école et les anciens élèves. *CERTIFICAT : UNE FOIS DE PLUS, SAINTE-BERNADETTE FAIT MIEUX QUE L'ÉCOLE DE GARÇONS*, par exemple. Ou encore : *L'AUTEUR DE LIVRES POUR ENFANTS AFFIRME S'ÊTRE INSPIRÉE DE SAINTE-BERNADETTE.*

C'est vraiment touchant. Je n'aurais jamais cru que sœur Assumpta était une sentimentale. Je ne l'ai connue que très vieille, à se plaindre de tout le monde. Certes, j'ai toujours vaguement su qu'elle était considérée comme une pionnière en ville, avec sa volonté d'utiliser son héritage pour faire le bien et donner une instruction aux jeunes catholiques, bla-bla-bla. Mais il y a quelque

chose de profondément émouvant dans les souvenirs rangés dans ces petits coffrets noirs, à l'arrière d'une voiture remplie de feuilles mortes.

La partie inférieure de chaque coffret est ornée d'une étiquette rédigée en minuscules pattes de mouche. Pas le moindre système de classification logique, cela dit. Sur une, il est écrit *1970-79*, sur une autre *EXTENSION GRENIER*. J'en cherche une qui soit estampillée *PRINTEMPS 1990*, en vain.

En revanche, je tombe sur un coffret *HARRIET*.

À l'intérieur, les premiers documents datent de septembre 1985.

SAINTE-BERNADETTE ACCUEILLE SES PREMIÈRES BOURSIÈRES…

Il s'agit d'un entrefilet dans un journal gratuit local, avec une photo représentant quatre filles qui posent, tout sourire, devant l'école. Sœur Assumpta apparaît aussi, en habit de nonne, les mains sur les hanches.

« De g. à dr. : Harriet Evans, Sarah Byrne, Nan Hegarty, Catherine O'Faolainn. »

L'article, un peu méprisant, explique comment on a offert à ces filles « la chance de leur vie ». Le journaliste demande à sœur Assumpta si elle s'inquiète de risques de harcèlement, par rapport aux « différences flagrantes de modes de vie entre les boursières et les autres ».

Je grimace et me renfonce dans la banquette arrière. Je ne m'étais jamais interrogée sur la question, avant ma dispute avec Roe. Il ne m'était jamais venu à l'idée que Fiona puisse ressentir une différence entre elle-même et « les autres ». Ça explique peut-être qu'elle ne se soit pas vraiment liée avec qui que ce soit avant qu'on devienne amies. Je ne me serais jamais doutée qu'elle aussi ait pu se sentir exclue.

Je fixe Harriet Evans. C'est une fille grande et mignonne aux jolis yeux marron et aux cheveux bouclés comme un modèle d'un portrait victorien. Des traînées d'eye-liner s'étirent aux coins de ses paupières et elle affiche un large sourire. Elle a l'air sympa.

Je passe à la coupure suivante. 1986. La photo montre une espèce de manifestation. Le nom d'Harriet n'apparaît pas cette fois-ci, et je dois plisser les yeux pour la repérer dans la foule. On la voit en train de crier ; elle brandit une pancarte *JE VOTE POUR*.

LES FILLES DE L'ÉCOLE CATHOLIQUE MANIFESTENT POUR LE DIVORCE

Des milliers de personnes ont manifesté en faveur du droit au divorce sur Bishop Stanley Square, aujourd'hui. Dans cette foule, des jeunes qui n'ont pas hésité à sécher les cours afin de faire entendre leur soutien au « oui » au référendum en faveur du divorce – référendum dans lequel bon nombre de commentateurs voient l'influence du cinéma et de la télévision américains. Des jeunes qui ne seront toutefois pas en âge de voter au mois de juin, et dans les rangs desquels la présence d'élèves de l'école catholique Sainte-Bernadette n'a pas manqué d'étonner. L'établissement est en effet connu pour ses vues conservatrices. Sœur Assumpta, l'ancienne religieuse qui l'a fondé, a déclaré avoir « changé d'avis » sur la question du divorce

après avoir entendu « les arguments honnêtes et passionnés avancés par les élèves concernées par le problème ». Du côté des parents, en revanche, certains s'inquiètent que la position de l'école trahisse un déclin de sa moralité.

Sa moralité ? Je lâche un rire sec. C'est ça, la réputation de Sainte-Bernadette ? D'après ce que je sais, l'école est plutôt connue pour ses élèves snobinardes et leur complexe de supériorité.

C'est curieux à quel point j'oublie facilement que le droit au divorce est relativement récent, en Irlande. Il ne date que de 1995, dix ans à peine avant ma naissance. Maman avait déjà trois enfants.

Je passe à 1989, Harriet a à présent mon âge. Sur cette nouvelle photo, elle affiche l'assurance rayonnante d'une sénatrice : les épaules bien droites et le menton en avant.

UNE JEUNE BOURSIÈRE ÉPATE WASHINGTON LORS D'UN CONCOURS INTERNATIONAL DE DISSERTATION

Harriet Evans, 16 ans, est boursière à Sainte-Bernadette et s'apprête à franchir l'Atlantique pour la première fois ! Cette talentueuse élève a en effet remporté le concours « Ensemble pour le changement », organisé par les Nations unies, grâce à sa dissertation sur le divorce en Irlande. « Je voulais souligner le nombre important de personnes affectées par cette question, explique Evans. Je me suis particulièrement intéressée aux femmes en structures d'accueil. Toutes ou presque n'auraient pas connu le même sort si le référendum de 1986 n'avait pas échoué. »

Evans doit présenter son texte lors de la conférence de la jeunesse « Ensemble pour le changement » qui doit se tenir à Washington à la fin du mois. Et ses parents, dans tout ça, sont-ils fiers de leur enfant ? « Ma mère et ma sœur sont aux anges », a confié Evans.

J'essaie de ne pas avoir une dent contre Harriet Evans. Le petit génie engagé en politique qui remporte des concours de dissertation et qui emploie l'expression « être aux anges » comme si elle était un bouquin ? Pitié ! Mais quand on connaît toutes les brillantes élèves qui ont étudié à Sainte-Bernadette, on peut s'étonner que sœur Assumpta se soit intéressée à Harriet Evans. On a quand même eu de vraies stars. Une actrice qui a remporté un Olivier Award[1], notamment, et qui n'a pas droit à son coffret à bijoux. Je me demande si Fiona aura le sien.

Le dernier document du dossier d'Harriet est une photo scolaire format A4 de 1990. L'année où elle a décroché le certificat. Elle a pas mal maigri depuis le concours, et a aussi perdu son charisme de statue grecque. Elle est comme repliée sur elle-même, rien à voir avec l'ado qui criait sur la photo du référendum ou la fière lauréate du concours.

J'étudie longuement la photo et quelque chose me chiffonne. Je viens de passer en revue la scolarité de cette fille… mais pourquoi ? Quel est le but ? À quoi bon garder tous ces documents ?

Mais ensuite, je retourne la photo et découvre la Gouvernante qui me

regarde droit dans les yeux.

1. Les Laurence Olivier Awards sont des récompenses de théâtre britanniques. (NdT)

36

LES DESSINS D'HARRIET ne ressemblent en rien à ceux de Lily mais elle possède un vrai talent. Sa Gouvernante est peinte à l'aquarelle, tout en jaunes foncés, gris profonds et verts bourbeux. Mais c'est bien elle. Le chien représenté à ses pieds semble mal en point mais aussi protecteur ; sa tête repose contre la jambe de la Gouvernante. Celle-ci affiche une expression neutre, comme dans mes rêves, quasi humaine mais pas entièrement. Une fois de plus, les paroles de Sylvia me reviennent : on génère des esprits et des fantômes quand nos émotions n'ont nulle part ailleurs où aller. C'est à ça que ressemble la Gouvernante d'Harriet. Une mare où la haine vient s'accumuler.

Les mains tremblantes, je commence à comprendre : *Le Walkman appartenait à Harriet. La cassette aussi.*

J'ai la sensation qu'on a jeté un caillou au fond de mon ventre comme on jette un caillou au fond d'un puits.

J'ai récupéré les cartes d'Harriet.

Harriet a invoqué la Gouvernante en 1990. C'est ça qui a généré la vague de froid cette année-là, ainsi que les fugues de chats. Mon invocation à moi a provoqué la neige, les truites arc-en-ciel et les pics de violence. Harriet aussi était une sensible. Voire une sorcière. Deux sensibles, à trente ans d'écart.

Elle a dû réussir à se débarrasser de la Gouvernante. Et l'Irlande a enfin obtenu le droit au divorce : cinq ans plus tard, mais quand même.

Moi, en revanche, je ne peux pas attendre cinq ans pour retrouver Lily. Je dois la ramener au plus vite. D'ici la nouvelle lune, samedi soir.

Je range les coffrets à bijoux et glisse celui d'Harriet dans mon sac.

Puis je termine de laver la voiture aussi vite que possible et rapporte les seaux au sous-sol. Je n'arrête pas de me répéter *Ça change tout*, parfois à voix haute.

Tout en remontant du sous-sol, je lance une recherche Google sur Harriet Evans. Elle est peut-être sur Facebook. Dix-sept ans en 1990, ça lui ferait combien aujourd'hui ? Quarante-sept ? Oui, elle sera sûrement sur Facebook.

Je trépigne littéralement. Si ça se trouve, elle vit dans le coin. Je pourrais aller lui demander comment lever la malédiction. Je cherche donc Harriet Evans sur Facebook. Et mon cœur se serre. Il y en a des milliers. Je vais devoir

demander à Roe et Fiona de m'aider, mais on peut y arriver. Sauf si Harriet s'est mariée et a changé de nom. Tout à coup, la mission me paraît moins simple.

Toujours scotchée à l'écran, je me heurte à sœur Assumpta qui sort de son bureau.

— Oh ! Pardon, ma sœur. Je ne vous avais pas vue.

Elle me scrute derrière ses grosses lunettes rondes. Ses pupilles sont énormes, sa peau fine et froncée comme un mouchoir humide. J'ai beau savoir qu'on ne naît pas « vieux », je n'arrive pas à imaginer sœur Assumpta autrement qu'en petite mémé gâteuse qui reste à l'école parce qu'elle n'a rien de mieux à faire. Je repense aux coupures de journaux, et me reprends : oui, sœur Assumpta est une vraie personne et non un personnage en carton-pâte. Une personne qui connaît Harriet Evans.

Je prends ma voix la plus respectueuse et me lance :

— Ma sœur, vous permettez que je vous pose une question ?

— La jupe ne doit pas tomber plus de trois centimètres au-dessus du *genou*, me réplique-t-elle. Et les pantalons sont interdits. Je me moque bien de toutes vos pétitions.

L'école autorise le pantalon depuis à peu près quatre ans mais je ne la corrige pas. Personne n'en porte, de toute façon.

— Non, ma sœur, je n'ai rien contre l'uniforme. J'aurais voulu vous interroger sur une ancienne élève.

Ses traits s'adoucissent.

— J'ai toujours su qu'Anthea Jackson remporterait l'Olivier Award pour *Un tramway nommé désir*.

— Non, ma sœur, pas Anthea Jackson. Une autre. Pas célèbre. Je me demandais si vous vous souveniez d'Harriet Evans.

La vieille nonne m'observe, les yeux luisants. Je ne saurais dire si c'est l'émotion, car elle a toujours les yeux un peu humides. On reste un moment ainsi, à se toiser en silence. À me plonger dans ses grands yeux mouillés, je m'aperçois d'un détail. Une pâleur qui peut tout aussi bien être une ombre qu'un fantôme ou la cataracte.

Sœur Assumpta reprend la parole d'une voix lente.

— Où as-tu entendu parler d'Harry ?

Impossible de répondre honnêtement sans avouer que j'ai fouillé dans ses affaires.

— Je prépare un exposé. Sur la légalisation du divorce. Je me suis dit que ce serait bien de l'interroger ?

— Harry avait écrit une dissertation, déclare la nonne avec tendresse. Ils l'ont même envoyée la lire en Amérique.

— Oui. J'en ai entendu parler. Vous pourriez peut-être retrouver cette dissertation ? Ou me donner le numéro de téléphone d'Harriet ?

Les traits de sœur Assumpta se tordent de confusion. Comme si elle venait de croquer un raisin aigre.

— Non.

Elle me regarde ensuite comme si elle s'apercevait brusquement de ma présence.

— Harriet n'est plus avec nous.

— Je sais bien, ma sœur, elle a décroché son certificat il y a des années, mais…

La sœur secoue la tête.

— Elle est morte.

Silence.

— *Pardon ?*

— Elle est morte, répète la nonne d'une voix brisée. Morte, et son rustre de père, ce butor, n'a même pas daigné assister à notre messe commémorative. Sa pauvre mère est venue, elle, avec deux yeux au beurre noir. La sœur cadette, Fionnuala Evans, pleurait toutes les larmes de son corps. Je te demande un peu. Je te *demande* un peu.

Elle inspire longuement puis ferme les yeux.

— Ma foi, lui non plus n'a pas fait de vieux os. Quinze jours plus tard il était mort. Il avait bu, il s'est noyé dans la rivière, bon débarras.

Je sens bien qu'elle va pleurer alors j'hésite : est-ce que je dois l'enlacer ?

De la main droite, elle farfouille dans la poche de sa jupe. Elle en extirpe quelque chose, et ses doigts s'agitent sur l'objet. Elle n'a toujours pas rouvert les yeux. Et la voilà qui se met à murmurer.

Non mais qu'est-ce qu'elle fabrique ?

Je vois alors apparaître un chapelet. *Ouf… merci mon Dieu.*

— Ma sœur ?

Mais elle ne m'entend pas et se contente de passer les doigts sur les perles. Elle enchaîne une série de dix prières. Je me demande si je suis censée partir. Sauf que l'occasion ne se présentera peut-être pas deux fois. Ce n'est pas si souvent qu'on peut parler en tête à tête avec sœur Assumpta.

Alors j'attends.

Elle rouvre enfin les yeux. Je sais que je vais devoir jouer serré. Sœur Assumpta n'est pas une femme à qui on pose des questions trop directes.

— Vous priez pour elle, ma sœur ?

Elle acquiesce lentement.

— En effet. Je m'y efforce.

Après un long soupir, elle ajoute :

— J'ignore toutefois quel bien cela peut faire.

— Comment ça ?

— Les gens comme Harry n'ont pas leur place auprès du Seigneur.

Pardon ?

— Qu'entendez-vous par là, ma sœur ?

— Qu'ils n'ont pas leur place auprès du Seigneur, répète-t-elle. Alors je prie. Je prie pour Harry. Je prie pour qu'elle puisse retourner à Lui.

— À qui ?

Et aussitôt, je me giflerais presque. *Lui. Dieu.*

Sœur Assumpta se détourne – notre conversation doit la lasser ou la bouleverser. Elle s'apprête à ouvrir la porte de son bureau.

— Je pense qu'Il lui pardonnera, conclut-elle. Le Dieu que je connais pardonne.

Elle regagne son bureau citron clopin-clopant et referme derrière elle.

Je prends le bus de 17 h 15 et croise les doigts pour ne pas y trouver Roe. J'ai besoin de digérer tout ça seule, sans la pression de devoir tout lui répéter. Et puis c'est un peu le brouillard entre nous, en ce moment. Je suis contente qu'on soit amis mais quand on est seuls, la gêne s'installe. Dans notre petit gang façon Scooby-Doo, je suis Vera et Fiona est Daphné.

Ils n'ont pas leur place auprès du Seigneur. Alors je prie. Je prie pour Harry. Je prie pour qu'elle puisse retourner à Lui.

J'enserre mes genoux, prise de nausée. À qui sœur Assumpta faisait-elle référence ? Aux sorcières ? Aux sensibles ?

Aux deux ?

À aucun des deux ?

Et moi, dans tout ça ? Le ciel m'est-il interdit parce que j'ai pratiqué la sorcellerie ? Ou n'ai-je eu droit qu'aux délires louches d'une vieille dame profondément croyante ?

Je repasse en revue les coupures de presse concernant Harriet en culpabilisant un peu de les avoir volées. Je vais les photocopier sur le scanner de papa et les remettre à leur place. Je note tout dans mon carnet pour avoir les idées claires. Je ne voudrais surtout pas oublier une miette de ce que m'a dit sœur Assumpta.

Harriet était donc une activiste pro-divorce, et ce parce que son père battait sa mère. Elle est allée en Amérique, a acheté un jeu de tarot (j'ajoute « *hanté ???* »), et a ensuite sûrement invoqué la Gouvernante pour que justice soit faite, notamment dans sa famille. Elle a mis la ville entière sens dessus dessous, a provoqué des chutes de neige, a fait fuir les chats. Et puis elle est morte. Et son père aussi, peu après.

Une vie en échange d'une vie : le b.a.-ba de la magie noire, non ? Donner beaucoup pour recevoir beaucoup.

Mais quel rapport avec ce qui s'est passé entre Lily et moi ? Je n'ai jamais voulu qu'elle meure. Seulement qu'elle disparaisse, et ce n'était qu'un moment de bêtise d'une fraction de seconde, pas une vie entière de rancune. Si Harriet est morte dans l'opération, pourquoi suis-je encore vivante ? Est-ce que c'est arrivé plus tard pour elle ? Si on réussit à ramener Lily, est-ce que la Gouvernante me prendra à la place ?

Non. Non, ça ne tient pas debout. D'autant que le père d'Harriet est mort *après* elle.

Je tape « Harriet Evans mort 1990 » dans Google et obtiens un résultat sur

le site de nécrologies RIP.ie. Mon père le consulte tous les jours. En bon Irlandais, il est obsédé par la mort. Il la voit comme une partie de jeu du facteur dans laquelle il ne s'est pas encore fait éliminer. Il n'est pas rare de l'entendre s'écrier à la maison : « Nora ! Tu ne devineras jamais qui est mort ! »

La notice d'Harriet ne fournit pas beaucoup de détails. Une jeune fille de dix-sept ans, tragiquement disparue trop tôt, bla-bla-bla. La famille ne souhaite pas de fleurs. Le service funéraire se déroulera dans la plus stricte intimité mais l'école organisera une messe du souvenir.

Et voilà. C'est tout ce qu'on trouve sur la mort d'Harriet. Rien sur la cause, aucune explication. Hormis le fait qu'elle nous a été enlevée trop tôt.

Les yeux rivés sur mon téléphone, je m'aperçois brusquement que je suis devant ma porte, et qu'il y a une voiture de *gardaí* dans l'allée. Mon ventre se glace. Quoi *encore* ?

J'attends dehors, le temps de me calmer en respirant longuement. Les flics viennent sans doute seulement prendre ma déposition concernant la soirée cabaret. L'inspectrice Griffin a peut-être des remords ; elle veut peut-être m'interroger sur les Enfants de Brigid. Si c'est le cas, aucun problème. Je me ferai une joie de lui déballer tout ce que je sais sur Aaron. D'ailleurs, c'est très bien que les flics s'intéressent à lui. Il est grand temps que ces foutaises s'arrêtent.

À moins qu'ils ne soient pas là pour ça… Mais pour Lily… Ils ont peut-être retrouvé son corps flottant sur la Beg, les lèvres bleues. Mais alors, pourquoi viendraient-ils chez moi et pas chez Roe ?

J'enfonce ma clé dans la serrure, un bruit me parvient du salon. Un bruit animal, guttural, sauvage.

Je tends l'oreille.

C'est ma mère.

Elle pleure.

Je me précipite dans le salon, et ils sont tous là : maman, papa, Joanne et les deux policiers. Une autre personne aussi, que je ne situe pas tout de suite – un peu parce que je ne la connais pas tant que ça, un peu parce qu'elle est couverte de sang. C'est Sarra.

Et je m'aperçois soudain que Jo a un œil violet et les iris rouges. Quelqu'un l'a frappée. Quelqu'un les a agressées.

Papa se lève et me dit :

— Maeve… Va dans ta chambre, cela vaut mieux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ma puce, crois-moi, il vaudrait…

— Qu'est-ce qu'il y a eu ? Jo, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Elle me fixe en silence, le regard empreint de désespoir.

— Maeve, intervient l'inspectrice Griffin de sa voix la plus douce. Je suis navrée qu'on ne se voie que… dans des circonstances aussi tristes.

— Dites-moi ce qui s'est passé, j'insiste, ma voix trahissant ma panique

grandissante.

Griffin interroge du regard mes parents. Maman est toujours en larmes, papa est complètement sonné. Il acquiesce imperceptiblement, comme pour dire « Allez-y, autant lui raconter ».

— Ta sœur et Mlle Malik ont été agressées, déclare Griffin. Nous avons la conviction qu'il s'agit de… d'un acte d'intolérance.

— Où ça ?

— À l'université, intervient Jo. Carrément à l'université. On était à la cafèt. On prenait un chocolat chaud, putain. Un *chocolat chaud*.

Elle crache les mots, puis émet un petit rire moqueur.

— On aurait dû prendre un truc plus fort, reprend-elle. Quitte à me faire agresser parce que je suis lesbienne, autant boire du whisky. Ça leur aurait sûrement beaucoup plu.

— À qui ? je lui demande. De qui tu parles ? Des Enfants de Brigid ? Les mêmes qui ont fait irruption au concert ?

— Ils venaient agiter leurs brochures sous nos nez. Des brochures qui expliquent qu'on sape l'ordre naturel, bla-bla-bla. Genre : « Salut, vous auriez cinq minutes pour qu'on vous dise à quel point vous êtes répugnants ? » Je leur ai dit de dégager.

— Et je les ai invités à se fourrer leur propagande au cul, glisse Sarra d'une voix rauque.

— L'un d'eux s'en est alors pris à Sarra, en prétendant qu'en tant que « femme de couleur », elle devrait faire « bien attention » à l'« exemple » qu'elle donne aux fillettes de sa « communauté ». Oh, ils étaient extrêmement polis.

— Je lui ai répondu « Quelle communauté ? » ricane Sarra. « L'équipe de basket ? »

— C'est là qu'un type l'a frappée.

— Hein ? je m'étouffe. Ils sont passés de relax à baston en soixante secondes ?

— Pour être honnête, je ne pense pas qu'ils l'avaient prévu, nuance Sarra d'un air sombre. Le gars n'a peut-être pas supporté qu'une fille de couleur leur réponde. Bref, Jo lui a flanqué un coup de poing, et les choses ont dégénéré.

Je ne sais pas comment réagir, où regarder, où mettre mes mains. Je n'arrive pas à décrocher mon regard de Sarra. Je l'ai toujours vue comme la fille qui faisait souffrir Jo en la trompant. Celle qui finirait un jour par m'enlever ma sœur. Comme pour sœur Assumpta, je n'avais jamais songé à elle comme à une *personne*. Avec ses propres batailles.

Griffin me demande de sortir afin qu'elle puisse finir de prendre leurs dépositions. Je monte dans ma chambre et enfouis mon visage dans les poils blonds de Tutu.

Aussi loin que je me rappelle, Jo a toujours été gay. Je n'ai pas le souvenir qu'elle ait fait son coming out. Ni qu'on en ait parlé en famille. Quand elle avait dix-huit ans et moi onze, elle s'est pointée à la maison main dans la main

avec une dénommée Kris, et c'est tout. Papa et maman ont échangé un regard, levé les sourcils ; Abbie a déclaré avec une pointe de condescendance qu'elle était super fière de Jo. Mais vraiment, c'était tout. Kris a dîné avec nous, elle a fait partie du décor deux, trois mois puis elle a disparu, et quelques années plus tard Sarra a fait son entrée. Jo a pu avoir d'autres histoires, mais je ne suis pas au courant. Elle ne parle pas beaucoup de ces choses-là.

Et toutes ces années, je ne me rappelle pas l'avoir vue rentrer en sang, ou en larmes, ou traumatisée par un acte de haine. Une fois tous les trente-six du mois, elle se faisait prendre à partie dans la rue, notamment quand elle militait pour le mariage pour tous. Mais ça ne l'atteignait pas. Ça ne signifiait rien pour elle. Mais une agression comme celle d'aujourd'hui, ça ne s'était jamais produit.

Je serre Tutu contre moi.

C'est ma faute. C'est moi qui ai foutu en l'air l'énergie de la ville. J'ai retiré une brique de Jenga et la tour entière a commencé à vaciller. La neige, la rivière, la haine, le sang. Aaron et son étrange faculté à percevoir et exploiter les faiblesses de Kilbeg. Tout cela se déverse par le trou que la Gouvernante a percé dans la toile du monde – et c'est moi qui lui ai fourni le couteau. Je ferme les yeux et les images défilent derrière mes paupières. Jo et ses yeux injectés de sang. Sœur Assumpta et sa cataracte luisante. Harriet Evans et ses traînées d'eye-liner.

Je dois réparer tout ça.

Je dois réparer tout ça.

Je dois réparer tout ça.

37

JEUDI, on a une demi-journée de libre, Fiona m'envoie faire les courses chez Divination. Elle est toujours en pleine répétition, donc son temps libre lui est précieux. J'ai un peu l'impression qu'elle considère ce sortilège comme un nouveau hobby ou une nouvelle corde à son arc, mais je m'efforce de ne pas trop m'en agacer.

— Maeve Chambers, annonce la vendeuse dès que je franchis le seuil de sa boutique.

Cet endroit est le seul au monde où l'on m'appelle par mon nom complet. Aujourd'hui, elle l'a prononcé d'un ton rêveur, comme si elle avait la tête un peu ailleurs. Elle triture des tiges séchées entre ses doigts et des fleurs de lavande tombent dans sa paume.

— Hé ! je lance en retour.

Et je déplie ma liste de commissions. Je n'ai ni l'envie ni le besoin de me lancer dans une autre conversation ésotérique avec elle. Je viens juste acheter des bougies et d'autres bricoles. Je fais mon petit marché. Je connais tellement bien la boutique que je pourrais la tenir un après-midi si elle me le demandait.

Le silence qui s'établit entre nous est gênant. Je suis plus habituée à l'entendre distiller ses conseils et ses infos bizarroïdes sur mon cycle menstruel. Mais cette fois, elle regarde les passants par la fenêtre, sans énergie. Sa tignasse blonde est rassemblée en une queue-de-cheval négligée dont des mèches s'échappent. On dirait qu'elle n'a pas dormi depuis des jours.

— Et donc, j'ai repensé à ce que vous avez dit à propos des sensibles, je commence, un peu sur mes gardes. Vous avez entendu parler des Enfants de Brigid ? Je crois que s'ils sont si puissants en ce moment, c'est parce qu'Aaron – qui est leur chef, en quelque sorte – en est un. Un mauvais sensible.

Elle ne répond rien. Elle ne semble même pas m'avoir entendue.

— Ils s'en sont pris à ma sœur, j'ajoute pour tenter de la faire réagir. À ma sœur et à sa copine.

Le mot « sœur » semble la tirer de sa stupeur.

— Tu dois veiller sur ta sœur, déclare la vendeuse d'une voix rauque et lasse.

— Je sais.

— Ne la laisse pas filer, Maeve. Tu ne dois en aucun cas laisser filer ta sœur.

— Non… d'accord…

Je ne sais pas sur quel pied danser. Ses déclarations loufoques, j'ai un peu l'habitude, mais généralement j'arrive à suivre le fil. Son regard se perd de nouveau dans la rue.

— Sais-tu ce que vendait cette boutique, avant que je la reprenne ?

— Non.

— Des statuettes de la Vierge Marie. Et de l'Enfant Jésus de Prague.

— Celui qui tient dans sa main une espèce d'œuf ?

Elle ne me répond pas. On oublie parfois facilement la part énorme qu'a représentée la religion dans la vie des gens de plus de trente ans. Ma mère raconte ainsi à quel point les nonnes la terrorisaient ; Abbie elle-même a eu une phase pendant laquelle elle voulait devenir une petite sainte. Mais pour les jeunes de mon âge, l'Église ne représente plus grand-chose, hormis les messes ou autres célébrations qu'on prépare tout le temps à l'école. Et même alors, on se contente de chanter et de réciter des *Je vous salue Marie*. Et de lire les béatitudes, pour les grandes occasions.

— J'ai beaucoup hésité à reprendre l'affaire. Après tout ce qui s'est passé.

Elle garde les yeux tournés vers la fenêtre. Je me dis que je devrais partir, sauf que je n'aurai plus l'occasion de repasser avant le rituel. Or on a besoin de ce matériel pour que le sortilège réussisse. Je repère en silence ce qui m'intéresse. Ciguë et mandragore, les plantes pour samedi. Des bougies noires pour la nouvelle lune. J'hésite pour les cristaux de tanzanite, censés favoriser la communication avec le monde des esprits : il y a tout un choix de pierres près de la porte mais toutes ne sont pas bien étiquetées. Je les compare avec les images que je trouve sur Google mais aucune ne correspond vraiment. Et puis je finis par tomber sur un petit pot rempli de cristaux bruts, pas plus grands qu'un ongle, qui pourraient bien être ce que je recherche. J'envoie les photos à Fiona pour confirmation.

— Vous travaillez ici ?

Je sursaute. Un livreur de DPD attend sur le seuil, les bras chargés d'un carton.

— J'ai un envoi suivi en provenance d'Italie, annonce-t-il. Il me faudrait une signature.

Je jette un coup d'œil circulaire ; la vendeuse a disparu. Elle a dû s'éclipser pendant que j'étudiais les cristaux. Mon carnet toujours en main, je comprends que le livreur pense que je fais l'inventaire. Je me sens un peu fière à l'idée qu'il m'ait crue assez vieille et assez cool pour travailler ici. J'ai bien fait de troquer mon uniforme contre des vêtements normaux après les cours.

Je regarde le colis. Vu l'emballage, ce doit être des jeux de tarot. Les meilleurs d'Europe viennent d'Italie. Fiona et moi avons commencé à tanner nos parents pour qu'ils nous laissent aller y étudier un an. Même si, à mon grand désespoir, cela implique que je maîtrise la langue.

Le type ne me lâche pas des yeux, il attend une réponse. Je jette un nouveau coup d'œil aux alentours.

— Euh… Je peux signer, oui, bien sûr.

Ma réponse le rend suspicieux.

— Vous travaillez bien ici, n'est-ce pas ?

— Oui. La boutique appartient à ma mère. Je lui donne un coup de main.

Le mensonge m'est venu avec une facilité déconcertante.

Le livreur hausse les épaules et me tend le pavé électronique. Je gribouille un truc illisible qu'il ne prend même pas la peine de regarder. L'appareil crache un petit reçu qu'il me tend avec le paquet.

— Parfait, conclut l'homme. Bonne journée, mademoiselle Evans.

Je me raidis. *Mademoiselle Evans ?*

Je ne sais pas comment je parviens à déposer le colis sur le comptoir sans le faire tomber, puis j'adresse un simple signe de tête au livreur, qui repart aussitôt.

Je lis le bordereau d'expédition.

Fionnuala Evans, Divination, 56 Peter's Street, Kilbeg.

Evans. Le nom de famille de la vendeuse est Evans. La sœur d'Harriet ? Non, ce n'est pas possible. Elle m'a dit que sa sœur s'appelait… comment, déjà ? Un nom qui faisait un peu sorcière. Ça devrait me revenir… Willow ?

Fionnuala Evans. *Evans*.

Ce n'est peut-être pas sa sœur. Une cousine ? À moins que ce ne soit une simple coïncidence.

C'était quoi, son prénom, à la fin ? Elle l'a mentionné quand on parlait des sensibles. Voilà. J'étais là, à côté des cristaux. Comment, déjà ? Et où est-elle passée, d'ailleurs ?

J'ai les mains moites et ma transpiration imbibe le reçu. Je le pose sur le paquet. C'est à cet instant que les pièces du puzzle s'assemblent.

F. EVANS. F. EVANS.

Je visualise le tout dans ma tête comme une équation.

H. EVANS.

Heaven. La vendeuse appelait sa sœur Heaven.

Et moi qui croyais qu'elle ne révélait pas son propre nom pour des raisons professionnelles. Sa façon de dire « Hé, petite, je t'aime bien, mais garde tes distances. » Je me rappelle la dernière chose qu'elle m'a dite pendant notre vision commune, juste après avoir essayé de m'éjecter de sa boutique avec un sortilège.

Il ne faut pas avoir les yeux plus gros que le ventre.

C'est clairement ce que Heaven, ou Harriet, a dû faire, et qui lui aura coûté la vie.

— Maeve.

Elle est de retour. Le placard aux herbes fraîchement coupées est également une porte dérobée, semble-t-il. Fionnuala se tient à côté du battant entrouvert. Derrière, on devine un escalier obscur. Elle doit habiter à l'étage. Si

ça se trouve, le bâtiment entier lui appartient.

— J'ai signé pour votre colis, je lui annonce d'une voix chevrotante. Fionnuala.

Elle s'installe sur le tabouret de la caisse, pose un regard vide sur le paquet.

— Merci, lâche-t-elle d'une voix atone.

On dirait vraiment qu'elle n'a pas dormi depuis des jours. Je la soupçonnerais presque de s'être offert une micro-sieste à l'étage, ou bien d'avoir avalé un médicament.

— Pourquoi… ?

Je ne sais pas par où commencer. Je suis perdue de chez perdue. Alors je m'arrête et réévalue la situation.

— Vous saviez que j'avais invoqué la Gouvernante. Le jour où on est venus vous voir.

— Pour une histoire d'exposé stupide. Oui.

Sa voix contient tant de souffrance, d'épuisement… Je n'arrive même pas à être en colère après elle.

— Mais qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? je lui demande finalement, à bout de frustration.

Elle émet un petit ricanement. Rien de cruel. Plutôt le rire d'une chirurgienne cardiologue à qui vous demanderiez ce qu'elle a fait de sa journée, au juste.

— Je n'ai plus rien, Maeve.

— Comment ça, plus rien ?

— Je ne possède plus de magie. Ni pouvoir. Ni énergie. Ni esprit. J'ai utilisé tout ce qu'il me restait pour te protéger, ces trois dernières semaines, et il ne me reste plus rien. Comme je te le disais…

Elle oscille légèrement, comme si elle allait s'endormir sur son tabouret.

— … Je ne suis qu'une sorcière du dimanche. Pas une sensible. Ni une enchanteresse. Une simple wiccane avec un fond de magie volée qui tente de venir en aide à une jeune fille qui en a bien besoin.

— Je ne comprends pas. Vous… qu'est-ce que vous avez fait, au juste ?

— N'as-tu pas remarqué que les cauchemars s'étaient envolés ? Que tu te tires de situations dangereuses un peu trop facilement ? Grands dieux, la douce arrogance de la jeunesse. Que ne donnerais-je pour la retrouver.

Je réfléchis un moment. Les cauchemars… ils ont bel et bien cessé, en effet. Il y a eu celui que j'ai partagé avec Roe, dans lequel on voyait une chaussure dériver sur la Beg, mais je n'ai plus rêvé de la Gouvernante depuis belle lurette. Et même le cauchemar de la chaussure n'en était pas vraiment un. Plutôt un avertissement, un indice, une notice punaisée sur le grand panneau d'affichage cosmique. Et moi qui croyais être devenue plus forte, plus puissante… En fait, c'est Fionnuala qui me protégeait.

— Vous m'avez jeté des sortilèges de protection ?

Elle hoche la tête.

— Tous les soirs. Mais je ne découvre s'ils ont fonctionné que lorsque je te vois.

Je réfléchis encore, repense à tout ce que j'ai vécu ces dernières semaines.

— Il y a eu l'émeute au Cypress. Des gens ont été blessés. Grièvement. Mais moi, j'ai pu filer sans même avoir à faire une déposition aux policiers.

La vendeuse esquisse un sourire, et lève légèrement les yeux au ciel.

— C'était bien pratique, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ? je reprends. Pourquoi avez-vous fait tout ça ? Vous ne me connaissez quasiment pas.

— Parce que, Maeve, je suis suffisamment âgée pour savoir quand l'histoire se répète. Chaque jour de mon existence, je dois vivre avec le souvenir de ce qui est arrivé à Heaven. Sais-tu ce que l'on ressent ? Quand on n'a pas su protéger sa propre sœur, et qu'on voit débarquer une autre sensible, trente ans plus tard ? Ça fait un choc, ma petite. Un choc.

— Et… vous saviez, pour la Gouvernante ? Depuis le début ?

— J'avais des soupçons. Surtout lorsque le temps s'est mis à changer, et que ces fondamentalistes ont commencé à faire des vagues. Tu as vu juste, à ce propos. Ce jeune, le blond…

— Aaron.

— Aaron. *Aryen*. Grands dieux. À croire que ses parents savaient qu'il était destiné à intégrer les Jeunesses hitlériennes.

Je glousse un peu malgré tout. La femme me sourit, ravie d'avoir trouvé l'énergie de faire un trait d'humour.

— Il a flairé la faiblesse. Le *déséquilibre*. Tel le requin qui flaire le sang dans la mer. Les Enfants de Brigid n'étaient qu'une minuscule faction haineuse, basée dans le nord du pays. Ils ne comptaient qu'une poignée de membres. Et voilà que ce jeune Américain débarque avec ses dollars, au même moment où le temps change. J'ai su qu'il se passait quelque chose. Et je ne voulais pas qu'une autre adolescente se retrouve dans l'œil du cyclone.

— La première fois que j'ai rencontré Aaron, il m'a à peine regardée. Même quand je suis venue à son horrible réunion, quand il s'amusait à faire du chantage émotionnel… c'était comme si j'empestais le lait caillé.

Roe. C'est Roe qui l'intéressait. J'étais persuadée de l'avoir empêché d'approcher grâce à ma force et à mon assurance. Mon Dieu, elle a raison. Je suis *tellement* arrogante !

— Il a flairé le sortilège de protection. Ou l'a perçu. Et s'il sait ce qu'il est, tu peux être sûre qu'il sait ce que toi, tu es. J'imagine qu'il attend depuis des semaines le moment où ce qui te protège s'épuisera.

Il s'est souvenu de moi. Il m'a instantanément identifiée comme la fille dans la robe de mariée, alors que j'étais restée à l'autre bout du magasin pendant presque tout cet incident. Alors même que Fiona, la beauté incandescente avec sa robe fendue jusqu'à la taille, avait attiré tous les regards quand elle se prétendait athée.

Une pensée terrifiante s'immisce dans ma tête. Notre conversation au

Bridey's. Le concert de mon copain. Ma sœur à la fac. Aaron rôde autour de moi. Il ne peut m'atteindre, alors il s'attaque à mes proches. Lentement, il affaiblit mes barrières jusqu'à ce que je baisse les bras ou que je cède.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

— Parce que je savais que plus tu en saurais, plus tu serais impliquée, explique-t-elle. Alors j'ai pensé que peut-être… oh, je ne sais pas… si je t'enfermais dans une bulle, cette phase s'achèverait sans que tu commettes d'impair. Et l'équilibre se rétablirait de lui-même. Comme souvent.

— Mais pas cette fois.

— En effet.

Fionnuala se masse les paupières du bout des doigts.

— Et je n'ai plus rien à te donner, répète-t-elle.

— Je ne vous suis pas.

— La magie n'est pas infinie. À l'instar de la nature, elle a besoin de temps pour se ressourcer, se renouveler. Or j'ai épuisé mes dernières réserves pour toi, Maeve Chambers. Afin que tu ne connaisses pas le même sort que Heaven.

— Pourquoi l'appelez-vous comme… ?

— Il est l'heure, tu dois t'en aller, Maeve.

— Pardon ? je glapis. Vous ne pouvez pas m'annoncer tout ça et espérer que je rentre chez moi ensuite comme si de rien n'était.

— Et pourtant, c'est ce que je fais. Pars. Je ne veux plus te revoir ici avant au moins une semaine. Et pour l'amour de Dieu, ne fais rien avant ce délai. Je ne possède plus les moyens de te protéger.

— D'accord. Alors je vais juste vous prendre ces articles.

Je dépose les bougies, les cristaux et les herbes sur le comptoir.

Fionnuala serre les dents.

— Maeve, déclare-t-elle d'une voix basse et autoritaire. Si tu penses que je vais te vendre du matériel de rituel, c'est que tu me crois beaucoup plus bête que je ne le suis.

— Mais Fionnuala…

— Ma belle, je suis trop faible pour t'arrêter. Il me reste juste assez de force pour t'implorer, alors je t'implore : ne tente pas de mettre un terme à tout ça par un rituel. Ne surestime pas ton pouvoir.

— Vous ne comprenez pas. La Gouvernante s'est emparée de ma…

Fionnuala lève un doigt pour me faire taire. Il doit rester un fond de magie en elle car le geste fonctionne. Ma bouche se referme.

— Je ne peux pas empêcher un rituel que je désapprouve. En revanche, je peux refuser d'en tirer profit. Je refuse de m'enrichir sur tes erreurs, Maeve. À présent, pars.

C'est donc les mains vides que je quitte la boutique.

Les cauchemars reviennent cette nuit même.

38

SMS DE FIONA.

LISTE POUR SORTILÈGE

SATIN : j'en ai une TONNE grâce au théâtre. Je me suis aussi entraînée à faire des nœuds !

HERBES : Roe, heureusement que ta mère a un jardin, lol. Les protestants en force !!! Pour le romarin, c'est OK ?

INCANTATIONS : MAEVE, je compte sur toi pour le chant en mode Lizzo. Du rythme ! De l'énergie ! Du LOURD !

Vendredi après-midi, elle a tenté de faire des emplettes à Divination. Fionnuala n'a pas marché. Apparemment, elle s'est montrée hyper froide avec Fiona, qui affirmait pourtant ne vouloir préparer qu'un exposé.

Fiona, Roe et moi avons ressassé l'avertissement de Fionnuala. On l'a observé sous tous les angles, comme un chercheur d'or examinerait le fond de son tamis.

— Si ses sortilèges protecteurs ne font plus effet, on a d'autant plus intérêt à éliminer la Gouvernante, non ? a avancé Fiona. Aaron cherche à t'avoir, Maeve. Il sait que tu es une spéciale.

— Une sensible, j'ai rectifié.

— C'est pareil.

Roe est resté un long moment sans rien dire, après que je lui ai tout raconté. Il s'est montré mesuré, a tenté de raisonner, sans tomber dans l'assurance arrogante de Fiona.

— Heaven est morte, s'est-il contenté de rappeler. Ne l'oublions pas, Fi. Heaven est morte.

— Heaven est morte, j'ai répété en m'inspirant de sa maturité. En effet. Mais je pense qu'elle travaillait seule. Et qu'elle voulait sincèrement que son père meure. C'était un homme violent. Elle voulait que sa mère obtienne le divorce, mais comme le référendum ne lui en a pas accordé le droit, elle a invoqué la Gouvernante.

— C'est Fionnuala qui t'a dévoilé tout ça ?

— Non.

À ma grande honte, je ne l'ai même pas vraiment interrogée sur Heaven/

Harriet. J'ai gâché le peu de temps que j'ai passé à Divination à parler uniquement de moi. Lorsque enfin j'ai voulu aborder le sujet, Fionnuala m'avait pratiquement déjà mise à la porte.

— Mais c'est évident, j'ai précisé. Sœur Assumpta me l'a quasiment dit.

— Sans compter, a ajouté Roe, que le père est bien mort. Il ne s'est pas volatilisé. Il n'a pas disparu dans la Beg. Pour eux, ça a été une vie en échange d'une vie. Ce qui n'est pas… cool, mais c'est le principe de la magie noire. Heaven savait ce qu'elle faisait. Contrairement à toi, qui as invoqué la Gouvernante par erreur, ce qui fait que Lily s'est retrouvée accidentellement coincée dans une espèce de… d'entre-deux. Mais elle n'est pas morte. Donc il ne peut pas y avoir d'échange. Il nous suffit de rééquilibrer les comptes.

La logique de son raisonnement m'a paru solide. À Fiona aussi. Alors on a décidé de procéder au rituel, avec ou sans cristaux.

Je pense qu'il nous faut 3 incantations : 1 pour découper le satin (j'apporterai un bon couteau), 1 pour lancer le nœud et 1 pour le ramener. C bon pour toi, Maeve ???

Je lui réponds, Oui.

Fiona poursuit : Et aussi… on pourrait tous porter du bleu ou du noir ?? Ce sont les couleurs de Saturne.

Et enfin, j'envoie un dernier SMS :

J'en reviens pas que ce soit demain !

Je mets mon téléphone en mode avion. En ce qui me concerne, je porterai du bleu. Ou du noir. L'un des deux, c'est sûr.

Je n'ai parlé des cauchemars ni à Fiona ni à Roe. J'ai l'impression de leur avoir causé assez de soucis comme ça, et le coup des « sensibles » est déjà suffisamment lourd à gérer. Je me suis toujours efforcée de ne pas être le genre de fille qui a besoin qu'on veille en permanence sur elle. Alors quand j'ai su que j'avais été protégée près d'un mois par une quasi-étrangère, c'est comme si je m'étais vantée d'exceller dans un jeu vidéo avant de découvrir que les autres joueurs me faisaient jouer en mode facile.

Donc, non. Pas un mot sur les cauchemars. D'autant que c'est la même rengaine. La Gouvernante. La rivière. La sensation que Lily est là, toute proche, qu'elle observe, qu'elle attend, qu'elle gronde. Samedi matin, je me réveille avant 5 heures. Je me sens lourde, brûlante et nauséeuse. Il fait encore nuit. Je vais me coucher dans la baignoire, dont la porcelaine me rafraîchit. Et je finis par me rendormir en bavant sur mon oreiller.

Me revoilà seule au bord de la rivière. Il est tôt, c'est une matinée radieuse et Tutu est avec moi. Je guette la Gouvernante. Je me suis habituée à sa silhouette de statue presque humaine. Ce n'est pas un réconfort, plutôt une garantie. Sauf que cette fois, je ne la vois pas.

Du moins, pas tout de suite.

Sur l'autre berge, Aaron est assis sur une caisse en plastique retournée.

Qu'est-ce qu'il fiche là ? Est-ce qu'il s'immisce pour de bon dans mes rêves maintenant que les sortilèges de protection ne font plus effet, ou bien est-

ce mon subconscient qui exprime sa peur de lui ?

Un rayon de soleil doit filtrer par la fenêtre de la salle de bains et danser sur ma paupière, car un arc-en-ciel fuse par terre, à mes pieds. Il suit mes mouvements, se reflète sur l'eau.

Aaron porte un jean et un tee-shirt blancs. Il affiche un sourire paisible, tandis que le soleil matinal joue sur son visage bronzé. Il a quelque chose en mains ? Je plisse les yeux. Je suis presque aveuglée par le soleil et Aaron est trop loin pour que je voie bien. Mais je suis certaine qu'il caresse quelque chose posé sur ses genoux. Une forme sombre et brillante, comme un chat. Mais plus gros.

— Tu es vraiment là ? je demande.

Je n'ai pas haussé la voix, pourtant il m'entend. Il lève les yeux.

— C'est vraiment le matin ? j'ajoute.

Il ne dit rien. Se contente de hocher la tête tout en caressant ce qu'il a sur les genoux. Tutu se met à aboyer. Ses jappements, féroces dans un premier temps, se muent ensuite en gémissements anxieux.

Un éclat blanc me parvient de l'autre rive. Aaron me sourit.

Mes yeux s'habituent enfin à la lumière. Je le distingue un peu mieux ; et surtout, je découvre ce qu'il tient.

La tête de la Gouvernante.

Un court instant, j'ai l'horrible impression que la tête a été tranchée. Mais non : c'est peut-être plus terrifiant encore, mais la Gouvernante se repose tout simplement, la tête sur les genoux d'Aaron qui lui passe lentement la main dans les cheveux. Les longues mèches noires de la Gouvernante sont comme des rubans de satin entre ses doigts, elles glissent comme de l'eau. Une vraie affection émane de ses gestes. De la tendresse, presque. Il sourit encore et un nouvel éclair blanc traverse la rivière.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Qu'est-ce qui t'amène ?

Chuut. Elle dort.

— Que veux-tu de moi, Aaron ?

Chuuut.

Je me retourne ; je refuse de rester face à lui. *Réveille-toi, Maeve. Réveille-toi, à la fin.*

À ta place, je ne serais pas si pressé de me réveiller. Le monde est dur, tu sais. Pour les gens comme nous.

— De quoi tu parles ?

Je me retourne.

Il se remet à caresser les cheveux de la Gouvernante.

C'est drôle, non, Maeve ? Tu la crains plus que tout, et avec moi elle est inoffensive.

Je ferme les yeux. Je ne veux plus le regarder.

Je t'ai sentie, tu sais. La première fois. Je t'ai sentie depuis l'ascenseur.

— La ferme.

Les choses vont être très intéressantes, murmure Aaron. *Si tu survis.*

Le prisme lumineux se déplace, mes paupières s'écartent. La pièce baigne dans la lumière aveuglante de l'aube que renvoient les carreaux blancs. Je tremble de tout mon corps et je claque des dents, comme dans les dessins animés. Les dernières paroles d'Aaron cliquettent dans ma tête comme des pièces de monnaie.

Les choses vont être très intéressantes. Si tu survis.

Je tente de m'imaginer morte, le plus froidement et sereinement possible. Une nouvelle Harriet Evans, ou Heaven, ou Harry, ou peu importe son nom. J'imagine que sœur Assumpta me survive, doyenne de l'humanité, et qu'elle récite des *Je vous salue Marie* pour moi en présence d'une autre idiote qui se retrouvera à nettoyer sa voiture. *Maeve n'a pas sa place auprès de Lui, alors je prie toujours pour elle, mon Dieu est pardon, bla-bla-bla*.

Je me ronge les ongles. La sueur qui a coulé pendant mon rêve sèche, je me sens toute poisseuse et bizarre.

D'après sœur Assumpta, Harriet Evans n'avait pas sa place auprès de Dieu. Heaven – le paradis, en anglais – n'est pas allée au ciel. Je revois Fionnuala, le regard vitreux lorsqu'elle me parlait de la Vierge Marie et de l'Enfant Jésus de Prague. Elle prétendait avoir hésité à reprendre cette boutique car on y vendait autrefois des articles religieux.

Les noms possèdent un grand pouvoir. C'est la première chose qu'elle m'a dite. Les noms possèdent un grand pouvoir.

Un souvenir sale et étrange surgit du fond de ma mémoire, comme une vieille chaussure remontée par un pêcheur. Un souvenir enfoui sous des années entières d'instruction catholique. Un souvenir auquel je m'étais habituée et qu'il ne me serait jamais venu à l'idée de remettre en question.

Les gens qui se suicident ne vont pas au paradis.

Du moins, selon l'Église. Sauf si les choses ont changé entre-temps. Le pape aime bien modifier des trucs, histoire de donner un coup de jeune au catholicisme, un coup de projecteur aussi. Mais ça a été longtemps le cas, non ? Le suicide était un péché, aux yeux de Dieu. Fionnuala appelait sa sœur « Heaven », comme une prière. Heaven au paradis. Heaven au paradis. Heaven au paradis.

Heaven n'a pas été tuée *par* le rituel. Elle s'est tuée pendant le rituel.

Les choses vont être très intéressantes. Si tu survis.

Si. Si. *Si.*

Je m'arrache les ongles au point de me faire mal. Que vais-je devoir faire pour récupérer Lily ? Que vais-je devoir accepter de sacrifier ?

Je ramasse mon jeu de tarot, dans l'espoir que les cartes m'apportent la réponse.

— Le rituel va-t-il ramener Lily ? je demande à voix haute tout en soupesant le jeu.

Je tire une première carte. Le sept de coupe. Une drôle de carte qui représente un homme en train d'observer des coupes, chacune surmontée d'un symbole différent. Des bijoux sur l'une, un serpent sur l'autre, un poignard

dans la troisième. Des cadeaux et des malédictions. L'homme reste planté devant tout ça, tel un lapin pris dans les phares du choix divin.

Cette carte est sortie à plusieurs reprises, lors de séances ; elle désigne en général l'incapacité à faire un choix. Je m'efforce de l'appliquer à ma situation mais ça ne m'évoque rien. Certes, en organisant le rituel, on fait un choix. On agit ; on ne reste pas à fixer des coupes les bras croisés.

Je regarde encore la carte et tente de l'envisager différemment. Le poignard attire mon attention et je presse mon pouce sur sa lame.

Il n'est peut-être pas question de choix. C'est peut-être plutôt de la pensée positive : on se persuade qu'on a plusieurs options alors qu'en réalité il n'y en a qu'une.

Une vie en échange d'une vie. Donner beaucoup pour recevoir beaucoup. C'est comme ça que fonctionne la magie noire, non ?

Je me mords la lèvre et tire une deuxième carte. Je la retourne et aussitôt, je la lâche et plaque mon pied dessus.

— Non, je murmure, les yeux rivés sur mes orteils. Non.

Je toque à la porte de Jo. Il est tôt en ce samedi matin mais elle est déjà réveillée, adossée à deux coussins, en train de lire un livre. Elle n'est pas retournée à la fac de la semaine, comme le lui a conseillé Griffin.

« Mais je me sens bien », avait-elle assuré.

« Ce n'est pas la question, avait insisté l'inspectrice. J'estime que… c'est plus sûr. »

— Salut, je lance depuis la porte.

— Salut toi-même, me répond Jo en levant les yeux. Tu es tombée du lit ? Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je voulais juste… prendre de tes nouvelles.

— Tu as froid ?

— Oui.

— Tu me rejoins ?

En guise de réponse, je traverse sa chambre et me blottis dans son lit douillet aux draps parfaitement propres et blancs. Jo ne mange jamais sous la couette, contrairement à moi. Du coup, mon lit est le royaume des miettes de pain.

— J'ai pas d'oreiller, je grommelle.

— Viens on se partage le mien, propose-t-elle.

Elle passe un bras autour de mes épaules. J'appuie ma tête sur sa poitrine, écoute les *boum-boum-boum* de son cœur.

— On n'a plus fait ça depuis que tu étais petite, dit Jo. À l'époque, tu me suppliais de te laisser dormir avec moi.

— Et tu ne voulais jamais. Monstre.

— Encore heureux. C'est pas des ongles de pied que tu avais, mais des griffes. Et tes prouts puaient le chou.

— N'importe quoi.

Mais ce qui se serait immanquablement transformé en dispute autrefois devient une discussion somnolente. Nous fixons toutes les deux le plafond.

— Tu as peur ? je demande.

Jo reste un moment sans répondre.

— Un peu, confie-t-elle ensuite.

— De te faire encore agresser ?

— Oui. Et que Sarra prenne encore plus cher. Et que… et que la situation empire pour tout le monde.

— Comment ça ?

— On croyait tous plus ou moins que… que les choses allaient en s'améliorant. Qu'elles progressaient, tu vois ? Après tout, l'Irlande est censée être un pays libéral. Bref, je me dis qu'on s'est vantés un peu trop vite.

Elle déglutit péniblement et masse la peau sensible sous son œil au beurre noir.

— C'est un joli contrecoup, hein ?

J'imagine ma sœur en train de se faire pourrir d'insultes, suivre dans la rue, agresser. Puis je revois Aaron à la télé, racontant des sornettes à l'animateur, expliquant que chaque histoire a toujours deux versions. Je serre Jo très fort, ma tête enfouie dans son épaule, et m'efforce de ne pas penser au sept de coupe ni à la carte que j'ai écrasée sous mon pied. La carte de la Mort est restée dans ma chambre, par terre, face visible.

J'en connais suffisamment sur elle pour savoir qu'il ne faut pas la prendre au pied de la lettre.

Enfin, la plupart du temps.

— Hé, pourquoi tu renifles ? me demande Jo.

— J'ai peur, je lui réponds. Pour toi.

— Oh, allez. Il n'y a aucune raison. J'ai une chance folle. J'ai une famille formidable, une copine formidable, je suis intelligente et sexy. Je ne crains rien, ne t'inquiète pas.

Et elle glousse.

— Mais les autres, pas forcément, je nuance.

— En effet. Pas forcément.

— Je t'aime.

Jo penche la tête vers moi, surprise.

— Tu te sens bien, Maeve ?

Je hoche la tête sans grande conviction.

— Je t'aime aussi. Mais ne te tracasse donc pas pour ça. Tu n'y es pour rien. Fais de ton mieux pour aider ceux qui sont plus vulnérables que toi, c'est tout. Ouvre l'œil, et l'oreille. Et si tu vois quelque chose de choquant, dénonce-le. D'accord ?

Je me blottis encore plus fort contre elle, cherche à lui expliquer que si, en fait, j'y suis un peu pour quelque chose.

La journée s'étire, morne et lourde. La vague de froid est bel et bien passée mais l'air est maintenant chargé d'une humidité oppressante et collante. Fiona, Roe et moi nous sommes donné rendez-vous à la rivière à minuit. Coup de bol, mes parents ont prévu de sortir dîner, et Jo passe la nuit chez Sarra. L'agression semble les avoir rapprochées. Sarra est revenue hier, elles ont passé la soirée dans le salon, lovées l'une contre l'autre comme deux renardes. J'espère qu'elles vont emménager ensemble. Ça ferait plaisir à Jo.

J'enlace fort mes parents quand ils s'en vont. Je hume les cheveux de maman. Son parfum sent l'or liquide.

— Tu as quelque chose de prévu ce soir, Mae ?

— Je vais regarder un film chez Fiona.

Mon mensonge est machinal et je me demande si c'est le dernier que je lui sortirai jamais.

— Oh… Tu auras de l'argent pour le taxi ? Je te proposerais bien de venir te chercher mais on risque de finir tard.

— Non, c'est bon, je ne rentrerai pas.

Mais qu'est-ce qui m'a pris de dire ça comme ça ?

— Enfin, je dors chez Fiona.

Les choses vont être très intéressantes. Si tu survis.

— Bon, conclut maman en essayant de fourrer son portable dans sa mini-pochette de soirée.

— Tu n'as qu'à le laisser ici, je lui suggère. D'autant que tu n'as pas envie d'être dérangée, je parie ?

Rien ne m'oblige vraiment à le faire, si ? Lily n'est même pas morte. L'apparition de la Gouvernante le confirme. Elle n'est que retenue prisonnière. Rien ne m'oblige à le faire. En plus, je n'en serais sûrement pas capable.

Comment je m'y prendrais, d'abord ?

— Tu as sans doute raison, concède maman.

Elle hausse les épaules et laisse son téléphone sur le comptoir.

— Tout va bien, Mae ? s'inquiète papa. Tu m'as l'air un peu… ailleurs.

— Non, ça va.

Sur ce, ils sortent, et je reste à tourner en rond dans la maison. Il est à peine 19 heures. Je caresse les rainures du papier peint, passe les pieds le long des lattes du plancher. Roe avait raison. J'ai une superbe maison. Mais bizarrement, je ne m'en rends compte que maintenant. Je m'étonne de ne jamais avoir mesuré tous les privilèges, toute la richesse et tout l'amour dans lesquels j'ai eu le luxe de grandir. Je ne pensais qu'aux copines que je n'avais pas et aux bonnes notes que je ne décrochais pas. Tout ça me semble tellement puéril, maintenant. Je passe dans les chambres de mes frères et sœurs, touche leurs affaires. Les disques de Pat. Les figurines de foot de Cillian qui prennent la poussière sur son bureau. Je m'allonge sur le lit de Jo et reste un moment à regarder le plafond.

Quand est-ce qu'on a été tous réunis pour la dernière fois ? Cillian a passé

Noël dernier chez sa copine, alors qu'Abbie assistait à un mariage à Tahiti. On avait prévu de se voir par Skype mais ça ne s'est pas fait. À la place, Jo, Pat et moi avons regardé *Labyrinthe* jusqu'à deux heures du mat en mangeant des chocolats. Pat m'a laissée boire un rhum-Coca.

Je me rappelle, avec une pointe de culpabilité, m'être réjouie que Cillian et Abbie ne soient pas là. J'ai toujours préféré Pat et Jo. C'était mieux comme ça. Quand ils sont réunis tous les quatre, ils parlent de leur travail et de gens que je ne connais pas. Ils me traitent comme un bébé, me sortent des commentaires un peu condescendants sur ce que je « deviens ». Là, je voudrais me gifler d'avoir eu des préférences. De ne pas avoir été heureuse d'avoir tous mes frères et sœurs auprès de moi.

Si les cartes disent vrai, on ne sera plus jamais réunis tous les cinq.

Je me demande un instant si je devrais laisser un mot pour éviter à maman de se faire des reproches, ou à papa de faire une crise de nerfs. Mais qu'est-ce que je pourrais bien leur dire ?

Suis partie rompre un sortilège, à +.

Me revoilà dans la cuisine, j'ouvre et ferme les tiroirs. Je teste la lame des couteaux plantés dans le bloc à côté du gaz. Il y a notamment un long modèle japonais que mes frères ont offert à mon père pour son anniversaire. Au moment où la lame touche mon doigt, la peau se fend. Une bulle de sang apparaît et je porte mon doigt à la bouche. Je ne sens presque rien.

Rien ne m'oblige à le faire. N'est-ce pas ? À moins que…

Mon téléphone vibre. Roe.

Hello. T'es chez toi ?

Ouais.

Je peux passer, avant le sortilège ?

Bien sûr.

Cool, merci.

Il arrive deux heures plus tard, dans son bomber rouge, un sac en toile à la main.

— Salut, me lance-t-il avec un sourire nerveux. Merci de me recevoir.

Je hausse les épaules.

— Pas de problème.

Il m'observe puis penche la tête comme un chiot interloqué.

— Tout va bien, Maeve ?

— Oui, je lui réponds tout bas. C'est juste que, euh… j'ai mes règles.

Il hausse les sourcils si fort qu'ils rejoignent presque la racine de ses cheveux.

— Je vois, tu es féministe et non-binaire jusqu'à ce que je parle de mes règles, j'ironise.

— Non, ce n'est pas ça, réplique-t-il, blessé. Je m'étonne juste que tu abordes le sujet.

Je hausse de nouveau les épaules et retourne à la cuisine.

— Tu veux du thé ou quelque chose d'autre ?

— Avec plaisir.

Je branche la bouilloire et mes yeux tombent sur son sac, qu'il a posé par terre. Il est rempli de vêtements.

— C'est pour quoi faire ? je l'interroge.

— Oh…, hésite-t-il. Je comptais plus ou moins me changer chez toi. Je voulais… laisse tomber.

— Tu voulais quoi ? Dis-moi.

— Non, je n'en ai pas envie. Tu me fais un peu la tête, là.

— Pas du tout.

— Si. Je le vois bien.

Il a l'air tellement perdu que mon cœur fond. J'ai envie de me jeter à son cou, de l'embrasser longuement, lentement. De le faire asseoir sur le canapé, et de m'installer à califourchon sur lui. De sentir ses mains sous mes vêtements.

Rien de tout ça n'est sa faute. Il voulait être avec moi, avant de découvrir quel genre de personne je suis. Peut-être qu'une part de lui veut encore de moi ?

— Je te demande pardon, je reprends en m'efforçant de contenir l'émotion. Tu n'y es pour rien. Je te jure. Dis-moi tout, s'il te plaît.

Je verse l'eau chaude puis plonge un sachet de thé dans chaque mug.

— Bon. Alors voilà, je me disais… le sortilège fonctionnera d'autant mieux si on se sent forts, pas vrai ? Je veux me sentir le plus fort possible. Comme quand je suis sur scène.

Je souris. Un sourire sincère qui traverse mon visage d'une oreille à l'autre.

— Tu comptes préparer le sortilège habillé en drag-queen ?

— Non.

À son tour, il me sourit.

— Je compte préparer le sortilège habillé en moi-même, me corrige-t-il.

— Roe… C'est tellement cool !

— Tu trouves ?

Il reprend du poil de la bête.

— Grave !

J'éclate de rire et fouille dans son sac. J'en sors un caraco de soie bleu marine et un long collier de perles.

— C'est seulement de la verroterie, s'excuse-t-il presque.

— Ça va être génial, je commente.

Et l'espace d'un instant, j'oublie Aaron, Heaven et toutes les raisons que j'ai d'être terrifiée.

— Tu aurais du maquillage ? me demande Roe. Moi, j'ai trois fois rien.

— Pas mieux. Ma mère en a, par contre. Et des trucs de marque.

On monte avec nos mugs. Roe s'assied sur le lit de mes parents, je passe en revue les affaires de ma mère.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Ça, répond-il.

Il me lance une trousse remplie d'articles bon marché. Le tout est pâteux, à moitié fondu, et semble avoir été jeté aux toilettes puis récupéré.

— Ah. D'accord.

— Quoi ?

— Écoute, Roe, je n'y connais pas grand-chose en maquillage, mais ça, je ne le donnerais pas à ma pire ennemie.

— Oh, c'est bon… Tu sais combien de fois j'ai dû jeter en urgence un rouge à lèvres dans la poubelle ou la rivière ?

— Un point pour toi. Allez, passons aux choses sérieuses.

Et je me mets au travail. Je lui étale une ombre café sur les paupières puis dessine un trait foncé sur le bord, en remontant bien. Ça me rappelle comment Michelle nous avait bassinées avec l'effet « œil de chat », à l'école. Roe, en revanche, a bel et bien un air félin. Je le laisse appliquer le mascara tout seul, j'ai trop peur de lui mettre la petite brosse dans l'œil. Je lui passe une touche de highlighter nacré sur les pommettes, afin qu'elles brillent à la lumière.

Ce faisant, je m'efforce de ne pas penser au fait que je touche sa peau, son visage. J'évite de croiser son regard quand il lève les yeux vers moi. On n'a plus été aussi intimes depuis la fois où il m'a raccompagnée et où il s'est moqué de ma maison. Et encore, on n'était pas allés bien loin. On avait à peine commencé à découvrir nos corps quand tout s'est brutalement arrêté. Et maintenant, je ne connaîtrai jamais son corps comme j'aurais pu. Il ne sera pas mon premier. Je n'en aurai peut-être jamais.

— Maeve ?

— Hmm ?

— Tu ne dis rien.

— Ah. Pardon.

Je lui présente le petit miroir de ma mère et il sourit.

— Ooh, j'adore. D'habitude, je ne mets que du rouge à lèvres. Je n'avais jamais tenté le coup des yeux cendrés.

— Le rouge à lèvres, c'est vraiment galère, je commente.

— Exact. Surtout pour s'embrasser.

Je le regarde, assis sur le lit de mes parents, le visage couvert d'ombres et de reflets nacrés, et je me demande si quelqu'un a déjà été aussi beau. On s'observe. À quoi joue-t-il ? Pourquoi balance-t-il des phrases comme « Surtout pour s'embrasser » ?

— C'est vrai, je confirme.

Je referme les produits de maquillage de ma mère et les range sur sa coiffeuse.

— Maeve…

Roe me saisit la main quand je passe devant lui. Je me dégage.

— Tu peux emprunter des vêtements, si ça te dit, je lui propose très vite. J'ai un manteau de fourrure, par exemple.

— Un manteau de fourrure ?

— Ne commence pas. Il appartenait à mon arrière-grand-mère, quelque

chose comme ça.

On passe dans ma chambre, où je lui montre le manteau. La pièce, éclairée seulement par ma lampe de chevet, rougeoie comme en fin de coucher de soleil. La fourrure de lapin accroche la lumière et renvoie un éclat argenté métallique profond. Roe l'enfile par-dessus son tee-shirt.

— Il faut voir l'ensemble, je commente. Avec le haut en soie, les perles et tout.

— Ça marche. Passe-moi mon sac.

Je le lui lance puis m'installe sur mon lit. Roe retire le manteau puis, lentement, son tee-shirt.

Moi, je mate. Pardon, mais il n'y a pas d'autre mot.

Je n'ai jamais été dans une chambre avec un garçon torse nu. Je suis déjà allée à la plage. J'ai assisté à des matchs de foot tee-shirts contre torses nus. Mais là, à la lueur de ma petite lampe, dans ma chambre d'enfant où j'ai eu la varicelle, où j'ai joué avec Lily, où j'ai glissé ma main sous mon bas de pyjama en imaginant… eh bien ça, justement. Roe dans ma chambre. Devant moi. Comme ça.

L'atmosphère se modifie. Roe me regarde tandis que je le fixe. Je décide de ne pas détourner les yeux. Après tout, c'est peut-être notre dernière chance. Je décide de l'admirer. Son corps, comme toute sa personne, est une série de contrastes. Ses épaules puissantes et ses clavicules fines. Ses bras musclés à force de charrier amplis et éléments de batterie, et les courbes délicates de son ventre. Il me fait penser à un chiot, longues pattes et grands pieds. D'ici quelques années, je parie qu'il sera large et fort comme Pat.

Il me regarde donc en train de le regarder. Il rougit sous l'highlighter nacré. Puis il tend la main vers le haut bleu marine.

— Hé, je souffle. Tu n'es pas obligé.

— Ah bon ?

— Non. J'aime bien te regarder.

Je souris.

— Moi aussi, j'aime te regarder, dit Roe d'une voix rauque. Mais je me sens un peu exposé, là…

— Oh.

Je baisse les yeux sur ma tenue. Je porte du bleu marine, comme indiqué par Fiona. Une robe-chasuble en laine et des collants noirs épais en dessous. Je retire la robe en me relevant.

Et me voilà en soutien-gorge et collants face à Roe O'Callaghan. J'ai envie d'éclater de rire, tellement je suis surprise par ce que je viens de faire. Depuis quand je suis le genre de fille qui se déshabille devant quelqu'un ?

L'envie de rire me passe en même temps que je me réponds à moi-même : *Depuis que tu as décidé que tu allais peut-être mourir ce soir, Maeve.*

Aaron a raison. Les choses vont être très intéressantes. Si je survis.

Roe s'avance, ramène mes cheveux en arrière. Il m'attire contre lui, son corps chaud se presse contre le mien dans la fraîcheur ambiante.

— Tu es tellement belle, Maeve, murmure-t-il. C'est d'autant plus…

— D'autant plus quoi ? je le taquine avec un sourire.

— D'autant plus… dur à vivre pour moi.

Et nous nous embrassons. Des baisers d'abord lents et simples, puis frénétiques, urgents, avides. On n'a jamais été vraiment seuls, hormis lors de rares et brèves exceptions sous le tunnel ou au bord de la Beg. Et cette intimité semble nous hurler : *Partez, n'attendez pas. Partez avant qu'il soit trop tard.*

Je ne peux m'arrêter de le toucher. Chaque fois que je me trouve trop audacieuse, trop animale, il m'imite et enchérit. Ses mains glissent sous mes collants, sa bouche sur ma poitrine. La pesanteur nous entraîne sur le lit, et je me retrouve à califourchon sur ses cuisses.

La situation est insupportable de beauté, et si terrifiante de nouveauté qu'elle pourrait faire exploser mon cœur. Je n'arrive pas à croire à tout ce que j'ose faire ; et en même temps, je n'arrive pas à m'en satisfaire. J'ai besoin de le voir tout entier, de tout sentir.

— Attends, attends, fait-il, essoufflé, en dégageant sa bouche de la mienne. Il faut qu'on se calme.

— Pourquoi ? je demande en lui mordillant l'oreille.

— Parce que l'heure approche.

— Ce sera fini d'ici là.

Il se dégage complètement, comme repoussé par le ton de ma voix, très pragmatique. Comme repoussé par l'expression « ce sera fini ». Il étudie mon visage, à présent maculé de son maquillage.

— Oook, fait Roe. Mais même… tu ne trouves pas que c'est un peu trop tôt, Maeve ? On n'est même pas… On n'a même pas parlé de…

Je commence à me sentir frustrée. Si seulement il savait que c'est peut-être notre dernière chance. Ma dernière chance.

— Je suis prête. Roe, je veux que tu sois ma première fois.

Je n'en reviens pas de l'avoir dit. Bon, c'est la vérité. Je veux qu'il soit ma première fois. Mais je n'aurais jamais cru que les choses se passeraient comme ça et que j'aurais à le convaincre.

— Je, euh…, bredouille-t-il. Je suis flatté. Et moi aussi, je… je veux que tu sois ma première fois. Mais est-ce vraiment le bon mom…

Je me rapproche de lui, sa conviction chancelle. C'est trop excitant. D'avoir un corps. D'éprouver la puissance qui l'accompagne. Ça me rappelle tout ce que j'aime dans la sorcellerie : le côté instinctif, animal, magnétique. Roe m'embrasse, un baiser long et lent. Ses mains m'attirent contre lui. Il en a autant envie que moi.

Mais soudain, il se dégage de nouveau.

— Maeve, on n'a rien.

— Rien pour quoi ?

— Tu sais bien. Pour se protéger.

Un tsunami de tristesse déferle en moi. Comment pouvons-nous être aussi connectés, aussi physiquement collés l'un à l'autre, et approcher la situation de

points de vue si différents ? Il y a Roe, qui s'inquiète pour l'avenir, les bébés, la « protection ». Et il y a moi, à qui l'univers tout entier semble indiquer qu'il n'y aura pas d'avenir – du moins pour moi.

Roe pose un regard anxieux sur moi.

— Maeve, tu es… ?

Je me lève et ramasse ma robe.

— Laisse tomber.

— Je te trouve bizarre.

— Ah bon, vraiment ?

Je pivote sur moi-même.

— Ce n'est pas ce que tu pensais quand…

— Non, m'interrompt-il en plaquant les mains sur mes épaules. Depuis que je suis arrivé, je te trouve… comme éteinte. Tu angoisses pour le sortilège ? C'est ça ?

— C'est ça, je lâche sèchement. J'angoisse pour le sortilège.

— Dis-moi ce qui se passe, Maeve. J'ai l'impression que tu sais des choses que j'ignore.

Je hausse les épaules.

— Il est 23 h 40. Allons-y.

— Hé, tu as fait tomber un truc.

Roe se penche, ramasse un objet par terre.

Mon collier noir.

Je le lui reprends. C'est celui que papa m'a rapporté du Portugal. Sa façon à lui de me dire qu'il cherchait à me comprendre. C'est censé être un pendentif de protection.

Je m'apprête à le passer autour de mon cou mais m'arrête soudain et l'observe. Je caresse du pouce la pierre noire. On dirait bien que j'ai des porte-bonheur et des sorts de protection à revendre, en ce moment, certains même que j'ignorais jusqu'à récemment. Mais qui protège Roe ?

— Tiens, tu n'as qu'à le porter, pour le rituel…, je lui suggère.

Il esquisse un sourire tandis que je lui passe le collier autour du cou. La pierre cliquette contre ses perles en verre.

— Pour te protéger, j'ajoute.

Roe m'embrasse doucement et sourit encore.

— Quand tout sera terminé, j'aimerais t'inviter à sortir, chuchote-t-il.

Je lâche un rire teinté de tristesse.

— Il faut y aller, je déclare.

Une fois sur la berge de la rivière – Roe dans mon manteau de fourrure, moi avec mon sac d'école –, on aperçoit Fiona qui nous attend déjà.

— Salut, vous deux, nous lance-t-elle avec un sourire nerveux.

— Salut, je lui réponds. Allez, finissons-en.

39

LES BOUGIES N'ÉCLAIRENT PAS suffisamment mais Fiona a apporté des lampes torches. Quatre.

— Pourquoi une de plus ?

— Une pour chacun de nous trois, explique-t-elle. Et une pour Lily.

Une lueur s'allume en moi. Lily. Surtout, nous ne devons pas perdre de vue l'essentiel. Quoi qu'il puisse se passer cette nuit, le but est toujours de la récupérer.

Nous disposons une couverture par terre et versons du sel autour.

— Je purifie ce cercle, déclare solennellement Fiona d'une voix forte qui porte loin en cette nuit sans lune. Je purifie ce cercle et protège tous ceux qui s'y abritent.

Je vois bien qu'elle adore ça. Le côté théâtre, la performance. Ce serait facile de se moquer, mais elle fait preuve d'un enthousiasme sans faille. Fiona ne sait pas faire autrement que tout donner dans ce qu'elle entreprend.

— Maeve, tu es Sagittaire, indique-t-elle. Signe de Feu, donc tu t'assieds au sud.

Elle désigne un coin de la couverture puis se tourne vers Roe.

— Roe, tu représentes l'Air, pas vrai ?

— Je suis né le quinzième jour du sixième mois. Gémeaux.

— Super. À l'est. Et moi, Taureau, la Terre, donc je m'assieds…

Elle contourne le cercle de sel et s'arrête au coin nord.

— … ici.

— Lily est donc l'Eau, je déclare tout bas.

— Exact, acquiesce Fiona, un peu gênée. Lily est l'Eau.

Ce doit être étrange pour Fiona de s'impliquer de la sorte dans le destin d'une quasi-inconnue. Tandis qu'elle récupère les bougies et les herbes fraîchement coupées dans le sac de Roe, je l'enlace et l'embrasse sur la joue.

— Hé, salut ! s'étonne-t-elle, ravie de mon geste. Que me vaut cet honneur ?

— C'est juste pour te remercier de tout ce que tu fais. Et aussi d'être mon amie.

— Oh ! Ne me remercie pas tout de suite, attends que ça ait marché.

Je hoche la tête. À l'autre bout du cercle de sel, je sens le regard attentif de Roe posé sur moi.

Fiona sort de son sac un morceau de satin blanc d'une longueur immense, et aussi épais qu'un édredon. Elle le déplie.

— Ça a dû te coûter un bras, j'observe, stupéfaite.

— Ouais, mais bon, autant bien faire les choses du premier coup, non ?

On confectionne un bouquet d'herbes du jardin de Mme O'Callaghan que l'on brûle ensuite. Puis on se dessine le signe de la Déesse sur le front – trois sortes de lunes – avec de l'huile. Nos lampes sont posées à côté de nous, le faisceau braqué sur le centre de la pièce de tissu. Chacun de nous prend une bougie et grave *LILY* dans la cire, comme je l'avais fait lors de mon deuxième sortilège.

— La vache, commente Fiona. C'est plus dur que ça en a l'air.

— Ouais, je lui confirme tandis que Roe m'épie dans les lumières vacillantes. C'est surprenant ce qu'elles peuvent être dures.

Fiona acquiesce, concentrée sur le *Y*.

— C'est bon, je peux commencer ? lance-t-elle enfin.

— Quand tu veux.

— Je vous salue, sentinelles du Nord, seigneurs de la Terre. Je vous invoque et vous demande d'assister aux rites de notre cercle ainsi que de les protéger.

Fiona se tourne alors vers moi.

— Oh ! euh, oui…, je bredouille.

Je m'efforce de me rappeler le texte, et déclame :

— Je vous salue, sentinelles du Sud, seigneurs du Feu. Je vous invoque et vous demande d'assister aux rites de notre cercle ainsi que de les protéger.

— Je vous salue, sentinelles de l'Est, seigneurs de l'Air, poursuit Roe. Je vous invoque et vous demande d'assister aux rites de notre cercle ainsi que de les protéger.

— Parfait, commente Fiona. Je crois qu'on s'en est bien sortis.

— On a le droit de parler ?

— Aucune règle ne l'interdit. Maeve, la suite ?

— Ah, OK…

J'ouvre mon carnet à la page des incantations que j'ai préparées.

— Répétez après moi, et découpez le satin.

J'inspire profondément et me lance :

— *Je coupe ce tissu afin de trouver : une corde pour tirer, une corde pour lier.*

Je joins le geste à la parole. La lame tranche le tissu en douceur, avec un bruit agréable dans la fraîcheur de l'air nocturne. Ça va être facile. Très facile. Et si je fais vite, je ne souffrirai pas.

Fiona répète ma formule en découpant à son tour le satin. Puis Roe l'imite. Nous avons à présent chacun deux longueurs de corde. Je sors mon jeu de tarot et bats les cartes.

— Je vais invoquer l'énergie de trois cartes pour nous assister, j'annonce.

— Oh, cool ! s'exclame Fiona. Lesquelles ?

— Le trois de denier, qui représente le travail d'équipe.

Je place la lame au centre du cercle.

— Le Chariot, pour contrôler notre pouvoir.

Je leur montre la carte. Fiona acquiesce avec tant de vigueur que l'espace d'un instant, j'ai l'impression qu'elle va se décrocher la tête.

— Enfin, le huit de bâton, pour que nous rentrions rapidement et sains et saufs de… là où se trouve Lily.

Des bonnes cartes. Des cartes positives. Rien de trop sombre ni de trop menaçant, comme pour dire à la Gouvernante « Regardez, on va faire simple. Sans violence ni coups bas ».

— Les cartes sont en place, commençons à nouer, je décide d'une voix autoritaire. Je veux qu'on se concentre tous exclusivement sur les nœuds. Concentration, visualisation et intention sont des éléments essentiels à tous les sortilèges.

Vraiment ? Ou ai-je dit ça uniquement pour faire diversion ?

— Et tout en nouant, nous allons répéter *Je fais ces nœuds afin de trouver : une corde pour tirer, une corde pour lier.* Parce que nous allons tirer pour ramener Lily, mais aussi lier la Gouvernante – au sens de ligoter. D'accord ?

— D'accord, approuve Fiona. *Je fais ces nœuds afin de trouver : une corde pour tirer, une corde pour lier.*

— C'est ça.

Puis je me tourne vers Roe.

— Roe, n'oublie pas : concentration, visualisation, intention. Nous devons croire en ce que nous disons, croire que nous ramenons Lily. C'est un travail d'équipe.

— Compris, assure-t-il.

Pourtant, il m'observe toujours avec méfiance.

Et c'est parti. Nous nouons, nous récitons. Les bougies brûlent et brûlent encore. L'huile sur mon front commence à sécher, elle colle et se craquelle comme une croûte. On ne voit que les trois cartes de tarot et les faisceaux de nos trois lampes braqués sur nos mains, qui éclairent aussi la Beg.

Bientôt, nos voix font un véritable raffut. Au début, Fiona et Roe s'efforçaient de bien articuler, haut et clair. Mais au fur et à mesure, les phrases s'amalgament en une purée de mots chuchotés de façon mécanique, comme une espèce de prière. Un bourgeon d'espoir s'ouvre en moi. Je peux sentir l'énergie se modifier, les vibrations de l'air s'élever. Comme si nous étions entourés par un millier d'abeilles que moi seule peux entendre. Et je réalise que c'est ça, être une sensible. C'est ce que Fionnuala voulait me dire.

Peut-être, je dis bien peut-être, que je n'aurai pas à sacrifier quoi que ce soit. Peut-être que la force de nos magies combinées fera l'affaire. Nous savons parfaitement tous les trois que Lily n'est pas morte. Seulement endormie. Il

n'est pas question d'échanger une vie contre une autre, ici.

Le bourdonnement s'amplifie, et je remue légèrement.

— On va faire un petit changement, je murmure. Imaginons qu'on jette la corde autour de Lily. Qu'on la prend au lasso, comme dans un western. Concentrons-nous sans arrêter les incantations – on les modifie seulement un peu, d'accord ?

Roe et Fiona répètent toujours la formule mais hochent la tête. Leurs voix vibrent autour de moi comme une corde de guitare.

— Fermez les yeux. Imaginez que la corde tombe autour d'elle. Respirez à fond. Tenez fermement la corde. Nous n'allons pas la lancer pour de vrai, juste au sens figuré. Et maintenant, répétez avec moi : *Je jette cette corde pour ramener mon amie ; je jette cette corde pour chasser mon ennemie.*

— Je jette cette corde pour ramener mon amie ; je jette cette corde pour chasser mon ennemie.

Fiona et Roe répètent la nouvelle incantation, d'abord avec force. Mais très vite, ils retrouvent le rythme lancinant de la première formule. Les bougies sont maintenant presque mortes. Le *Y* de mon *LILY* aura bientôt fondu, et on est au plus noir de la nuit.

On peut y arriver.

Je jette cette corde pour ramener mon amie ; je jette cette corde pour chasser mon ennemie.

On peut y arriver.

Je jette cette corde pour ramener mon amie ; je jette cette corde pour chasser mon ennemie.

Je n'ai pas à sacrifier quoi que ce soit ! Si c'était le cas, je le saurais déjà. *On peut y arriver !*

— Je jette cette corde pour ramener mon amie ; je jette cette corde pour chasser mon ennemie.

Je rouvre lentement les yeux. Fiona et Roe sont profondément plongés dans le sortilège comme deux bébés lovés dans leur sommeil. Une douce phosphorescence bleue les enveloppe, un courant lumineux bleu marine qui scintille. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

Je psalmodie toujours, les yeux ouverts, incapable de détourner le regard de cette luminescence. La luminescence de mes deux *brillants* amis.

— Je jette cette corde pour ramener mon amie ; je jette cette corde pour chasser mon ennemie.

Le courant lumineux change peu à peu de couleur. De bleu foncé il devient vert marin, puis jaune un peu lugubre et enfin or. Des bandes se détachent de Roe et de Fiona pour se diriger vers le centre du tissu, où les cartes sont toujours posées face en l'air. La lumière s'y accumule, scintille, puis forme un cercle autour d'elles.

Notre mélopée se poursuit.

Les illustrations des cartes commencent alors à se modifier, l'encre se déplace. Je fixe les trois lames, stupéfaite, tandis que ma voix s'assèche. Ma

bougie ne va pas tarder à se noyer dans sa propre cire fondue.

Cela dit, il nous reste suffisamment de lumière pour constater que les trois cartes – le trois de denier, le Chariot et le huit de bâton – sont devenues trois Gouvernantes identiques. Le jackpot de la pire machine à sous de l'univers.

Je n'ai pas revu cette carte depuis si longtemps que je mets un temps à la reconnaître. La robe de mariée, le chien, le couteau entre les dents… Les taches de sang sur le bas de sa robe… Les petits détails qui la rendent proprement terrifiante.

Je regarde Roe et Fiona, toujours emmitouflés par la lumière chaude et dorée du sortilège. Même si je les appelais à m'en casser la voix, ils ne m'entendraient pas.

Quel que soit ce qui nous attend, je vais devoir l'affronter seule.

Mes yeux reviennent au centre du cercle et, soudain, elle est là. Je l'ai vue souvent, ces derniers temps : dans mes moments de terreur, de colère ou de jalousie. Mais je n'ai jamais été si près d'elle, et je n'ai jamais été aussi calme en sa présence. De bien des façons, j'ai l'impression qu'on nous présente l'une à l'autre pour la première fois.

Mesdames, voici la Gouvernante.

40

JE ME RAPPROCHE D'ELLE et mes genoux s'écorchent sur la terre nue. Le site du rituel n'a plus rien d'un décor wiccan romantique qu'on trouverait sur Tumblr. Ce ne sont plus que des flaques de cire brûlante dans un air tellement saturé d'odeurs d'herbes brûlées que tout sent l'agneau. Les nœuds de soie blanche sont abîmés et maculés de terre. Quant à la Gouvernante, le couteau entre les dents, elle ne me quitte pas du regard. Je me tourne vers Roe et Fiona qui ont toujours les yeux fermés. Comment peuvent-ils ignorer sa présence ? N'est-elle venue que pour moi ?

J'observe une dernière fois son visage lisse et ses lèvres impeccables. Ses yeux incapables d'exprimer la moindre émotion. La désigner par le pronom « elle » me semble étrange. Ce n'est pas une personne ; c'est *ça*, c'est une chose. Et dire que j'ai passé des heures à me demander à quoi elle pouvait bien penser, quels étaient ses besoins et ses désirs, alors qu'il n'y a en elle ni pensées, ni sentiments, ni malveillance. C'est simplement un esprit animé par un but unique, un esprit qui prend brièvement forme humaine car c'est le meilleur moyen de traiter avec des humains. C'est un messager cosmique, un virus, un déséquilibre. Elle n'éprouve aucune haine contre moi, pas plus que je ne peux éprouver de haine contre l'instinct qui me pousse à refermer une porte après l'avoir ouverte.

Je plonge mon regard dans le sien et l'implore par l'expression même de mon visage.

Je vous en supplie.

Je guette une réponse.

Par pitié, je vous en supplie.

Elle me scrute sans sourciller, sans la moindre émotion. Elle se contente de prendre le couteau qu'elle tient entre les dents, et de me le tendre. Je l'accepte. Le manche est lourd, la lame lisse. Un couteau fait pour tuer avec humanité. Je le soupèse un moment, et c'est alors que la lune se montre.

Elle est pleine, alors qu'elle devrait être invisible. Elle m'adresse un clin d'œil. Me pousse à agir.

— Je vous en supplie, je prononce à voix haute. S'il existe un autre moyen, par pitié, dites-moi lequel.

J'éclate en sanglots et mes larmes forment des traînées froides et poisseuses sur mon visage. À quoi bon se montrer courageuse ? Suis-je vraiment obligée d'en passer par là ? Est-ce vraiment indispensable ?

— S'il vous plaît. Il y a forcément un autre moyen.

Le visage de la Gouvernante se trouble davantage à travers le voile de mes larmes. Roe et Fiona sont toujours immobiles, les paupières closes, comme paralysés par la présence de la Gouvernante.

J'ai la sensation que le temps a ralenti, que le moindre micro-mouvement s'étire à l'infini. Que sécher mes larmes me prend des heures. La lumière qui dansait sur le visage de Fiona quelques instants auparavant est à présent figée, tel un tatouage doré.

J'observe la rivière. Aucun clapotis ne me parvient, et la berge donne l'impression de n'être qu'une ligne noire tracée au sol.

— C'est comme l'a décrit Lily, je remarque. Personne ne nage, personne ne se noie.

Je tiens le couteau à deux mains et chuchote, pour moi-même autant que pour la Gouvernante :

— Personne n'est obligé de mourir.

— Si, il le faut.

Sa voix est grave, jeune et indifférente, tel le soupir las d'une personne qui regarde un énième touriste accrocher un énième cadenas au garde-fou d'un pont. Je n'ai pas eu le temps de voir sa bouche remuer, et j'en suis ravie. C'est déjà assez horrible de l'entendre parler, je ne pense pas que je pourrais en supporter davantage.

— Si je le fais, est-ce que ce sera fini ? Est-ce que Lily reviendra ?

D'instinct, je suis la logique des contes de fées : il ne faut pas accepter de marché sans bien en établir les termes.

— Oui, répond la Gouvernante.

Au prénom de sa sœur, Roe s'agite à mon côté.

J'essuie mes larmes d'un revers de main. Fini de jouer.

C'est le moment. Je brandis le couteau, prête à trancher. Trancher, mettre un terme à cette histoire, ramener Lily.

La peau de mon poignet embrasse la lame. Le sang goutte sur le satin, cramoisi – rien à voir avec le sang noir profond que ne manquera pas de réclamer la Gouvernante, je le sais. J'essaie d'enfoncer davantage la lame mais mes forces m'abandonnent. Au moins, je ne souffre pas trop. C'est déjà ça.

Des nuages noirs envahissent mon champ de vision ; je lève les yeux vers la Gouvernante, guette son approbation. Mais elle a disparu avec la lumière dorée du sortilège.

— *Maeve !*

Et Roe me plaque au sol, tente de m'arracher le couteau des mains. Ma tête roule par terre, heurte quelque chose de dur.

— Roe, arrête. Tu ne sais pas ce que tu fais.

— Qu'est-ce qui se passe ? glapit Fiona. Roe, pourquoi tu *l'agresses* ?

— Donne-le-moi, Maeve. Donne-moi ce couteau.

En fin de compte, je n'ai pas le choix. Il écarte mes doigts du manche et immédiatement, retourne le couteau contre lui-même.

— Roe, non !

Mais il se contente de me regarder puis tombe à la renverse sur le satin blanc.

41

LES CHOSES DONT JE ME SOUVIENS.

Fiona qui bandait les plaies avec le satin. Faisant ce qu'elle a appelé un « garrot ». Je l'ai entendue prononcer ce mot par téléphone aux ambulanciers. Elle le répétait en boucle, malgré ses larmes, s'y raccrochait comme à une incantation magique.

— J'ai bandé leurs plaies. Ils saignent énormément. Je leur ai fait des garrots.

Je me rappelle m'être demandé si ça la faisait souffrir d'être si douée pour ça, alors que pour rien au monde Fiona ne veut s'occuper de qui que ce soit. Je me rappelle m'être dit que sa mère serait fière d'elle.

La lune. Elle était partout ; tout n'était que lune. Tout était blanc ; tout n'était que perles. Une lumière froide, mentholée, transperçait Fiona de toutes parts tandis qu'elle tenait son téléphone contre son oreille et que je l'observais depuis le sol. Ne pouvait-elle pas la voir ? Comment parvenait-elle à garder les yeux ouverts ? Les miens n'étaient plus qu'une mince fente. La lune, derrière elle, était énorme, omniprésente, comme la personne la plus ivre d'une soirée.

L'herbe. Elle était humide, boueuse, et j'y ai enfoui ma figure pour me protéger de l'éclat de la lune. C'était bon. Comme un baume sur ma peau.

Fiona, avant l'arrivée de l'ambulance, qui m'enlaçait comme une enfant enlace un ours en peluche gagné à la fête foraine et bien trop grand pour elle. Elle me suppliait de relever la tête. « Regarde-moi, Maeve », a-t-elle dit, serrant mon visage entre ses mains.

La chaussure de Roe. La semelle d'une de ses baskets maculée de boue, et reposant inerte à son pied. Je ferme les yeux. J'aurais dû m'en douter. Il savait ce que je mijotais. Il l'a compris dès qu'il a vu le couteau. *Roe. Roe. Roe.*

La rivière. Les clapotis, d'abord légers, forcissaient petit à petit. J'ai ri toute seule en repensant aux rouages qui m'avaient entaillé la main. C'était quand même évident, non ? On l'avait dit nous-mêmes, d'ailleurs : Lily est l'eau.

Lily est l'eau.

Et enfin, je me rappelle que le clair de lune a fini par faiblir, je me rappelle les cheveux longs qui me chatouillaient la figure. Les gouttes d'eau

qui s'écrasaient sur mon front, très chaudes, avec un parfum métallique – à tel point que j'ai d'abord cru qu'il s'agissait de mon sang.

— Oh, Maeve, a dit Lily. Mais qu'est-ce que tu as fait ?

42

À MON RÉVEIL À L'HÔPITAL, Jo est la seule présente dans ma chambre. Elle regarde son téléphone et se ronge les ongles. Ses yeux sont cerclés de rouge.

— Tu fais peur à voir, je lui dis.

— Oh mon Dieu ! Maeve, tu es réveillée ! Mon Dieu, je vais prévenir les parents – ils sont à la cafèt. Non, attends, comment tu te sens ? Tu vas bien ? Tu veux que je t'aide à t'asseoir ?

— Je me sens… bien, je réponds d'une voix hésitante.

Je découvre mon bras barré d'une rangée de points cousus avec du fil noir. À l'extrémité, un tampon de gaze recouvre l'endroit où je me suis acharnée avec le couteau. Avant que Roe me le prenne et le retourne contre lui-même.

Je ferme les yeux quand les larmes commencent à couler sur mon visage.

— Hé, ne pleure pas, me souffle Jo. C'est moi, la pleureuse, d'habitude.

— Qu'est-ce que je fais ici ? J'ai dormi combien de temps ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu t'es cogné la tête, Mae, très fort. Tu es tombée sur une pierre.

— Quand j'ai…

— Fiona nous a expliqué que vous étiez en train de… quoi, déjà ? Que vous l'aidiez à répéter ? Elle a appelé une ambulance puis t'a accompagnée jusqu'à l'hôpital – sa mère est passée la prendre il y a une heure.

Merci mille fois, Fiona.

— Et Roe ?

— Qui ça ?

— Rory. Rory O'Callaghan.

— Ah, euh… il n'est pas dans le même état que toi, mais il devrait s'en remettre. Il a été transfusé. Ses parents sont complètement perdus, avec tout ça.

— Tout ça quoi ?

— Oh, mince, j'avais oublié. Tu n'es pas au courant. Lily… Elle est revenue. Elle est rentrée dans la nuit, ses parents étaient déjà à l'hôpital, elle s'est effondrée sur leur porche. Ce sont les voisins qui les ont prévenus.

Je cligne des yeux, longuement, lentement. C'est incroyable. Roe et moi

sommes vivants ; Lily est… revenue… Mais par quel miracle ?

— Mais où était-elle ? je demande, encore sonnée. Où avait-elle disparu ?

— Aucune idée. Ils ne nous ont encore rien dit. Par contre, elle avait la peau presque bleue d'hypothermie. Je ne sais pas où elle était passée, mais elle a dû avoir froid.

— Et elle est à l'hôpital ?

— Exact.

Après une pause, Jo précise :

— Ici même.

— Roe, Lily et moi, dans le même hôpital ? Vivants ?

— Vivants, oui.

Et elle ne m'en dit pas plus car maman et papa déboulent dans ma chambre et me couvrent de baisers.

Ils restent des heures, bien plus longtemps que ce qui est autorisé. Maman me traite comme si j'étais en verre. Je ne dis pas grand-chose et surjoue l'épuisement. Je guette des indices, cherche à deviner ce que Fiona leur a confié. Elle doit être meilleure actrice que je ne l'avais cru : son histoire est loufoque et pourtant, mes parents ont tout avalé. Apparemment, on répétait *Othello* avec Fiona ; c'était son idée. Le couteau était prévu pour la scène où Desdémone meurt. Jo, qui a étudié Shakespeare à l'université, n'a pas relevé. Je me demande si elle se souvient que Desdémone meurt étouffée – et que c'est *Juliette* qui se poignarde ?

— Je crois que ça résout le mystère, glisse-t-elle au bout d'un moment.

— Quel mystère ?

— L'identité de ton petit ami.

— Je ne suis pas sûre que ce soit le bon terme.

Mais une lumière s'allume soudain en moi, aussi vive que l'étoile du Berger. Roe a survécu. J'ai survécu. Lily a survécu. Tout est possible, maintenant.

Mes parents et ma sœur s'en vont tout lentement, en traînant les pieds. Ils me promettent que Pat va venir de Dublin et que Cillian essaie de se trouver un créneau. Je hoche la tête et bâille de toutes mes forces. J'ai vraiment hâte qu'ils s'en aillent pour pouvoir enfin appeler Fiona. Puis voir Roe. Et Lily. Comment va-t-elle ? Comment a-t-elle fait pour rentrer ?

L'infirmière passe me voir, je lui demande poliment dans quelle chambre se trouve mon copain.

— Ton copain ?

— Oh, désolée.

Je glousse en surjouant la naïveté.

— Rory O'Callaghan, je voulais dire. On est arrivés ensemble. L'accident du couteau ?

L'accident.

— Salle E, lit nº 3, m'indique l'infirmière.

— Merci.

J'attends que tout le monde soit endormi, puis j'enfile la chemise de nuit que maman m'a apportée. Je traverse les salles bondées, qui n'en finissent pas. J'ai le ventre noué à l'idée de le revoir.

Quand enfin je trouve sa salle, il est minuit passé. D'autres hommes sont allongés là, et l'associer à eux me paraît bizarre. Pour moi, il est déjà dans une autre catégorie. Quand je l'aperçois, je lâche un petit glapissement de joie. Enfin ! Et croyez-le ou non, il a toujours son mascara.

Il est assoupi. Sa pomme d'Adam va et vient au rythme de ses ronflements. Roe *ronfle*.

Je prends une chaise et m'assieds près de lui. Il est en pyjama, une main sur la poitrine ; je pose la mienne par-dessus. Il ouvre les yeux lentement, avec précaution, comme on ouvre un parapluie cassé.

— Salut, je chuchote.

— Hé, répond-il.

Il a le teint livide, drainé de toute couleur. Je discerne le bleu de ses veines.

— C'était vraiment stupide de ta part, souffle-t-il.

— Je sais. Pourtant, ça a marché, hein ?

— D'une certaine manière, je crois.

— Tu te sens bien ?

— Pas vraiment.

— Tu souffres à quel point, sur une échelle de un à dix ?

— Si « un », c'est le coup de poing que j'ai reçu au Cypress, là je dirais… mille cent quatre.

— Oh, Roe. Roe, je suis désolée.

— Ce n'est pas ta faute. Sauf que… attends voir… si, c'est carrément ta faute.

— Oui, c'est ma faute ! je confirme en m'efforçant de ne pas hurler. Tout est ma faute ! Du début à la fin, tout !

— *Chuuut*. Il y en a qui essaient de dormir.

— Lily est revenue.

— Je sais. Elle m'a volé la vedette, précise-t-il avec un petit sourire.

— Mais comment toi et moi on peut être… ?

— En vie ?

— Oui.

— J'y ai pas mal réfléchi. Tu as froid ?

— Oui.

Il me fait un peu de place et soulève la couverture. Je m'allonge à son côté, appuie ma tête sur sa poitrine. Il me semble qu'un patient de la chambre nous observe mais je m'en fiche. On a trompé la mort. Je me fous de ce que les autres peuvent penser.

— Tu connais l'histoire d'Abraham ? me demande Roe.

— Ah parce que tu es protestant *et* juif, maintenant ?

— Arrête…, souffle-t-il en me pinçant une mèche de cheveux. Abraham

est un personnage de la Bible, il avait un fils, Isaac.

— OK, d'accord, donc on va étudier la Bible.

— Et Dieu a dit à Abraham de sacrifier son fils. De le tuer, quoi.

— Pas sympa.

— C'est clair. Sauf qu'au moment où Abraham s'apprêtait à passer à l'acte, Dieu lui a envoyé un bélier à sacrifier à la place en disant, *OK, super, tu n'es pas obligé de tuer ton fils*.

— Pourquoi il a fait ça ?

— Parce que le fait qu'Abraham soit prêt à sacrifier son fils suffisait. L'intention pure suffisait. Et je crois… que c'est ce qui s'est produit avec nous. Je pense qu'il a suffi qu'on soit prêts à… à…

— À mourir ? je suggère.

— Oui, confirme tout bas Roe. Et tu connais la meilleure ?

— Non, vas-y.

Il glisse une main dans la poche de poitrine de son pyjama et en sort une pierre noire plate.

— Quand j'ai enfoncé le couteau, la lame a heurté un truc.

Je regarde avec stupéfaction le collier que je lui avais donné juste avant qu'on sorte de chez moi.

— C'est du jais, je murmure. Un pendentif de protection que mon père m'a offert.

— Quand le couteau l'a rencontré… c'était comme si la lame n'appréciait pas le contact. J'ai senti le couteau me parler, si c'est pas complètement dingue… Comme s'il me disait, *Pouah, dégoûtant, je me casse*.

— Le couteau a dit tout ça ?

— Le couteau a dit tout ça.

Silence. On n'entend que les bips d'une machine à l'autre bout de la salle.

— Et d'après toi…, je reprends à voix basse. D'après toi… je me suis sacrifiée pour Lily, et tu t'es sacrifié pour moi, mais j'avais déjà sacrifié ma protection pour toi et donc…

— Ça devient compliqué, là.

— On aurait tout annulé ?

— C'est une théorie valable. Quoi qu'il en soit, personne ne nous croira jamais.

— Non, je confirme en me blottissant un peu plus contre lui. Alors heureusement qu'on est là les uns pour les autres.

— Et que tu es une puissante sensible.

— Harriet l'était aussi, je chuchote. Mais il faut croire qu'elle n'avait pas d'amis pour la protéger.

Nous restons ensuite un long moment sans parler. Roe caresse mes points de suture du bout des doigts, grimace à la vue de la gaze, puis enfouit son visage au creux de mon cou.

— Je ne veux pas mourir, je lui confie finalement. À aucun moment je n'en ai eu envie. J'aime ma vie.

— Moi aussi.

— Bon, c'est plutôt évident.

— Pas forcément.

Puis il esquisse un sourire.

— Tu ferais mieux de filer avant qu'une infirmière te trouve là.

— D'accord.

Je descends du lit.

— Hé, pas si vite, proteste Roe.

Alors je reste quelques minutes de plus et je l'embrasse. Il me montre ses bandages au ventre. Il soulève délicatement un coin, et je retiens un cri. Des croûtes de sang noir ont séché autour de sa blessure, juste au-dessus de son nombril. D'après le docteur, un centimètre plus à gauche, et il aurait dû vivre le restant de ses jours avec un sac relié à la vessie.

— Ce à quoi j'ai répondu – il s'interrompt pour tousser – Gucci ou Prada ?

— Non ! T'as pas osé !

— Je te jure que si.

— Et ta mère était là ?

Il hoche la tête et rit en se tenant le ventre pour que ses points ne sautent pas.

— Honnêtement, Maeve, rien de tel que la mort pour te faire comprendre que l'opinion que tes parents peuvent avoir de toi n'a aucune importance.

— Bien dit. Tu as pu parler à Lily ?

— Non. Et mes parents ne me disent que le strict minimum. À savoir qu'elle va bien. Ils sont encore sous le choc. Ils n'ont jamais eu autant à encaisser.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle soit revenue, Roe. Ça a marché. On a réussi.

— Je sais. Moi non plus, je n'y crois toujours pas. On doit être plutôt doués.

— Carrément.

Je l'embrasse et m'apprête à repartir.

— Maeve ?

— Oui ?

— Non, rien.

— Quoi ?

— C'est idiot.

— Dis-moi.

— Non, ce n'est pas le bon moment. Je regrette déjà.

— *Roe*.

— Tu voudrais… Est-ce que tu es ma copine ?

Je décide de le laisser mariner. Pour rire.

— Oui, bon, « copine », ce n'est pas le bon terme, reprend-il. Très binaire. On n'est pas obligés de le genrer. « Partenaire », c'est bien ou c'est

bizarre ? « Amour » ? Oh non ! Oublie-oublie-oublie. Bouge pas, je vais me re-poignarder.

J'éclate de rire.

— On ne plaisante pas avec ça, Roe. C'est la règle.

Pause.

— Je me permets d'insister sur ce point, en tant que copine.

Il sourit.

— J'accepte.

On me laisse sortir deux jours plus tard. Maman passe me prendre avec Pat.

— J'ai recollé ton Walkman, m'annonce-t-il en me serrant dans ses bras. C'est la nouvelle mode chez les ados ? Après le vinyle, les cassettes ?

— Non…

Je repense à Heaven et ajoute :

— Honnêtement, je crois que c'est en train de me passer.

Je n'ai pas le droit d'aller voir Lily, même quand je demande à maman de m'accompagner. Elle ne me laisse pas aller dire au revoir à Roe.

— Tu le verras lorsqu'il sortira, dans quelques jours, décrète-t-elle. On reste en famille.

— Il ne faudrait pas non plus qu'il s'excite trop, glisse Pat. Vu son état.

— Pat ! s'indigne ma mère.

— Maman, on l'a tous pensé très fort, se défend mon frère.

J'ai l'impression que le retour à la normale prend une éternité. Cillian nous rejoint. C'est étrange de le voir traîner à la maison avec son ordi du boulot, sachant tout ce que je sais. Il est né pendant l'été d'Harriet. Après une grossesse difficile. L'année où la chatte a fugué. Cillian est de loin le plus taciturne de nous cinq, le seul – avec moi – à avoir les cheveux foncés. Je me demande s'il a été affecté par tout ça, si la Gouvernante fait partie de son ADN. Comme elle fait partie du mien, je crois.

Maman ne me laisse pas retourner en classe avant vendredi pour que je n'aie qu'une journée de cours avant le week-end, et que le choc ne soit pas trop rude. J'enlace Fiona dès que je la retrouve et notre étreinte est un peu crispée. Ces derniers jours, ses SMS ont été très formels, et je ne peux pas trop le lui reprocher. À la pause déjeuner, nous nous retrouvons dans la salle d'arts plastiques.

— Hé, lance-t-elle en me tenant à distance. Comment tu te sens ?

— Euh… Ça va. Pas trop mal, en fait. Mais les points de suture me grattent et c'est moche à voir.

— OK. Super.

— Fiona. Je suis désolée.

— Tu aurais pu m'en parler, Maeve.

— Tu sais bien que non. Et puis je n'étais même pas sûre de le faire.

— Mais tu as failli mourir ! Tu avais *prévu* de mourir, d'ailleurs.

— Non, je n'avais pas prévu de mourir !

Et comme je ne trouve rien d'autre à dire, je me contente de me répéter.

— Je voulais juste… faire ce qu'il fallait.

Fiona ne répond rien et se contente de tripoter un bout de Patafix.

— Ça m'a semblé être le seul moyen de la ramener. Et de mettre fin à… à toutes ces horreurs. Ma sœur et sa copine qui se faisaient agresser, les concerts de Roe qui se terminaient en baston, l'influence d'Aaron… tout pointait dans la même direction. Vers moi.

— Ça ne tient pas debout.

— Si, en fait, bizarrement.

— Bon, d'accord, c'est une théorie intéressante, mais ça n'a mis fin à rien du tout, pas vrai ?

— Comment ça ?

— Les EDB organisent un rassemblement à Dublin, ce week-end.

— Quoi ?

— Enfin… Ils n'appellent pas ça un rassemblement. Ils disent un « grand festival qui célèbre l'héritage catholique de l'Irlande ». Mais ils ont invité des intervenants de la droite « alternative ».

Je blêmis.

— Oh zut, gémit Fiona. J'aurais dû attendre pour te l'annoncer, hein ?

— Alors… rien n'a changé ? Aaron est toujours…

— « Rien », non, je ne dirais pas ça. Lily est revenue.

— Mais…

Je me frotte les paupières. Non. Non, ce n'est pas ce qui était prévu.

— Ce n'était pas ça, le marché, je reprends.

— Comment ça ? Quel marché ? Et avec qui ?

— Non, je…

— Maeve… Tu pensais que…

Fiona se mord la lèvre, cherche ses mots.

— Tu pensais faire cesser les crimes haineux en te suicidant ?

— Ce n'est pas si simple, tu le sais très bien. Aaron est lui aussi un sensible. Et il manipule tout le monde. La popularité des EDB, c'est grâce à lui. *La ville a été maudite*, Fiona.

— C'est une possibilité, oui. Mais… tu penses réellement qu'Aaron pourrait instiller de la haine chez les gens s'ils n'en possédaient pas déjà ?

— Comment ça ?

— Quand j'avais douze ans, un type m'a gueulé « poulet sauce aigre-douce » par la vitre de sa voiture.

— Mon Dieu ! Je suis tellement désolée…

— Ouais. Et ça, c'était bien avant l'arrivée de la Gouvernante ou d'Aaron.

Je me ronge les ongles.

— Je ne dis pas qu'il n'a pas arrosé les graines, réuni des gens. Mais tout ce bazar… Les graines étaient déjà semées, Maeve. Elles existaient déjà.

— Tu dois me trouver bête.

— Je crois que… quand tu cherches à déterminer ce qui ne va pas… Tu vois d'abord ce qui est déjà en place.

J'ignore quoi répondre. Je ne me suis jamais sentie aussi nulle, aussi minuscule. Mais quand je regarde Fiona, la brillante amie qui m'a fait un garrot avec une bande de satin, je souffre pour elle, pour les millions de petites horreurs qu'elle a subies. Pour toutes les fois où on s'est servi de ses origines, du fait que sa mère soit immigrée, qu'elle-même soit boursière, qu'elle soit belle, etc., pour lui faire du mal. Pour toutes ces choses dont elle ne me parlera jamais, mais qui existent malgré tout.

— Je suis désolée, je reprends.

— Désolée de quoi ?

— D'avoir pensé que… De ne pas avoir vu.

— Eh, tout va bien.

Et malgré tout ce qui pèse sur nous, elle éclate de rire.

— Tu n'es pas la première à ramener la question de l'oppression à sa petite personne. Et Aaron jette toujours de l'huile sur le feu. Heureusement qu'on a une arme secrète.

— Ah bon ?

— Mais oui, idiote. C'est toi, notre arme secrète. L'autre sensible. Glinda la Bonne Sorcière.

— Je ne suis pas aussi puissante que lui.

— Ah d'accord, alors c'est sûrement une autre fille qui a vaincu un esprit de sorcière et sauvé sa copine. Je vais aller la trouver, tiens.

Je ris et ma blessure me démange. Lily est peut-être de retour parmi nous, mais les EDB sont plus populaires que jamais. Je me gratte à travers les bandages.

Les choses vont être très intéressantes. Si tu survis.

— Tu te sens bien ? s'inquiète Fiona en observant mon bras. La cicatrisation, c'est toujours le pire moment. Ta peau doit être irritée parce qu'elle ne respire pas assez.

J'essaie de décoller le sparadrap qui retient la gaze, mais je n'arrive pas à passer les ongles dessous.

— Attends, intervient Fiona. Je vais t'aider.

Elle retire le pansement puis examine les points.

— À ton avis, reprend-elle, tu vas être exemptée de devoirs ce week-end ?

Elle glisse un doigt sur ma peau boursouflée.

— Aucune idée. Avec un peu de chance, ils auront pitié de…

Mais je ne termine pas ma phrase. Interloquée, je fixe mon bras que Fiona tient toujours.

Les points commencent à disparaître. Le fil chirurgical censé se dissoudre d'ici plusieurs semaines se morcelle déjà et la peau se referme.

— C’est toi qui fais ça ? je chuchote. Parce que moi, je ne fais rien.
— Oh non, dit Fiona en lâchant mon bras comme s’il la brûlait. Oh non…

43

SAMEDI, ROE RÉPÈTE avec son groupe. Il est sorti de l'hôpital et a promis à ses parents de ne pas jouer longtemps et de rester assis. Je me rends chez les O'Callaghan avec un sac plastique rempli de chocolats et de matériel de dessin.

— Bonjour, Maeve, me salue Mme O'Callaghan à sa porte, d'un ton désapprobateur. Rory nous a prévenus que tu risquais de passer.

— Oui, bonjour, madame O'Callaghan, je lui réponds poliment.

Lily appelait toujours ma mère Nora. Je n'ai jamais appelé la sienne autrement que « madame O'Callaghan ».

— Je me demandais si Lily pouvait recevoir des visites.

— Je vais devoir lui poser la question, dit la mère.

Et elle me plante là, sur le seuil, sans même me faire franchir la porte coulissante et attendre sur le porche. Non, elle me laisse dans le jardin de devant. Et elle me fait poireauter si longtemps que je songe à m'en aller. Au bout d'un moment, je commence à penser qu'elle m'a oubliée.

Soudain, Mme O'Callaghan ouvre la porte coulissante.

— Rien qu'une minute, dit-elle. Elle se sent toujours patraque.

Je la suis dans l'escalier, au rythme des photos d'enfance de Roe et Lily. Roe, tout petit, avec les oreilles décollées. Lily, minuscule, avec de grands yeux mi-clos, endormis. Quelques-uns de ces clichés ont été pris par ma mère, au fond de notre jardin. Sur l'un d'eux, Lily et moi sautons par-dessus un arroseur de jardin. Il y a très peu de photos récentes de Roe ou Lily. J'imagine que les parents se lassent de prendre des photos quand leurs enfants cessent d'être des enfants.

Mme O'Callaghan entrouvre la porte de la chambre de Lily.

— Entre. Je reviens dans dix minutes.

Il n'y a pas grand-chose de plus qu'un lit une place et une coiffeuse, dans cette chambre. Je n'y ai plus mis les pieds depuis près de deux ans mais presque rien n'a changé, hormis la qualité des dessins scotchés au mur. Lily est assise dans son lit, ses longs cheveux blonds tombant sur ses épaules, son carnet à la main. Elle m'adresse un bref regard quand j'entre mais ne lâche pas son carnet.

— Salut. Comment tu te sens ?

— Salut, lâche-t-elle sans répondre à ma question.

— Je t'ai apporté des chocolats.

J'agite le sac plastique.

— Merci.

— Comment tu te sens ? je répète.

Lily pose son carnet et boit une longue gorgée d'eau.

— Pourquoi es-tu venue, Maeve Chambers ?

Je me raidis. Pourquoi Lily m'appelle-t-elle par mon nom complet ?

— Je suis venue voir comment tu allais. Et aussi m'excuser.

— T'excuser.

— Oui.

— T'excuser de quoi ?

— De t'avoir traitée comme je t'ai traitée. De t'avoir laissée tomber. Pour cette séance de tarot stupide qui a provoqué ce… ces horreurs.

J'ai prononcé les derniers mots d'une voix hésitante. Je ne sais toujours pas exactement ce que Lily sait de ce qu'il lui est arrivé. Est-elle restée sans connaissance un mois, comme dans le coma ? Ou bien est-elle au courant de tout ?

Elle m'observe un moment, avec la mine blasée d'un enfant-roi.

— Tu n'as pas à t'excuser.

— Oh.

— Non, attends.

Elle incline la tête.

— Si tu tiens à t'excuser de quelque chose, excuse-toi de m'avoir ramenée.

— Pardon ?

— Oui. Excuse-toi d'avoir arrêté tout ça. Excuse-toi d'avoir refait de moi cette… cette *créature* alitée.

Ses yeux deviennent brillants de larmes. Elle les essuie d'un geste rageur, bien déterminée à ne pas pleurer devant moi.

— Tu sais ce que je me suis dit, le fameux jour de ta stupide séance ? Je me suis dit…

Une larme, une seule, roule sur sa joue et s'écrase sur son carnet.

— Je me suis dit, *Je donnerais n'importe quoi pour être ailleurs, ou autre chose*. Pour être loin de cette école. Loin de toi. Loin de ma condition humaine qui me dégoûte.

Et soudain, je comprends.

— J'ai souhaité que tu disparaisses. Et tu as souhaité disparaître.

Ce serait ça qui aurait fait apparaître la Gouvernante ? Deux désirs jumeaux unis par un jeu de cartes enchanté ?

Lily s'essuie maintenant les yeux à mesure que les larmes coulent comme si elle se donnait des coups de poing.

— Et ça a marché, Maeve. Sérieusement. J'étais *loin*.

Je contemple les nouveaux dessins scotchés au mur. Un chariot de

supermarché retourné emporté par la rivière. Des têtards qui éclosent. L'éclat violet d'une truite arc-en-ciel.

— Tu étais la rivière, je conclus.

— Oui, confirme Lily, misérable. C'est vrai.

Elle se remet à dessiner – pour s'empêcher de pleurer, j'imagine.

— Je pouvais être vraiment énorme. Quelque chose de titanesque. Des kilomètres de long, et plus encore. Ou bien je pouvais être toute petite. Un simple ruisseau qui file entre des cailloux…

Elle marque une pause et son regard pivote vers moi.

— Je t'ai vue, lâche-t-elle d'une voix rageuse. Je t'ai vue, une fois.

Je passe en revue toutes les fois où j'ai embrassé son frère au bord de la rivière.

— … Oh ?

— Tu plongeais les mains en moi.

Je grimace.

— Les rouages… Les clés…

— Je t'ai coupée, affirme lentement Lily. Ton sang était dans l'eau.

Mes cheveux se dressent sur ma nuque. Maintenant, elle me fait peur. La Gouvernante a manifestement laissé une ombre en elle, une marque. Peut-être même qu'elle la possède. Ce n'est pas Lily que j'ai en face de moi. Ce n'est pas la fille qui léchait des bouquins puis hurlait de rire.

— Ça a cicatrisé, je réponds.

Et je repense à la main de Fiona posée sur mes points de suture, hier. La peau est complètement refermée et il ne reste plus qu'une ligne rouge qui aurait dû mettre des semaines à se dessiner. Si Lily et Fiona ont changé à ce point après le rituel, alors qu'est-ce qui m'est arrivé, à moi ? Et à Roe ? Quelque chose serait aussi tapi en nous ?

— Tu peux t'en aller, déclare Lily.

— Tu es fatiguée ?

— Non, je veux juste que tu partes.

— Bon. D'accord.

Je pose un regard gêné sur les bricoles que je lui ai apportées.

— Je te laisse ça là ?

Lily m'observe d'un œil terne et réplique :

— Je m'en contrefiche.

Je redescends en courant et ne m'arrête surtout pas au rez-de-chaussée, afin que la mère de Lily ne me voie pas pleurer.

— Maeve, m'appelle-t-elle. Maeve, ça ne va pas ?

Dans la rue, je marche aussi vite que possible, tête basse, le nez enfoui dans mon écharpe. Lily est un monstre. Un monstre qui se fout que j'aie failli mourir pour la sauver, et qui préférerait vivre en tant que cours d'eau plutôt qu'en tant qu'être humain.

Quand j'arrive au coin de la rue, j'aperçois Roe qui descend du bus, sa guitare dans le dos.

— Hé ! me lance-t-il avec un grand sourire. Tu tombes bien. Tu vas pouvoir m'aider à rapporter tout ça. Je ne suis pas censé porter de poids, à cause de mes blessures.

Je l'observe, les yeux humides. Les siens sont maquillés – mascara et eye-liner. Il ne réserve visiblement plus ça aux concerts.

— Je ne peux pas, Roe. Je ne peux pas retourner chez toi. Ne m'oblige pas.

— Hein ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Lily a changé, Roe.

Il soupire.

— Je sais. Mais il fallait s'y attendre, non ? On… on ne saura jamais vraiment ce qu'elle a traversé. C'est dur de se mettre à sa place.

— Mais imagine que la Gouvernante se serve d'elle, Roe ? Je l'ai regardée dans les yeux et… ce n'est pas Lily. C'est la Gouvernante qui parlait.

— Comment ça ? Tu l'as vaincue, Maeve. Elle est partie.

— Tu crois ? Lily n'est plus un être humain. Elle n'est qu'une espèce de… de coquille.

— Mais… Pourquoi tu dis ça ?

Je me détourne. Je me rappelle la cruauté féroce du regard de Lily.

— Sa façon de… de me parler.

— Oh, Maeve…

— Tu n'étais pas là, Roe. Tu ne sais pas.

— Assieds-toi.

Je regarde autour de moi. Il n'y a nulle part où se poser, hormis le muret du jardin de ses voisins, alors je m'y assieds. Roe pose son étui de guitare par terre, se met à genoux et m'embrasse longuement, lentement.

— Waouh, je fais lorsqu'il se dégage. En quel honneur ?

— Pour que tu ne t'énerves pas quand je t'aurai dit ce que je dois te dire.

Il inspire à fond, s'assied à côté de moi.

— Lily n'a pas à te pardonner.

— Quoi ?

— Je comprends ce que tu as fait. Je comprends tout. Fiona aussi. Mais Lily n'est pas obligée. Elle peut te haïr autant qu'elle le veut.

— Mais…

Je tente de saisir le fil de sa pensée, mais c'est comme une corde qui me brûle les mains.

— Et tout ce que j'ai fait pour elle ? Je suis devenue une sorcière. Je me suis planté un couteau dans le bras.

— Elle n'en a rien vu, objecte Roe en haussant les épaules. Cela ne signifie rien pour elle.

— Mais elle sait ! Je le lui ai dit ! Et toi aussi, pas vrai ?

— Oui, je lui ai tout expliqué. D'ailleurs… D'ailleurs, on est plus proches que jamais.

— Ça ne tient pas debout, je maugrée.

— Sans te manquer de respect, Lily n'est pas ta sœur. Elle et moi sommes les seuls à savoir ce qu'il y a entre elle et moi. Et nous…

— Vous quoi ?

— Nous savons tous les deux ce que ça fait de ne pas avoir le corps qu'on voudrait. Je te promets que je n'écrirai aucune chanson naze sur le sujet, mais Lily fera désormais toujours partie de ma vie. Nous n'allons pas commettre deux fois la même erreur, rejeter l'autre en estimant qu'il va bien. Ce qui veut dire…

— Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que Fiona et toi, vous allez devoir l'accepter.

Sitôt qu'il a prononcé ces paroles, un rayon de lumière pénètre dans mon esprit, tel un ver de terre. Un rayon nimbé d'une sorte d'éclat argenté, comme le soir où j'ai vu la lune transpercer Fiona. Je devine immédiatement qu'il émane de Roe et que je peux le saisir, m'y cramponner, m'en servir comme d'une échelle suspendue à un hélicoptère. Et je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche que je comprends que cette lumière est une pensée ; une pensée qui lui appartient.

J'espère qu'elle m'aime suffisamment pour tenter le coup.

— Maeve ? Tu as entendu ce que j'ai dit ? Je pense qu'il est important que Lily puisse se fondre dans un groupe, tu vois ? Un groupe comme le nôtre.

— Tu voudrais qu'on l'accueille, et ça ne te dérange pas qu'elle me déteste.

— Je dis juste que tu dois être patiente. Tu veux bien ? Le temps doit faire son œuvre. Pour qu'elle guérisse ; pour que vous vous réconciliiez. Après ça, on pourra former… je ne sais pas, moi. Un quatuor ?

— Mouais, je grommelle. La Terre, l'Air, le Feu et l'Eau.

— La Terre, l'Air, le Feu et l'Eau, oui.

— OK.

J'appuie ma tête sur son épaule et je me dis que la vie serait carrément plus simple si je n'étais pas amoureuse de Roe O'Callaghan.

Plus simple, peut-être, mais tellement ennuyeuse…

44

LE PRINTEMPS

FIONA ET MOI RETOURNONS à la rivière et elle se plaint encore.

— J'aimerais seulement posséder un don qui me soit utile, tu vois ? Genre, pouvoir mémoriser des monologues interminables ou des chorégraphies. Mais pas *ça*.

Elle n'a pas encore accepté son statut de guérisseuse. Elle ne l'acceptera peut-être jamais. Ce n'est pourtant pas qu'elle se fiche des gens. Au contraire, Fiona est sans doute un des êtres les plus altruistes que je connaisse. Mais elle se braque sur ce point. Et on a beau être proches, Roe et moi, on n'y comprend rien. Nous, on ne voit pas ce qu'il y a de mal à être une pro des garrots.

— Je réclame simplement la même chose que toi, m'a-t-elle confié un jour. Le droit d'être égoïste.

— D'accord, Fi, mais dans ce cas, tu ne nous aurais pas sauvé la vie.

— Et ma carrière, dans tout ça ?

— Hé, la diva, je vais aller voir ta pièce, je te rappelle.

— Ouais, je sais.

Elle rajuste à son épaule le sac dans lequel elle transporte des sandwichs. *Othello* s'est bien déroulé, même si ça n'a duré que trois représentations. À présent, Fiona interprète la sœur cadette dans une pièce sur le Blitzkrieg.

— Hé, Maeve, m'interpelle-t-elle soudain avec un sourire. Je pense à un chiffre.

— Et c'est reparti…

— Allez, vas-y. On a dit que tu devais t'entraîner.

Je ferme les yeux un moment, guette le rayon de Fiona et me lance :

— Tu ne penses pas à un chiffre. Tu te demandes si tu ne vas décrocher que des rôles de petite sœur, ou si quelqu'un va finir par te prendre au sérieux.

— La vache.

La télépathie ne s'est pas envolée. Le mot me semble loufoque, d'autant que ce n'est pas du tout ce qu'on voit au cinéma. Dans les films, le personnage semble toujours assailli par un million de voix en même temps. En ce qui me concerne, ce ne sont jamais des voix, mais des lumières. Des bandes

lumineuses et colorées auxquelles je m'accroche et qui me transportent dans le cerveau des gens. Ça demande beaucoup de concentration. Et c'est épuisant.

Les jours qui ont suivi le rituel, Fiona et moi sommes allées à Divination, surtout pour rassurer Fionnuala sur notre santé. Et la conversation que nous avons eue a été pour le moins difficile. Fionnuala oscillait entre la rage qu'on lui ait désobéi et le soulagement extrême qu'on n'ait pas subi le même sort que Heaven. Elle nous a offert une tasse de camomille et, petit à petit, nous lui avons parlé de nos dons. De la guérison, des lumières, des tissus cicatriciels qui disparaissaient sous les doigts de Fi.

— Le rituel vous a changées. Vous avez vu derrière le voile, a expliqué Fionnuala avec une pointe de jalousie dans la voix. Vous voilà changées à tout jamais.

Quand nous arrivons, Roe et Lily sont déjà là, assis sur une couverture au bord de la Beg, en pleine conversation. Nous avons attendu longtemps pour voir si eux aussi avaient gagné quelque chose lors du rituel. Et nous avons fini par baisser les bras. Avec Fiona, on se disait que pour les O'Callaghan, le plus grand des dons avait été de survivre. Et puis c'est arrivé.

Des petits riens, d'abord. Un jour, un cadenas de pacotille s'est ouvert quand Roe a posé la main dessus. On a cru à une coïncidence. Et puis une autre fois, alors que j'avais oublié ma clé, je l'ai appelé pour qu'il vienne me tenir compagnie le temps que mon père rentre à la maison. On a voulu retenter le coup. La porte de devant est restée verrouillée. Mais celle de derrière, avec sa vieille serrure et sa poignée rouillée, s'est ouverte instantanément.

— Ça alors, s'est écrié Roe, manquant s'étouffer.

— Bienvenue au club.

Le vague talent qu'il possédait pour réparer des trucs a évolué : il semble maintenant comprendre les objets inanimés. Pour lui, c'est très logique, mais il a du mal à l'expliquer. Un jour, dans le bus, il m'a donné une pile de montre et m'a demandé de la cacher chez moi. Deux jours plus tard, il est entré dans ma maison, a fermé les yeux puis a déclaré : « Derrière l'étagère, dans la chambre de Pat. »

— Salut, vous deux, je lance en me penchant pour embrasser Roe. Vous parlez de quoi ?

— C'est privé, rétorque Lily.

Sa voix est dure. Mais pas agressive. Il y a un mois, elle aurait été coupante. À présent, on en est au stade de la fermeté.

J'acquiesce.

— OK. On apporte des sandwichs au poulet et des sodas.

— Vous êtes des anges, commente Roe.

— On fait ce qu'on peut, déclare Fiona. Une séance de tarot *Game of Thrones*, ça tente quelqu'un ?

— Oh oui, moi, intervient aussitôt Lily.

Et elle se rapproche de Fiona.

Je m'efforce de ne pas le prendre pour moi.

Dans l'ensemble, Lily met plus de temps à se remettre mentalement que physiquement. Pendant un long moment après le rituel, tout l'épuisait. Je me dis qu'elle aurait même pu renoncer à vivre, si son don ne s'était pas manifesté.

On pensait tous qu'il serait lié à l'eau. On guettait la pluie et les fuites de tuyauterie. Mais ça n'a pas été si simple. Rien ne l'est jamais, j'imagine. Ç'a commencé petit à petit. Des ampoules explosaient. Des montres s'arrêtaient. Du pop-corn prenait feu dans le micro-ondes. Lily n'arrêtait pas de casser accidentellement des objets que Roe était alors obligé de réparer.

— Tu parles d'un talent, ronchonnait-elle.

Et puis un jour, dans la rue, un membre d'EDB nous a suivis, exigeant de savoir pourquoi Roe portait une jupe et tenait une fille par la main. Il a voulu fourrer un flyer dans les mains de Lily mais a instantanément poussé un cri et lâché sa liasse de brochures. Lily s'est figée et nous l'avons conduite dans le café le plus proche.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? a demandé Roe en lui passant un bras sur les épaules.

— Des étincelles, a révélé Lily. Mon don, c'est l'électricité.

On s'installe sous les arbres, Roe se plaint de ses examens. On grimace à l'idée que, dans un an, ce sera notre tour – et je suis presque sûre qu'il me faudra travailler jour et nuit si je veux pouvoir intégrer une bonne université. Du moins, si j'ai toujours envie de faire des études, comme je le répète à mes amis et mes parents.

Fiona dit qu'elle m'aidera. Je rapproche ma tête de la poitrine de Roe. Lily contemple la Beg d'un regard paisible. Elle a promis à son frère de ne pas tenter d'y retourner, mais je ne suis pas sûre qu'elle tienne tant que ça à tenir parole. Si elle trouve le moyen de redevenir rivière, elle n'hésitera pas.

Mais j'essaie de ne pas y penser. Ni aux infos, de plus en plus préoccupantes. Ni à ma sœur, dont l'humeur ne cesse de noircir. Ni à Aaron, qui rôde toujours à la lisière de mes rêves, les nuits où mes sortilèges de protection ne sont pas assez puissants pour le chasser.

Je m'efforce d'être dans l'instant présent, au printemps. Avec tous les combats que nous avons à mener, et tous nos dons cachés qui nous aideront à triompher.

Remerciements

Les remerciements sont l'occasion de saluer toutes les personnes qui ont apporté leur contribution à cette histoire et, pour celle-ci, je ne sais trop par où commencer. Je pourrais évoquer l'année 2016, lorsque mon ami Harry Harris et moi avons écrit une chanson intitulée *The Housekeeper Card*. Nous nous intéressions au tarot depuis quelque temps et avons alors trouvé une phrase qui semblait constituer un début parfait : « Elle n'apparaît que lors de rares séances, aux seules jeunes femmes, et uniquement en temps de crise. » Mais je pourrais tout aussi bien parler de la semaine suivante, quand nous avons présenté la chanson à Ellie Cowan, avant de la peaufiner tout l'été ensemble – en concert, pour nos amis, ou par messages vocaux. J'étais un peu obsédée par ce folklore autour de la Gouvernante. Merci donc à Harry et Ellie de m'avoir aidée à créer un trou de ver si plaisant qu'il a fini par se transformer en livre.

Comme dans la chanson, la Gouvernante est réapparue et, en effet, dans une période de crise. Je me suis retrouvée à séjourner dans ma maison familiale en Irlande, pour la première fois depuis des années – tous sous le même toit, réunis par les graves problèmes de santé qui touchaient ma sœur. J'avais l'impression d'avoir de nouveau quinze ans : la cadette d'une longue liste de fortes personnalités, cantonnée dans la plus petite chambre de la maison, à attendre qu'il se passe quelque chose. Le quelque chose en question aura été les dix mille premiers mots de ce livre. Je mesure la chance immense que j'ai d'avoir cette famille. Mais pour éviter les éloges à rallonge, je vais me contenter de les nommer et de les remercier : Peter, Noelle, Jill, Shane et Rob. Merci.

Merci à Ella Risbridger, la première lectrice et plus grande supportrice de ce livre. Avant même que les personnages soient réels pour quiconque, ils l'étaient pour toi et pour moi. Nous avons arpenté toutes les rues du sud de Londres en parlant de Maeve, de Fiona, de Lily et de Roe. J'espère que nous marcherons encore, en même temps qu'ils vieilliront et deviendront plus loufoques. J'espère que nous aussi nous vieillirons et deviendrons plus

loufoques.

Merci à Tom McInnes, le *songwriter* de Small Private Ceremony. Merci à Wren Dennehy, pour tes conseils, ta sensibilité et tes compos. Merci à Karen Tongson pour tes conseils et ton aide dans mes recherches sur la culture philippine. Merci à Natasha Hodgson, pour tes retours et tes compliments. Merci à Gavin Day, parce qu'on ne peut pas écrire une histoire d'amour ado si on n'en vit pas une – or c'est précisément ce que je ressens avec toi.

Merci à Walker Books d'avoir acquis les droits de ce livre et de m'avoir poussée à en tirer le maximum. Merci à Bryony Woods, pour toute la passion que tu as apportée à ce projet. Enfin, merci à la professeure de littérature que j'avais à quatorze ans, une certaine Miss Cotter, qui s'est sans doute mariée depuis et doit s'appeler Mrs. Richards. Vous aimiez mes histoires, vous me trouviez drôle, et vous m'avez fait découvrir Margaret Mahy. Vous étiez là, je crois, quand l'histoire a réellement commencé.

L'autrice

Caroline O'Donoghue est une romancière irlandaise, animatrice du podcast *Sentimental Garbage*. Ses deux romans de littérature adulte, *Promising Young Women* et *Scenes of a Graphic Nature*, ont paru chez Virago. Elle tient une chronique hebdomadaire dans *The Irish Examiner* et collabore régulièrement avec *Prospect*, *Grazia* et *Lonely Planet*. Caroline vit actuellement à Londres, avec son partenaire et son chien. *All Our Hidden Gifts* est son premier roman pour jeunes adultes. Vous pouvez la suivre sur Twitter : @Czaroline

Table des matières

Titre

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Remerciements

L’autrice